



numéro 11 | 2015

l'autre voie

l'autre voie

numéro 11 | 2015

L'autre voie est la revue annuelle publiée par
La croisée des routes | association Déroutes & Détours,
17 rue des Orphelins 67000 Strasbourg
lacroiseedesroutes@gmail.com

Directeur de la publication : Joël Isselé

Rédacteur en chef : Franck Michel

Suivi de la publication : alain walther

Crédit photographique : auteurs des articles, sauf mention contraire

Mise en pages : sylvie pelletier/ L'intranquille

ISSN 2260-4723

© 2015 – tous droits réservés

Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.



www.croiseedesroutes.com

Plateforme culturelle de partage autour du voyage à l'esprit farouchement nomade

sommaire

numéro 11 | 2015

	Édito : L'autre voie est possible.....	4
Franck Michel	L'imaginaire et l'imagination au pouvoir.....	12
Éric Navet	La loupe et le télescope.....	36
Alain Quella-Villéger	Le regard nomade.....	48
Judith Lorenz	In the Wood for Love.....	60
Christine Dumond	Rencontre avec les Amish d'Amérique du Nord.....	80
Jean-Félix Fayolle	Portfolio : L'autre Manille.....	98
Emmanuel Matteudi	Repenser la pauvreté par l'individu et le territoire.....	120
Louise Lelièvre	La Mongolie, prochain eldorado touristique?.....	144
François Bernard	Yörük, ceux qui marchent.....	154
Camille Szklorz	Portfolio : Signalétique du Sahel.....	164
Cibele Poggiali Arabe	Fatu Hiva et le troc au sein des Marquises.....	176
Pierre Le Roux	Masser les veines, nourrir la force.....	196
Anne-Laure Paffenholz	Dans l'ombre et la lumière de Belo Monte.....	226
Mickey Hetzmann	Les voyages forment la jeunesse?.....	246
Camille Chaumereuil	Si l'être humain est un bricolage, que sont les films de société?.....	260
Anne Bécel	Les mots buissonniers.....	270
	La Patagonie chilienne	
Linde Waidhofer	Portfolio : Les mille et un visages d'un lac patagonien.....	298
Fabien Bourlon	L'utopie n'existe pas en Patagonie.....	316
Hernan Escobar	Une brève relecture de l'œuvre du visionnaire Jules Verne.....	340
Franck Michel	Puerto Edén, au bout du Chili, l'enfer du paradis?.....	354
	Avant de reprendre la route.....	384



Signalétique du Sahel. Photo Camille Szklorz

ÉDITO

L'AUTRE VOIE EST POSSIBLE

« Political tyranny is nothing compared to the social tyranny and a reformer who defies society is a more courageous man than a politician who defies government. »

Bhimrao Ramji Ambedkar, homme politique indien, leader des intouchables (*Dalits*), rédacteur de la Constitution de l'Inde, favorable à la suppression du système des castes

Statue de B.R. Ambedkar dans l'enceinte du palais de justice de Chennai (ex-Madras), dans le sud de l'Inde, en 2010.

Photo FM



L'Inde, comme tant d'autres nations par le mauvais temps qui court, s'est officiellement orientée – en élisant en mai 2014 au poste de Premier ministre, Narendra Modi, chef du parti Bharatiya Janata et connu pour ses penchants islamophobes – vers un fondamentalisme et un nationalisme inquiétants. Pour une fois, plutôt que de lorgner sur l'héritage d'un Gandhi très hindou, regardons du côté d'un Ambedkar, bien moins connu en Occident, tout autant partisan de la non-violence, mais plus ouvert que le Mahatma sur le bouddhisme dans un sous-continent qui s'est de longue date fortement détourné de cette philosophie-religion qui y est pourtant bien née. Ambedkar a combattu tout au long de sa vie (il est mort en 1956) pour mettre fin au système scandaleux des castes. En vain. On voit tous les jours les dégâts que ce système continue de « produire » : on sait par exemple que les rares mais terribles récits des femmes violées qui parviennent à la lumière du jour (des médias mais pas encore de la justice) sont ceux des femmes issues des castes les plus élevées. C'est une avancée. Mais les autres ? Toutes celles des basses et des sans castes ? Leur heure n'est pas encore arrivée. L'horreur si.

À l'été 2015, Meenakshi Kumari (23 ans) et sa petite sœur (15 ans) ont été – dans le but de déshonorer leur famille – condamnées à être violées et exhibées nues au centre de leur village du nord de l'Inde. L'inhumaine sentence a été décidée par un soi-disant conseil du village uniquement composé d'hommes. Quel fut donc l'abominable crime de ces deux jeunes filles ? Ravi, leur frère, était parti en février 2015 avec son amoureuse : lui est un Dalit, elle appartient à la caste des Jats. Dans l'Inde du XXI^e siècle, on ne mélange pas aisément des aristocrates de haute caste, tout droit sortis d'un régime féodal et hiérarchisé à outrance, avec des intouchables. Au point de justifier les pires agissements au nom d'un droit local barbare créé par et pour les tenants du système.

C'est aujourd'hui le moment de redécouvrir le parcours et la pensée d'un révolté conscient et lucide de la trempe d'Ambedkar. Et la citation placée en exergue de ce texte – en passant, désolé pour l'anglais, mais il faut bien s'ouvrir au monde, y compris linguistiquement, et la prochaine fois ça sera en hindi, voire en marathi, la langue maternelle d'Ambedkar ! – pourtant vieille

Il est toujours possible de lutter contre l'impossible, l'impensable et l'insupportable...

de plus d'un demi-siècle résonne d'une brûlante actualité. On se souvient aussi, vers la fin des années 1990, d'avoir entendu des Roms hongrois comparer leur situation désespérée – avec une communauté confrontée en permanence au déni d'existence et aux discriminations en tout genre – avec celles des Dalits (les « intouchables ») en Inde. Certains de ces Roms de Hongrie se sont même progressivement convertis au bouddhisme en s'inspirant du modèle initié par Ambedkar... Il est toujours possible de lutter contre l'impossible, l'impensable et l'insupportable. Mais

il faut garder la foi, celle qui ne souffre ni ne souffle le voile et qui est bien enfouie au fond de soi, pour ne rien lâcher devant l'oppression devant soi. Ainsi avancent aussi les droits des cultures et des êtres humains, et pas seulement ceux des nations et des régions, parfois guerrières et souvent orgueilleuses.

De l'Inde à l'Europe, aryens et bons à rien – pour une fois de concert – donnent de la voix, mais rien à voir avec « l'autre voie » d'ici. En novembre 2014, on a célébré en grande pompe le vingt-cinquième anniversaire de la chute du mur de Berlin, survenu soudainement après qu'une brèche dans le rideau de fer n'en ait déjà amorcé l'effondrement. Ce n'était pas qu'un mur de la honte qui s'effondrait à l'automne 1989, c'était aussi et surtout un système qui s'était alors écroulé. Car aucun système – surtout s'il est abject – ne tient sur la durée devant la pression populaire. Pourtant, on le sait, depuis un quart de siècle, de nouveaux murs n'ont cessé de s'ériger entre les peuples et les cultures, barricadant les uns derrière les autres. Les uns contre les autres. Deux exemples : depuis le nouveau millénaire, soit tout juste quinze ans, plus de 30 000 migrants sont morts en franchissant – ou pas – le mur Méditerranée, notre mer à tous, celle tout particulièrement de la déesse Europe qui se meurt à petit feu, comme noyée par l'usure démocratique ; la Hongrie, pour ne citer qu'elle, vient d'achever la construction d'un mur entre sa frontière et celle de la Serbie – criminalisant les réfugiés (de trois à cinq ans d'emprisonnement) qui désormais pénétreront illégalement dans leur pays dirigé par un dictateur version européenne assez en vogue – et de commencer l'érection d'un autre mur la séparant de la Roumanie... Un mur n'a pourtant

jamais empêché des êtres humains déterminés de le franchir, avant de l'abattre. Traqués par des extrêmes droites arrogantes et parvenues aux portes du pouvoir, la belle Europe et le Monde ne font hélas que reproduire les erreurs du passé : « *Ce n'est pas l'immigration qui menace ou appauvrit, mais la raideur du mur et la clôture de soi* », écrivaient en 2007, dans le cas d'une France recroquevillée et toujours endormie en 2015, Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau dans *Quand les murs tombent*. Huit ans ont passé, le débat autour de l'identité nationale et de l'immigration d'alors a été entre-temps largement débordé par la question des réfugiés internationaux. Nos gouvernants vont devoir élargir le spectre, changer de conseillers, bref faire preuve d'imagination. Et avant tout de courage politique. Sans dépendre des opinions publiques frileuses et de plus en plus réactionnaires.

À l'heure aussi où les « grandes » religions se surpassent en grandes âneries, crimes et tragédies, où les classes sociales remontent à la surface du travail en peine, et où les castes partout stabilisent et entretiennent l'infâme ordre hiérarchique qui dirige le monde, l'alternative ne relève plus du droit mais du devoir.

Un devoir collectif qui n'est pas de vacances mais d'urgence.

Pour enrayer d'un côté la peste brune qui tisse sa toile et avance à peine masquée et de l'autre le croissant vert qui enrégimente ses légionnaires sanguinaires dans un monde en perdition. Évidemment, comme jadis entre la croix et la bannière, ou le sabre et goupillon, l'alternative n'est pas à prospecter quelque part entre la flamme et le croissant, ni même entre la nation et la foi. Il va falloir puiser ailleurs et autrement, et ne jamais oublier de débusquer les fantômes de l'histoire.

Il faudra sans doute aussi beaucoup déconstruire avant même de reconstruire. Pour avancer dans ce sens il faut sans attendre opter pour des alternatives nomades, choisir d'être autonome et de vivre libre, refuser à tout prix de courber l'échine, et comme le répète Pierre Rabhi, semer les bonnes graines d'une indispensable « *insurrection des consciences* ». Ce numéro de *L'autre voie* n'a d'autre ambition que celle d'esquisser d'autres pistes, de dénicher d'autres idées, d'imaginer d'autres possibles. Par l'écrit, l'image et la culture. La pensée et l'action.

Il faudra sans
doute beaucoup
déconstruire
avant même
de reconstruire...

Sans commentaire,
rien à ajouter,
tout est écrit
en lettres
capitales...

Coyhaique,
Patagonie chilienne,
2014



De la Patagonie à l'Amazonie, de l'Amérique du Nord à la Thaïlande du Sud, en passant un peu partout par l'Océanie, l'Asie et l'Afrique, et même notre vieille Europe plus ridée que jamais, et toujours par le biais des humanités, de la littérature et de la photographie, les articles de ce numéro de *L'autre voie* essaient, chacun à sa manière, de traverser certaines problématiques sans contourner les obstacles inhérents. Le moment est venu de voir le monde avec d'autres yeux, de le penser autrement afin de le changer avant qu'il soit réduit en un amas de ruines. Comme l'écrit fort justement l'ethnologue Éric Navet dans l'un des textes qui figurent dans ce numéro, «*n'est-il pas temps aussi pour les Occidentaux de se dévoiler la face ?*». Se dévoiler la face c'est offrir et montrer à celle ou à celui devant nous un autre visage. Celui de l'humanité. Le voyage est précisément l'un des moments où, en prenant la route, on reprend aussi une part du monde entre ses mains. Finalement, rien ne sert de céder à la grisaille ambiante car, au bout de l'autre voie, celle par exemple engagée – dans tous les sens du terme – dans ce numéro, y a vraiment du boulot... pour tout le monde ! Ici et maintenant, demain et ailleurs. En 2015, l'autre voie n'est plus seulement possible, elle devient désormais vitale et indispensable.

L'ignoble tragédie du 7 janvier 2015 – où notamment le siège de la rédaction de *Charlie hebdo* a été attaqué par deux connards fanatisés (il n'y a pas d'autres mots !) tuant des libres penseurs garants de ce qui reste de notre démocratie – ne fait que confirmer ce fait : une autre voie doit émerger. Rapidement. Impérativement. «*L'oppression d'un peuple ou même d'un simple individu est l'oppression de tous et l'on ne peut violer la liberté d'un seul sans violer la liberté de chacun*» écrivait jadis l'anarchiste Mikhaïl Bakounine. C'était il y a un siècle et demi. Le monde

change mais les tares demeurent. La laïcité reste sous la menace de religions monothéistes parfois meurtrières et souvent intolérantes. Les leçons de l'histoire – et de la philosophie – devraient nous prémunir du pire, mais elles ne font, hélas, que se répéter. Inlassablement, comme pour mieux nous accabler, nous culpabiliser. L'autre voie donc, pour retrouver le bon chemin, celui de la vie qui continue, celui des savoirs partagés et qui passe parfois par le voyage. Le chemin aussi qui mène et porte les voix de la résistance, celles de la subversion et de l'impertinence, avec toujours la culture comme meilleure arme pour combattre l'ignorance et la violence. Ce dessin de Cabu se veut un hommage, un bel appel à la réflexion et à l'action ! Le carnage de Charlie et la compassion « républicaine » semblent déjà loin, ce n'était pourtant qu'il y a quelques mois et à deux pas de chez nous, aujourd'hui, l'urgence est d'être et de rester solidaire face aux défis qui s'annoncent. Concrètement, dans un monde en ébullition et à bout de nerfs, cela commence par accueillir massivement et dignement des réfugiés à bout de force.

Excellente lecture de ce n°11 de *L'autre voie*. Pour demain et à deux mains.

Franck Michel

Dessin de Cabu.
Contre tous
les fanatismes
et les extrémismes,
il faut avancer,
et encore avancer.
À contre-courant
le plus souvent.





Un monde divers? Ici, à l'automne 2014, dans les rues de Phnom Penh, capitale d'un Cambodge qui avance à grandes enjambées vers l'inconnu, la « différence » entre riches et pauvres, devenue un fossé béant, ne cesse de s'accroître, dans la plus grande « indifférence ». Comme ailleurs. Photos FM

L'IMAGINAIRE ET L'IMAGINATION AU POUVOIR

Contre la fermeture du monde,
moins de biens et plus de liens

par Franck Michel

*« L'histoire d'amour des Américains
– ou des Allemands – avec leurs voitures
résulte en effet de décisions politiques délibérées
prises par les élites politiques et économiques
au début des années 1930. On pourrait écrire
une histoire semblable sur la télévision,
le consumérisme ou, comme Polanyi l'avait
souligné il y a longtemps déjà, sur le “marché”. »*

David Graeber, *La démocratie aux marges*, 2014

L'imaginaire ou l'imagination au pouvoir ? Et pourquoi pas les deux ? Cette citation est signée d'un anthropologue pas comme les autres, David Graeber, l'un des sympathiques fomenteurs d'Occupy Wall Street – cette version Outre-Atlantique des Indignés européens – et l'auteur d'un essai remarqué sur l'histoire économique de la dette : *Dette, 500 ans d'histoire* (2013). Il y explique que les banques maintiennent les peuples sous leur pouvoir en raison du sentiment moral bien inculqué aux masses et qui insinue que toute dette doit être remboursée. L'État, la Religion et le Marché (l'ERM... à ne pas confondre, encore que, avec *Enterprise Risk Management* !) se chargent de veiller au bon grain et au « juste » retour des avances sur investissement, donc aussi des remboursements desdites dettes, même s'il faut pour parvenir à leurs fins devoir faire appel à l'esclavage. Comme

le sait si bien le capitalisme, « *la fin justifie les moyens* ». Dans *La démocratie aux marges* (2014), David Graeber nous rappelle avec brio que la démocratie tout comme la culture ne sont en rien des « inventions » occidentales, et il nous explique surtout qu'une culture non réservée aux seuls lettrés ne peut naître et vivre que dans les marges des systèmes de pouvoir. On s'en doutait déjà mais c'est toujours bien de voir une pensée partagée par d'autres ! Par son exemple, il montre également qu'il existe encore des intellectuels non rompus à l'exercice du pouvoir et libres comme l'air. Voilà qui peut donner un peu de baume au cœur à celles et à ceux qui désespèrent de voir petits ou grands soirs dans la brume à venir.

Réinventer des solidarités dans un univers précarisé dont on nous assène que le quotidien serait « naturellement » régi par le tout-individuel. Ainsi pèse la menace d'une nouvelle idéologie, qui semble avoir fleuri autant sur les décombres du fascisme que de la modernité : le prométhéisme. L'homme, viril évidemment, est toujours placé au-dessus de tout : de Dieu, de la nature, et bien sûr de la femme... Seuls le fric, la technoscience et le marché sont tout-puissants dans cette architecture catastrophique d'une planète qui ne tourne pas rond du tout.

Aucun désastre n'est inéluctable... mais le mauvais temps s'installe sur le vieux continent qui n'a jamais autant mérité son grand âge. Et puis cet anniversaire guerrier – 1914-2014 – qui ne semble que confirmer le malaise ambiant sinon de nouveaux conflits à venir. D'une guerre à l'autre, d'un siècle à l'autre, les chemises brunes et le nationalisme haineux ne sont plus seulement de retour dans les stades de foot mais aussi dans les rues de toutes les villes et campagnes européennes. Pas de quoi pavoiser. De l'indignation, qui parfois témoigne d'une confortable suffisance, il faudra passer rapidement à la résistance. Et à l'action. Si on ne souhaite pas revivre les affres du passé et voir revenir dans nos vies tourmentées les fantômes dont l'Europe trop fière pensait s'être débarrassée. Une gauche européenne privée d'utopie, rendue au libéralisme dit de raison et en réalité vendue à la déraison du marché, rivée comme au temps des Soviétiques à l'idéologie irrationnelle de la croissance, s'est montrée incapable de forger un autre avenir radieux, d'imaginer

de nouveaux lendemains plus enchanteurs. Surtout, elle a échoué dans sa remise en cause, persévéré dans les succédanés les moins glorieux du marxisme plutôt qu'exploré les autres voies libertaires, plus salutaires. Elle n'a pas su déjouer les pronostics les plus pessimistes à son égard. Il faut dire qu'elle s'est entêtée à ne pas vouloir renaître, changer d'idées et se découvrir d'autres vertus. Une telle obstination confère au suicide à petit feu. Elle n'a pas compris que le précaire a remplacé le prolétariat. Ce n'est pas seulement une fatalité mais peut-être une chance pour demain : travailler juste ce qu'il faut pour vivre mieux et plus, et non plus vivre pour travailler ou trimer plutôt...

À cours d'idéologie – tant mieux sans doute – notre monde contemporain s'interroge sur les incertitudes et les menaces qui pèsent sur son destin. Ou son absence, sinon de destin du moins de vision. Cette carence d'utopie ajoutée au manque de courage politique a conduit nombre de pouvoirs en place à opter pour le pire. Pour se soulager, on bricole par exemple autour du bien-être et du bonheur pour se donner une nouvelle foi en l'avenir. Il ne sera plus radieux mais spirituel. On pourra s'envoyer non pas vers un improbable septième ciel mais simplement des

En juillet 2014,
la junte militaire
siamoise a lancé
une campagne
appelée « Retour
du bonheur »...

« j'aime » sur Facebook, se faire des Bisounours (ou déverser sa haine) via Twitter, et même se faire des *hugs* pour de vrai et dans la rue, le tout salement encadré par des fachos parvenus aux rênes du pouvoir grâce aux concours de tous les libéraux unis pour en découdre enfin avec tous ces empêcheurs de penser en rond... La démocratie s'est épuisée à force d'échouer à se repenser. Le bonheur est tellement à la mode qu'il quitte désormais le bel esprit du Dalai-

lama et les amphithéâtres bondés où l'explique Matthieu Ricard, et même les jolies montagnes du Bhoutan, pour aller se nicher dans des recoins plus douteux, y compris parfois en terre bouddhique comme en Thaïlande récemment.

En effet, la junte militaire siamoise a lancé en juillet 2014 une campagne appelée « Retour du bonheur », une opération de séduction pour apaiser le mécontentement suite au coup d'État de fin mai. Les bidasses en folie ne sont pas fous, leur bonheur orchestré d'une main de fer est d'abord une stratégie marketing

En tout cas,
jamais le Royaume
du sourire éternel
n'aura autant été
celui du rire jaune...

pour parvenir à mater cette dérangeante nouvelle classe moyenne rurale qui a émergé dans le sillage des succès passés des chemises rouges et du clan Thaksin dans le nord et le nord-est du royaume. En attendant de parvenir à ses fins, la junte a organisé durant l'été 2014 un « festival du bonheur », avec des concerts et même un concours du plus beau sourire. Quand un pouvoir militaire prend ses concitoyens vraiment pour des imbéciles... En Thaïlande aussi, des résistances opèrent contre l'insoutenable, et en réponse à la campagne de propagande de l'armée, des activistes anti-junte ont mis en ligne une vidéo (titrée *Retour sur la vérité*) où l'un des interviewés dit : « *La junte place une arme sur la tempe des gens et les force à sourire pour montrer leur bonheur.* » En tout cas, mauvaise blague mise à part, jamais le Royaume du sourire éternel n'aura autant été celui du rire jaune. En octobre 2014, c'est au tour de l'autorité du tourisme de Thaïlande de prendre le relais pour la propagande touristique : « *Profitez de la Thaïlande 24 heures sur 24* » fait office d'argument plus choc que phare. L'idée est de montrer que la loi martiale est génialement bénéfique pour les touristes tellement demandeurs de sécurité ! Sauf que l'assassinat de deux Britanniques en septembre est venu modérer cet élan militaro-touristique. Gageons toutefois que le réalisme politique et surtout économique, avec en priorité l'énorme manne financière portée par le tourisme de masse, repoussera les soldats thaïlandais dans leurs casernes pour laisser les généraux liés aux milieux affairistes gérer leurs intérêts, pendant que le peuple placé sous la botte sera forcé d'être heureux ! Pour l'heure, fin novembre 2014, les Thaïlandais qui osent encore défier ouvertement les militaires ont dégoté deux moyens pour signifier leur refus de l'ordre kaki : faire un salut à trois doigts (en référence à *Hunger Games*, immense succès au cinéma comme en librairie) ou lire en public le livre 1984 de Georges Orwell... La littérature reste toujours une arme.

En novembre 2014, le Burkina Faso semble enfin tourner la page de Blaise Compaoré, celui qui pendant près de trois décennies a confisqué l'héritage de Thomas Sankara, même s'il faut vite espérer que la transition militaire – qui comme souvent en de

tels cas va occuper la place soudaine vacante du pouvoir – cesse définitivement de scander la vie politique des Burkinabés. Moins d'un an plus tard, le constat est accablant, les treillis ayant du mal à rester gentiment accrochés aux vestiaires : le 17 septembre 2015, deux mois avant d'officielles élections, le général Diendéré – un fidèle de Compaoré dont il avait déjà soutenu le coup de force en 1987 qui s'était alors soldé par la mort de Sankara – renverse le président de transition. Nouveau coup d'État, manif contre le putsch dans la foulée, jeu de dupes sur fond d'ersatz de Françafrique et d'Union africaine de pacotille. Suite à d'âpres et de sombres négociations, les bidasses ont été convaincus de rentrer dans les casernes – tout en conservant un bon stock d'armes au cas où ! – avant que le pouvoir retourne aux civils et au président dit légitime. Jusqu'à la prochaine secousse d'une Terre de plus en plus couleur kaki. Ici et pour tant d'autres peuples répartis sur le globe. Ainsi, ce même mois de novembre, la junte thaïlandaise poursuit ses basses manœuvres, notamment en interdisant tout ce qui entraverait le régime troufion. Voyant partout « *des menaces contre l'ordre et la bonne moralité du peuple* », les généraux en place ont mis à l'index *A Kingdom in Crisis*, un livre pionnier et à charge qui, grâce au travail déterminé du journaliste Andrew MacGregor Marshall, lève enfin les tabous sur l'histoire et la monarchie de ce royaume secret et figé. Publié chez Zed books, un éditeur britannique mais engagé comme on aime bien, ce livre inquiète au plus haut point la triste clique réunissant militaires et policiers thaïlandais : trois ans de prison et une forte amende seront le prix à payer pour celle ou celui qui possédera une copie de ce bouquin. Décidément, vivre libre ce n'est plus seulement vivre caché mais aussi lire en cachette ! Heureusement, d'autres bonheurs, plus petits, dans le pré ou sur le pavé, conservent une belle actualité. Du Burkina Faso à l'Indonésie, il n'est pas interdit d'espérer voir émerger d'autres voies politiques, débarrassées du bruit des bottes et, qui sait, des inégalités les plus scandaleuses. Mais il faudrait être optimistes, provoquer les prises de conscience et accélérer les changements de mentalités en cours.

Ausud de la Thaïlande, au même moment où Bangkok découvrait la froide cadence du bonheur bidasse, c'est donc l'Indonésie

qui, en élisant à la tête du pays le surnommé « Jokowi », tourne définitivement la page des militaires et de leurs sbires depuis la fin officielle de la dictature en 1998. Peut-être enfin l'aube – tout sauf monastique et encore moins dorée – d'un vrai bonheur pour un peuple qui se forme peu à peu à l'exercice de la démocratie et d'un durable état de grâce pour un président populaire qui souhaite (c'est du moins ce qu'il annonce) s'occuper en priorité d'éducation, de santé et de culture. Le risque que Jokowi soit une marionnette de l'Occident (et notamment des États-Unis) n'est pas à exclure ou à minimiser, et cela sera difficile mais cette évolution politique tant attendue mérite un franc soutien, surtout à la vue de ce qui se passe presque partout ailleurs sur la planète. Certains nouveaux ministres fraîchement arrivés au gouvernement – à l'instar surtout de Susi Pudjiastuti, femme d'affaires et ministre de la Mer et de la Pêche, exubérante, efficace et libre – semblent indiquer de réels changements. Hélas, malgré des avancées indéniables sur le plan social, les premiers mois du mandat présidentiel de Jokowi ne sont pas à la mesure des attentes des démocrates indonésiens : nombreuses peines de mort prononcées, corruption endémique, concession aux islamistes, nationalisme inquiétant... Si l'espoir demeure dans l'ensemble de l'archipel, les nécessaires changements risquent de se faire encore attendre un certain temps.

Au Brésil, Lula avait aussi entrepris de vastes réformes sociales, inabouties pour certaines, et reprises, tant bien que mal, par sa dauphine Dilma Rousseff. Mais, le Brésil connaît également une forte crise, et le Brésil n'ayant pas brillé pendant « sa » Coupe du monde, le pouvoir en place est au mieux en sursis, et ce malgré la réélection de justesse en octobre 2014 de la présidente. Le *foot business* gangrène la vie politique, c'est bien connu : déjà sous la dictature, lors de la Coupe du monde 1970, gagnée par le Brésil au Mexique, les militaires ont parfaitement instrumentalisé la victoire de l'équipe nationale... en musclant le discours nationaliste et en réprimant un peuple plus footballeur que politisé. Aujourd'hui, la donne a changé.

Pourtant le précieux héritage politique et social de l'ex-président Lula s'annonce plus fragile que jamais. Le Brésil vit une période d'effervescence tentée par des conservatismes au ton ultralibéral



À quelques instants du coup d'envoi de la demi-finale de la Coupe du monde de foot, Brésil-Allemagne, dans le centre-ville de Belo Horizonte, ville où se déroule le match... Une éphémère euphorie plane dans les rues, avec bières et marketing, mais la douche germanique ne se fera pas attendre: 7-1... Après la rencontre, l'ambiance oscille entre colère, déception et tragédie. Une belle occasion de changer de but, et de revenir à la révolte sociale qui grondait avant le Mondial, comme l'indique ce graffiti également dans le centre de Belo Horizonte. On peut y lire ces propos détournés: « Brésil + FIFA = le peuple dans la merde ». Difficile d'être plus clair!

et un brin nostalgique du temps de la dictature militaire, tandis que Dilma Rousseff, acculée autour de ses ultimes retranchements, est assise sur un siège politique éjectable. Trop de compromis d'un côté, trop de mensonges de l'autre, la recette idéale pour perdre la confiance du peuple. Ou plutôt des décideurs et de l'élite du pays. Personne n'est mieux placée, légitimité historique oblige, que Dilma pour passer un coup de barre à gauche, néanmoins cela coince totalement. Peut-être que le Brésil devrait davantage s'inspirer de son modeste voisin du sud, l'Uruguay, une petite république dont le président José Mujica, « riche » de son expérience de détention sous la dictature, a ouvert d'autres voies de gouvernement, fait voté des lois courageuses et originales (légalisation du cannabis et du mariage homosexuel, accueil de réfugiés syriens, lutte contre la corruption, etc.), bref l'ancien guérillero a su et voulu opter pour une autre forme de gouvernance... Et si les petits faisaient la leçon aux grands ?

À propos d'autres gouvernances, des mouvements alternatifs ont depuis longtemps contribué à ouvrir d'autres voies (sans même solliciter le soutien de la revue *L'autre voie* !); récemment, ceux des Indignés ou de Occupy Wall Street expriment parfaitement le ras-le-bol de l'ordre établi. Mais rien de bouge en profondeur car la liberté ne se décrète pas par ordonnance ni même par un pavé lancé dans la gueule. L'idée de bâtir une autre société et même de croire pour de bon qu'un autre monde est possible fait néanmoins son bonhomme de chemin.

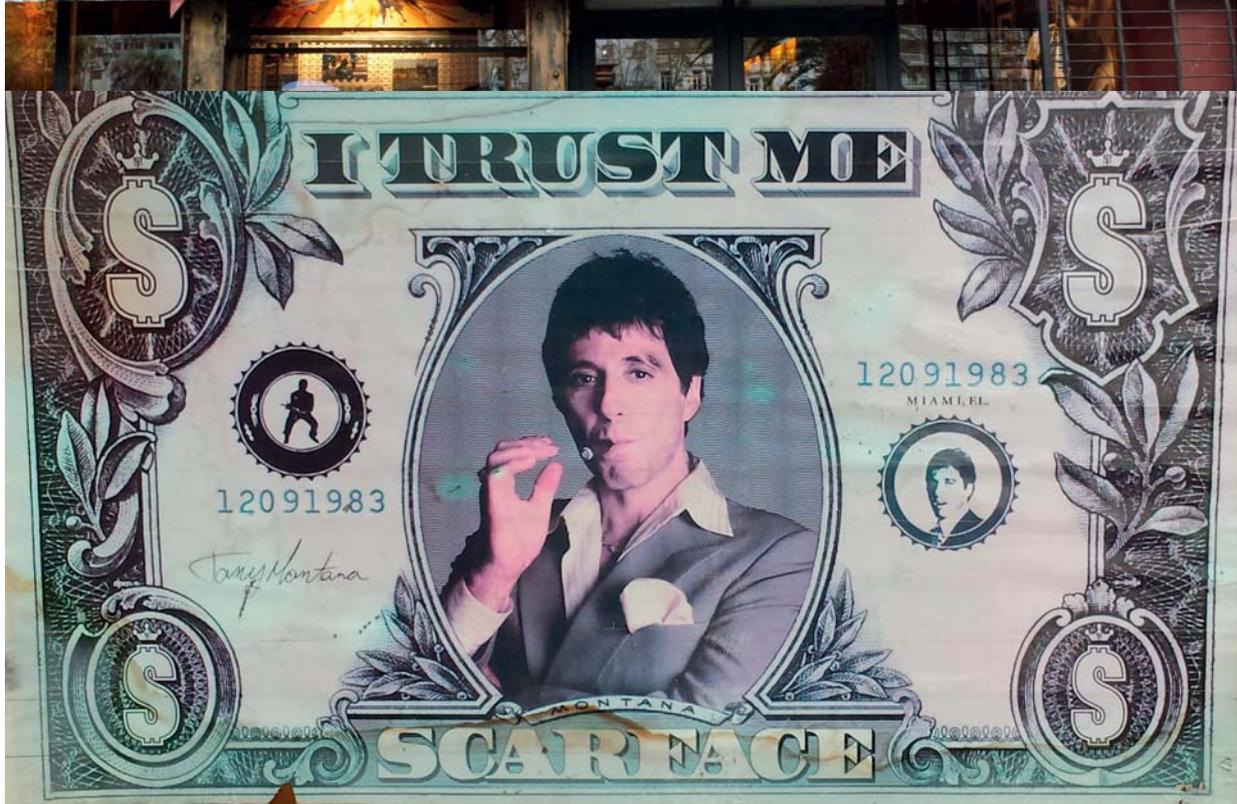
Deux exemples récents pour étayer ce propos. Aujourd'hui, dans une Espagne gangrenée par la crise – la France est sur ses traces tandis que la Grèce et même le Portugal sont loin devant (ou derrière!) – le parti Podemos, encore quasi inconnu il y a seulement deux ans, est en passe de devenir, courant 2015, le premier parti et mouvement politique du pays. Un mouvement avant tout social issu de la base et qui démontre dans l'action citoyenne que des alternatives politiques existent bel et bien, y compris dans la « vieille Europe ». Dans la rue, les Indignés espagnols avaient montré la voie et, maintenant, Podemos poursuit l'aventure sur la scène politique, à commencer par les deux prises de pouvoir municipal à Madrid et à Barcelone. En

Patagonie chilienne, un méga projet envisageant de construire plusieurs barrages hydrauliques, notamment sur le plus grand fleuve sauvage du pays (Rio Baker), a permis depuis trois longues années de lutte de rassembler la population autour d'une même cause : la préservation de leur environnement. Revenu au pouvoir en 2014, le gouvernement de Michelle Bachelet a définitivement enterré le projet au début de l'été de la même année. Il n'y a pas de doute sur cette histoire : refuser l'inacceptable, se battre pour obtenir des droits légitimes, contrer le nouvel ordre brun qui menace à nouveau d'occuper le pavé, sont d'indispensables combats qui parfois aboutissent au-delà de nos espérances. Malheureusement, le même gouvernement Bachelet s'avère incapable de légaliser ou seulement autoriser l'avortement dans ce pays catho et latino, encore sclérosé par son lourd passé durant lequel Pinochet et le Vatican ont toujours été de mèche et parlé d'une même voix.

Certes, tout le monde l'aura constaté, le Grand Soir n'est plus d'actualité car l'idéologie est tombée en panne après un XX^e siècle qui n'a pas su se montrer à la hauteur de ses promesses de mondes meilleurs et des attentes des peuples en souffrance. En revanche, la jeunesse en révolte sort de son trou, elle quitte peu à peu sa console vidéo à deux balles, sa télé abrutissante et son smartphone qui l'empêchent de vivre. On avait eu les TAZ en provenance de Berlin la rouge, on a désormais les ZAD qui pullulent à travers toute l'Europe la verte. On a le rouge et le vert, il ne manque plus que le noir. Un noir libérateur, laïc et jouissif, où l'on côtoie avec bonheur Léo Ferré et Georges Brassens, et non pas un noir ténébreux et sauvagement instrumentalisé par la secte des nouveaux assassins, fous odieux et hordes de peine-à-jour recrutés partout sur terre auprès des frustrés de la vie, qui arpentent actuellement le désert moyen-oriental...

En attendant, tandis qu'au dehors les forces de l'ordre sèment le désordre, ceux qui tentent de nous dire qu'il n'y a rien à faire, ceux qui lâchent du lest et baissent les bras, ceux qui acceptent de vivre à genoux, ceux qui courbent l'échine devant le pouvoir en place ou devant les flics qui passent, ceux qui ne voient ni

La jeunesse
en révolte
quitte peu à peu
sa console vidéo,
sa télé et son
smartphone...



Entre business, récupération et dérision, la résistance contre toute forme d'ordre établi ne va pas de soi... Trois clichés pris à Buenos Aires, Argentine, en juillet 2014.

aident les réfugiés échoués au bas de leur immeuble, ceux qui pardonnent les tares des fascistes remontés et des salafistes demeurés, ceux enfin qui font semblant de ne rien voir, tous ceux-là sont déjà morts avant la bataille. On peut pourtant bien être pacifiste tout en s'armant de bons arguments. Et comme on est ici à la croisée des routes qui ne va pas sans doutes, il faut écouter Keny Arkana, sortie des bas-fonds de Renoir revus à la sauce marseillaise, porte-parole des « sans-voix » lorsqu'elle clame l'espoir de la terre et crie la rage du peuple, comme dans

Et comme on est ici
à la croisée des routes
qui ne va pas sans
doutes, il faut écouter
Keny Arkana...

les morceaux « Désobéissance civile » et « Ils ont peur de la liberté » : « *Multinationales et croissance ont tracé leurs routes sur nos libertés* » et « *Camarade, combats le doute car ils aimeraient te corrompre, te barrer la route ou te convaincre qu'elle est trop longue* ». La route est évidemment semée d'embûches mais elle n'est jamais trop longue, d'autant que le pas des réfractaires au système s'accélère au fur et à mesure que la colère populaire devient plus forte. Plus féroce et plus grosse.

Le capitalisme sauvage, à l'instar de toute dictature y compris la plus sournoise, celle du marché, n'arrête pas son gros œuvre de lui-même. Il faut le rejeter, le contraindre à prendre sa retraite anticipée, comme le diraient hypocritement certains patrons, quitte à devoir le licencier avec (ou sans) le sourire. Si toute guerre est par essence destructive et inutile, la révolte, elle, est toujours indispensable. Car l'Humanité ne peut se contenter de sort. Triste. Trop triste. Ce ne sont plus seulement les tropiques, mais le monde tout entier qui risque fort d'entrer dans une longue période de tristesse. Grosse déprime assurée.

Toutes les révolutions, violentes ou pacifiques, sont passées par là. Sans oublier qu'il n'y a pas de construction fiable sans déconstruction préalable. À ce titre, méfions-nous de l'histoire officielle, celle écrite par les vainqueurs, et entretenons un esprit critique et donc de constante résistance à l'injustice et à l'oppression en tout genre. Une historienne américaine est récemment revenue sur ce passé qu'on tente tellement d'oublier sinon de nier. Dans les archives du FBI, alors dirigé par le fameux et terrible Edgar Hoover, elle découvre que Martin Luther King aurait été incité à se suicider. En effet, quelques jours seulement

après son célèbre discours (ou rêve ?) en 1963, le pasteur nobélisé était la cible désignée du FBI, comme l'atteste cet échantillon d'espionnite aiguë : « *Nous devons le considérer désormais, si par le passé nous ne l'avons pas fait, comme le nègre le plus dangereux du futur de cette nation* ». Du pasteur King, en mal de royaume, au président Obama, mal en point et malgré tous ces échecs, on mesure néanmoins le vaste chemin parcouru par les États désunis toujours en quête d'indiquer au monde entier « *the american way of life* » pour tous... Pourtant, terre d'accueil comme on le sait, l'Europe reste parfois, pour certains intellectuels du moins, une véritable terre d'accueil. S'il pouvait en être autant pour tous les réfugiés qui arrivent aujourd'hui, et surtout demain, ça serait parfait. « *Welcome refugees* » donc. En français, dans le texte, cela donne « *Bienvenue aux réfugiés* ». Certes, la langue de Voltaire perd du terrain sur terre, mais ce n'est pas une raison...

Déjà cité au début de cet article, David Graeber, un anthropologue anarchiste du Nouveau Monde, venu de New York pour se poser désormais à Londres, suggère d'élargir « *les zones de liberté, jusqu'à ce que la liberté serve de principe d'organisation absolu* ».

Auteur de *Comme si nous étions déjà libres*, un livre perturbateur comme

il en faut, paru en France en 2013 chez le bien nommé

éditeur Les Liens qui libèrent, David Graeber bouscule

la bien-pensance d'une gauche devenue inféconde en

matière d'idées et questionne l'érosion du modèle

démocratique actuel. Il considère notamment que

l'anarchisme représente une intéressante, et selon

lui la meilleure « *tentative d'aller jusqu'au bout de la*

logique des principes démocratiques fondamentaux ». Sa

réflexion s'inspirant d'Occupy Wall Street, dont il fut

l'un des principaux artisans, il est un farouche partisan de

la démocratie directe, donc forcément participative. Il écrit que

« *la démocratie ne se définit donc pas nécessairement par un vote*

majoritaire: elle est plutôt un processus de délibération collective

fondé sur le principe d'une participation à part entière et égale ».

Penser le changement est devenu une injonction si l'on refuse

de sombrer, de s'aliéner, de se soumettre. Cela revient à repenser

la démocratie, son passé, son présent et son futur. Ici en Europe

comme ailleurs dans le monde.

Penser

le changement est

devenu une injonction

si l'on refuse

de sombrer...

De l'Indonésie à l'Uruguay par exemple, il existe en dépit d'un climat politique global plutôt délétère, des pays et plus encore des niches régionales ou urbaines où l'espoir reste en place et où de nouvelles initiatives occupent l'espace. L'Europe et avec elle une bonne part du monde s'enlisent dans un marché total devenu fou dont la seule issue n'est souvent que la guerre. Au risque d'être totale elle aussi. Les Européens de nos jours commémorent la grande boucherie démarrée en 1914 mais en fin de compte c'est à 2015 qu'ils pensent avec une Europe qui s'enlise et côtoie à nouveau ses vieux démons sortis du placard. Les prémises de ces nouvelles guerres annoncées sont aujourd'hui nettement perceptibles ainsi que l'illustrent tristement ces paires que plus rien ne semble relier sinon la haine partagée : Russie-Ukraine, Israël-Palestine, Orient-Occident, islam-christianisme... La liste n'est pas exhaustive.

Ces oppositions meurtrières, tout comme celle entre tradition et modernité, doivent être dépassées. Mais leur résurgence et même leur vitalité symbolisent l'incapacité du modèle démocratique voire l'échec de la modernité occidentale à régenter l'ordre du monde. Elles mettent surtout en danger l'esprit de la démocratie devenu trop inconsistant avec l'épreuve du temps et inapte à créer des valeurs communes susceptibles de faire récit et non pas commerce... Devant ces failles, le désenchantement est inévitable et le pire toujours possible, sans oublier le repli et le refuge dans toutes les formes de croyances, simplistes le plus souvent, extrémistes parfois.

L'âge des extrêmes, décrypté contre vents et marées d'un monde éditorial à la botte par Eric Hobsbawm, ne peut-il au XXI^e siècle que laisser sa place à l'âge des ténèbres sur fond de siècle des religions déjà prédit jadis par un André Malraux ? Le problème crucial, c'est que les extrêmes plus les religions ne peuvent fusionner qu'au cœur des ténèbres, dans le sens le plus conradien du terme. Le diagnostic est rude pour un Occident en perte de vitesse, même si son destin doit certainement davantage à celui brossé par un visionnaire redoutable de la trempe de George Orwell qu'au constat froid et trop marqué par la Première Guerre mondiale d'Oswald Spengler. Face à ces déclin et conflits

annoncés ou réactualisés, pour survivre décevantement il n'existe que la résistance et l'action.

Si ce n'est pas une sclérose qui l'enferme ou un manque de confiance qui le taraude en permanence, c'est une peur du vide sans précédent qui semble actuellement accabler un Occident – dont la définition elle-même reste controversée – qui ne fait plus vraiment rêver personne. D'ailleurs représente-t-il encore quelque chose? Dans un passionnant hors-série du *Monde*, consacré à « L'histoire de l'Occident: déclin ou métamorphose? », paru au cours de l'été 2014, on comprend que la modernité si prétentieusement portée par l'Occident, à commencer par l'Europe puis par les États-Unis, a indéniablement accouché de belles perles et même fortement contribué à libérer l'homme, quitte – il est vrai aussi – à le repousser parfois vers un individualisme dévastateur. Il n'empêche qu'en se transformant en idéologie à suivre plutôt qu'en philosophie à interroger, la modernité – dont l'Europe a forgé et forme désormais la matrice – ne représente plus un modèle mais une menace pour certains. Cette modernité, plus que jamais en débats, a progressivement cessé de fasciner pour intriguer et même pour inquiéter. De belle idée, elle est devenue, à force de mettre la machine devant l'humain, une impasse voire une imposture.

L'historien Achille Mbembe rappelle, dans ce même hors-série, que, dans le contexte de son actuel déclin international, « *ce Vieux Continent qui a tant apporté au monde s'embourbe dans une logique de séparation. Il a peur. Il voit partout des ennemis masqués qu'il lui faut à tout prix démasquer. Travaillé par un profond désir d'apartheid, il se met à rêver d'une communauté dans laquelle il n'y aurait guère d'étrangers. Il construit autour de lui des enclos et renoue avec la logique des camps. C'est cela qui le rend inintéressant aux yeux de ceux qui, ailleurs dans le monde, expérimentent avec le futur* ». Place aux jeunes donc... enfin, difficile de parler ainsi de l'Inde et de la Chine multimilliardaires... Il demeure qu'après avoir été une locomotive dynamique, tant sur le plan des idées que des techniques et de tout le reste, l'Europe est en train de rater la marche du train capable de le projeter vers l'avenir du monde. Trop arrogant, trop prétentieux, trop frileux, trop refermé sur lui-même. La modernité, devenue résolument mondiale, puisera

dès lors à d'autres sources plus dynamiques, elle s'orientera vers de nouveaux cieux, plus prometteurs, et assurément plus orientaux. Ce n'est pas une raison, en Europe ou ailleurs, de rester les bras croisés (ou bien pire, les bras tendus vers le ciel !), à attendre – une nouvelle fois n'est pas coutume – que le soleil et l'espoir se lèvent à l'est, en quête d'un nouvel Éden, d'un Orient rouge enfin salvateur ?

La modernité
s'orientera vers
de nouveaux cieux,
plus prometteurs,
et assurément
plus orientaux...

Ilham Tohti est un intellectuel et un économiste ouïgour condamné fin septembre 2014 à la prison à vie. Son crime : propager des idées « séparatistes » ! Cette condamnation très politique, prononcée à Urumqi par un tribunal à la botte du régime chinois, est l'une des plus lourdes infligées à ce jour en Chine pour des motifs strictement politiques. La région autonome du Xinjiang connaît sporadiquement des troubles entre « colons » et « autonomistes »... Arrêté une première fois pendant l'été 2009 – les autorités (in)compétentes indiquaient alors que l'universitaire était « parti en vacances » – au moment où il tentait avec d'autres de protester contre les censures, notamment celle d'internet, Ilham Tohti fut relâché dès la fin du mois d'août 2009. Cinq ans plus tard, c'est une autre histoire. Arrêté une nouvelle fois le 15 janvier 2014, il est maintenant accusé violemment de « séparatisme », comme le stipule notamment l'acte d'accusation lors d'une mascarade de procès le 23 septembre 2014. Après deux jours de procès, le verdict se révèle stupéfiant et totalement scandaleux : Ilham Tohti est condamné à la réclusion à perpétuité, accusé d'encourager les luttes en faveur de l'indépendance de cette région bien qu'il se soit toujours refusé à soutenir les factions les plus radicales ou violentes. La Chine s'est éveillée, elle fait peur... et personne ne lève le petit doigt.

Aujourd'hui, si le siècle de Sartre semble bien derrière nous, pour s'engager un intellectuel doit ruser pour échapper à la récupération, il doit redoubler de courage pour avancer à contre-courant. Désormais, un intellectuel engagé est d'abord un intellectuel dégagé. Dégagé des institutions, dégagé des pressions, dégagé des manipulations. Un intellectuel qui récuse tout paiement de gages et qui tente de décrypter l'obligation

pour nos contemporains de vivre ensemble. Un intellectuel qui préfère la fête du monde à la fête des voisins et qui, dubitatif, s'interroge du passage actuel de la citoyenneté à la mitoyenneté, d'où l'injonction pour lui et ses pairs de repenser un autre vivre ensemble. On est évidemment très loin du compte. À moins qu'il ne soit exclusivement bancaire.

Dans le présent contexte où même l'individualisme néolibéral s'est vu remplacé par l'égoïsme autoritaire, bientôt totalitaire, le « pauvre » est devenu le nouveau bouc émissaire d'un monde exclusivement régi par l'argent. Ce pauvre, pratique et statique, qu'on ne veut plus « supporter » – ce « *demeurant partout* » comme on le définissait au XVI^e siècle – et qui dérange tellement « les gens » que la seule issue consiste à le rendre invisible à défaut de pouvoir l'éradiquer. Dans son récent ouvrage, *This changes everything. Capitalism vs The Climate*, Naomi Klein, égérie de l'altermondialisme, estime qu'en raison de la grave crise climatique en cours le moment est venu de renverser l'ordre libéral et de construire une société plus juste. Une « thérapie de choc » à la fois souhaitable et urgente, certes, mais regardons

Mais regardons
autour de nous :
voyons-nous
seulement des gens
bouger à ce sujet ?

autour de nous : voyons-nous seulement des gens bouger à ce sujet ? Même pour l'accueil de réfugiés fuyant les horreurs de la guerre, nombre de citoyens dudit « pays des droits de l'homme » traînent souvent des pieds...

Le climat social, lui, est peu propice pour l'heure, à la démolition du modèle capitaliste : le repli frileux est plus de saison que la contestation échaudée... Pour aller plus loin et en six volets, la série « Capitalisme », de Ilan Ziv, diffusée en octobre 2014 sur la chaîne de télé franco-allemande Arte, permet avec du recul et en bonne intelligence de cerner les contours de ce marché de dupes que d'aucuns continuent, obsédés sans doute par les illusions forgées par la croissance et la consommation, à croire ou à nommer « libre ». Un « marché libre » est une association lexicale aussi antinomique que le « développement durable » ou le « tourisme responsable ». Oxymores révélateurs, si ces termes ne sont pas totalement incompatibles, ils n'en demeurent pas moins très éloignés. Par le sens et dans l'action. L'économiste Thomas Piketty, interviewé dans ce documentaire, évoque la

lobotomisation des êtres humains gavés par l'idéologie du travail sur fond d'épuisement du système démocratique à l'échelle mondiale, et à l'heure où l'on redécouvre pour les observateurs les plus avisés la dimension humaine d'un Karl Polanyi – pour qui le social est indissociable de l'économie – et la prédominance de la société sur le marché, il devient urgent de bouger nos lignes de conduite et de pensée : « *La réduction des inégalités n'est pas la conséquence tranquille du processus démocratique parlementaire* » précise Thomas Piketty, dans son analyse de la montée de la légitime colère populaire...

Joseph Stiglitz aussi a fait de la lutte contre les inégalités son principal cheval de bataille, une belle performance pour un ancien de la Banque mondiale qui, depuis son départ de cette pompeuse institution, n'a cessé de fustiger puissants banquiers, FMI et autres prédateurs de la finance internationale. Mais pour l'heure, en politique c'est toujours l'économie qui gagne. Là réside, dans le tout économique, la source même de nombre de nos maux actuels. Il suffit d'analyser le lamentable dénouement du feuilleton de la crise grecque omniprésent sur tous les écrans pendant le premier semestre 2015. Tout avait bien commencé en janvier pour finir très mal au cours de l'été. L'argent écrase tous ses adversaires, et d'abord les idéaux politiques. En quelque sorte, la relation économie-politique en Europe relève de la sociologie du football appliquée au couple franco-allemand : en effet, c'est comme pour les matches importants entre la France et l'Allemagne. La France domine, beau jeu et belles idées, mais à la fin de la partie c'est toujours l'Allemagne, alliant efficacité et rigueur, qui gagne ! Le foot ne fait pas non plus l'économie de clichés.

On sait que le but visé par le ballon rond du foot c'est d'abord de faire de l'argent, sale le plus souvent, et ce sport renvoie directement aux affaires économiques, mais revenons à une autre économie politique : un Karl peut en cacher un autre, et si la « grande transformation » chère à Polanyi se fait douloureusement attendre, la fameuse maxime de Karl Marx – « *la religion est l'opium du peuple* » – est plus que jamais d'actualité. Pour le pire évidemment. Pour s'en rendre compte, il suffit de se promener sur la planète et d'en diagnostiquer son précaire

état de santé géopolitique et d'observer la situation dramatique des droits des femmes, des minorités, etc. Au moment où le militantisme ou l'engagement – peu importe le terme seul compte le sens qu'on y porte – est devenu une réelle nécessité, voire une urgence politique (en dehors de l'*establishment* politique qui ne sert plus que les intérêts de leurs mentors économiques), pour tenter de répondre au contexte social délabré actuel, redécouvrir les travaux des deux Karl cités plus haut – on peut y rajouter un troisième, avec Karl Popper, et son intéressante « société ouverte » – est souhaitable et même salutaire. L'engagement est cet indispensable déclic qui permet au spectateur de devenir acteur. De sa vie, de son destin, et du monde aussi. Surtout lorsque ce dernier s'effondre.

Une fine revendication inscrite sur un mur du centre-ville de Belo Horizonte. Un message pour Marina Silva, l'étoile politico-écologique montante d'un Brésil qui se cherche un destin commun à tous ses habitants mais toujours perçu comme une belle « terre d'avenir ». Évincée dès le premier tour de l'élection présidentielle, où elle fut l'invitée-candidate surprise, c'est désormais au tour de Dilma Rousseff de rempiler et de faire bouger les choses.

Brésil, 2014



On retrouve logiquement David Graeber, encore lui, distingue la *protestation* de l'*action directe*, la première ne consistant *in fine* qu'à « demander aux autorités de changer de comportement », tandis que la seconde privilégie clairement la liberté totale à la délégation de pouvoir. Une autre manière de voir et de faire de la politique. À ses yeux, l'action directe revient à « s'obstiner à agir comme si l'on était déjà libre ». Ce n'est pas là mettre la charrue avant les bœufs mais plutôt placer la liberté au-dessus de tout. Ne pas se résigner car rien n'est jamais joué à l'avance et cela malgré tous les prophètes de malheur qui érucent le contraire et qui pullulent en cas de tempête sur la planète. Vivre mieux c'est simple... puisqu'il s'agit souvent, tout simplement, de vivre plus simplement. Rien de vraiment révolutionnaire sauf qu'il importe pour le partisan de la simplicité heureuse et peu onéreuse de résister aux tentations du système capitaliste omniprésent, qu'on le veuille ou non, dans notre entourage. Supprimer les besoins superflus qui en réalité que sont que

L'autre voie
qui tient la route,
c'est celle qui consiste
à œuvrer vers
« moins de biens
et plus de liens »!

des envies, limiter les besoins véritables pour ne conserver que l'essentiel... afin de se consacrer *pleinement* à d'autres activités, non générées par l'argent et axées sur toutes les formes qu'on voudra d'hédonisme et d'épicurisme... L'autre voie qui tient la route, c'est donc bel et bien celle qui consiste à œuvrer le plus joyeusement possible vers « moins de biens et plus de liens »! Alors, en référence au titre du remarquable ouvrage pacifiste de E. M. Remarque, à l'Ouest rien de nouveau? Si, le pire mais aussi le meilleur sont toujours possibles, et il appartient aux Européens de réfléchir à leur histoire, de repenser leur présent pour mieux reconstruire leur avenir. Moins de biens pour plus de Bien? C'est une option pensable parmi d'autres. Résister c'est créer, certes, mais c'est aussi jouir sans entraves, et c'est ce qu'il faut pour insuffler de nouvelles dynamiques... et remettre de l'imaginaire au pouvoir. Quand il s'agit de résister et de lutter, dans ce monde aussi pourri que génial qu'est le nôtre, pour ne pas désespérer Billancourt et préférer la victoire à la mort, il faudrait sans doute poser les smartphones dans un coin et revenir un peu aux fondamentaux, non? Quitter des yeux nos écrans formatés et redécouvrir l'école buissonnière de la vie: la vraie vie n'est pas ailleurs mais dehors! Au grand air. Relire à ce sujet *La vie au grand air* (1995) de l'incomparable dessinateur Reiser, lui qui s'interrogeait un jour: « *De quoi est capable une société d'abondance pour ne pas perdre son abondance?* » C'est tout ou bonne partie du problème actuel.

À n'y prendre garde, nos sociétés policées – et policières – ne seront plus (si elles ne le sont pas déjà) composées de citoyens autonomes mais de consommateurs dociles, corvéables et serviables à merci, notamment autour des trois mots-clés qui régissent le quotidien de ces nouveaux esclaves: travail, famille et patrie... On y rajoutera un quatrième: la religion. Difficile de cacher que ces termes nous rappellent une triste époque. Il importe pourtant de ne pas se rendre à cette évidence et de la renverser et de l'abattre ce qui nécessite avant tout d'en débattre. Ne pas se rendre tout court. Contre la fermeture du monde et contre le retour annoncé à des heures sombres, c'est une autre

évidence; mais mieux, il faudra bien opter pour des actions – et avant cela pour une vision – positives. Passer du *contre* au *pour*: pour une ouverture de toutes les frontières, qu'elles soient physiques et mentales, pour réinsuffler de nouvelles lumières sur un monde en déliquescence et élargir le champ des possibles, pour « l'autre voie » en définitive... Bien que trop rares, des raisons lucides d'espérer existent pourtant: des pays comme l'Équateur, l'Uruguay, voire plus hypothétiquement l'Indonésie ou d'autres, relèvent la tête, la nouvelle entente cubano-étasunienne annonce la détente et la fin de la guerre froide de ce côté de l'Amérique, partout des voix s'élèvent contre les injustices, à l'instar du double prix Nobel de la paix 2014



Entre business, foot et tourisme, le ridicule ne tue pas. Les prochaines Coupes du monde de football vont se dérouler dans la Russie de Poutine et au Qatar des émirs, de vraies démocraties en somme! Sur ce cliché pris en novembre 2014 à l'aéroport parisien de Roissy, on a droit un condensé d'insanités officielles. Des joueurs vedettes du PSG, club acheté dans tous les sens du terme par le Qatar, posent fièrement sur fond de dunes de sable et de décor de pacotille, faisant la promotion non seulement d'une Coupe du monde de football en plein désert mais également celle du tourisme dans ce petit pays du Golfe, grand argentier régional qui a su efficacement allier ce qu'il y a de pire dans l'islamisme et dans le capitalisme. Et la France dite socialiste qui s'aligne sur cette voie... On n'est jamais au bout de nos surprises!

(attribué à la Pakistanaise Malala Yousafzai et à l'Indien Kailash Satyarthi) qui focalise l'attention du monde sur l'indispensable combat contre l'oppression faite aux enfants et aux femmes, et pour l'éducation pour tous.

De tels défis salutaires, dans le contexte exécrable qui est le nôtre à l'échelle mondiale actuelle, méritent en effet la plus grande attention. Il faudrait commencer par repenser tous ces termes « neutres » qui rongent nos vies à force de les entendre et de les défendre : territoire, frontière, région, identité. Il faut sans doute aussi rappeler que ces régionalismes qui, partout, ont le vent en poupe, ne sont jamais rien d'autre que de petits nationalismes provinciaux qui s'ignorent ou qui rêvent de grandir... pour finir comme de vulgaires et traditionnels nationalismes. S'il faut par conséquent rester sur ses gardes et se méfier de l'eau qui dort, il faut également défier l'ordre nouveau qui, sur tout l'échiquier – de la clique de Dieudonné à celle de Zemmour, pour ne parler que de la France – tente de gangrener un monde politique sclérosé et totalement déconnecté des réalités sociétales (la bonne affaire, depuis le printemps 2015, c'est qu'au moins on ne parle presque plus de ces deux énergumènes, chantres d'un populisme franchouillard, réac et surtout nauséabond). Pour entendre et accéder à d'autres voix que celles qui nous plombent, qu'elles soient officielles ou mortifères, trop consensuelles ou ultraconservatrices, il importe d'éteindre la télé puisque changer de chaîne ne suffit plus. Virer les torchons que des gens aux ordres appellent encore des journaux et qui nous encombrant la vie et nous embrouillent la tête, pour partir nous mettre en quête d'une presse rare mais libre et précieuse. Ainsi débutent les petites révoltes intérieures.

Aussi, toutes voiles dehors, cette évolution, qui sans doute ne pourra se réaliser sans révolution, mentale avant tout, passe par un changement de cap, pour enfin retrouver de la bonne espérance qui brillerait avant tout grâce à l'absence de l'idée même de dieu (dieu est bien mort, chaque jour qui passe ses agents terrestres ne cessent de nous le rappeler) : retisser des liens et se méfier de ces biens qui nous font tant de mal, replacer l'humain devant la machine et le sacré.

Le voyage sert à délier comme à relier, qu'il s'agisse des humains ou des lieux. Mais, pour tous ceux qui ne sont pas des réfugiés échappés par miracle à la mort, partir n'est pas fuir, sinon pour recharger ses batteries. La fuite n'est pas nécessairement la condition du bien-être mais parfois elle permet de régler la vie pour remettre les compteurs à zéro et aider à reprendre la route dans la bonne direction. Et si se retirer du monde permet à certains de mieux y retourner, le combat social en cours n'a que faire des fuyards, furtifs ou futiles, au long cours. Par le biais de l'imagination, tout un chacun peut s'évader, quitter l'enfer du monde réel et entrer au paradis de tous les possibles. Cet évadé de notre temps contourne l'éclatement et l'enfermement du monde actuel en se réfugiant à l'autre bout de la terre ou de sa tête, ou des deux à la fois. On peut interdire beaucoup de choses à un individu mais pas celle de rêver, ni même celle de contester, de s'indigner, de refuser l'inacceptable. De circuler en toute liberté.

Dans l'univers secret de l'imaginaire, l'impossible possède sa table ouverte au resto du cœur, et l'imaginaire est aussi hors monde qu'il est hors d'atteinte. Henri Laborit, dans son bel *Éloge de la fuite* (1976), évoque ce statut privilégié de l'imaginaire : « Dans ce monde, on risque peu d'être poursuivi. On peut s'y tailler un vaste territoire gratifiant, que certains diront narcissique ». C'est là en effet que réside le problème : l'être-soi et le vivre ensemble doivent sans arrêt composer pour ne pas être inséparables à tout jamais. C'est aussi pourquoi, sans doute, « *l'imaginaire et l'imagination au pouvoir* » – sans machination à la clé – ne sont pas d'actualité... Les enjeux présents qui sont autant de défis à relever – migratoires, populistes, économiques, climatiques, etc. – contraindront chacune et chacun d'entre nous à réagir. À s'investir pour mieux agir et un peu moins subir. A nous réveiller. Il sera pourtant difficile d'éviter la gueule de bois.

Le monde n'appartient pas à ceux qui se lèvent tôt mais à ceux qui s'élèvent tout court.

Franck Michel est anthropologue.



L'éducation, gratuite et pour tous, est certainement la voie la plus sage pour avancer mieux et autrement. Ici, une fresque murale devant la belle bibliothèque de Castro, dans l'île de Chiloé au Chili.



Quelque part, en « Amazonie française », sur une terre familière. Photos FM

LA LOUPE ET LE TÉLESCOPE

L'ethnologue :
voyageur du temps et de l'espace

par **Éric Navet**

*« Moi mes souliers ont beaucoup voyagé,
Ils m'ont porté de l'école à la guerre.
J'ai traversé sur mes souliers ferrés
Le monde et sa misère. »*

Félix Leclerc

Chacun porte la croix qu'il a lui-même forgée. Claude Lévi-Strauss, en écrivant, en 1955, en introduction à ses *Tristes tropiques* sa (presque) fameuse phrase : « *Je hais les voyages et les explorateurs* », a donné à ceux qui le jalouaient des verges pour se faire fouetter. Que ne lui a-t-on reproché de n'être pas un homme de terrain ! Quelques mois chez diverses tribus du Brésil, de quoi écrire sa thèse, et puis, déjà, les sacs étanches, le casque colonial et le short kaki sont remisés et le chercheur se retire dans sa tour d'ivoire pour produire l'une des plus monumentales œuvres d'ethnologue qui soient. C'est possible avec une bonne dose d'intelligence et une grande perspicacité.

On ne *naît* sans doute pas ethnologue, mais on ne le devient pas par hasard ou par obligation comme on devient inspecteur des impôts ou mineur de fond. Si je considère comme une chance d'avoir été, voici une quarantaine d'années, ouvrier à l'usine Renault de Billancourt, ce n'est certes pas parce que je réalisais ainsi un rêve d'enfant¹. Au moins cette expérience, achevée au bout de deux semaines, m'aura-t-elle appris qu'il n'est pas besoin d'aller bien loin pour découvrir des mondes inconnus et que, pour le dépaysement, l'île Seguin vaut bien l'île des Pins...

Moi, né à Cherbourg, un port normand, je ne pouvais haïr les voyages, j'avais même envie de m'engager dans la marine marchande pour courir les mers. Je lisais Henri Vernes et Mayne Reid, James Oliver Curwood et Fenimore Cooper aussi bien sûr puisque les Indiens d'Amérique me fascinaient déjà tout petit. Lorsque j'appris, assez tardivement, qu'il existait un métier, l'ethnologie, qui consistait à étudier les peuples qu'on appelait encore « primitifs », je n'hésitai pas, après un bac et une traversée laborieuse, à m'engager dans des études en sociologie et ethnologie, à la Sorbonne puis à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris.

Une vocation, car c'est bien de cela qu'il s'agit, est une histoire d'amour, donc aussi une aventure. En ce qui me concerne, c'est plus précis encore : c'est à l'invitation d'une jeune fille amérindienne ojibwé du Canada, avec laquelle j'avais une relation épistolaire plus qu'amicale, que j'ai « découvert » les Indiens l'été 1971. Mon projet, en prenant l'avion pour l'Amérique, était davantage matrimonial que scientifique et, à défaut de concrétiser avec ma « princesse » indienne², je tombai amoureux d'un lieu et d'une communauté : la réserve indienne Ojibwé de Saugeen dans l'Ontario au Canada. Je n'ai jamais cessé d'y retourner depuis, et voici quatre ou cinq ans un événement est venu sceller le lien qui m'unit à cet endroit et à une famille en particulier. L'une des petites filles de la famille et sa mère m'ont fait remettre par un chamane, devant témoins, une plume d'aigle³ qui me protège, moi et les miens, et qui symbolise de la façon la plus forte la relation que j'ai avec la famille Mason qui me considère depuis longtemps comme l'un des leurs.

On comprendra que le voyage et le terrain sont, pour moi, indissociables et en aucune façon une « *brimade initiatique* » (Panoff, 1968) ; depuis 43 ans, mon envie, mon besoin, d'entretenir cette relation est plus forte que mon manque de confiance dans la technologie aéronautique. Mon intimité avec les gens ne m'a pas empêché d'étudier leur histoire, leurs histoires, les systèmes de parenté et d'alliance, la tenure foncière, et bien d'autres choses qui ont donné matière à deux thèses d'ethnologie.

Il n'empêche que je me sens plus en phase avec cette réflexion de Jean Malaurie : « *Je n'ai pas étudié les Inuits, je les ai vécus* » (cité par Aurégan, 2014, page 11) qu'avec le propos un peu désabusé de Claude Lévi-Strauss : « *L'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnologue ; elle en est seulement une servitude, elle pèse sur le travail efficace du poids des semaines ou des mois perdus en chemin ; des heures oisives pendant que l'informateur se dérobe ; de la faim, de la fatigue, parfois de la maladie ; et toujours, de ces mille corvées qui rongent les jours en pure perte et réduisent la vie dangereuse au cœur de la forêt vierge à une imitation du service militaire... Qu'il faille tant d'efforts, et de vaines dépenses pour atteindre l'objet de nos études ne confère aucun prix à ce qu'il faudrait plutôt considérer comme l'aspect négatif de notre métier.* » (Lévi-Strauss, 1955, page 3)

C'est le côté aventureux de l'ethnologie, sa fréquentation des coupeurs de têtes et des anacondas, un grand sens de l'équilibre sur les passerelles de liane en Amazonie et des *cutlines* de la forêt boréale, disons-le, le côté *Indiana Jones* qui séduit encore dans un monde de plus en plus désenchanté. Et, même si cela marche moins bien lorsqu'on s'intéresse aux rappers et aux tagueurs des banlieues de Paris ou de Lyon, pourquoi ne pas assumer une image plutôt flatteuse ? Les gens ont plus que jamais besoin de rêver ! Entendons-nous bien, il ne s'agit pas d'entretenir les fantasmes coloniaux et post-coloniaux (Tarzan et Mowgly réunis, selon l'âge), mais la réalité vaut bien mieux que les préjugés, cette réalité des cultures auxquelles nous nous intéressons (plutôt que « *sur lesquelles nous travaillons* »), nous ethnologues, et qu'il nous revient de faire connaître. Car je souscris pleinement à cette autre réflexion de Jean Malaurie : « *La situation de témoin implique des devoirs.* »

On ne devient pas un être humain complet sans les autres et il est illusoire de prétendre s'en passer ; la liberté ne va pas sans la fraternité, sans un échange de sentiments et d'émotions, pourquoi pas aussi de biens puisque « *les petits cadeaux...* ». Il est d'ailleurs curieux que le beau slogan de la république française prône ce que la législation contrarie sans cesse en mettant en avant l'individu et ses droits imprescriptibles. L'Autre, surtout si l'on se sent déjà des atomes crochus avec lui, est comme un miroir, il nous donne une image de nous-mêmes que, parfois,

nous ne soupçonnions pas. Et comment prétendre étudier et comprendre les autres, comme c'est l'ambition et la raison d'être de l'ethnologie, si l'on ne se connaît pas soi-même ? Qu'on ait ou non des « *semelles de vent* »⁴, ou, de façon plus triviale, la bougeotte, il y a donc toujours un voyage à la clé ; il peut être à sa porte mais aussi à des encablures ou des nœuds marins, ce n'est pas la distance qui importe, c'est une proximité plus ou moins lointaine...

Si l'on fait siens ces prémisses, on peut soupçonner chez ceux qui craignent de lâcher les amarres et qui font de l'immobilisme une profession de foi – cela inclut quelques ethnologues – une crainte, au mieux inconsciente, de se voir mis à nu soi-même par « *les peuples nus* » dont parle Max-Pol Fouchet, de se retrouver le « horsain »⁵ en terre étrangère. Clarice Lispector, romancière brésilienne, dit sa crainte de se retrouver telle qu'en elle-même : « *À peine suis-je rentrée en moi que, prise de panique, je veux en sortir.* » Le risque est grand en effet, mais n'est-il pas temps aussi pour les Occidentaux de se dévoiler la face ?

La position de Claude Lévi-Strauss donnée plus haut amène à d'autres remarques, à d'autres questions : les heures passées sur les routes (pas seulement sur les passerelles de liane), à pied ou sur un chameau (etc.) sont-elles vraiment « perdues » ? La première contrainte (ou adaptation ?) de l'ethnologue n'est-elle pas de se plier à des temporalités différentes ? Le temps de vivre, de partager sans discours des façons d'être et de faire, est-il « perdu » pour l'ethnologie ? De quelle ethnologie est-il question ? N'oublions pas l'injonction toujours pertinente de Bronislaw Malinowski : « *Ne jamais oublier l'organisme humain, vivant, palpitant, fait de chair et de sang, qui demeure quelque part au cœur de toute institution.* » (Kardiner, Preble, 1966, page 238)

« *La faim, la fatigue, la maladie* » font partie de ces vies auxquelles nous nous intéressons et que, le temps de quelques mois ou de quelques années, nous partageons. Comment connaître un peuple, une culture si on ne marche pas sur les sentiers qu'il foule, si on ne mange pas ce qu'il mange, si on ne sait pas de quoi il souffre ? Savoir de quoi il souffre, mais aussi ce qui lui fait plaisir, ce qui le fait rire. Il n'y a peut-être pas de chose moins

partagée que le sens de l'humour. Mais il peut se faire aussi qu'on se retrouve chez des êtres différents dans leurs « extériorités » mais dont nous partageons forcément, en tant qu'êtres humains soumis aux mêmes contraintes mais aussi aux mêmes jouissances biologiques, des « intériorités », pour employer les concepts de Philippe Descola (2005). L'ethnologue qui n'est pas prêt à s'immerger dans de nouveaux espaces physiques et culturels (du moins à essayer) devrait sans doute envisager une reconversion.

L'ethnologue
qui n'est pas prêt
à s'immerger dans
de nouveaux espaces
devrait sans doute
envisager une
reconversion...

Alors quelle attitude adopter : le regard éloigné de l'astronome ou le compte-fils de l'entomologiste ? Le problème de l'objectivité se pose-t-il toujours en ethnologie et dans les sciences sociales en général ? Doit-on, pour être pris au sérieux, faire comme si ? On sait que dans les sciences dites « dures » la question est déjà tranchée, alors pourquoi vouloir être plus scientifiques que les scientifiques ? Jean Guiart répond à cette angoisse : « *Le slogan ne doit pas être "mort au subjectivisme", mais volonté d'intégrer tous les facteurs de subjectivité dans un corpus d'informations visant à l'exhaustivité de façon à se faire recouper l'un l'autre tous les éléments de connaissance, de telle manière que l'ensemble en arrive à former de soi-même un tableau aussi dense et équilibré que possible et qu'il n'y ait plus qu'à les décrypter : ce qui pourra demander plus d'une vie de chercheur.* » (Guiart, 1970)

L'ethnologue dispose d'un arsenal conceptuel adapté pour tenter de comprendre et d'analyser les différents éléments qui composent une culture, mais puisque comprendre c'est « prendre avec », intégrer, il faut que l'ethnologie soit d'abord une rencontre : comment rencontrer si l'on choisit délibérément de garder ses distances ? Il y a là un étrange paradoxe. Y a-t-il une sorte de « proxémie »⁶ à trouver entre une immersion complète, qui ne peut être qu'encouragée (autoriser est forcément insuffisant) mais qui peut faire oublier qu'on est là non seulement pour « vivre avec », mais pour expliquer, rendre compte, et un regard froid sans émotion qui peut expliciter certains faits mais n'épuise en aucune manière la matière : la culture comme totalité, ensemble cohérent de croyances, de pratiques, d'institutions, de règles d'alliance et d'échange, etc. ?

Une autre façon d'approcher ce qui constitue le problème crucial de l'ethnologie – celui de son existence et de sa raison d'être – est de constater qu'une culture s'exprime aussi par des sensations, des émotions qu'un discours analytique et strictement rationnel peine à traduire. Comment trouver les mots déjà si on n'a pas ressenti plaisirs et souffrances avec ceux qui nous accueillent et parfois nous supportent ?

Les sociétés traditionnelles, sociétés du lien et de l'échange, étaient basées, à tous les niveaux de la culture (sociologique, écologique, spirituel...), sur un principe d'harmonisation des relations qu'entretenaient les humains entre eux et avec leurs environnements naturels et surnaturels (visibles et invisibles), présents et passés. Il m'apparaît utile et nécessaire, pour l'ethnologue en particulier, d'entrer dans ce jeu pour s'y retrouver. Et ça n'est pas facile lorsqu'on est issu d'une civilisation comme l'Occidentale caractérisée, elle, par la fermeture et plus, la négation de l'Autre ⁷.

La *fête* et le *rite* sont des moments privilégiés pour créer du lien par l'échange et le partage des biens et des émotions. Le partage des informations et donc la compréhension auxquels aspire l'ethnologue passent nécessairement par ces moments de lien et la commensalité. Si l'ethnologue occidental voyage, s'il va sur le terrain et éprouve des difficultés à entrer en communication avec ceux sur lesquels il prétend exercer son esprit d'analyse, c'est bien parce qu'il n'a pas été éduqué dans ce sens. Il y a des efforts à faire ; à quoi il faut ajouter la légitime suspicion des « ethnologisés » envers ceux qui ont toujours prétendu imposer leurs vues (religion, idéologie consumériste, etc.) et qui sont incapables d'écouter l'autre, d'entrer en empathie.

Mais n'est-ce pas précisément une frustration originelle et presque constitutive qui pousse l'ethnologue à aller voir ailleurs s'il y est. C'est ce que semble dire Jean Guiart lorsqu'il écrit : « *Issu de la recherche de ce qu'il y avait au-delà du mystère et de l'inconnu, c'est-à-dire par-delà les mers, l'ethnologue est resté fils spirituel de saint Brendan. L'amère conscience de ce que sa propre société n'a rien d'idéal est à l'origine de sa vocation.* » (Guiart, 1970, page 7) Saint Brendan est ce moine irlandais qui partit sur un frêle esquif, sans gouvernail,

en quête du paradis sur les mers du nord. L'ethnologue, lorsqu'il largue les amarres, s'embarque-t-il pour Cythère; part-il en quête de son paradis? Serait-il un navigateur solitaire⁸?

L'un des premiers actes d'éducation des Indiens Teko de Guyane consiste à emmener les enfants sur les terres ancestrales; chaque endroit est marqué par une anecdote, un accident, un événement guerrier, une apparition étrange, etc., que les adultes racontent à l'envi. L'enfant apprend ainsi à se repérer dans un monde où il naît sans amers. C'est précisément ce qui manque à l'Occidental: ses ancêtres supposés, Adam et Ève, ont été chassés, pour des raisons dont il faudrait discuter, hors du jardin d'Éden. C'est là le lot commun de tous les êtres humains, à quelque société qu'ils appartiennent: nous vivons éloignés du monde, coupés de nos racines, de la nature, de notre nature⁹, de ce qui fait sens. Mais, à la différence des sociétés traditionnelles qui multiplient les occasions de se rapprocher de la condition édénique (par la fête, les exercices du corps-source de plaisir et non de péché, etc.), les chrétiens sont bannis, sans espoir de retour, du paradis en ce monde car les portes leur en sont à jamais fermées¹⁰. Ce monde qui, désormais, devient un long chemin de croix.

L'ailleurs, l'étrange, l'étranger n'est pas toujours au-delà des mers, je l'ai dit déjà, il peut être le voisin de palier, tout aussi près ou lointain que les îles du Pacifique. Dans le seul roman qu'il eut le temps d'écrire avant de mourir au champ d'honneur en 1914, Alain-Fournier met en scène l'amour du Grand Meaulnes et d'Yvonne de Galais. Celle-ci s'exprime ainsi: «*Et puis j'apprendrais aux garçons à être sages, d'une sagesse que je sais. Je ne leur donnerais pas le désir de courir le monde [...] je leur enseignerais à trouver le bonheur qui est tout près d'eux et qui n'en a pas l'air...*» (Fournier, 1971, page 180) Pourquoi chercher ailleurs? Dans une société, disons la société occidentale – si une telle chose existe – qui prône l'individualisme, qui favorise la concurrence, l'affrontement, plutôt que la conciliation et la solidarité, n'est-il pas plus nécessaire encore de se distancier de soi pour rencontrer l'autre, pour se retrouver dans le miroir de l'autre? L'identité n'est-elle pas fondée sur la reconnaissance de différences?

Si l'important n'est pas d'arriver mais de partir, le rêve, la vision, le voyage chamanique, avec ou sans apport de quelque psychotrope, peuvent déjà nous permettre d'entrer en communication avec les mondes extérieurs, via nos mondes intérieurs; la subjectivité et l'objectivité ne font plus qu'un et l'un des grands problèmes de l'ethnologie est ainsi résolu.

Même s'il existe quelques opinions contraires, il est permis de dire que les premiers voyageurs, explorateurs de nouveaux mondes, d'Indes orientales et occidentales, d'Afriques réelles et imaginaires, pleins de rêves d'exotisme, découvrirent des paysages peu perturbés par les êtres humains; des êtres humains parfois nus qu'ils s'empressèrent de recouvrir des dépouilles parfois létales¹¹ de la civilisation pour les conformer à une morale hypocrite (« *Cachez ce sein que je ne saurais voir...* ») et antinaturelle.

Les premières descriptions des pays et des peuples étranges, et encore largement aujourd'hui, oscillent entre deux types de jugements, l'un positif, l'autre négatif. C'est particulièrement démonstratif dans le cas de l'Amazonie décrite tour à tour comme enfer (le fameux « enfer vert ») et paradis (les oiseaux, les fleurs, les cours d'eau...)¹². C'est que l'Occidental chrétien, ou fortement marqué, sans qu'il en ait forcément conscience, par cette idéologie, ballotte entre deux tendances: l'une qui l'attache à un terroir-gîte dont il craint de s'éloigner, l'autre qui le pousse à l'exil en pays lointains pour y trouver les repaires et les repères qui lui manquent.

Bien avant que les beatniks prennent la route, dans les années 1950, les coureurs des bois de la Nouvelle France ne se sont guère posés de questions; ils ont préféré les bois aux jardins à l'anglaise et ils ont « filé à l'anglaise » chez les « sauvages » pour *se retrouver* (dans tous les sens de l'expression). Beaucoup épousèrent des « sauvagesses » et adoptèrent la vie « primitive », définitivement perdus pour la civilisation...

Alors, l'ethnologue? Et bien, il peut, lui aussi, tomber sous le charme des sirènes (ou des vahinés) et il sera seulement perdu pour la science. Mais, le plus souvent, il continue, jusqu'à l'épuisement, de naviguer entre deux eaux, tiraillé entre mers et rivages. Après avoir tué sous lui plus d'une monture, il peut

revenir, un peu plus sage et plus savant, tel le poète¹³, « *vivre entre ses parents le reste de son âge* » et écrire quelques livres...

Pour clore provisoirement cette réflexion, je répondrais volontiers à l'invitation de Jean-Marie Le Clézio qui, pour n'être pas ethnologue n'en est pas moins homme : « *La rencontre avec le monde indien n'est plus un luxe aujourd'hui. C'est devenu une nécessité pour qui veut comprendre ce qui se passe dans le monde moderne. Comprendre n'est rien : mais tenter d'aller au bout de tous les corridors obscurs, essayer d'ouvrir quelques portes : c'est-à-dire, au fond, tenter de survivre. Notre univers de béton et de réseaux électriques n'est pas simple. Plus on veut l'expliquer, plus il nous échappe. [...] Partir, nous voulons partir. Mais pour où ? Tous les chemins se ressemblent, tous sont des retours sur soi-même.* » (Le Clézio, 1971, pages 13 et 14)

NOTES

- 1 Tout au plus un rêve d'ethnologue !
- 2 C'est bien connu, toutes les Indiennes, surtout lorsqu'elles sont jeunes et jolies, sont des princesses... du moins au cinéma !
- 3 Cette plume m'est « confiée » car on ne donne pas une plume d'aigle ; celle-ci a vocation à être transmise à ma fille ou à toute personne que j'estimerai digne d'un tel honneur.
- 4 Arthur Rimbaud (1854-1891), poète-aventurier, fut surnommé « L'homme aux semelles de vent ».
- 5 Pour ceux qui n'auraient pas lu l'ouvrage éponyme de l'abbé Bernard Alexandre, rappelons qu'en Normandie les « horsains » sont « les étrangers », « ceux qui ne sont pas d'ici »...
- 6 J'emprunte ce concept à Edward Hall.
- 7 Robert Jaulin a bien démonté ce processus dans l'ensemble de ses écrits.
- 8 Au moment où j'écris ces lignes a lieu le départ, à Saint-Malo, de la Route du rhum.
- 9 La « part maudite », animale, refoulée, interdite.
- 10 Rappelons que les portes du jardin d'Éden sont gardées par des anges et des épées de feu.
- 11 Je fais ici allusion au fait qu'au cours des guerres indiennes, l'un des procédés du génocide fut de distribuer aux Amérindiens jugés « hostiles » des couvertures qui avaient servi à des malades de la variole.
- 12 Voir, à ce sujet : Navet, 1991.
- 13 Joachim du Bellay, XVI^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- ALAIN-FOURNIER, *Le Grand Meaulnes*, Fayard-Le livre de poche, Paris, 1971 (1913)
- ALEXANDRE Bernard, *Le Horsain. Vivre et survivre en pays de Caux*, coll. Terre humaine, Plon, Paris, 1988
- AURÉGAN, Pierre, *Jean Malaurie, une introduction*, Pocket, Paris, 2014
- DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, Paris, 2005
- DU BELLAY Joachim, « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... », *Les Regrets*, XVI^e siècle
- FOUCHET Max-Pol, *Les peuples nus*, Buchet-Chastel, Paris, 1953
- GUIART Jean, *Clefs pour l'ethnologie*, Seghers, Paris, 1971
- HALL Edward, *La dimension cachée*, Points, Paris, 1978
- JAUIN Robert, *L'univers des totalitarismes. Essai d'ethnologie du « non-être »*, éditions Loris Talmart, Paris, 1995
- KARDINER Abram, PREBLE Edward, *Introduction à l'ethnologie*, Gallimard, Paris, 1966
- LE CLÉZIO Jean-Marie-Gustave, *Haï*, éditions Albert Skira, Paris, 1971
- LÉVI-STRAUSS Claude, *Tristes tropiques*, coll. Terre humaine, Plon, Paris, 1955
- NAVET Éric, *Ike min anam, « Il était une fois... ». La « dernière frontière » pour les peuples indiens de Guyane française*, éditions Nitassinan, Épinal, 1991
- NAVET Éric, *L'Occident barbare et la philosophie sauvage. Essai sur le mode d'être et de penser des Indiens Ojibwé*, Homnisphères, Paris, 2007
- PANOFF Michel et Françoise, *L'ethnologue et son ombre*, Payot, Paris, 1968

Éric Navet est professeur émérite d'ethnologie, aujourd'hui à la retraite.

Lire en son honneur un récent livre-hommage de quelques-uns de ses amis: *Territoires d'anthropologues. Mélanges pour Éric Navet*, sous la direction d'Aggée Célestin Lomo Myazhiom et Roger Somé, Strasbourg, éditions Histoire & Anthropologie, 2013.



À Oiapoke, au Brésil, de l'autre côté du fleuve et à deux pas de la Guyane française, dieu et son prophète sont partout et trouvent toujours des solutions!



LE REGARD NOMADE

par Alain Quella-Villéger

« *Les mots ont besoin de silence
pour faire leur chemin.* »

Galsan Tschinag, *La Caravane*

La steppe (Mongolie)

Et le silence
a creusé la roche, modelé la glaise,
cristallisé les collines rouges,
frôlé le long poil chamelier
des caravanes en désert de Gobi.

Demandeur des lointains pour festin,
le silence aime les hommes,
mais, pas plus que la langue mongole
ne sait dire bonjour ou merci,
il avance fier, il affronte,
il écoute, s'égoutte et se goûte, se dilue, s'insinue,
devient aube et rumeur du ruisseau.

Seule comme la nuit
au parfum entêtant d'armoise et d'ail sauvage,
sa fraîcheur acérée franchit les cols,
s'élève vol plané d'aigle au-dessus des yaks.
Rival des ombres de nuages
dessinant au sol des tests de Rorschach,
le silence remonte les pistes poussiéreuses
qui conduisent au repos de l'horizon jaune.

Dans l'immensité vide qui érode les pentes
et disperse les sables gris,

Mongolie.

Photos Alain
Quella-Villéger

à l'assaut des plateaux herbus et des verts tendres de steppes,
le silence plus d'une fois fait par la gauche le tour d'un stūpa
lui jette cailloux et grains de riz
ou fait tourner les moulins à prières,
avant de s'arrêter, absolu,
et de saluer pour icône
une yourte de toile blanche.

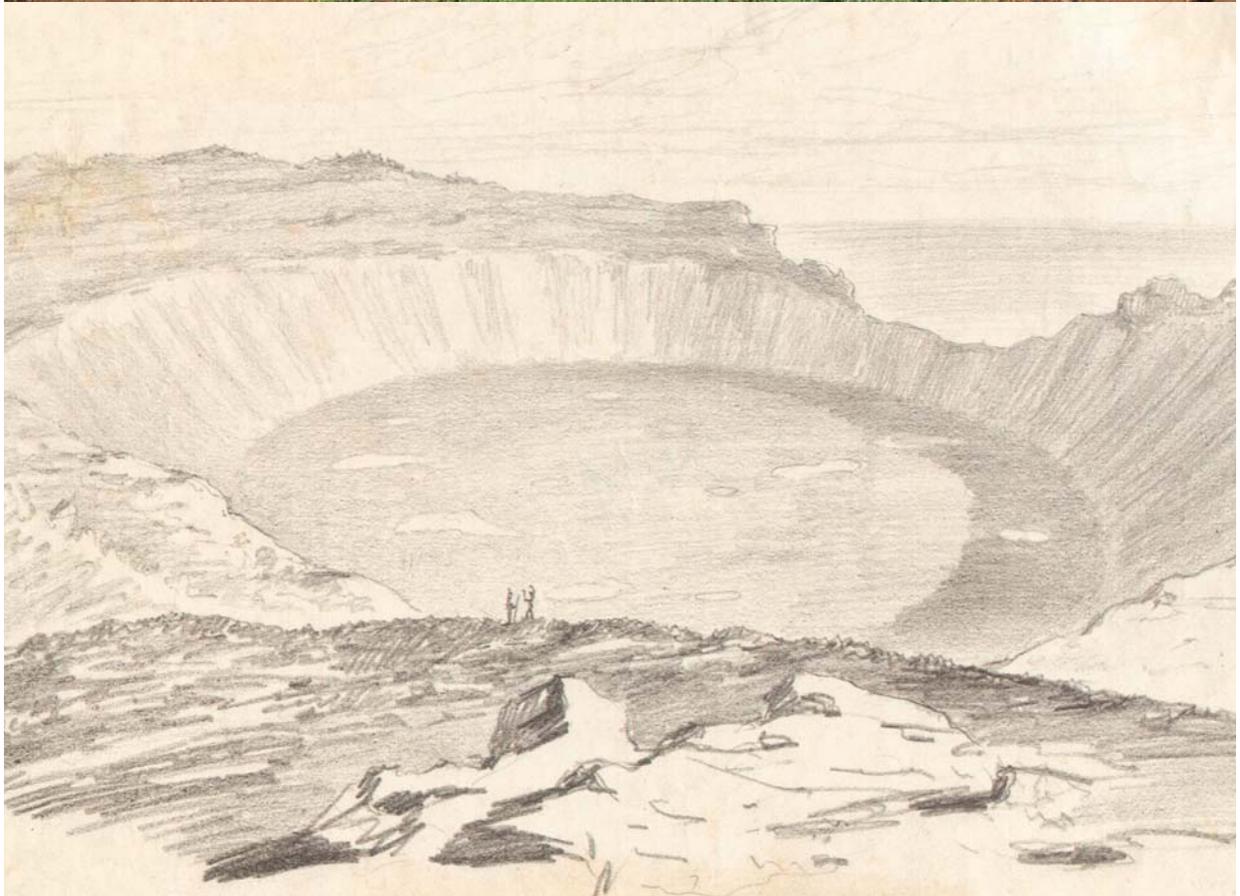
Alors seulement, il atteint son égale :
la parole sans mots, mais qui dit tout,
un sourire accueillant.

Alors vraiment le silence se tait
et parmi les brebis il s'endort...





Deux photos qui se parlent entre elles :
le Lénine d'Oulan Bator, quelques semaines
avant qu'il ne soit destitué de son piédestal,
mais déjà provoqué par Coca-Cola (été 2012)
et le Lénine bradé sur les brocantes de Budapest (2011).



Rano-Kau, île de Pâques

Le chemin aborde la crête du volcan et, soudain, le plein vent déstabilise le corps et les certitudes et la vue sur le lac de cratère, en bas, achève le travail du vent. Arrêt de la respiration, arrêt sur image. Le bleu du Pacifique entre par une brèche.

Un peu plus loin, en contrebas, les hommes-oiseau cherchaient leurs œufs et leur chef; le vainqueur prenait le pouvoir pour un an; quelques perdants devenaient grillade cannibale. Il n'y a pas si longtemps – le dernier numéro du local Correo del Moai, publié ici à Hanga Roa, en témoigne encore...

Les mots
se font îles
dans l'archipel
des pensées confuses
secouées par
le vent...

Tant d'images ont folklorisé cette île, tant de charlatans ont vendu ses mystères: comment rajouter des mots décents aux statues en vigie taillées dans le basalte? Ce lieu nu et circonvenu, trop paré de magie auquel l'isolement, à 4 000 kilomètres de toute terre, confère une altérité radicale, n'est qu'un atome austral sur lequel l'avion, qui suit du doigt quelques parallèles, atterrit avec l'évidence des radars et des satellites.

Pourtant, cet insulaire triangle isocèle d'unicité fait unité: ciel, terre et mer ne se quittent jamais du regard et ce sont les mots qui se font îles dans l'archipel des pensées confuses secouées par le vent.

Soixante-dix cratères éteints attendent la prochaine révolution sismique, comme les peuples soumis attendirent les années 1760 pour se soulever en chavirant les statues gardes-chiourmes aux yeux totalitaires que les tsunamis n'avaient pas encore décoiffées. Des grues japonaises ont depuis refait l'histoire et l'assemblée de pierre de Tongariki dresse avec défi des totems qui n'ont plus d'yeux de corail pour défier domaines et villages.

Comment dire, sans effets frelatés la densité de cette rencontre, ce dialogue âpre avec le volcan, avec les statues qui ont l'impunité du temps arrêté? La nature autour, sorte d'Écosse à cocotiers frangée de vagues rugueuses mordant les falaises noires; la mélancolie muette des chevaux sauvages dans l'ordre pastoral austère; le défi de cette île dont les hommes, les oiseaux, les chants ont l'ardeur à vivre de qui fréquente en permanence les savoirs de la mort.

Le chemin aborde la crête et, soudain, le plein vent déstabilise le corps. Et plus encore les certitudes.

**Cratère
de Rano-Kau,
île de Pâques.**

Photo Alain
Quella-Villéger

**Un dessin
du même lieu
de Pierre Loti,
réalisé en
janvier 1872.**

Source Alain
Quella-Villéger
et Bruno Vercier,
Pierre Loti dessinateur.
Une œuvre au long cours,
Bleu autour, 2010

Rues de Bamako

Les rues de Bamako, de terre salie et de cambouis, de pauvreté et d'abandon, veulent croire à l'urbain. Schizophrènes, elles viennent boire au Niger, mais se perdent en savane.

Nomenclature (nomenklatura?) des nombres: 0 (rue) en A6, eh oui, difficile à habiter! 113 aussi, et 126, 160. Une erreur: 22 octobre 1946 (rue du). 303, 304, comme les vieilles carcasses pourries des taxis jaunes; 311, où est mon hôtel. Et poussent les centaines: 400, 500, 600, non pas 700, mais 800, 900, 939, qui dit mieux? Mieux que mille, la lettre A. Abattoirs frigorifiques dans ce pays de chaleur suffocante. ACI 2000 pour faire moderne et millénariste, Ambassade de Chine, Ambassade de France, Ambassade de Russie, où sont les USA? Air France, Archevêché – hasard des mots...

Et puis des noms d'Afrique: Abdoulaybougou (quartier), Achkhabad (rue), Baba Diarra, Cheik Zayed, Mohamed V, square Lumumba. Et puis des noms d'avant, d'avant les indépendances (?): rue Faidherbe, statue d'Archinard, rue Gouraud, le Luxembourg (sans le jardin); rues Liautey (avec la faute) ou Poincarré (avec la faute); avenues de la Marne, de Verdun (combien de tirailleurs sénégalais sont morts dans les tranchées?), d'Artois, de l'Ysère (sic! curieuse fusion toponymique).

Et puis, tout un programme d'histoire mémorielle: rues de l'Indépendance (en 1960), de la Liberté, pont des Martyrs, place de la République – c'est exotique, sur ce continent – et même une rue de la révolution d'Octobre (c'est devenu rarissime dans le reste du monde...). Karl Marx et Lénine sont encore vivants chez les décolonisés.

Et des concours de voyelles: NIOMIYIRAMBOUGOU, N'TOMIKO-ROBOUGOU, BAGAYOGO, OUA (avenue de l'), OUOLOFOBOUGOU BOLIBANA (le quartier des Ouoloffs).

Et un peu d'air frais: Promenade des Angevins.

Et puis le développement promis: Zone industrielle, B8.

La ville a des hauteurs, des Mont-de-Vénus sans doute, car même un Point G! Étonnant si le journal *Hoggar* titre sur la « tanière de

la débauche » pour évoquer sauvages et prostituées de ce flanc de colline ?

D'autres lieux, encore, pour dire la vie : Marché (rose), Clinique Pasteur, lycée Prosper-Camara, centre islamique, Bibliothèque nationale, bases militaires, cité ministérielle, Place CAN (*I can ?*). Cela manque de noms chinois et libyens pour coller à la réalité des robinets vendus sur les marchés et des mosquées financées aux pétrodollars. Cela manque de fleurs et de noms de femmes.

La nuit, les rues de Bamako, mal éclairées ou pas du tout, ont-elles encore des noms ? Et combien d'habitants n'ont ni rue, ni maison ?

D'autres lieux,
encore,
pour dire
la vie...

Plaza Mayor, Madrid

Faut-il arriver plaza Mayor par la calle de Toledo, par porte jaune sur ciel bleu pâle contrastant avec les façades encarminées ? Ou, voleur, par un passage lugubre donnant sur la calle Mayor ?

Comment ressentir mieux le choc, la grandeur théâtrale, martiale un peu, de ce rectangle ? En s'y préparant, comédien, et préméditant la fausse humilité, en se faisant noble et emphatique, en se faisant souris cachée derrière la plinthe ? Y accéder par la grande porte, avec toutes facilités sociales, ou bien par le chemin détourné des preux.

Apprendre l'obscurité pour faire œuvre de lumière.

Il n'y a pas de vérité des lieux, à Madrid comme ailleurs.

Sinon peut-être de ne s'y rendre jamais et d'en garder le rêve, le nom seul : plaza Mayor.

En le laissant aux autres qui, sur un banc de pierre au matin, lisent dans le journal les mauvaises nouvelles, ou bien aux touristes des terrasses qui croient avoir inventé le centre du monde en regardant les corps nus et polychromes sur la façade de la Panaderia.

Les signes du zodiaque et de l'année ont bon dos, tant de sensualité en pleine austérité de lignes et d'apparat... Philippe III,

sur son cheval de bronze, doit en secouer le harnais. Pas facile d'être statue face à tant de chair éternelle – d'autant qu'un guide y voit l'équestre de Cervantès...

Dans les nuits madrilènes de coton, dort la plaza.
Ses couleurs veillent
et la mélancolie aride des lointains n'est qu'illusion.

À l'aube, Adélaïde (Australie)

«*Je connais bien Hawaï,
j'ai failli y aller*»

(Titaÿna)

Je connais bien Adélaïde,
prénom où l'avion s'est posé.

Le soleil se lève,
incendie jaune au-dessus des collines,
venu de l'est en fusion.

Des brumes ultimes font des gymnopédies fatiguées,
on devine des vignobles
peignés comme des lotissements immobiliers.

Il doit faire frais, on ne sait pas.

La ville est là tout près, loin derrière la vitre,
fiction peut-être.

Même l'heure à ma montre est fausse.

Salle de transit, fatigue de l'insomnie.

«*Your attention please*», la récréation est terminée.

Adélaïde n'est que le prête-nom d'une escale technique
contre un peu d'essence et de sens
sur la grand'route australe.

Il fera beau aujourd'hui

à Adélaïde,

quittée déjà, sans y avoir marché.

Serengeti, Tanzanie

Autruche raide,
lion roi fainéant,
girafes plantées soliflores,
impalas gracieux de leur alphabet,
tout est silence et paix.

Dans le hors-champ des hommes,
s'exondent et s'épaississent vapeurs et transparences
de l'eau, de l'air,
des mémoires.

Trois éléphants sortent du mur végétal
et des zèbres portent l'innocence des dessins d'enfant.
L'aigle kidnappe un oiselet sur la piste,
le guépard égorge une gazelle.
Tout est silence et paix
dans l'harmonieuse violence de la réserve.

Dans la poussière,
les Land Rovers, autres félins ronronnants,
ont leurs points d'eau et de conversation,
leurs « *points of view* » sélectionnés,
leurs vautours Nikon.

Tout est silence et paix.
Les bergers Masäi et les pauvres sont parqués ailleurs.

Le cratère
du volcan
Ngorongoro
en Tanzanie.





Alain Quella-Villéger, professeur agrégé d'histoire à Poitiers et docteur ès lettres en histoire contemporaine, se consacre aux récits de voyage, à l'exotisme, à l'histoire coloniale. Fondateur de la revue *Les Carnets de l'exotisme* (1980-1988), auteur d'une trentaine d'ouvrages, coscénariste de documentaires, spécialiste de Pierre Loti, également auteur d'une biographie de l'explorateur René Caillié l'Africain, il vient de publier un essai : *Voyages en exotismes. Ailleurs, littérature et histoire* (Garnier, 2015). Il se consacre aussi à la littérature : deux romans (*Port sépia*, *Vous d'horizon*) et des poèmes (dont *La Première rue à gauche après le soleil*).

Pour en savoir plus : alain-quella-villeger.over-blog.com

Inde,
deux plaisirs
esthétiques :
portes-temples
(*gopuram*)
à Trichy
(Tiruchirappali)
et filets
(*chinese nets*)
à Kochi.



« Se sentir proche des lointains et consanguin des Différents... » Photos Judith Lorenz

IN THE WOOD FOR LOVE

L'histoire d'une Française
expatriée au cœur de l'Alaska

par Judith Lorenz

*« Le but du voyage ?
Aucun, si ce n'est de perdre son temps
le plus féeriquement possible. Se vider, se dénuder
et, une fois vide et nu, s'emplir de saveurs
et de savoirs nouveaux. Se sentir proche
des Lointains et consanguin des Différents.
Se sentir chez soi dans la coquille des autres.
Comme un bernard-l'hermite.
Mais un bernard-l'hermite planétaire. »*

Jacques Lacarrière

Il fait -40 °C au thermomètre extérieur ce matin. Tout comme les Inuits possèdent cinquante façons d'exprimer le mot « neige », « froid » est un mot rempli de nuances. Une notion que l'on connaît à peine lorsque l'on a grandi en Normandie. Sortir du lit est un acte de bravoure. Le feu s'est éteint durant la nuit. Le premier acte de survie est de remettre du bois dans le poêle, seule source de chauffage de notre chalet d'une pièce (9 x 5 m). Le bois est dehors, tout comme les toilettes. Ici il n'y a pas d'autre façon de procéder que d'affronter le froid à bras-le-corps. Un de ces matins où je me demande encore comment j'ai bien pu en arriver là ? Je ne supporte pas d'avoir froid !

Je dois mon arrivée en Alaska grâce à la Corse. Deux régions aux antipodes qui se sont rejointes inopinément. Petit retour en arrière cinq ans plus tôt, où à la sortie de mon master en

tourisme durable à l'Université de Corte, mon chemin croise celui du Capt'ain Phil. Installés avec sa famille dans le Vieux Port de Bastia, ils vivent à bord du Manguier, un ancien remorqueur de la Marine nationale reconverti en maison flottante. Phil et Cécile sa compagne préparent une expédition maritime visant à rejoindre le Japon depuis la Corse en empruntant le mythique passage du Nord-Est, c'est-à-dire en longeant les côtes de Sibérie pour rejoindre le Pacifique via le Détroit de Béring. Ils souhaitent pour cela munir leur remorqueur de deux mâts bipodes afin que l'apport de voiles améliore le rendement du moteur.

Au début, je ne suis là que pour aider à rassembler des fonds pour l'expédition. Il s'agit de monter des séjours en Norvège afin d'accueillir à bord des équipiers partenaires lors du passage du Manguier le long des côtes norvégiennes. De fil en aiguille, je décide de les aider à trouver des sponsors pour l'approvisionnement d'un an de vivres de bord, et tant qu'à faire avec des produits issus de l'agriculture biologique et/ou corse ! Partageant avec les Mangonautes le même goût pour l'aventure et la mer, je suis finalement invitée à faire partie de l'équipage pour l'intégralité de l'expédition.

Six mois de préparatifs sur Bastia auxquels suivront six mois de voyage, d'avril à septembre 2009. Notre périple est raconté dans un très beau livre : « *L'insensé périple d'un remorqueur à voile de Corse en Alaska par la route des Glaces* » (éditions des Mangonautes). Un ouvrage coécrit par l'équipage, plein d'humour et agrémenté de recettes de cuisine glanées au fil des escales.

La dernière surprise de ce voyage est sa destination : au lieu du Japon, c'est en Alaska que nous débarquons. Notre équipage étant devenu trop réduit, et la saison des cyclones approchant, les côtes d'Alaska sont ce qu'il y a de plus proche après celles de la Tchoukotka. Nous préparons le bateau à hiverner à Sand Point, une petite île au sud des Aléoutiennes. L'équipage débarque alors, chacun repartant chez soi, en France. Le capt'ain Phil et sa famille reviendront hiverner à bord après Noël. Nous nous étreignons sur les quais de Sand Point après un an de vie commune. Nous faisons désormais partie de la même famille. Une belle page se tourne...

Je n'ai quant à moi aucune envie de rentrer de suite ! Après avoir mis six mois pour faire un demi-tour du monde par la mer, je ne peux concevoir de rentrer en France en douze heures d'avion. Le retour serait trop brutal, comme tranché dans le vif. Je souhaite continuer le tour du monde. Boucler la boucle en bateau, en prenant le temps qu'il faut. Aucun itinéraire précis, aucune date de retour. Quand on a vécu en bateau, on prend vite goût à la vie nomade. Mon plan est de gagner assez d'argent pour acheter un voilier et continuer la route, seule ou avec des amis, et éventuellement rallier la France, un jour. Ça n'est que le début d'une aventure.

Prendre
le temps de digérer
ce voyage en mer,
de recharger
les batteries pour
la prochaine étape...

Pour autant, après avoir changé de port presque tous les jours pendant les six derniers mois, je ressens le besoin de me poser quelque part. De prendre le temps de digérer ce voyage en mer riche en émotions, de recharger les batteries pour la prochaine étape. Le peu que j'ai vu de l'Alaska invite à la découverte. Tout y est démesuré. Cela donne envie de se perdre un peu dans ces grandes étendues sauvages. Je n'ai que trois sous en poche, mais pas d'inquiétude. Aussitôt débarquée sur Anchorage, je m'inscris sur deux sites : le *couch surfing*, qui permet d'être logé gracieusement chez l'habitant, pour vivre une vraie rencontre avec des locaux et connaître tous les bons plans du coin. Ainsi que le *Wwoofing* (*World-Wide Opportunities on Organic Farms*). Le principe est de se porter volontaire dans une ferme biologique en échange du gîte et du couvert pour une période minimum de deux semaines. Le *woofing* semble être l'un des meilleurs moyens de voyager pour tous les jeunes sans ressource, mais curieux du monde, ouverts à tout et débordants d'enthousiasme ! Être *woofer* donne l'immense chance de découvrir et d'apprendre à connaître un coin du monde dont on n'aurait jamais imaginé l'existence, tout en partageant avec des personnes d'une autre culture leur vie au quotidien. Tous les ingrédients d'un voyage en dehors des sentiers battus.

Lorsque je commence à étudier l'annuaire des fermes d'Alaska, le choix est vite limité, car la plupart des hôtes n'ont plus besoin de volontaires dès mi-septembre, fin de la saison d'été. Nous sommes mi-octobre... Très vite je choisis d'aller chez Matt, mon



La chaîne de Wrangell compte plus de vingt sommets dépassant les 4000 m et plusieurs volcans actifs.

hôte, lorsqu'il m'apprend que sa vente de légumes est déjà terminée, mais qu'il a toujours besoin d'un coup de main pour entraîner ses chiens de traîneau l'hiver. Deux jours plus tard, je débarque à Kenny Lake, à 4 h 30 de route d'Anchorage et de la civilisation. Si tout se passe bien avec mon hôte, je souhaite rester en Alaska jusqu'à l'expiration de mon visa (trois mois) puis rejoindre le Canada pour aller travailler sur Vancouver.

Matt habite au milieu des bois, à 2 km de la route principale via une piste de terre battue, sans voisinage. 360° de forêt boréale et de montagnes en arrière-plan. Plein est, plus de 200 km sans rencontrer une âme qui vive : la Copper River, mondialement célèbre pour ses saumons sauvages, est à deux heures de marche dans les bois. De l'autre côté des rives se trouve le plus grand parc national des États-Unis : Wrangell St-Elias National Park, s'étirant de l'un des plus hauts sommets du pays, Mont St-Elias (5489 m) à l'Océan Pacifique. La chaîne de Wrangell compte plus de vingt sommets dépassant les 4000 m et plusieurs volcans actifs. La vue qui s'offre au visiteur en descendant vers la vallée menant sur Kenny Lake est tout simplement à couper le souffle. Les sommets ne sont qu'à une soixantaine de kilomètres à vol d'oiseau, mais ils sont emprunts d'une aura impénétrable. Même après des années, ce panorama fascine toujours, lorsque quatre des plus grands sommets de la chaîne viennent percer le ciel bleu de leur neige éternelle : Mont Drum, Sanford, Wrangell et Blackburn.

Mon premier hiver alaskan se passe en immersion dans les bois, totalement coupée du monde, dans un petit chalet sans eau courante ni relié au réseau électrique. Le confort est rudimentaire, mais quand on a habité sur un bateau pendant un an, cela n'a rien d'insurmontable. En fait, vivre sur un bateau ou au milieu de la forêt par froid extrême présente beaucoup de similitudes. L'un comme l'autre, demande à être autonome, débrouillard, économe en énergie, adaptable à toutes les situations. Après six mois, ainsi entourée d'eau, me voilà entourée d'arbres, à perte de vue. Le silence qui règne dans ce coin du monde est indescriptible. Il remplit l'être de calme intérieur.

Ne connaissant rien des chiens pour n'avoir pas grandi avec, je découvre vite que les douze chiens de Matt possèdent chacun leur personnalité, leurs qualités et leurs défauts !



Je prends vite goût au chien de traîneau ou « *dog mushing* », un sport plein d'adrénaline et de surprises.



Mes trois mois défilent vite. Tout est à apprendre dans ce monde nouveau. Je prends vite goût au chien de traîneau ou *dog mushing*, un sport plein d'adrénaline et de surprises. C'est un rêve d'enfance qui se réalise. Après une courte introduction aux principes de base, Matt me laisse sur le traîneau avec six chiens dès la première sortie. Une seule règle d'or : quoi qu'il arrive, ne jamais lâcher son traîneau (ce qui reviendrait à perdre son attelage) ! On peut tomber, se faire traîner dans la poudreuse ou sur la route sur des centaines de mètres, il faut s'accrocher de toutes ses

forces à la poignée du traîneau et trouver un moyen de se relever ou de stopper l'attelage. Ne connaissant rien des chiens pour n'avoir pas grandi avec, je découvre vite que les douze chiens de Matt possèdent chacun leur personnalité, leurs qualités et leurs défauts ! Avant le départ, c'est une horde bruyante et surexcitée qu'il faut harnacher un par un. Leur excitation est contagieuse. Une fois partis, c'est le grand calme. Les animaux mettent toute leur énergie dans la course. Le chemin mène directement en pleine forêt : une piste pleine de virages et de pièges parfois (arbre en travers, branches qui s'accrochent aux vêtements ou aux mains au risque de vous renverser en arrière). Quand tout se passe bien, le *dog mushing* devient une méditation en plein air, une communion avec la nature et les éléments. Comme si notre corps ne faisait plus qu'un avec l'attelage, la forêt, le monde. Le souffle rythmé des chiens, les patins du traîneau qui glissent sur la neige, l'air glacial sur le visage font que tous les sens sont en éveil. Les pensées disparaissent et on se sent intensément dans le présent. À cela s'ajoute un indescriptible sentiment de liberté absolue ! Une expérience que l'on a envie de renouveler tous les jours, quelles que soient la météo et les mésaventures de la veille.

À côté de mon entraînement quotidien, je travaille sur un projet de construction avec Matt, le chalet de vacances de ses parents. J'apprends les bases de la charpenterie et me régale, même lorsqu'il faut poncer dehors par -20 °C !

Et puis, il se trouve que mon hôte est charmant. Matt est un géant barbu, montagne de force, de calme et de sérénité. Je n'étais pas venue chercher l'amour, mais voilà qu'il se présente au moment où j'ai le plus envie d'être sans attaches !

Pour autant, je rêve encore de voyages et mon visa expirant, je dois quitter l'Alaska, promettant d'y revenir. En février 2010, je pars pour Vancouver, faisant le long trajet en bus à travers l'Alaska et le Canada. J'arrive en pleine effervescence des Jeux olympiques d'hiver. Mon visa d'un an vacances-travail en poche (une formalité pour les 18-30 ans), je travaille durant quatre mois d'arrache-pied pour m'offrir un voilier. Je trouve le job de mes rêves en travaillant sur un chantier de bateaux. J'imagine

Dans
un voyage, à quoi
servent les plans
sinon à être
changés !

trouver mon voilier, l'installer sur le chantier et habiter dessus le temps qu'il faudra jusqu'à ce qu'il soit prêt à naviguer, profitant du matériel et de l'expérience des collègues. Un plan parfait !

Mais... le choix du cœur vient supplanter mon « plan ». Dans un voyage, à quoi servent les plans sinon à être changés ! Je décide de retourner voir mon géant d'Alaska une quinzaine de jours à la fin du printemps. Cela me permet de découvrir également la région sous une autre saison. Le contraste est frappant : soleil de minuit, verdure qui pousse à vue d'œil et température d'été étonnamment agréable (jusqu'à 25 °C certains jours). Matt

m'a également réservé une surprise : il a trouvé pour une bouchée de pain un petit voilier de 9,5 m à restaurer. Ça n'est pas le voilier de mes rêves, mais je pourrai toujours m'y faire la main. On décide de l'acheter ensemble.

Je rentre finalement en France pour l'été, le temps de revoir famille et amis après plus d'un an de voyage, être présente au mariage de plusieurs amis, et puis peut-être prendre du recul pour m'aider à décider de la suite des aventures. À la fin de l'été, je m'envole pour l'Alaska retrouver Matt. Un mois plus tard, on se marie. Soyons fous ! Je ne crois pas au hasard et je sens que mon chemin est désormais lié à celui de Matt. La décision est rapide, car je ne veux pas risquer de me faire rapatrier en France en cas de refus de renouvellement de visa tourisme (le troisième en un an). Alors on se lance.

C'est un mariage à l'alaskane : nous sommes fin octobre, par une belle matinée ensoleillée. Il fait -15 °C, un froid sec sans neige, et nous partons à pied en forêt pour nous marier devant la Copper River. Près d'une heure de marche pour atteindre une vue imprenable en surplomb sur la vallée, devant la chaîne de Wrangell. Le délai est évidemment trop court pour inviter nos familles respectives. Seules les deux sœurs de Matt sont présentes avec leur conjoint. Kate, l'une des sœurs, nous marie, ce qui est légal par ici faute de mairie. Un mariage dans la nature, sans clairon ni fanfare. Simple et vrai comme on aime.

Les années 2010-2012 marquent mes vraies années de découverte de l'Alaska et de la communauté de Kenny Lake. On parle

Une vue imprenable
en surplomb
sur la vallée,
devant la chaîne
de Wrangell.



Quelle que soit
la température,
nous sortons couper
notre bois, à pied
ou à traîneau avec
l'aide des chiens,
ou faire une marche
en raquettes.



de communauté, car ce n'est pas à proprement parler un village (il n'existe pas sur les cartes et aucun panneau de signalisation ne le mentionne). Environ deux cents habitants vivent dans ce lieu-dit à l'année, répartis sur une zone de plus de 30 km de long, réputée pour ses terres agricoles. Je découvre un groupe de gens peu ordinaires. Beaucoup sont des expatriés ayant tout laissé derrière eux pour tenter l'aventure du Grand Nord, commençant comme Matt avec le minimum de confort, bâtissant de leurs propres mains leur maison et avec une farouche volonté de vivre leur idéal de vie. Ils viennent des quatre coins des États-

Unis, mais se considèrent Alaskans avant tout. Tous ont un goût immodéré pour la nature et beaucoup sont des chasseurs et pêcheurs accomplis. Bon nombre cultivent leur propre jardin, et font preuve d'une générosité sans égale lorsqu'il s'agit de donner un coup de main, donner de leur temps pour telle association ou événement, offrir une partie de leur récolte... La nouvelle génération née sur place me fait penser à de jeunes Vikings, jouant au hockey sur glace en extérieur par -20 °C, comme si de rien n'était, ou à se baigner l'été dans l'eau des rivières et des lacs frisant les 4 °C.

Je me sens
toujours en voyage,
pas vraiment
installée...

Comme tout est encore nouveau, je me sens toujours en voyage, pas vraiment installée, d'autant plus qu'il y a tant à faire pour aménager le chalet tandis que je ne suis venue qu'avec un sac à dos. Matt vient de reprendre le journal local, le *Copper River Record*, hebdomadaire couvrant l'actualité de la région, grande comme plus de deux fois la Normandie, pour une population d'environ 3 000 habitants. J'aide dans toutes les différentes tâches de mise en page, relecture et publicité. Nous travaillons à domicile, grâce à l'Internet par satellite. La technologie au milieu de nulle part a du bon. Le job parfait pour qui rêve d'être son propre maître. Une vie à notre rythme, allant de pair avec celui des saisons. Pas d'impératif de temps si ce n'est la *deadline* hebdomadaire pour l'imprimeur. Nous apprenons vite à travailler efficacement de sorte à passer le moins de temps possible derrière l'ordinateur et à profiter un maximum pour jardiner, pêcher, bricoler, marcher, rêver. Je perds le compte des jours et des mois. Déconnectés de la télévision, des journaux et des nouvelles du monde qui pompent l'énergie et minent le moral; coupés de la société de consommation, nous vivons autrement mieux, sans stress, sereins et en bonne santé. Proches de nous-mêmes et de la nature, avec du temps pour découvrir, échanger, être.

Le contraste entre les saisons est saisissant et on ne s'habitue jamais tout à fait au retour des beaux jours. Il n'y a pour ainsi dire que deux saisons: l'hiver et l'été. L'hiver est marqué par l'apparition des aurores boréales. Spectacle de jeux de lumière toujours hypnotisant et féerique. Comme il n'y a aucune grande



Beaucoup sont des expatriés ayant tout laissé derrière eux pour tenter l'aventure du Grand Nord.



L'hiver, chaque famille vit bien tapie dans son cocon.

On vit au ralenti,
un peu comme des
ours, sans totalement
« hiberner »...

ville à moins de 350 km, les nuits sans lune sont sans pareilles, constellées d'étoiles par myriades. Les sorties en traîneau marquent le quotidien, avec parfois quelques randonnées nocturnes par ciel de pleine lune. Quelle que soit la température, nous sortons couper notre bois, à pied ou à traîneau avec l'aide des chiens, ou faire une marche en raquettes. L'hiver, chaque famille vit bien tapie dans son cocon. On vit au ralenti, un peu comme des ours, sans totalement « hiberner ». On se fait de bons petits plats, on lit beaucoup, on regarde des bons films, on fait la grasse matinée sans remords. Les journées sont très courtes, le soleil ne dépassant les sommets de la chaîne de Chugach, au sud-est, que pour trois heures à peine. Nous sommes le plus souvent dans le noir et les mois de décembre-janvier peuvent devenir oppressants. Il faut garder le moral en sachant trouver des distractions. La sortie hebdomadaire au club tricot de Kenny Lake devient « l'événement », ne serait-ce que pour avoir la joie de voir d'autres visages ! Au cœur de l'hiver, il peut se passer des journées sans voir personne, lorsqu'une vague de froid à -40°C s'abat pour plusieurs jours voire plusieurs semaines. On ne sort alors en voiture que par extrême nécessité. Tout devient plus compliqué : démarrer le générateur, la voiture, chercher de l'eau au puits communautaire, etc.

L'été bien que court (environ deux mois et demi) fait de l'Alaska un vrai paradis terrestre. Enfin, s'il n'y avait les moustiques... qui peuvent franchement rendre fou ! La forêt devient un *no man's land* pour quelques semaines, le temps que les moustiques aient bu leur quota de sang. Tout le monde ici devient de vraies fourmis laborieuses. C'est une saison de labeur au rythme frénétique, car on souhaite tous accomplir beaucoup en un minimum de temps. Le travail au jardin occupe nos journées, ainsi que l'entretien des animaux (poules, cochon, lapins, chiens). Une vie comme à la ferme, sans un instant pour s'ennuyer, car on bricole aussi sur un tas de projets d'aménagement ou de restauration, comme le voilier baptisé Juma. Un projet qui demande une motivation à toute épreuve, car réparer un bateau au milieu des bois sans électricité n'a rien d'évident. Chaque étape est un défi à relever

et une mise à l'épreuve de ma ténacité. Je garde espoir chaque été de pouvoir le mettre à l'eau. En juillet, lorsque les saumons remontent la Copper River, nous partons pêcher à pied. Une expédition qui nous prend la journée. Une partie du trajet se fait sans chemin, en suivant les pistes des ours, jamais très loin. Les beaux jours sont courts, mais l'hiver est toujours bien accueilli, tout le monde étant content de pouvoir enfin se reposer. Les efforts de l'été sont récompensés lorsqu'au terme de notre court automne, nous admirons notre cellier rempli de légumes pour l'hiver, ainsi que les piles de bocaux de légumes, confitures, saumon fumé, champignons et herbes séchées...

Je donne une fois par semaine des cours de français à un groupe de lycéens de Kenny Lake, fais du bénévolat à la bibliothèque municipale, vends nos légumes sur Valdez une fois par semaine en été. Nous faisons également partie avec Matt des ambulanciers volontaires de Kenny Lake. Il n'y a pas de médecin à moins d'une heure de route et sur un appel d'urgence, c'est à nous qu'incombe la lourde tâche de maintenir en vie le patient jusqu'à l'arrivée à la clinique de Glennallen. Chaque intervention nous fait réaliser comme nous sommes loin de tout et comme il importe de se garder en bonne santé. Comme il n'y a pas de gouvernement local, tout est basé ici sur le volontariat, si ce n'est quelques institutions comme l'éducation. Rien ne pourrait se faire sans le bénévolat et la générosité de cœur des habitants. Les conditions climatiques font que la communauté est très soudée. Le froid isole par certains aspects, mais resserre également les liens humains.

Comme
il n'y a pas de
gouvernement local,
tout est basé ici
sur le volontariat...

Nous passons en deux années d'un confort spartiate à un confort minimal, faisant tout de nos mains. Comme nous sommes loin de la ville pour les matériaux et que l'hiver dure plus de six mois, les progrès sont lents. Nous ne sommes toujours pas reliés au réseau électrique, trop onéreux à faire venir jusque chez nous. Grâce au générateur et aux panneaux solaires, nous avons juste le nécessaire pour charger nos batteries, assurant ainsi l'éclairage et l'eau au robinet. Pour l'eau, comme pour la plupart des habitants de Kenny Lake, nous allons au puits communautaire, à dix minutes en voiture de chez nous. L'eau

Une vie comme à
la ferme, sans
un instant pour
s'ennuyer !



L'été
bien que court
fait de l'Alaska
un vrai paradis
terrestre.



est en abondance, mais la nappe phréatique est très profonde et le coût d'un puits prohibitif. Nous devons donc remplir une citerne de 1000 litres placée à l'arrière du pick-up avant de transférer l'eau dans une citerne à l'intérieur de la maison. Tout un processus surtout par des températures extrêmes, mais l'eau est incroyablement pure, sans ajout de chlore. Comme pour l'électricité, l'eau a beaucoup de valeur et nous l'utilisons avec parcimonie. La douche et la lessive s'effectuent au « mercantile » du coin, ouvert sept jours sur sept, petite station essence à la fois



La Copper River.

épicerie, hôtel et laverie. Nous cuisons nos aliments au gaz et ceux allant au four dehors dans un four à bois. À ma demande, Matt a fini par installer la douche et le robinet d'eau chaude à la cuisine pour l'arrivée de notre premier enfant, Timothy, début novembre 2012. Nous découvrons la vie à trois, tranquillement, au chaud dans notre cocon au fond des bois.

2013 est une année de projets : nous rachetons un bout de terrain avec un petit chalet situé juste à côté de chez nous. L'idée serait un jour d'ouvrir une petite chambre d'hôtes. Nous décidons également d'acheter un grand voilier pour voyager loin !

Aucune
clé sur la porte,
on peut donc partir
quand on veut...

Slow Dancer, basé en Californie pour l'instant. Comme tout ce que l'on entreprend, c'est sur un coup de cœur, du jour au lendemain. On casse notre tirelire sans arrière-pensée. Matt a envie d'apprendre la voile, et il souhaite se faire la main avant de naviguer pour de bon. Pour moi c'est un rêve qui se réalise même si l'on ne prévoit pas encore de voyages lointains. Toutes les routes sont possibles. L'avantage d'habiter ici, c'est que nous n'avons aucune attache en Alaska. Seul État du pays sans impôt foncier, il n'y a pas non plus de taxes locales, faute de mairie. Notre seule facture est celle du téléphone. Aucune clé sur la porte, nous ne possédons rien de valeur. On peut donc partir quand on veut. Sauf que nous ne pouvons pas abandonner nos chiens !

Étrangement, ce n'est qu'à la fin de l'année 2013 que je réalise que j'habite vraiment en Alaska. Je suis devenue une expatriée. Je n'avais jamais pensé à ça auparavant. Mes parents viennent nous rendre visite pour la première fois et je réalise comme la France est loin et qu'ils ne peuvent pas voir grandir Timothy. Ça me fait un choc. La maison de Matt est devenue ma maison, mon chez-moi. J'ai trouvé en Alaska avec Matt un idéal de vie, une liberté d'être. Est-ce la fin du voyage ?

Je ne me suis jamais imaginée vivre ici éternellement. C'est une étape. J'aime l'idée de pied-à-terre tout en pouvant bouger quand je veux. L'Alaska est tellement extrême, sans demi-mesure. Ici nous sommes libres de vivre comme on l'entend, mais rien n'est facile. Rien n'arrive tout prêt sur une assiette, que ce soit l'eau

qui sort du robinet, la pizza au four (faite maison), ou encore le chauffage au bois qui nous permet de survivre. C'est une liberté qui a un prix, celui de nos efforts permanents. Cela rend plus fort moralement, car il faut sans cesse se surpasser, pousser ses limites. Tout prend de la valeur et du sens. On apprend à vivre avec l'essentiel. L'Alaska n'est pas fait pour tout le monde et j'admire ceux qui y ont vécu toute leur vie, été comme hiver.

J'ai souvent l'impression d'habiter sur une autre planète. Le temps s'y est un peu arrêté, à vivre loin du monde et de ses préoccupations. Comme un marin qui a passé des mois en mer et qui se demande si le reste du monde existe encore. Il nous arrive de passer plus de six mois sans retourner à la ville, sans voir de centre commercial, de circulation, de foule.

L'Alaska fait désormais partie de moi. Il m'a façonnée, endurcie. C'est un voyage qui s'est transformé en mode de vie, en état d'être. Mes maîtres mots sont devenus l'adaptabilité et la persévérance, en permanence, pour relever les défis du quotidien, pour survivre moralement aux rudesses de l'hiver.

C'est une chance formidable de pouvoir offrir un tel cadre de vie à un enfant. Je découvre qu'éduquer est un voyage en soi, une aventure au quotidien ! Il n'y a pas de garderie ou de grands-parents chez qui laisser le petit-fils pour quelques heures, le temps d'avancer dans un projet ou de faire quelque chose pour soi. C'est à la fois un privilège de pouvoir voir grandir son enfant au jour le jour sans avoir à l'envoyer ailleurs pour aller travailler, mais également une grande mission, à plein-temps.

Chaque retour en France est une bouffée d'énergie. Ma famille et mes amis me manquent et je ressens le besoin de rentrer au moins une fois par an pour renouer les liens. Ce retour me semble vital pour garder une attache avec mon identité, ma culture, mon passé. C'est l'occasion aussi de faire une cure de fromages, de pains au chocolat et de tous ces bons produits bien de chez nous, introuvables dans notre coin de forêt. Retrouver tout le confort moderne fait toujours un choc : comme tirer la chasse d'eau (qui me semble un beau gâchis d'eau), le luxe de mettre ses couverts sales dans un lave-vaisselle ou de tourner un bouton pour démarrer le four ou le chauffage...

Ils viennent
des quatre coins
des États-Unis,
mais se considèrent
Alaskans avant
tout.



C'est une chance
formidable de
pouvoir offrir
un tel cadre de vie
à un enfant...



De fait, retourner en France est devenu LE voyage, car c'est là-bas que tout semble différent désormais. France rime avec vacances, car on a le plaisir de réaliser à chaque visite un véritable tour de France des amis et de la famille.

Judith Lorenz, titulaire d'un master de tourisme durable, vit désormais avec sa famille en Alaska.



Une ferme amish. Photos Christine Dumond

RENCONTRE AVEC LES AMISH D'AMÉRIQUE DU NORD

Un voyage dans le passé où tourisme
rime avec respect et prospérité

par Christine Dumond

Les Amish et les Mennonites dits du Vieil Ordre appartiennent à la famille des Anabaptistes. Il s'agit d'un courant religieux issu d'une branche de la réforme radicale du protestantisme de 1525. En 2013, leur population est estimée à plus de 280 000 membres répartis, en ce qui concerne l'Amérique du Nord, dans trente États des États-Unis (principalement en Ohio, en Pennsylvanie et en Indiana) et en Ontario au Canada (près de 1 500 personnes).

Leur origine

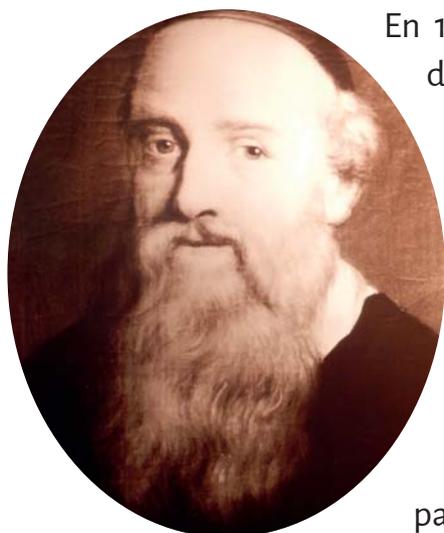
Après le déclenchement de la réforme protestante en 1525, des mouvements marginaux plus radicaux se sont détachés du protestantisme, notamment l'anabaptisme pacifique en Rhénanie et dans le canton de Berne. Cette nouvelle communauté prônait le baptême à l'âge adulte, l'élection d'un pasteur par la communauté, le refus des institutions ne figurant pas dans les Évangiles et par là même la séparation du monde des institutions religieuses et politiques, et enfin la non-participation au service militaire. Leurs pratiques, surtout le non-baptême des enfants qui, ainsi, ne pourraient pas être « sauvés » selon les croyances chrétiennes, posèrent problème aux autorités catholiques de l'époque. À la naissance du mouvement, le terme *anabaptiste* fut inventé par les opposants à ce courant de pensée. Aujourd'hui, il est totalement accepté par les Amish et les Mennonites.

Autour de 1520, les prêches anabaptistes atteignirent les campagnes germaniques grâce à des missionnaires dont faisait

partie Melchior Hoffman. En moins d'une année, il réussit à établir une congrégation de plus de 300 membres. La vie simple de ces adeptes aux valeurs évangéliques était appréciée dans les régions rurales. Cependant, le 4 janvier 1528, l'édit de Spire interdit le mouvement anabaptiste. Les adeptes furent persécutés par les autorités civiles et religieuses, notamment dans le canton de Berne. Dirck Willems, un Anabaptiste, fut exécuté à cause de ses croyances, après avoir été arrêté par un officier de police qu'il venait de sauver de la noyade. Dans le même temps, le réformateur suisse Ulrich Zwingli, contemporain de Luther, attirait les foules à Zurich en prêchant en dialecte suisse allemand, ce qui finit par entraîner un désaccord avec la façon de faire avancer les idées de la réforme officielle. Zwingli devint le pasteur de l'église principale de Zurich qui prit le nom d'Église du Peuple, indépendante de Rome, à partir de 1520. Cependant, un jeune érudit, Félix Mantz, déçu par ces prêches, créa sa propre église avec Conrad Grebel en 1525. Ils furent les premiers à prôner le baptême des adultes. Or, un édit décréta comme hors la loi toute parole en rapport avec cette nouvelle église ; les accusés avaient huit jours pour se repentir ou quitter la ville. Grebel et Mantz ne cessèrent pas leurs activités pour autant, mais en payèrent le prix. Fils d'une famille influente et grand érudit, Grebel devint le porte-parole des « Frères » suisses avant de mourir en prison en 1526, après avoir mené une vie de fugitif. Quant à Mantz, en janvier 1526, il fut sorti de prison et noyé dans la rivière Limmat au cœur de Zurich. Ce fut l'un des premiers Anabaptistes à être exécuté par les autorités protestantes et catholiques. Débute alors une ère de persécution qui allait durer plusieurs siècles.

En février 1527, les Anabaptistes se réunirent à Schleithem, village situé à la frontière suisse-allemande. Ce lieu est à l'origine du nom des sept points de leur croyance, *La confession Schleithem*, constituant la base de leur enseignement. L'instigateur en était un moine bénédictin de la Forêt-Noire, qui lui-même fut capturé et noyé dans la rivière Neckar. D'autre part, l'exécution d'un ancien pasteur luthérien, Thomas Münzer, entraîna une révolte paysanne ou Révolte des Rustauds dans le sud de l'Allemagne,

qui fut suivie par la révolte anabaptiste de Munster de 1534 à 1535. Ceci donna une déplorable image des Anabaptistes.



Menno Simons. DR

En 1535, un prêtre catholique, Menno Simons, originaire de la région du Friesland, au nord de l'Allemagne, écrivit un pamphlet contre les révoltes sanglantes des dernières années. Par la suite, il quitta sa paroisse et se nomma lui-même pasteur de la congrégation anabaptiste, dirigea ses fidèles dans une voie non violente, pratiqua des prêches secrets dans des régions se situant de la Baltique à la Rhénanie, mais qui obligeaient les adeptes à organiser des services religieux clandestins dans les sous-sols de maisons particulières. Par ses pratiques, Menno Simons renforça et unit les Anabaptistes de Hollande et d'Allemagne.

En moins d'un an, les Anabaptistes du Nord furent connus sous le nom de Mennonistes ou Mennonites. En 1543, des tracts, affichés sur les portes des villes ainsi qu'en places publiques, proposaient cent florins à quiconque livrerait Menno Simons pour qu'il soit exécuté. Ce dernier trouva refuge à Bad-Oldesloe au nord de Hambourg près de la mer Baltique, où il écrivit notamment *Le Livre de base* (Fundament Boek), publié en hollandais pendant plus de trois siècles et traduit en allemand. Ce livre fut et reste lu par les Mennonites en Hollande, en Allemagne, en Russie et dans les colonies américaines. Menno Simons fut l'un des seuls leaders anabaptistes à ne pas être arrêté. Il mourut à Bad-Oldesloe à l'âge de 66 ans.

Étant donné que les Pays-Bas, devenus indépendants en 1648, proclamèrent la liberté religieuse et la liberté d'expression, ils devinrent un lieu de refuge pour les minorités opprimées. Thieleman Van Braght, pasteur néerlandais, y publia un texte, toujours disponible en allemand et en anglais, sur les histoires tragiques des Mennonites néerlandais ainsi que celles de leurs « Frères » suisses et allemands. Parallèlement en Suisse, les persécutions continuaient. En 1690, Berne déclara tous les enfants des Anabaptistes illégitimes et non éligibles pour la succession. Sans existence légale, les propriétés anabaptistes appartenaient désormais au gouvernement. Le décret de 1711

déclara que tous les Anabaptistes devaient émigrer, vu qu'ils refusaient de faire le serment d'allégeance civil et de porter des armes. En juillet 1711, les Anabaptistes se sauvèrent, certains débarquèrent au Palatinat et d'autres furent accueillis par les Mennonites hollandais. Dans les années 1690, pour échapper au danger qui les menaçait en Suisse, un groupe stable des « Frères » suisses ainsi que leurs cousins conservateurs émigrèrent dans des contrées plus hospitalières, principalement l'Alsace et le Palatinat.

Jakob Amman,
né en Suisse,
émigré en Alsace,
incita un mouvement
plus radical...

Parmi ces derniers, Jakob Amman, né en Suisse, émigré à Sainte-Marie-aux-Mines en 1694, incita un nouveau mouvement plus radical auquel toute la communauté adhéra. Celle-ci fut nommée Amish, en hommage à son instigateur. Jakob Amman croyait que tout « Frère » tombé dans le péché devait être banni de la communauté jusqu'à son repentir, c'est-à-dire qu'il ne pouvait plus ni s'asseoir à table avec le reste de la communauté, ni traiter, ni se déplacer avec elle. La rédemption devait avoir lieu en public. Ces règles ancestrales sont encore d'actualité aujourd'hui chez les Amish, et connues sous le nom de *Meidung* en allemand ou *Shunning* en anglais. Le 4 février 1660, le synode d'Ohnenheim en Alsace, regroupant les représentants de toutes les communautés anabaptistes alsaciennes, ratifia la Convention de foi commune (texte de 1632) à tous les Anabaptistes, qui est toujours en vigueur dans les communautés américaines de nos jours.

Lorsque l'Alsace devint française en 1712, le roi Louis XIV obligea les Amish à s'exiler notamment vers Montbéliard (enclave protestante indépendante), vers la Lorraine entre 1720 et 1755, ou encore vers les Pays-Bas et l'Amérique du Nord. À cette époque, William Penn, fondateur des Quakers, accueillait tous les réprimés religieux européens, en particulier les Amish qu'il reconnut comme étant d'excellents fermiers – d'autant plus que Penn considérait l'agriculture comme base de succès économique –, mais à condition qu'ils respectassent le *Shunning*. Il les accueillit sur les terres qu'il avait reçues de Charles II.

Le XIX^e siècle fut une période d'unification et d'expansion dans les pays germanophones européens. Vers 1860, après les guerres napoléoniennes et l'expansion du pouvoir de la Prusse, beaucoup de Mennonites et d'Amish décidèrent de partir pour l'Ontario canadien et le Midwest américain, appauvris par l'achat des exemptions du service militaire et farouchement opposés à la participation de la campagne militaire allemande et la conscription.

Des centaines d'entre eux arrivèrent à Philadelphie pour s'installer dans les comtés de Lancaster, Bucks et Montgomery. Dès cette époque, le Conseil des Anciens de chaque communauté statua sur les innovations techniques et sociales, interdisant le plus souvent d'y avoir recours, ce qui conduisit les Amish à refuser le progrès technique et la société de consommation, mode de vie dont ils usent encore de nos jours. Le Canada, quant à lui, exempta les Amish et les Mennonites de l'engagement militaire pendant les deux guerres mondiales.

Afin de conserver intacts les règles de leur croyance et le souvenir de leurs martyrs, les Mennonites de Pennsylvanie traduisirent le *Miroir des Martyrs*, ouvrage publié en néerlandais par Thieleman Van Braght en 1660 et complété en 1748. Cet ouvrage est le livre le plus lu après la Bible par les Mennonites et les Amish, et le plus publié dans les colonies américaines.

Les Amish d'aujourd'hui en Pennsylvanie

De nos jours, la séparation de l'Église et de l'État joue un très grand rôle dans la vie des Amish américains. Ils suivent des règles très simples, entretiennent très peu de liens technologiques avec le monde extérieur, ne possèdent pas de téléphone, celui-ci étant commun à plusieurs fermes et situé dans une petite cabane au bord de la route. Globalement, ils ne suivent pas les mêmes règles sociales que le reste des Américains. Suivant les préceptes de la Bible, les Amish ne prennent pas de photographie et surtout n'en affichent pas, en opposition totale avec les habitudes américaines. Les Amish n'utilisent pas d'électricité, mais compensent avec trois autres sources d'énergie : la roue à

eau (principalement pour obtenir de l'eau dans la cuisine et dans la cour de la ferme), le moulin à vent et enfin le moteur diesel (qui permet de stériliser le lait de la traite, de chauffer l'eau domestique et de posséder un réfrigérateur).

Une famille amish compte en moyenne de 7 à 12 enfants. Il existe de nombreuses interactions entre les enfants, les parents et les grands-parents, vu que souvent trois générations vivent sous le même toit. L'implantation familiale comprend la maison d'habitation, la cour et le jardin, ainsi qu'au moins une grange avec les animaux de la ferme, un hangar pour les machines agricoles et un grand espace extérieur. La ferme comprend également de nombreux animaux domestiques. À la maison, chacun s'occupe de tâches bien définies. Les femmes gèrent la maison, le potager et sont aidées par les enfants. Ces derniers jouent avec des petites charrettes, des cordes à sauter, dans des bacs à sable ou encore avec les animaux, des jeux et des activités très simples et accessibles. De toute façon, les parents ne sont jamais bien loin. Les maisons sont grandes tout en étant simples et fonctionnelles. Les jardins des maisons sont très bien entretenus, on peut y détecter l'origine germanique des Amish.

Il existe presque toujours une cuisine d'été ou cellier, dans laquelle les femmes mettent les légumes et les fruits en conserve en prévision de l'hiver. Une chambre à coucher peut accueillir de un à quatre enfants, l'une d'entre elles étant réservée pour les visites ou pour les réunions de *quilting*. Les *quilts* sont des couvertures composées de nombreux morceaux de tissus cousus et assemblés à la main, par plusieurs femmes en même temps. Ces *quilts* constituent un lien social et sont caractéristiques des Amish. Ces derniers pratiquaient déjà cette activité en Europe, c'est pourquoi un festival du patchwork a encore lieu chaque année à Sainte-Marie-aux-Mines, une des patries d'origine des Amish. Les hommes amish travaillent la terre s'ils sont agriculteurs, mais l'un des deux parents peut très bien travailler au-dehors. En effet, en Pennsylvanie, 50 % de la population amish ne vit pas uniquement de la ferme, mais travaille également chez les « Anglais ». Ces Amish-là vivent du tourisme, de l'artisanat ou du secteur tertiaire. Les femmes pourront être institutrices si elles sont encore célibataires, travailler dans des boutiques

de souvenirs ou des magasins d'alimentation, et les hommes seront plutôt artisans. Cependant, tous les Amish, aussi bien ceux de Pennsylvanie que ceux de l'Ontario, représentent une population uniquement rurale. La pénurie et les prix des terres étant de plus en plus importants, les Amish deviennent aussi peintres, plombiers, menuisiers, horlogers ou charpentiers, autant de métiers manuels, car aucun Amish ne fait d'études supérieures.

Les Amish parlent un dialecte appelé le *Pennsylvania Dutch* (en référence à *deutsch*, allemand et non néerlandais), un mélange de suisse allemand et d'alsacien, car leurs origines sont suisses alémaniques et alsaciennes suite à leurs migrations comme nous l'avons vu précédemment. Ces deux langues sont des dialectes du *Hochdeutsch*, donc parfaitement compatibles. De ce fait, un Alsacien ou un Suisse allemand pourra comprendre assez facilement la langue amish. Le village de Strasburg dans

Enseigne
à Strasburg,
Pennsylvanie.



Strasburg,
Pennsylvanie.



la campagne pennsylvanienne, situé à quelques kilomètres de Lancaster, rappelle l'Alsace par sa toponymie et ses spécialités.

Les Amish sont regroupés en congrégations comprenant chacune 25 familles environ. Les services religieux se déroulent à tour de rôle dans les maisons de chaque famille de la congrégation. Une salle ou une annexe de la maison (par exemple la grange) est réservée à cet effet. Chaque congrégation possède un ensemble de bancs et de livres de cantiques utilisés au moment du service religieux. Ce matériel est transporté de famille en famille à l'aide d'un buggy (carriole traditionnelle). Chaque congrégation comprend deux prêtres, un diacre et un évêque. Lors du service religieux du dimanche matin qui dure environ deux heures, les femmes sont séparées des hommes. Le service religieux, toujours dispensé dans le dialecte amish, est suivi d'un repas servi et préparé par les femmes de la communauté, après quoi chacun rentre chez soi. Les plus de seize ans peuvent se retrouver dans un jardin où les garçons jouent au ballon pendant que les filles sont spectatrices. Les jeunes prendront ensuite un repas léger tous ensemble et chanteront des hymnes en soirée.

La vie communautaire est très importante pour les Amish autant pour les loisirs que pour l'entraide. Ils se réunissent souvent pour prendre des repas ensemble, pour jouer également aux cartes, au croquet, au volley-ball, au softball ou faire du patin à glace en hiver. Le dimanche, en particulier, on peut les voir en assemblée dans les jardins de leur ferme dans la campagne pennsylvanienne. De nombreuses tâches sont accomplies en commun dans une même congrégation. Si un incendie se déclenche dans une grange amish par exemple, tous les voisins vont se mobiliser afin d'aider la famille à éteindre l'incendie, mais aussi à débarrasser les gravats puis à reconstruire la grange. L'entraide est réellement une caractéristique importante de la culture amish.

À l'intérieur de la communauté, les Amish se déplacent en buggy – il existe différents types de carrioles tirées par des chevaux : familiale, double attelage, de marchandise, de promenade romantique... –, à l'intérieur capitonné et étonnamment confortable. Le *skooter*, sorte de grande trottinette avec des roues de

Pour eux, la voiture
les conduirait trop vite
et trop loin...

vélo cerclées de pneus, est utilisé pour des distances courtes. Des petites charrettes, pouvant servir également de jouet, peuvent transporter des petits enfants ou des objets légers. Ces moyens de transport sont adaptés à des déplacements restreints, car, selon leurs préceptes, les Amish ne doivent pas trop s'éloigner du foyer familial et pour eux, la voiture les conduirait trop vite et trop loin. Ils ne prennent pas l'avion, mais se déplacent parfois en train afin de rendre visite à de la parenté dans une communauté éloignée, dans un autre État des États-Unis par exemple. Les chevaux ont une grande importance pour les

Amish car ils les utilisent pour se déplacer, mais aussi pour le travail des champs. Ils font également partie de l'image typique de la campagne pennsylvanienne que découvrent les touristes.

Jusque dans les années cinquante, les enfants Amish fréquentaient l'école publique américaine.

Après des tensions avec le système étatique, en 1972 il est accordé aux Amish d'organiser leur propre enseignement jusqu'au huitième grade (quatorze ans). Ces nouvelles écoles sont uniquement fréquentées par les Amish, qui en possèdent d'ailleurs les terres et les infrastructures. Après l'âge de quatorze ans, les enfants quittent l'école et travaillent avec leurs parents à la ferme. Même si les Amish considèrent l'éducation principalement comme le moyen d'être un bon fermier, une bonne épouse, ou encore une bonne mère de famille, il leur est cependant enseigné à l'école les notions de base en sciences et en littérature. À seize ans, un rite de passage, le *Rumspringa*, leur permet de faire le choix de quitter la communauté ou d'y rester définitivement. En effet, à cet âge, les adolescents en groupes, mais chaperonnés par des adultes, ont la possibilité d'expérimenter les particularismes du monde moderne. Ils sortent avec d'autres jeunes non amish, boivent, conduisent des voitures... Par la suite, seulement 10 % quittent la communauté tandis que les autres rejoignent l'Église amish et demandent le baptême. Par an, environ deux personnes non amish rejoignent la communauté ; les deux conditions sont de parler la langue et de connaître la Bible.



Campagne pennsylvanienne.



Vêtements amish.

Les Amish font appel aux médecins américains quand ils en ont vraiment besoin, car il n'existe pas de corps médical amish. Cependant, ils ne sont pas couverts par une sécurité sociale et paient donc les soins en totalité. Si ces derniers sont élevés, ils font appel à la communauté qui les prend alors en charge. Dans ce cas-là, l'entraide joue le rôle de sécurité sociale.

Les vêtements amish sont très particuliers. Ils suivent les préceptes de la Bible et sont aussi un signe d'appartenance et de reconnaissance. Dans la campagne pennsylvanienne, on peut souvent les voir suspendus à des fils en train de sécher et par la même occasion, ils apportent une touche de couleur dans les jardins. Le vert, le violet et le bleu sont les couleurs principales des robes des femmes amish. En hiver, celles-ci portent des châles en laine, ainsi qu'un bonnet qui les protège du froid et du vent. Les hommes, quant à eux, revêtent des manteaux. Aucun de ces vêtements ne porte de boutons, de col ou de revers. Les Amish refusent ces accessoires, car ils sont pacifistes et ne veulent rien adopter qui pourrait référer à un quelconque costume militaire. Ils utilisent plutôt des pressions ou des crochets. C'est la mère qui coud tous les vêtements de la famille, sauf le costume du dimanche, fabriqué par des tailleurs amish. Pour le service religieux, les hommes portent des chemises blanches avec un nœud papillon noir, tout comme les garçons. Les hommes mariés portent la barbe, afin de cacher le nœud papillon, mais pas de moustache (qui leur rappelle également l'uniforme militaire). Ils portent des bretelles, mais pas de ceinture. Pour les travaux de la ferme, ils optent pour des chemises colorées, mais toujours unies (dans des tons en accord avec les robes féminines), et des pantalons gris assez larges. Les enfants ont les cheveux coupés au bol. Les Amish ont toujours la tête couverte lorsqu'ils sortent, en signe de respect pour Dieu. Les hommes portent un chapeau noir ou de paille en été, et les femmes un bonnet ou une petite coiffe de dentelle blanche à la maison.

En Pennsylvanie, un impôt est prélevé sous la forme d'une taxe touristique. Cet argent aide à améliorer les écoles publiques locales et à rénover les routes du Comté. Les Amish paient des impôts sur la propriété et l'éducation, taxes qui n'augmentent presque pas. Ils sont donc quelque peu avantagés, d'autant plus

qu'ils peuvent à tout moment vendre leurs produits sur le bord de la route sans avoir à payer de droits. Ces pratiques leur permettent de récolter un peu d'argent et surtout de côtoyer des touristes et les habitants des alentours non amish. Les produits vendus devant leur ferme peuvent être de la nourriture (légumes, fruits, produits transformés) ou de l'artisanat. Les Amish possèdent de grands jardins potagers, ce qui renforce leur autonomie en fruits et légumes, et de par l'élevage, ils le sont également en viande et en produits laitiers. Ils peuvent donc vendre leur production au marché amish de Lancaster en Pennsylvanie. Ils proposent également de nombreux produits artisanaux (travail du bois, *quilts*, etc.), c'est pourquoi le marché de Lancaster est très prisé par les touristes.

Le tourisme chez les Amish de Pennsylvanie

Dans le comté de Lancaster, de nombreuses infrastructures touristiques se sont développées, certaines tenues par des Amish eux-mêmes ou par des Mennonites. Par exemple, une famille amish a créé son entreprise de transport de touristes en buggy, et les cochers sont amish ou mennonites. Grâce à la balade, on peut découvrir la campagne avec les nombreuses fermes amish et leur jardin (dans lequel les touristes peuvent apercevoir les vêtements suspendus ou des réunions de la congrégation),

Une entreprise
touristique.



Intercourse,
le village
où a été tourné
le film *Witness*
avec Harrison Ford.



mais aussi découvrir une véritable ferme amish qui ouvre les portes de sa cour et de sa grange aux buggies de touristes qui s'y arrêtent très volontiers. La propriétaire y vend des cookies maison et de petits objets artisanaux. Il existe également des écomusées, aménagés dans d'anciennes fermes amish, où l'on peut découvrir le mode de vie et les infrastructures d'une ferme typique. Ces aménagements touristiques sont en général gérés par des familles mennonites, mais quelques-unes sont aussi amish. Dans le comté de Lancaster, les touristes sont assez respectueux du mode de vie amish, et les deux communautés se côtoient de façon assez naturelle, mais avec curiosité de la part des touristes ou des « Anglais », comme les nomment les Amish eux-mêmes.

À Intercourse, village où a été tourné le film *Witness* avec Harrison Ford, a été construit un complexe touristique composé de boutiques où se côtoient des souvenirs fabriqués en Chine et de l'artisanat typiquement amish. Ces boutiques sont tenues par des Amish qui vendent les produits de leur ferme (miel, glaces en été, *quilts*, etc.) et sont très prisées par les touristes. Ils peuvent ainsi avoir un aperçu global de la culture amish, sans beaucoup se déplacer. Une excursion d'une journée à cet endroit permet de faire une incursion rapide, mais efficace (comme c'est le cas pour les voyages organisés !) dans la vie amish.

Les Amish de l'Ontario

Au début de l'an 1540, certains Mennonites cherchèrent la liberté et partirent pour Dantzig, ville hanséatique et ses environs marécageux. Certaines familles émigrèrent ensuite vers l'Ukraine, puis la migration de la Prusse vers la Russie continua pendant soixante ans. La tsarine Catherine II promit à ces migrants persécutés l'exemption du service militaire, mais celui-ci fut révoqué un siècle plus tard par le tsar Alexandre II. Ceci entraîna une immigration importante de Mennonites russes et ukrainiens vers le Manitoba, la Saskatchewan, le Minnesota, les Dakotas, le Nebraska et le Kansas à partir de 1874. Le sud du Manitoba comprend aujourd'hui la plus grande concentration de Mennonites dans le monde. Ceux qui restèrent en Russie se trouvèrent pris entre les communistes et les tsaristes et furent victimes des anarchistes. Un second exode de Mennonites russes eut lieu en 1923 vers l'Amérique du Sud principalement. Étant donné que la plupart des migrants Mennonites et Amish émigrèrent principalement d'Europe centrale et de Prusse dans les années 1820-1830 vers l'Ontario, ils parlent un allemand plus proche du *Hochdeutsch* que ceux de Pennsylvanie.

Suita à la Déclaration d'indépendance américaine de 1776, certains Mennonites de Pennsylvanie n'ayant plus de terres migrèrent vers l'Ontario. Un meunier mennonite, Johannes Eby du Comté de Lancaster, les aida financièrement à émigrer. Certains s'installèrent dans la Péninsule de Niagara et sur les deux côtés de Grand River dans le Comté de Waterloo actuel (au sud-ouest de Toronto), notamment dans le petit village d'Ebytown, qui deviendra plus tard Berlin, puis Kitchener (ville aujourd'hui de plus de 500 000 habitants). Des Amish d'Alsace-Lorraine et de Bavière rejoignirent les Mennonites canadiens en 1824 et s'établirent principalement près de Waterloo. Jusque dans les années cinquante, les Amish étaient regroupés autour de Kitchener-Waterloo, puis se sont ensuite dispersés dans un rayon de 200 km aux alentours de ces villes. La communauté mennonite d'Ontario compte aujourd'hui environ 5 000 membres. Au fil du temps, les Mennonites de l'Ontario se sont divisés en « groupes », dont les pratiques divergent légèrement, mais

qui n'ont pas d'incidences sur leurs croyances, qui, elles, ne changent pas. Le groupe Markham a adopté dans les années 1940 des habitudes plus modernes (voiture, électricité) alors que le groupe David Martin rejoint, dans ses pratiques ancestrales, les Amish de Pennsylvanie (ce groupe compte de nos jours environ 350 familles). Trois autres groupes dits « orthodoxes » ont des pratiques similaires. Le plus grand groupe en nombre d'adeptes est le Vieil Ordre mennonite, disséminé autour de la région de Waterloo, séparé des Mennonites modernes en 1889 et aux pratiques proches de celles des Amish, dont les communautés résident au sud-ouest de Waterloo.

Dans la région de Kitchener et de Saint Jacob's, ce sont les Mennonites qui tiennent les commerces de souvenirs ou de ravitaillement. À Saint Jacob's, a lieu deux fois par semaine un marché fermier où l'on peut trouver à peu près tout (de la nourriture aux vêtements, en passant par du bétail ou des gadgets de cuisine), vendu par des marchands mennonites, amish ou canadiens. Les Mennonites et Amish vendent les produits de leur ferme, en rapport avec la saison et il est très facile de parler avec eux de leur production. Ce sont des gens simples, accueillants, cependant très réservés. Dans cette région du sud de l'Ontario, la plupart des familles possèdent des plantations d'érables et fabriquent elles-mêmes le sirop et les produits dérivés de l'érable. Contrairement à la Pennsylvanie, peu de touristes fréquentent le marché de Saint Jacob's qui est plutôt destiné à la population locale dont la majorité vit des produits amish et mennonites locaux. D'autre part, une partie du marché est entièrement consacrée à la vente de bétail, destinée aux paysans locaux, canadiens, mennonites ou amish.

Dans la campagne autour des villages de Saint Jacob's, Elmira ou Elora, la plupart des fermes affichent le long de la route leur production en vente directe, principalement d'œufs, de sirop d'érable, de légumes, de saucisse et de viande. Chacun peut entrer dans la cour de la ferme afin d'acheter l'un ou l'autre produit, mais les familles, surtout amish, restent prudentes et réservées lors de l'arrivée d'inconnus. Elles ne font pas entrer l'étranger dans la maison, mais répondent facilement à quelques

questions concernant la ferme et ses productions. Comme les Amish de Pennsylvanie, ils refusent toute prise photographique.

Les infrastructures touristiques sont moins développées en Ontario que dans la région de Lancaster en Pennsylvanie. Mis à part le marché, où des rencontres éphémères peuvent se produire, il y a peu d'autres moyens de rencontrer la population amish directement. D'ailleurs, les organisations touristiques l'ont bien compris, Saint Jacob's et sa région ne figurent pas beaucoup dans les circuits touristiques. On ne rencontre pas de touristes, arrivés en masse par bus entiers comme on peut les voir en Pennsylvanie. Les Amish, ici, plus disséminés dans la campagne et plus discrets, présentent peu d'intérêt pour les organismes touristiques.

Les Amish de Pennsylvanie et de l'Ontario ont adopté un système économique contrastant avec le capitalisme nord-américain. Ils ne se préoccupent ni de la société de consommation qui les entoure, ni de la publicité, ni des lobbies, et refusent toute aide du gouvernement. Leur économie est principalement rurale, agricole et artisanale. Leur agriculture n'est pas intensive, vu qu'ils possèdent des terres et des moyens mécaniques limités. Il est vrai que de nos jours, ils profitent du tourisme de masse qui déferle, surtout en Pennsylvanie, mais sans jamais se laisser ni envahir ni influencer, et sans renier leurs croyances et leur mode de vie. Ils sont nommés en anglais *The Plain People*, un peuple souscrivant à une culture et un mode de vie ancestraux, qui n'est certainement pas près de changer dans les années qui viennent.

Christine Dumond est anthropologue et a travaillé sur l'immigration des populations européennes au Canada, notamment dans la province de la Saskatchewan. Elle se rend régulièrement sur le terrain et publie des articles sur l'immigration ou les minorités nord-américaines. Elle a également travaillé sur l'anthropologie de la cuisine et est l'auteure de trois blogs culinaires.

<http://crissoucuisine.over-blog.com>

<http://crissoucuisine.blogspot.fr>

<http://crissoucuisinevegetarien.blogspot.fr>



Photos Jean-Félix Fayolle

PORTFOLIO

L'AUTRE MANILLE

Par Jean-Félix Fayolle
(photographies et textes)

Manille, capitale des Philippines est une mégalopole de 12 millions d'habitants. Je suis allé à la rencontre des habitants de ses quartiers populaires pendant un mois, en octobre-novembre 2012. Je voulais me rendre compte des conditions de vie de ces oubliés de la société et d'évaluer les similitudes que ce pays anciennement colonisé par les Espagnols peut avoir avec un pays comme le Mexique en Amérique Latine. Ces photos ont été prises dans plusieurs quartiers des villes du Grand Manille. Les photos du port ont été prises à Baseco, partie du célèbre quartier populaire de Tondo dans le centre de Manille. Les autres ont été réalisées à Muntinlupa et Paranaque, deux villes de l'agglomération de la capitale.

Cette immersion m'aura permis de me rendre compte de l'incroyable précarité dont souffrent ces personnes, mais aussi de leur sourire omniprésent, leur générosité, leur positivisme. L'influence latine est forte, que ce soit avec la langue Tagalog qui reprend beaucoup de vocabulaire, la religion, le fonctionnement des bandes.

Ce projet photographique sur les quartiers populaires de Manille aux Philippines trouve son origine au Mexique. Depuis 2007, je réalise des reportages dans des quartiers populaires, notamment avec des gangs, à San Luis Potosi, ville située à 400 km au nord de Mexico. Ce travail a été primé en 2011 au festival du Grand Bivouac à Albertville. Ce prix m'a valu de choisir une destination dans le monde pour y effectuer un reportage. J'ai choisi les Philippines, un pays mal connu avec des problématiques sociales importantes. Cet archipel asiatique a aussi des

influences culturelles latines de part la colonisation espagnole. J'ai contacté plusieurs personnes via le réseau couchsurfing qui ont pu me guider dans différents quartiers de la ville pendant un mois. Je voulais vivre avec les « gens d'en bas », m'imprégner de leur culture, de leurs vies quotidiennes, de leurs problèmes, de leur bonheur. Je voulais aussi me rendre compte des similitudes qu'il peut y avoir sur des territoires similaires en Amérique Latine. Cette première immersion d'un mois n'est que le début d'une nouvelle aventure. J'y ai noué des liens forts et j'espère pouvoir prochainement y retourner afin de documenter l'évolution de ces quartiers, de leurs habitants et de prendre le temps de poursuivre un travail de qualité. J'aimerais insister sur les conditions de vie des jeunes dans ces quartiers, l'influence des religions, la vie dans un gang, les perspectives qui peuvent s'offrir à une jeunesse en perdition...

Ce premier reportage a été réalisé avec un Canon 7D et un Sony Nex-5, plus discret, du 16 octobre au 6 novembre 2012. Une exposition de 27 tirages 80 x 120 cm ont été exposés lors de l'édition 2013 du Grand Bivouac.

Après son bac, **Jean-Félix Fayolle** est allé vivre un an en Allemagne, puis a commencé des études de commerce international. Après un BTS à Nantes, il retourne en Allemagne pour une année d'échange Erasmus. Il intègre ensuite une licence de langues étrangères appliquées et termine ses études à San Luis Potosi au Mexique. C'est là qu'il commence un travail photographique autour de l'humain dans les quartiers populaires. Il continue à Grenoble avec un service civique volontaire à Unis-Cité, avec une immersion dans le quartier de la Villeneuve. Il crée ensuite son premier projet *Fotomexcabia*, qui consiste à aller à la rencontre des jeunes dans les quartiers populaires et communautés indigènes du Mexique à la Colombie. Il consolide les liens créés avec plusieurs bandes au nord du Mexique, fait la connaissance de la Mara 18 en Amérique centrale et de bandes à Medellín. Après des expositions aux quatre coins de la France, il travaille à Paris en tant que responsable d'expositions et de conférences. Il retourne ensuite à El Salvador et au Mexique pour y organiser des ateliers de formation à la photo. Il travaille pendant près de trois ans en tant que chargé de projets pour l'association Kouakilariv' à Nantes. Il met en place un atelier photo interculturel entre des jeunes du quartier nantais de Malakoff et de sa commune d'origine en Loire-Atlantique, ainsi qu'un échange international entre des jeunes de Malakoff et des quartiers mexicains qu'il fréquente.

Jean-Félix est aujourd'hui photographe indépendant et vit à Nantes. En 2014, avec Jérémie Lusseau, ils fondent le collectif de photographes Iris-Pictures.

www.jeanfelix-fayolle.com, www.iris-pictures.com, www.kouakilariv.org



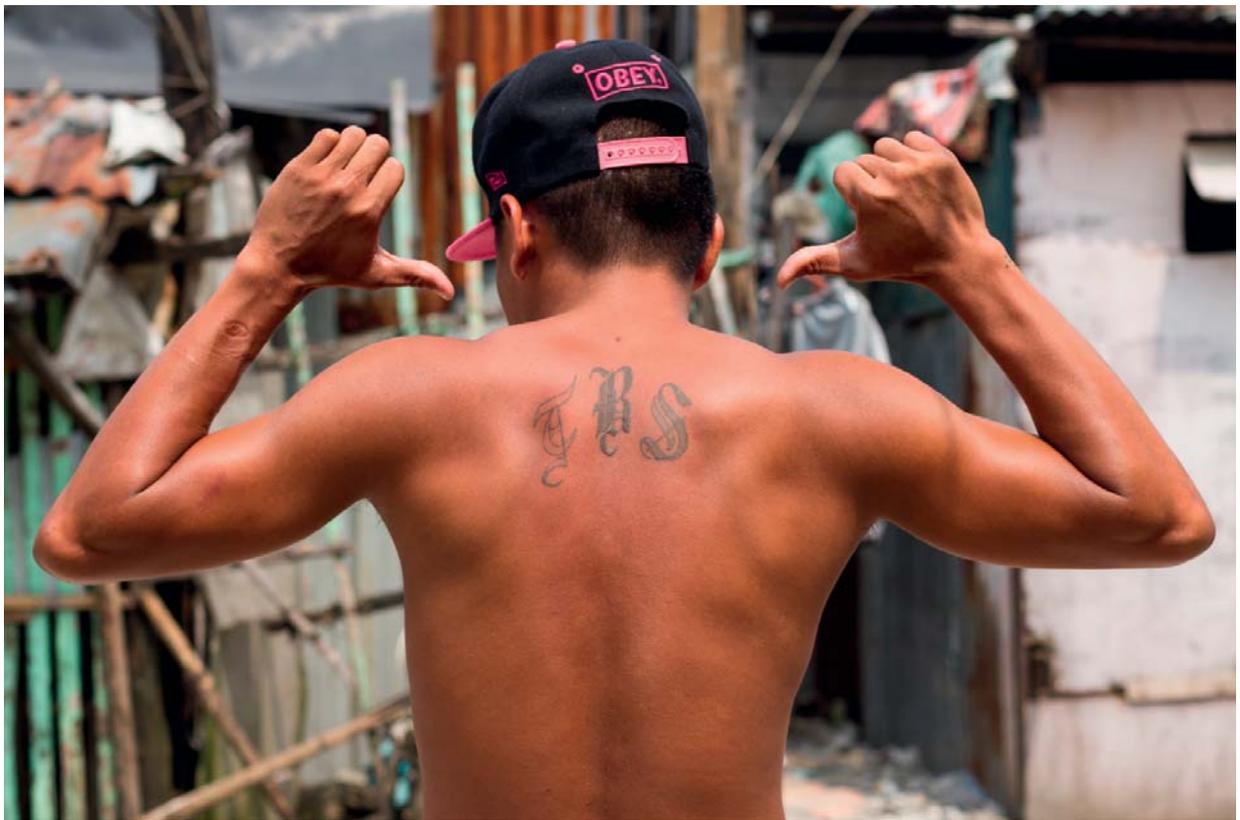




















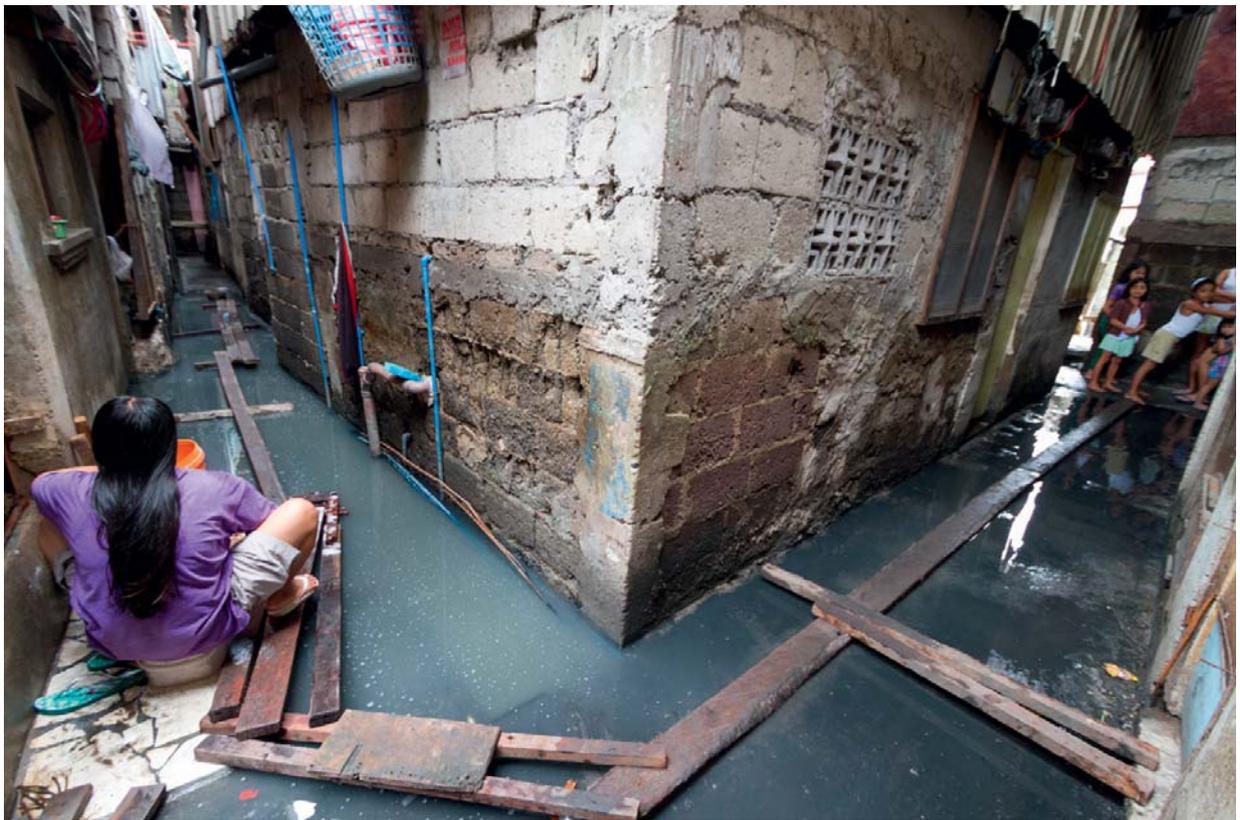


















L'exemple du développement du littoral urbain à Alexandrie, en Égypte. Photos FM

REPENSER LA PAUVRETÉ PAR L'INDIVIDU ET LE TERRITOIRE

Le cas des politiques d'aide dans les pays en développement

par Emmanuel Matteudi

Depuis la Seconde Guerre mondiale et la création progressive des agences et organisations internationales de développement, le regard porté sur la pauvreté et les politiques mises en œuvre ont suscité bien des débats. La richesse produite dans les pays riches et émergents n'a cessé d'augmenter au regard de celle des « pays les moins avancés » ; en outre, l'extrême pauvreté, qui concerne l'hémisphère nord comme l'hémisphère sud, touche aujourd'hui 1,3 milliard de personnes¹, soit près de 20 % de la population mondiale.

Assurément, de tels écarts entre le Nord et le Sud, mais aussi entre les riches et les pauvres de la planète, où qu'ils vivent (Bourguignon, 2012), témoignent de la difficulté, pour ne pas dire de l'incapacité de nos organisations économiques à corriger les inégalités (Piketty, 2013), mais aussi et surtout, de l'impuissance révélée des politiques d'aide au développement à engager une évolution favorable concernant la convergence vers le haut des revenus individuels et collectifs dans le monde.

Certes, la production de richesses est la condition première pour concevoir le financement de politiques publiques redistributrices, c'est une étape essentielle, une condition nécessaire, mais pas suffisante. L'exemple des Trente glorieuses en Europe et en Amérique du Nord est là, à sa manière, pour en témoigner, et pour éviter de confondre, ou plutôt d'associer, dans une dynamique positiviste, produit intérieur brut (PIB) et développement. La montée en puissance des pays émergents atteste de la capacité de la mondialisation du système économique à diffuser les

fruits de la croissance et du développement bien au-delà des pays occidentaux, dans des économies nationales autrefois en difficulté. Sans vouloir nier la nécessité d'alimenter les caisses des pouvoirs publics pour financer les politiques sociales ou la montée en puissance des pays émergents, probablement annonceurs d'un « *retournement du monde* » (Boillot, Dembinski, 2013), il faut tout de même reconnaître que les moyens et les mécanismes mis en place pour lutter contre le « mal développement », n'ont pas eu, jusqu'à ce jour, les effets escomptés, et que les pays les plus pauvres n'ont pas encore connu le démarrage espéré (Stiglitz, 2002 ; Michailof, 2010).

En ce qui concerne la question des moyens tout d'abord, l'aide accordée au développement² suscite toujours autant de débats entre ceux qui considèrent son montant trop insuffisant et ceux qui voient dans les milliards de dollars attribués une action avant tout contre-productive (Easterly, 2006 ; Moyo, 2009 ; Sachs, 2005). La nature et les modes d'approche des politiques engagées ont été, et restent, malgré quelques évolutions par ailleurs encore discutables, impuissants à satisfaire les objectifs poursuivis dans un grand nombre de programmes engagés.

Sans revenir sur l'ensemble des causes et mécanismes qui justifient la difficile éradication de la pauvreté, question sur laquelle les économistes les plus réputés en viennent à produire des résultats contradictoires³, un débat sur quelques politiques et modes opératoires proposés par la coopération internationale s'impose, afin de suggérer des pistes de réflexion indispensables, en vue de donner plus d'ampleur, d'efficacité et de cohérence aux actions engagées dans la lutte contre la pauvreté dans le monde.

Ainsi, pour faire référence aux politiques d'aide mises en œuvre au cours des cinquante dernières années, force est de constater que l'approche territoriale du développement et la manière de l'intégrer dans les stratégies et les actions de lutte contre la pauvreté a été singulièrement négligée (Matteudi, 2012). Cet oubli, délibéré ou non, explique parfois les principales limites de l'efficacité des politiques d'aide au développement des pays les plus pauvres. L'hypothèse forte présentée ici se propose de mettre en évidence un lien de causalité entre l'inefficacité relative de la

lutte contre la pauvreté et l'absence d'une approche territoriale et transsectorielle de l'aide internationale. La lutte contre la pauvreté passe aussi, tout ou partie, par une réflexion à la fois intégrée (prenant en compte l'ensemble des besoins de chaque individu) et territoriale du développement (prenant en compte les spécificités économiques, sociales et culturelles de chaque société locale).

Afin d'expliciter cette hypothèse, il convient d'abord d'évoquer les politiques d'aide, ainsi que les images et les débats concernant la lutte contre la pauvreté dans les pays en développement, notamment pour faire le point sur ce qui fait limite ou obstacle à un regard circonstancié et adapté de la pauvreté. Il est ensuite nécessaire de revenir sur les préalables indispensables à une nouvelle approche, avant d'évoquer les outils d'une politique dont le contenu doit impérativement intégrer le territoire, ses spécificités et la dimension intégrée des problématiques.

Retour sur le contenu et les déterminants de la lutte contre la pauvreté selon les acteurs de la coopération internationale

Revenir sur l'histoire de l'aide, évoquer les images préconçues de la pauvreté et rappeler les éléments d'un débat assurément ancien, qui oppose ceux qui vilipendent la politique du don à ceux qui la défendent, n'est assurément pas anodin pour comprendre les fondements des rapports entre les pouvoirs (publics et privés) et le dénuement d'une part importante de la population mondiale. Il est intéressant de revenir sur les éléments déterminants des politiques et des idéologies véhiculées, qui justifient aussi bien la pauvreté que l'échec des politiques destinées à l'éradiquer.

La lutte contre la pauvreté par le prisme des politiques d'aide...

L'histoire des politiques d'aide au prisme de la lutte contre la pauvreté souligne le désir sans cesse renouvelé des tenants de l'aide, de mettre au cœur de leur action l'accélération du développement des pays pauvres et la prise en compte de la pauvreté dans les politiques et les mécanismes mis en place.

Dans les années 1960, l'aide au développement prétendait centrer son action principale sur le développement économique, l'aide à la mécanisation de l'agriculture et l'industrialisation par la stratégie de la substitution aux importations. Elle avait pour objectif clairement avoué, de lutter contre les différences de développement et d'offrir aux populations des pays pauvres la possibilité d'accéder au fameux *way of life* des pays riches. Une sorte de relecture des relations bipolaires entre le Nord et le Sud, à la lumière de la décolonisation et des retournements géopolitiques si bien décrits par Gilbert Rist (1997, 2010) entre l'Europe et les États-Unis d'après-guerre, faisait des pays du Sud des pays sous-développés, sur le chemin du développement, échappant à l'emprise des empires coloniaux.

Dans les années 1980, avec la crise du surendettement, les politiques d'ajustement structurel avaient, elles aussi, eu la prétention de lutter contre le « mal-développement » et la pauvreté, en mettant au cœur de leur démarche l'assainissement des finances publiques d'États mal gérés ou corrompus (Stiglitz, 2002, 2006). C'est, en effet, l'époque du consensus de Washington et du discours d'inspiration monétariste porté par l'école

La lutte
contre la pauvreté
devint le centre
des mots d'ordre
et des cibles fixées
par la communauté
internationale...

de Friedman, qui revenait sur l'utilité de laisser faire le marché pour mieux penser le développement. Une sorte de croyance absolue dans la capacité du système économique à s'autoréguler et générer, in fine, plus d'égalité entre les hommes, était ainsi instaurée dans l'esprit de l'école dominante en économie.

Dans les années 1990-2000, à la suite des effets sociaux particulièrement insuffisants ou même nocifs des plans d'ajustement structurel et l'affirmation des objectifs de développement pour le Millénaire, la lutte contre la pauvreté devint, plus que jamais, le centre des mots d'ordre et des cibles fixées par la communauté internationale. En témoigne la préoccupation des huit objectifs du Millénaire, qui, pour six d'entre eux, sont centrés sur l'accès aux soins, l'éducation, la lutte contre la famine et la malnutrition, thèmes clés centrés directement sur le bien-être humain. Cette préoccupation est donc toujours présente, dans les mots en tout cas, mais l'angle d'attaque pour réduire la pauvreté

propose des politiques fondées soit sur les valeurs quantitatives de l'économie, soit sur des préoccupations prioritaires d'ordre sanitaire et social.

Dans ce mouvement cyclique, qui a mis l'aide au développement tantôt à distance des préoccupations sociales, tantôt à proximité immédiate, la question territoriale a singulièrement été oubliée. Ainsi, lorsqu'on se penche sur les étapes évoquées, c'est principalement à une approche macroéconomique à laquelle les experts et les politiques se réfèrent le plus souvent ; penser l'industrialisation et la modernisation du secteur agricole dans les années 1960-1970 ou imposer le retour à l'assainissement d'économies surendettées dans les années 1980 sont autant de retournements des politiques dont le contenu est envisagé indépendamment des considérations territoriales, au point qu'il a fallu attendre les effets contre-productifs des plans d'ajustement structurel (PAS), au début des années 1990, pour voir émerger la volonté de donner naissance à des politiques directement locales pour contrecarrer l'omnipotence et les difficultés financières des pouvoirs centraux.

La préoccupation à l'égard de l'approche territoriale de la gouvernance et du développement émerge donc tardivement, sous un angle assurément restreint, par l'appui accordé aux pouvoirs locaux en leur attribuant des prérogatives liées au développement et à l'aménagement de leur propre territoire (Dubresson, 2005, Alvergne, 2008). Cette étape est certes essentielle pour imaginer l'avenir, mais la conception philosophique qui n'envisage l'appui au développement local, que sous l'angle du renforcement des moyens et des capacités des acteurs publics qui en ont la charge est sans doute insuffisante en soi pour trouver les solutions adaptées, en l'absence notamment d'un accompagnement des dynamiques d'acteurs et d'une prise en compte des spécificités économiques, sociales et culturelles des territoires d'intervention (Courlet, Pecqueur, 2013). Le territoire constitue un lieu d'approche globale et intégrée de problèmes et de besoins spécifiques, même si les considérations nationales ne doivent pas pour autant être ignorées.

La lutte contre la pauvreté par le prisme des images véhiculées...

Une relecture de l'histoire de l'aide sous l'angle des images véhiculées par les acteurs de la coopération conduit à constater que la pauvreté a été et est encore tributaire d'images préconçues qui ont du mal à prendre réellement en compte les besoins et les attentes des populations démunies. Autant de présupposés qui empêchent également de considérer que la pauvreté peut assurément prendre des formes territorialisées, aussi bien dans son contenu que dans l'expression des besoins des populations concernées. À titre d'illustration, certaines évaluations des programmes d'aide apportent d'intéressantes informations. Ainsi, même si le Poverty Lab (J-PAL)⁴ n'est pas le seul à faire fi des idées reçues qui nous gouvernent, les travaux de l'équipe d'Esther Duflo ont balayé définitivement bien des images préconçues pour donner le *prima* à une démarche scientifique qui prend en compte les besoins formulés par les personnes concernées, mais aussi, qui met en avant, indirectement, l'absence de prise en considération de l'approche territoriale de la pauvreté. Deux d'entre elles peuvent illustrer ces propos, l'assimilation pauvreté et misère d'une part, pauvreté et propension à entreprendre d'autre part.

- La plus surprenante des images évoquées par Esther Duflo et Abhijit V. Banerjee dans leur dernier ouvrage en date (2012) concerne l'assimilation que l'on fait abusivement, et depuis longtemps, entre pauvreté et famine. Les explications s'expriment de deux manières. D'abord, l'aide humanitaire s'est développée lors de grandes famines, dont la médiatisation a bouleversé, à juste titre, la communauté internationale. Ces catastrophes humanitaires d'une ampleur exceptionnelle marquèrent les esprits et les consciences, elles furent à l'origine de dons organisés. À ce titre, elles ont renforcé l'association populaire entre la pauvreté et la famine.

Ensuite, la définition donnée à la grande pauvreté par la Banque mondiale se limite à fixer un seuil de revenu à 1,25 dollar par jour et par personne⁵. Cette présentation « conceptuelle » interpelle, car, ce niveau de revenu est très insuffisant pour survivre dans les pays riches.

Or, les travaux menés par le J-PAL montrent que l'association famine-pauvreté est loin d'être toujours justifiée. Ainsi, les données fournies dans 18 pays du monde révèlent que « *la nourriture représente 45 à 77 % du budget d'une famille pauvre dans les campagnes, et 52 à 74 % dans les villes* »⁶. Lorsque le niveau de vie augmente, la part consacrée à l'alimentation croît dans des proportions plus faibles que les autres dépenses, ce qui répond d'ailleurs aux lois parfois oubliées de la consommation connues sous l'expression « loi d'Engel ». Est-ce à dire pour autant que les pauvres ne seraient pas à plaindre, même avec moins de 1,25 dollar par jour ? Certainement pas. Ce n'est pas le sens des propos d'Esther Duflo et d'Abhijit V. Banerjee, ni l'interprétation rigoureuse qui peut en être faite. Au fond, l'extrême pauvreté s'exprime plus par une mauvaise nutrition que par une alimentation insuffisante quantitativement. Ainsi, la distribution massive de denrées alimentaires, qui permet, bien trop souvent en fait, d'écouler bien des surplus agricoles, ne constitue pas forcément l'action la plus appropriée au regard des besoins de la population bénéficiaire. À cette première interprétation, certes très intéressante en ce qu'elle renvoie, une fois de plus, à la difficulté de considérer les besoins réels ou exprimés des populations, il faut ajouter une autre réflexion trop souvent négligée. Les programmes de sécurité alimentaire doivent certes être mis en place en vue de répondre aux besoins urgents quand la situation de crise le justifie. Cependant, ils conduisent aussi à faire fi, à moyen et long termes, des spécificités et des besoins des territoires concernés, provoquant des effets parfois désastreux sur les filières de production locales qui pâtissent de la distribution gratuite de céréales importées.

- La seconde des images sur laquelle il est important de revenir, concerne l'association souvent trompeuse de la pauvreté avec celle de la difficulté d'entreprendre. Un point étonnant sur lequel l'aide vient buter depuis des années consiste à penser que le pauvre est un entrepreneur contrarié, contraint, par manque de moyens et de qualifications, de refuser la perspective entrepreneuriale individuelle ou collective. Il s'agit d'une idée préconçue, depuis que l'aide existe. Ainsi, le développement

du microcrédit en faveur des plus pauvres a facilité la création d'entreprises, de coopératives et de groupements professionnels de toutes sortes (Yunus, 1997). Sauf que, dans bien des cas, les clients de la microfinance, comme ceux qui bénéficient de l'appui au développement des coopératives agricoles ou artisanales ne sont pas forcément et à tous les coups des entrepreneurs avérés (Duflo, 2010). Ainsi, plutôt que de bénéficier d'une aide à la création d'entreprises, certains se verraient volontiers accompagnés vers l'obtention d'un emploi salarié stable, gage d'une sécurité qui leur permettrait de s'inscrire autrement dans une dynamique familiale et sociale, notamment en termes d'éducation de leurs enfants et de protection de la santé des membres de la famille. Ces images préconçues, mises à l'épreuve du terrain, obligent à repenser les politiques économiques engagées, notamment en vue de définir un équilibre plus stable et valorisant entre le secteur salarial et le secteur entrepreneurial. Que peut-on alors extraire scientifiquement et pratiquement du lien que l'on cherche à faire entre la vision supposée de l'entrepreneuriat des pauvres et l'approche territoriale du développement ? Assurément, le mythe évoqué à l'instant renvoie à l'oubli là encore de ce que peut être la pauvreté dès lors qu'on la considère sous ses formes territorialisées. Combien de projets plaquent-ils des actions de soutien à l'emploi tout en négligeant les désirs des individus, les besoins du territoire, ses formes d'organisation économique, mais aussi ses spécificités en termes de productions et de services ? Combien d'institutions de microfinance délivrent-elles un nombre important de microcrédits à des bénéficiaires qui s'engagent dans des projets de même nature (taxi-mobylettes, commerces de mobiles, etc.) sans se soucier des débouchés des entreprises créées, provoquant alors la saturation du marché au niveau local ?

Au bout du compte, ce sont donc bien des images « accolées » à la pauvreté dont il est question ici, et de la nécessité de les mettre systématiquement à l'épreuve, pour sortir de cette idéologie simplificatrice et éviter de produire et reproduire les mêmes erreurs. Ce sont bien des images déconnectées des spécificités locales et de l'approche territoriale du développement dont il

est également question, témoignant, s'il était nécessaire, que la pauvreté doit être observée et analysée en fonction du lieu dans lequel elle se développe et traitée en fonction des spécificités territoriales dans lesquelles elle a pris forme.

La lutte contre la pauvreté par le prisme des débats sur le don

Discuter des images préconçues sur la pauvreté, nous conduit inévitablement à interroger la notion même de don. Est-ce toujours en étant charitable que l'aide est susceptible d'être efficace? Et à l'inverse, est-ce en ne donnant rien qu'on est assuré de l'être? Peut-on toujours être d'accord avec Pierre Dac quand il affirmait « *donner avec ostentation, ce n'est pas très joli. Mais ne rien donner avec discrétion, ça ne vaut guère mieux* ». Si la société civile participe souvent au financement des grandes causes, si elle vient en aide à des populations sinistrées par un tremblement de terre, un conflit armé, une sécheresse, sans que cela provoque forcément chez elle d'interrogations et de doutes sur le sens de son don⁷, les débats sont par contre aujourd'hui très largement ouverts chez les spécialistes du développement, pour savoir s'il est bon ou mauvais de donner. Ainsi, et le débat rejoint celui évoqué plus haut à propos du rôle de l'APD, il y a ceux qui pensent que le don est fondamentalement une erreur, qu'il pousse à l'assistanat et à la déresponsabilisation des bénéficiaires. Parmi ceux-là, on retiendra l'école de pensée portée par William Easterly aux États-Unis, qui prône la nécessité de supprimer l'aide au développement. À l'inverse, il y a ceux, certes beaucoup plus nombreux, dont Jeffrey Sachs est un des plus célèbres représentants, qui pensent que l'aide au développement est largement insuffisante, et que celle-ci, si elle parvenait à augmenter de manière conséquente, réussirait à éradiquer totalement la pauvreté⁸.

Le débat, s'il a eu le mérite de questionner ce qui était intouchable, ne peut pas cependant s'arrêter à cette alternative. De nombreuses expériences témoignent des effets bénéfiques de projets qui consistent à distribuer des denrées, financer l'aménagement de points d'eau, mener des campagnes de vaccination, créer des équipements collectifs, renforcer les capacités

des institutions et de la société civile. D'autres économistes ont pu aussi constater des effets induits des dons extrêmement délicats, pour ne pas dire, pervers. À l'inverse, il existe des initiatives non subventionnées, portées par des individus ou des groupements communautaires, qui ont parfois réussi et parfois échoué. La règle de la qualité du don dépend évidemment de son contenu, de sa distribution, mais aussi des besoins spécifiques du territoire concerné. Pour avoir évalué de nombreux programmes, ce n'est donc pas le dualisme qui oppose politique du don et politique du prêt qu'il est nécessaire de questionner, mais le contexte dans lequel l'action est menée, pour ajuster au mieux l'aide apportée aux besoins réels ou perçus des personnes concernées. S'il est donc indispensable de remettre en cause les idées reçues et les modèles qui gouvernent les politiques d'aide depuis maintenant un demi-siècle, l'exercice d'un pragmatisme « éclairé » doit être revendiqué pour l'expression de choix effectués avec discernement, sans position de principe.

Une telle réflexion plaide pour des actions « *au cas par cas* », en fonction du contexte. Il convient, dès lors, d'accorder une importance particulière aux micro-initiatives, avec tous les enseignements qu'elles charrient.

La lutte contre la pauvreté par le prisme des politiques sectorielles

Si l'on en vient maintenant à la démarche engagée par les bailleurs et les opérateurs du développement dans les différents secteurs de la lutte contre la pauvreté, il apparaît que les méthodologies proposées par chacun d'entre eux manquent souvent, et de manière récurrente, d'approche globale et intégrée des besoins et des solutions à mettre en œuvre pour améliorer les conditions de vie des populations et des territoires (Rosanvallon, 2011). En témoignent plusieurs projets et programmes conduits par des opérateurs internationaux du développement qui ne prennent pas suffisamment en compte l'impact de ce qu'ils initient, et des retombées parfois plus problématiques que bénéfiques des actions qu'ils conduisent auprès des populations bénéficiaires. Pour étayer notre propos, nous retiendrons deux domaines de l'accompagnement des populations démunies (l'éducation et

l'habitat) dans lesquels un grand nombre de pratiques illustrent ce que les opérateurs, dans leur grande majorité, réalisent encore.

- Dans l'enseignement tout d'abord, de nombreux projets investissent l'éducation de base, avec le souci, a priori compréhensible, de permettre enfin aux enfants d'être scolarisés, sans se soucier ensuite de ce que peuvent devenir ces jeunes une fois éduqués. Il s'agit d'une étape certes essentielle, qui s'inscrit, de fait, dans la stratégie voulue par les ODM d'une couverture totale à l'horizon 2015 de l'éducation universelle et qui permet ainsi d'augmenter de manière non négligeable les taux d'alphabétisation et de scolarisation d'une région, voire d'un pays. Cependant, la question se pose ensuite de faire entrer cette population jeune, formée et alphabétisée, dans la vie active.

La création d'emploi sur le territoire constitue une nécessité pour que le développement économique ait une chance d'apparaître, même si la formation peut favoriser aussi l'expression de la propension à entreprendre, mais avec un espace de temps de retard conséquent et dommageable. Ce point de vue peut a priori paraître évident, mais combien de projets sur le terrain, aussi intéressants fussent-ils, ont échoué, avec un rapport coût-bénéfice élevé, au regard d'autres investissements potentiels? Au lendemain de l'éducation de base enfin reçue, le jeune se trouve trop souvent démuné localement pour poursuivre sa scolarité ou trouver un emploi, incapable de mettre à profit l'enseignement reçu, sauf à quitter la zone rurale dans laquelle il vit pour poursuivre son parcours de formation ailleurs. Il est toujours possible de rétorquer à ce constat qu'il s'agit d'une première étape indispensable, avant que l'action ne se concentre ensuite sur l'enseignement secondaire et l'enseignement professionnel. Cependant, la signification de l'exode rural pour aller se former en ville n'est assurément pas la même que dans les pays développés d'aujourd'hui, disposant d'une offre de formation et d'accompagnement personnalisé généralisée. Le concept de «capabilité» des hommes et des territoires d'Amartya Sen (2000, 2009) nous rappelle, à propos, la nécessité

d'application d'une approche « globale », pour mieux penser ensuite l'action sectorielle.

- Dans le domaine du logement, les programmes d'aide couvrent une palette relativement diversifiée d'actions à destination des plus pauvres (Navez-Bouchanine, 2002 ; Canel, 2003). En milieu urbain, il y a tout d'abord, ce qui relève des opérations de relogement ou de recasement de populations issues de bidonvilles. Il existe ensuite des programmes de restructuration de l'existant, notamment pour permettre aux populations des quartiers d'habitat informel d'acquérir un titre de propriété, de bénéficier d'un logement de meilleure qualité et d'accéder à des équipements et des services de base jusqu'alors inexistants : réseaux d'eau et d'électricité, écoles, centres de santé, etc.

En milieu rural, même si les programmes d'aide sont moins nombreux, ils ont généralement pour objectifs d'accompagner les populations démunies vers des projets d'autoconstruction, notamment à la suite d'un tremblement de terre, d'un cyclone ou d'un conflit conduisant à des déplacements de population. Des opérations de création de villages de toutes pièces, dont la plus connue à ce jour est initiée par les Nations Unies, avec la construction des villages du millénaire, sont aussi engagées. Dans tous les cas de figure, ce qui prime, la plupart du temps, c'est le centrage de l'action sur l'habitat et quelques équipements collectifs. Il s'agit de déterminer quelle est la population à qui l'on attribue un appartement, soit en tant que locataire, soit en tant que propriétaire ; de déterminer les parcelles de terre viabilisées que l'on accorde en vue de l'autoconstruction ; d'utiliser à bon escient les aides à l'amélioration du logement et des équipements collectifs de première nécessité. Ce qui manque maintenant très souvent, c'est l'absence d'accompagnement de cette même population dans son parcours de vie, notamment après lui avoir permis d'accéder à un logement « légal », qui lui offre sans préparation une vie de citoyen reconnue et officielle. Dès lors, les ménages relogés ou recasés peuvent être parfois nombreux à quitter leur nouveau lieu d'habitation, faute de pouvoir accéder facilement au marché du travail, mais aussi de couvrir les frais nouvellement occasionnés par le logement et l'accès aux services d'eau et d'électricité.

Tous ces programmes et projets qui manquent encore d'une approche globale et intégrée des besoins de la population auprès de laquelle ils interviennent et qui, de fait, donnent lieu à des effets contre-productifs en cascade, sont susceptibles de produire parfois plus d'effets négatifs qu'en l'absence de leur réalisation.

Repenser le concept de pauvreté

À la suite des regards portés sur les politiques d'aide, les mythes qui traversent la pensée développementaliste et les oppositions les plus marquées du débat sur le don, se pose alors la question du « contenu » scientifique de la pauvreté. Elle suppose la mise en place de critères adaptés, intégrant nécessairement une approche territoriale à forts enjeux.

Les conditions préalables de la démarche

Évoquer les conditions de la démarche à promouvoir, renvoie tout d'abord à des choix de méthode, qui consistent à remettre en question les idées préconçues et à privilégier les réalités du terrain pour déterminer les besoins et comprendre la spécificité de chaque contexte.

- Reconsidérer la place de la démarche scientifique dans les politiques d'aide

Les observations formulées ci-dessus, notamment et principalement à propos des idées reçues, nous conduisent à défendre l'idée d'un partenariat « renouvelé » et plus systématique entre le monde de la recherche et celui des développeurs (Sardan, 1995). Il s'agit bien de combiner à une démarche militante – celle de vouloir contribuer à la lutte contre la pauvreté – une observation scientifique, pour sortir des débats stériles et souvent dogmatiques. À la manière du Poverty Lab qui privilégie ce qui réussit ou échoue, il s'agit bien de se fier aux résultats de ce que la recherche produit pour imaginer ce qui est à renouveler, adapter ou supprimer. Il s'agit aussi de privilégier le cas par cas pour sortir des mots d'ordre et des grandes orientations trop générales, et mesurer ainsi plus précisément

ce qui se passe dans chaque situation et dans chaque contexte. Autant de points qui nous renvoient à la démarche scientifique empirique et aux méthodes pour la mener à bien. À ce propos, deux démarches, situées chacune à deux extrémités des possibilités offertes, peuvent être privilégiées. La première consiste à se fier aux expériences déjà réalisées et évaluées, et d'expérimenter, sur la base des résultats observés, de nouveaux projets similaires à ceux qui ont réussi. Cette démarche, fondée sur la base des acquis existants, engage le scientifique à initier de nouveaux projets, en tenant compte des différences territoriales. La seconde se propose de mener des études scientifiques, éventuellement modélisées, préalables pour déterminer au mieux ce que l'on doit réaliser par la suite. Entre les deux, il est possible d'imaginer une palette de situations qui empruntent tantôt plus à la démarche empirique, tantôt plus à la démarche inductive.

Sans rejeter l'inspiration issue de la démarche empirique, il paraît indispensable, notamment pour l'approche territoriale suggérée, de privilégier la conduite d'études préalables approfondies, notamment, et principalement, parce que l'action à mener ne peut s'engager sans avoir mis en évidence les caractéristiques économiques, sociales, culturelles et politiques de la communauté auprès de laquelle l'aide est envisagée. Les éléments d'une connaissance nécessaire du territoire et de ses acteurs, pour être au plus près de leurs besoins, de leurs réalités et de leurs modes d'organisation et de fonctionnement, doivent être soulignés et utilisés pour optimiser les décisions. De telles études préalables et indispensables ne doivent cependant pas empêcher l'expérimentation de microprojets en parallèle. Ainsi, l'observation des programmes sur le terrain montre à quel point il serait parfois judicieux d'introduire plus de souplesse dans le cycle traditionnel des projets, qui envisage la réalisation d'un diagnostic avant toute élaboration et mise en œuvre d'un ou de plusieurs programmes adaptés. Il s'avère intéressant de bousculer ces critères, en introduisant, dès la première étape, l'expérimentation de micro-initiatives capables d'initier une action satisfaisant rapidement l'impatience justifiée des acteurs qui attendent souvent trop long-

temps le début d'une opération observable et utile. Cette manière de procéder permet d'observer et de mesurer la dynamique des acteurs concernés, autant d'aspects qui peuvent nourrir la connaissance constituée et, de fait, la réflexion à mener pour la mise en œuvre des projets qui émergeront par la suite.

Dans le droit fil de la démarche proposée dans *Les enjeux du développement local en Afrique* (Matteudi, 2012), il est également essentiel d'exploiter une démarche trop peu étudiée et expérimentée, celle de la coconstruction (équipe de recherche et d'expertise, opérateur de développement, mais aussi acteurs locaux) à organiser dès la formulation des termes de référence pour toute étude ou tout projet. Les objectifs, la démarche, la méthodologie et la durée de l'opération d'aide au développement ne vont pas de soi, ils doivent être travaillés et négociés en fonction des exigences et des contraintes de chacun, commanditaires comme chercheurs ou bénéficiaires, notamment parce que la recherche appliquée doit envisager le jeu des acteurs, la faisabilité des résultats et les préconisations susceptibles d'être formulées.

- **Privilégier la « capacité » des personnes et l'approche intégrée des besoins**

À côté de la démarche qui consiste à revisiter les partenariats entre chercheurs et développeurs, il y a un champ d'investigation sur lequel les opérateurs, souvent trop spécialisés dans leur domaine, ne se penchent pas suffisamment. C'est celui de la nécessité de changer le regard porté sur le traitement des différentes facettes de la pauvreté, avec la prise en compte de l'accompagnement social, de l'éducation, de la formation professionnelle, de l'emploi, en y associant à chaque fois, les autres facettes de ce qui fait de chaque personne un tout (Sen, 2000). En combinant judicieusement des projets qui développent des actions dans le champ de l'éducation, de la formation professionnelle et de l'emploi, une démultiplication des effets des actions menées peut en résulter. Il ne s'agit pas, pour autant, de se contenter de projets qui revendiqueraient ce type d'approche en combinant, sur un même territoire, des

actions qui relèvent d'une pluralité de domaines, sans se soucier des effets de son application aux personnes elles-mêmes. Ainsi, la première des préoccupations à laquelle il est nécessaire de répondre, c'est celle des bénéficiaires et de la manière de les soutenir, en répondant à leurs besoins, par des actions combinées dans les secteurs de l'éducation, de la formation, de la santé, de l'emploi ou de l'accompagnement social. Il faut éviter que, sous prétexte d'avoir une approche intégrée à l'échelle d'un territoire, l'approche intégrée au niveau des personnes soit négligée. S'il faut insister tout particulièrement sur ce point, c'est précisément parce qu'il existe à ce jour des opérateurs du développement, qui, lorsqu'ils bâtissent un projet, ou rendent des comptes de leurs actions auprès d'un bailleur, comptabilisent le nombre de bénéficiaires de ce qu'ils ont engagé dans l'accompagnement social, les activités d'alphabétisation ou l'accès aux soins, sans préciser si ce sont les mêmes personnes qui ont pu bénéficier d'une partie ou de la totalité de ce qui est proposé. Cette information vise à satisfaire les attentes du bailleur, en témoignant du grand nombre de personnes concernées par ce qui a été fait, mais elle ne dit rien du souci primordial de la satisfaction de l'ensemble des besoins des personnes concernées.

- **Penser le transfert et la pérennisation de l'action**

Ce point est assurément le casse-tête sur lequel la coopération internationale ne cesse de buter depuis que l'aide au développement existe. Comment en effet, engager des programmes de lutte contre la pauvreté, en sachant que l'accompagnement des plus démunis ne peut être résolu à l'échelle de la durée d'un programme ? Comment s'assurer que le relais puisse être pris par des services éducatifs, sociaux et économiques dans des pays où les moyens humains et financiers sont largement déficients ? C'est donc tout le problème du transfert de ce qui est initié qui est posé ici. Pendant longtemps, certains opérateurs ont pu imaginer qu'en renforçant les aptitudes intellectuelles et manuelles des populations et en améliorant leurs conditions de vie, celles-ci seraient ensuite en capacité de s'autonomiser et de se responsabiliser, au point de ne plus avoir besoin d'une aide publique. Ce leurre est toujours présent. C'est

donc bien la manière de penser le relais qu'il faut privilégier, c'est un point essentiel, épineux, difficile à traiter qui suggère ici que l'acteur public, aussi difficile soit-il à gérer dans certains contextes, ne soit pas oublié dans cette action, sous prétexte qu'il freine ou paralyse l'avancée d'un programme.

L'approche territoriale pour repenser l'action

La prise en compte du territoire se pose de manière cruciale. Les questions du pourquoi et du comment sont alors opportunément posées.

Pour répondre au pourquoi, il y a, de toute évidence, la nécessité de prendre en compte les spécificités locales, parce qu'elles constituent la matière première d'un projet qui doit s'adapter aux réalités du terrain. Elles concernent aussi bien les modes d'organisation de la famille ou de la communauté, que les relations entre acteurs économiques, les modes de gouvernance ou les rapports de force entre les acteurs. Autant de dimensions du fonctionnement de toute société que l'on ne peut évincer de la réflexion à mener sur le territoire d'intervention, si l'on veut éviter de produire un projet « plaqué », déconnecté des besoins et des réalités des bénéficiaires.

À côté de l'observation des spécificités, indispensables à la compréhension du contexte dans lequel tout projet doit s'élaborer, il apparaît également nécessaire de privilégier le territoire, notamment parce qu'il peut permettre de penser un modèle de développement qui favorise l'émergence d'une économie de proximité, répondant d'abord et avant tout aux besoins des populations locales. Il est opportun de penser aux filières de production agricole, artisanale et de services, concentrées sur les spécificités locales, mais aussi à la prise en compte des besoins de ceux et de celles qui y vivent, dans un contexte mondialisé cherchant à promouvoir un développement durable, plus proche des populations et plus respectueux de l'environnement. L'approche territoriale facilite l'application d'une approche intégrée pour au moins deux raisons :

- La première consiste à penser que les échelles spatiales de petite dimension – le village, la ville ou l'agglomération – répondent mieux aux exigences d'un repérage fin et minutieux des différentes catégories de besoins et de problèmes des populations.
- La seconde conduit à penser que les solutions à mettre en œuvre sont d'abord et avant tout locales. Une telle perspective ne doit pas laisser penser que la promotion d'un développement endogène et fermé s'appuie uniquement sur le potentiel d'un territoire. Il s'agit, au contraire, de partir des besoins et des réalités locales pour mieux inscrire la dynamique des « lieux » dans les contextes nationaux et internationaux. Il s'agit alors de revenir sur la désormais célèbre formule « *penser global, agir local* », que l'on peut appliquer au champ spécifique de la lutte contre la pauvreté. C'est une manière intéressante et pertinente d'envisager une réflexion transversale, a priori plus difficile à mettre en œuvre à l'échelle macrospatiale parce qu'il faut l'articuler à ce qui s'observe et se développe à un niveau spatial supérieur.

À la seconde des questions, celle qui concerne la manière de s'y prendre, il n'existe pas de recettes toutes prêtes. Les facettes de la lutte contre la pauvreté sont nombreuses, mais il est intéressant d'étudier celle de l'emploi et de la manière de l'articuler au territoire. Une des pistes de l'accompagnement économique passe certes par la formation professionnelle, le microcrédit, le don, et d'autres mécanismes, mais quand le contexte le permet, il est important d'envisager cet accompagnement en parallèle à la valorisation de filières économiques déjà existantes ou potentiellement exploitables. À ce jour, les projets développés sur le terrain s'inscrivent essentiellement dans deux directions totalement distinctes l'une de l'autre.

- La première consiste à accompagner les individus vers l'emploi, sur la base du salariat ou de la gestion de la petite entreprise. Sur ce point, il existe à ce jour, des expériences très intéressantes, conduites par des ONG, qui ont su trouver les moyens de travailler avec les populations démunies des quartiers d'habitat précaire ou des zones rurales. Des populations

souvent analphabètes ou illettrés, à qui l'on propose un programme de mise à niveau académique, puis une formation professionnelle, avant de bénéficier d'un accompagnement personnalisé vers l'emploi, en partenariat avec les services de l'État ou des ONG locales qui prendront le relais de l'action lorsqu'ils seront en capacité de le faire. Parmi les services relatifs à l'emploi, l'accompagnement vers l'embauche dans les entreprises locales ou l'aide à l'installation personnalisée, via le microcrédit, en partenariat avec les institutions de micro-finance présentes sur place, sont envisageables et souhaitées.

- La seconde s'inscrit dans une perspective totalement différente. Il s'agit de venir en appui à des filières de production territorialisées, comme celles du karité, du cactus et de l'arganier dans le domaine agricole, ou comme celles du cuir ou du bois, dans le domaine artisanal. Il y a également à soutenir certaines filières d'élevage et à valoriser des produits laitiers en Afrique et en Asie, à l'exemple de l'initiative de la Gramen Bank.

Voilà donc deux manières d'accompagner l'emploi dans le cadre de dynamiques économiques assurément différentes, dont les effets néanmoins conjugués pourraient être porteurs d'effets vertueux. C'est pourquoi, il est essentiel de travailler la piste de l'articulation et de la combinaison entre ces deux orientations, pour faire en sorte que les personnes les plus démunies, notamment en milieu urbain, évitent le problème évoqué en amont, celui d'entrepreneurs qui font parfois tous la même chose, et qui, de fait, se trouvent confrontés à une vive concurrence, et donc aux difficiles débouchés de leurs produits. C'est probablement sur ce point que se situe un des enjeux les plus importants de l'appui à l'emploi et aux dynamiques économiques territoriales des espaces en difficulté.

Il faut aider les populations à entreprendre ou à s'employer, en soutenant énergiquement les systèmes productifs locaux. Combien de filières artisanales, industrielles et de services, pourraient être ainsi accompagnées pour une meilleure valorisation des savoir-faire traditionnels, l'amélioration des systèmes de production, la démultiplication des réseaux de commercialisation, l'essor des services aux personnes, tout

en permettant aux acteurs économiques les plus démunis de trouver leur place dans l'ensemble de ces modes d'organisation économiques. Une telle perspective nécessite de repenser les approches de l'aide à l'emploi, les formes d'accompagnement des acteurs et des entreprises, mais aussi de faire un immense travail sur la compréhension et la valorisation des spécificités locales.

En conclusion, les enjeux de l'approche territoriale pour lutter « autrement » contre la pauvreté sont non seulement essentiels au regard d'un avenir à moyen et long termes, mais aussi étonnamment urgents au regard de la situation actuelle de notre planète. Pour un grand nombre de pays en développement, engagés dans la mondialisation, mais de manière plus modérée que les pays riches ou émergents, la perspective de limiter les erreurs de direction sur le chemin parcouru jusqu'à aujourd'hui, pour entrer plus rapidement et plus efficacement dans l'ère d'un développement économique et social fondé sur la proximité, est prometteuse. Il existe même une chance de sortir du marasme économique pour certains pays « *pauvres* », si la communauté internationale et les bailleurs de fonds comprennent que le scénario territorial est sans doute le plus efficace, au moins au départ d'un processus de développement.

Aujourd'hui, les scénarios proposés manquent singulièrement de diversité, de désintéressement et donc d'un regard plus conforme avec les solidarités indispensables que justifie la nature humaine. L'appel à la démarche scientifique pour sortir de la lecture dogmatique du développement et de ses effets constitue une impérieuse nécessité. Il s'agit bien de privilégier l'observation des expériences « *au cas par cas* », pour refonder les projets et les politiques sur la base de ce qui a réussi ou échoué. Il s'agit également de promouvoir une relation plus systématique et une coconstruction permanente entre recherche et action pour faciliter le caractère réaliste et opérationnel des préconisations issues des résultats des travaux scientifiques.

Enfin, la prise en compte des spécificités locales conduit à privilégier l'approche territoriale du développement. Une investigation socioanthropologique est indispensable (Sardan, 1995 ;

Sardan, Academia, 2012), notamment pour mieux décrypter la subtilité du fonctionnement des sociétés locales, mais aussi pour éviter ce qui nuit féroce­ment à l'aide au développement depuis plus d'un demi-siècle, à savoir la mise en œuvre de projets inadaptés aux besoins et aux réalités de ceux et de celles qui en sont pourtant les premiers bénéficiaires. À vouloir imposer notre perception du développement et du progrès, c'est bien ce décalage entre l'œuvre qui se veut bienfaitrice et les besoins réels des populations concernées qui est à l'origine des erreurs les plus flagrantes de l'utilisation de l'aide internationale. C'est donc sur la base de l'application d'une réflexion territoriale de la pauvreté qu'il est indispensable de refonder l'avenir de la coopération internationale.

NOTES

- 1 Source : Indicateurs de développement dans le monde (WDI), 2008, Banque mondiale.
- 2 L'aide publique au développement, qui était de 36 millions de dollars en 1960 (en dollars constants 2009), est passée à 133,5 millions de dollars en 2011 (dernières données disponibles mises en ligne sur le site de l'OCDE), soit une APD multipliée par 3,7 en termes de volumes, en l'espace de 50 ans, mais une chute « régulière », proportionnellement à la richesse produite : de 0,49 % du RNB en 1960 à 0,31 % du RNB en 2011, soit une baisse de 0,17 % du RNB des pays du Comité d'Aide au Développement.
- 3 Nous reviendrons plus loin sur les éléments de ce débat.
- 4 Le Laboratoire d'action contre la pauvreté Abdul Latif Jameel (J-PAL) a été créé en 2003 au Massachusetts Institute of Technology (MIT, Cambridge, USA) par Esther Duflo. Il dispose également à ce jour de bureaux régionaux hébergés par des universités locales en Europe, Amérique latine, Asie du sud et Afrique.
- 5 Cette définition de la Banque mondiale date de 2008. Elle succède au seuil de 1 dollar par personne et par jour qui avait prévalu jusqu'alors.
- 6 Esther DUFLO, BANERJEE Abhijit V., *Repenser la pauvreté*, Seuil, Paris, 2012, p. 48
- 7 Si le fait de « donner » semble peu questionner ceux et celles qui se mobilisent, les interrogations et les craintes semblent par contre réelles à l'égard de la « bonne » utilisation des dons dont les organisations internationales se trouvent bénéficiaires.
- 8 À titre d'illustration, dans *The End of Poverty: Economic Possibilities for Our Time* (2005), Jeffrey Sachs pense que si les pays riches portaient le montant de leur aide à 195 milliards de dollars en 2015, la pauvreté pourrait disparaître d'ici 2025.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- « Protection sociale au Sud : les défis d'un nouvel élan », *Alternatives Sud*, vol. XXI, éd. CETRI-Syllepse, Louvain-la-Neuve, 2014
- ALVERGNE Christel, *Le défi des territoires. Comment dépasser les disparités spatiales en Afrique de l'Ouest et du Centre*, éd. Karthala-PDM, Paris, Cotonou, 2008
- AYDALOT Philippe, *Dynamiques spatiales et développement inégal*, éd. Economica, Paris, 1976
- BANERJEE Abhijit V., DUFLO Esther, *Repenser la pauvreté*, éd. du Seuil, Paris, 2012
- BATEMAN Milford, *Why Doesn't Microfinance Work? The Destructive Rise of Local Neoliberalism*, 2010
- BOILLOT Jean-Joseph, DEMBINSKI Stanislas, *Chindiafrique. La Chine, l'Inde et l'Afrique feront le monde de demain*, éd. Odile Jacob, Paris, 2013
- BOURGUIGNON François, *La mondialisation de l'inégalité*, éd. du Seuil, Paris, 2012
- CANEL Patrick, DELIS Philippe, GIRARD Christian, *Construire la ville africaine. Chronique du citoyen promoteur*, éd. Karthala, Paris, 2003 (1990)
- COURLET Claude, PECQUEUR Bernard, *L'économie territoriale*, éd. PUG, Grenoble, 2013
- DUBRESSON Alain, FAURÉ Yves-André, « Décentralisation et développement local, un lien à repenser », *Revue tiers-monde*, n° 181, 2005
- DUFLO Esther, *Le développement humain, Lutter contre la pauvreté I et La politique de l'autonomie, Lutter contre la pauvreté II*, éd. du Seuil, Paris, 2010
- EASTERLY William, *Les pays pauvres sont-ils condamnés à le rester ?*, éd. d'Organisation, Paris, 2006 (2001)
- EASTERLY William, *The White Man's Burden: Why the West's Efforts to Aid the Rest Have Done So Much Ill and So Little Good*, éd. Penguin, New York, 2006
- GABAS Jean-Jacques, *Nord-Sud : l'impossible coopération ?*, Presses de Sciences Po, Paris, 2002
- MATTEUDI Emmanuel, *Les enjeux du développement local en Afrique, ou comment repenser la lutte contre la pauvreté*, éd. L'Harmattan, Paris, 2012
- MICHAÏLOF Serge, *Notre maison brûle au Sud. Que peut faire l'aide au développement ?*, éd. Fayard, Paris, 2010
- « Les transformations dans le système de la coopération pour le développement », *Mondes en développement*, n° 165, 2014
- « La soutenabilité sociale dans les pays du Sud », *Mondes en développement*, n° 156, 2011
- MOYO Dambisa, *Dead Aid : Why Aid Is Not Working and How There Is a Better Way for Africa*, éd. Farrar, Straus and Giroux, New York, 2009
- NAVEZ-BOUCHANINE Françoise (dir), *La fragmentation en question : des villes entre fragmentation spatiale et fragmentation sociale ?*, éd. L'Harmattan, Paris, 2002

- PECQUEUR Bernard, *Le développement local*, éd. Syros, Paris, 2000 (1989)
- PECQUEUR Bernard et ZIMMERMANN Jean-Benoît (dir), *Économie de proximités*, éd. Hermès-Lavoisier, Paris, 2004
- PIKETTY Thomas, *Le capital au XXI^e siècle*, éd. du Seuil, Paris, 2013
- RAHNEMA Majid, *Quand la misère chasse la pauvreté*, éd. Fayard-Actes Sud, Paris, 2003
- RIST G., *Le développement, histoire d'une croyance occidentale*, Presses de Sciences Po, 2010
- ROSANVALLON André, *La gestion des opérations d'aide au développement*, éd. L'Harmattan, Paris, 2011
- SACHS Jeffrey, *The End of Poverty. Economic Possibilities for Our Time*, éd. Penguin Press, New York, 2005
- SARDAN (de) Jean-Pierre Olivier, *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*, éd. APAD-Karthala, Paris, 1995
- SARDAN (de) Jean-Pierre Olivier, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Academia-L'Harmattan, Louvain-la-Neuve, 2012
- SEN Amartya, *L'idée de justice*, éd. Flammarion, Paris, 2010
- SEN Amartya, *Repenser l'inégalité*, éd. du Seuil, Paris, 2012 (2000)
- SEVERINO Jean-Michel, CHARNOZ Olivier, *L'aide publique au développement*, coll. Repères, éd. La Découverte, Paris, 2007
- SEVERINO Jean-Michel, DEBRAT Jean-Michel, *Idées reçues sur l'aide au développement*, éd. Le Cavalier bleu, Paris, 2010
- STIGLITZ Joseph E., *Le prix de l'inégalité*, éd. LLL, Paris, 2012
- STIGLITZ Joseph E., *La grande désillusion*, éd. Fayard, Paris, 2002
- YUNUS Muhammad, JOLIS Alan, *Vers un monde sans pauvreté*, éd. Lattès, Paris, 2006 (1997)

Emmanuel Matteudi est enseignant-chercheur, maître de conférences, spécialiste de la sociologie du développement et membre de l'UMR-PACTE (Université de Grenoble). Son dernier ouvrage est : *Les enjeux du développement local en Afrique, ou comment repenser la lutte contre la pauvreté*, Paris, L'Harmattan, Coll. Les humanités, 2012.



Au cœur de la yourte. Photo Louise Lelièvre

LA MONGOLIE, PROCHAIN ELDORADO TOURISTIQUE ?

par Louise Lelièvre

« Qui boit l'eau d'une terre étrangère
doit en suivre les coutumes. »

Proverbe mongol

La nuit s'éclipse doucement tandis que nous sortons de la yourte, emmitouflées dans nos couvertures. Seules au milieu des steppes, avec pour seul décor quelques yourtes et des troupeaux de moutons encore endoloris par la nuit, nous admirons le soleil qui se lève sur cet endroit immense, où le silence règne. Pas un bruit. C'en est presque effrayant. La première route goudronnée est à des kilomètres tout comme le premier village – regroupement de yourtes et de cabanes en bois. Arrivées avec un chauffeur mongol, nous serions bien incapables de retrouver notre route pour rentrer à Oulan-Bator, la capitale où nous avons posé nos valises de profs pour quelques mois. Quel plaisir que de s'emplir les poumons d'air pur. Bien qu'il fasse très froid, chaque moment hors de la ville est attendu avec impatience. Nous savourons cet instant unique.

Tandis que la campagne est parmi les plus sauvages du monde, que les gens y vivent encore traditionnellement, sans eau courante et souvent sans électricité, la capitale Oulan-Bator se développe à une vitesse phénoménale. On peut y compter les grues à loisir et en dénombrer plusieurs dizaines le long de certains axes. Ces bras d'acier articulés s'arrêtent quelques heures durant la nuit pour reprendre un rythme effréné dès le lever du jour. Toujours plus haut, toujours plus beau, toujours plus cher ? Les buildings poussent comme des champignons dans le centre-ville où s'installent petit à petit des enseignes du luxe mondialement connues qui se frottent les mains sur

le marché naissant. D'un autre côté, ce n'est malheureusement pas un mythe, des sans-abri cherchent un peu de chaleur dans les canalisations en plein hiver et les quartiers périphériques repoussent sans cesse les limites de la ville malgré le manque d'infrastructures adaptées. Vivre à Oulan-Bator contraste avec la douceur de vivre des campagnes. Le rythme y est fatigant. Les journées se ressemblent toutes, rythmées par la circulation infernale, les pics de pollution, les chantiers omniprésents partout dans la ville. Bien loin du silence de ce matin-là, radieux et doux malgré le froid qui dépose une fine pellicule de gel sur nos couvertures alors que nous admirons la lune se retirer pour laisser place au soleil.

Historiquement nomades, beaucoup des Mongols que j'ai rencontrés aimeraient vivre à la campagne, avoir une famille et un troupeau, vivre simplement. Mais aujourd'hui, le développement de ce pays qui se cherche offre davantage de travail en ville. De plus, beaucoup de jeunes succombent à l'attrait d'une vie plus confortable, avec ordinateur, voiture et loisirs à foison. Comment les blâmer? Fiers de leurs racines et de leur culture, les Mongols n'en oublient pas pour autant que le monde avance, et ils se donnent maintenant les moyens de l'avoir à portée de main. De plus en plus d'entreprises internationales s'installent en Mongolie, avec pour objectif affiché d'exploiter les richesses de ce pays qui a longtemps été sous la coupe de la Chine puis de l'ex-URSS. Saura-t-il s'imposer cette fois-ci? Face à cette nouvelle forme d'autorité représentée par les marchés financiers? Le pays du Ciel bleu va-t-il savoir

Oulan Bator
en hiver.



gérer son immense potentiel seul? Rien n'est moins sûr. Il y a malheureusement trop d'exemples de pays à fort potentiel qui se sont laissés submerger par les aides extérieures sans pouvoir se défaire de cette tutelle ensuite... D'un autre côté, la fierté nationale et le caractère des Mongols les aideront peut-être à préserver leur intérêt.

Loin de ces préoccupations économiques, la vie suit son cours loin des villes. Le ciel est toujours bleu et maintenant que le jour s'est levé, nous marchons le long d'une rivière encore à moitié gelée. Le silence a laissé place au doux bruissement de l'eau qui se fraie un chemin entre les blocs de glace qui fondent doucement. La rivière est gelée plusieurs mois durant l'année, l'eau n'y coule pas toujours et l'eau sous forme liquide dans la nature pendant l'hiver est rare. Plus qu'un plaisir visuel et auditif, l'eau qui coule est synonyme de réchauffement des températures. Petit à petit, nous pourrions ôter les nombreuses couches de vêtements qui nous permettent de supporter l'hiver mongol. Le givre qui recouvre le sol craque sous nos pas, les rayons du soleil se fauflent entre les branches des arbres nus et nous réchauffent timidement le visage. Des chevaux boivent au bord de la rivière. Plus loin, des vaches errent à la recherche d'herbe. De grands oiseaux font leur apparition dans le ciel sans nuage. D'un bleu parfait.

La nature. Pure. Dans toute sa splendeur. Voici ce que nous recherchons en Mongolie. Il est possible de ne pas croiser âme qui vive pendant des jours entiers. Il est possible de traverser le pays à cheval sans croiser de routes pendant des semaines. Il faut une vingtaine d'heures de train pour rallier la Chine à la Russie en traversant la Mongolie et s'il fallait estimer le

L'eau qui coule
est synonyme
de réchauffement
des températures.





Oulan-Bator, un jour sans pollution.



Les steppes enfin vertes et fleuries, juin 2014.

temps pour une traversée d'est en ouest en voiture, il faudrait aussi parler en semaines. Grand comme trois fois la France et peuplé de 3 millions d'habitants, ce pays n'a pas fini de séduire les amateurs de nature. Un retour vers ce que nous n'avons pas connu. Des paysages totalement vierges.

Face à nous, la rivière. Au loin, des petites montagnes qui n'en sont pas moins sauvages. Derrière nous, des steppes. Sans fin. Les fleurs sauvages ne vont pas tarder à tapisser le sol de mille couleurs. Par endroits, la blancheur des edelweiss si rares en Europe. Nous marchons sans perdre de vue la yourte qui nous sert de repère. S'égarer pourrait être fatal. Notre escapade matinale terminée, nous regagnons la yourte pour y déguster un thé au lait comme à notre habitude, à la campagne comme à la ville. Au cœur de l'hiver, on y rajoutera du beurre ou des morceaux de viande pour augmenter la richesse de la boisson. Nos mains accueillent avec régal les tasses brûlantes que nous portons à nos lèvres sans attendre. Le feu si précieux danse dans le poêle alors que notre hôte nous offre des buzz, sorte de raviolis au mouton. De la farine, de l'eau, de la viande, du sel. Nos papilles s'habituent doucement au goût si fort de la viande mongole.

Le bétail, chevaux, yacks, chameaux, moutons et brebis qui font partie du paysage sont vitaux, tant pour leur laine que pour leur lait et leur viande. La vie est rude à la campagne, où tout est à faire pour se nourrir et vivre au quotidien. Bien loin des supermarchés de la ville, c'est pourtant une vie qui intéresse encore beaucoup de Mongols, libres et indépendants, qui ne sont pas prêts à sacrifier leurs grands espaces pour être confinés en ville. S'il y avait plus de travail à la campagne, les villes seraient certainement davantage

Le Blue sky,
un des buildings
monumentaux de
Oulan-Bator.



délaissées, mais comment vivre correctement de son élevage quand les frontières s'ouvrent aux pays voisins exportant leurs produits bon marché?

Alors que notre hôte selle les chevaux, nous boutonons nos delts¹ qui nous protègent du vent et du froid. Les motifs verts, bleus ou encore orangés ajoutent une touche de couleur aux paysages encore pâles de la fin de l'hiver. Bientôt les steppes verdissent, mais pour le moment, seul le bleu du ciel se démarque et se remarque. Les chevaux hennissent et nous enfourchons nos montures le temps d'un après-midi. Il ne nous faudra pas plus de temps pour comprendre l'attrait de la campagne sur les Mongols. Liberté. Nous longeons la rivière pour la traverser sur un bras moins profond. Le vent souffle dans nos cheveux, nos oreilles picotent et rougissent. Bien peu s'en faut pour que les chevaux partent dans un galop passionné. Nous ne cherchons pas à contrôler quoi que ce soit, ce serait peine perdue. On se laisse porter par le rythme de la course. Enivrant. Aucun obstacle n'arrête les chevaux au triple galop. Pas une barrière, pas un mur, pas une propriété privée, pas une route. Des steppes à perte de vue, des collines au sommet desquelles un ovo², des troupeaux au loin. La sueur goutte sur l'encolure des chevaux qui semblent être infatigables. On arrive presque à comprendre d'où les guerriers de l'armée de Genghis Khan tiraient leur courage. On se sent puissant et inaccessible.

Partir en Mongolie, c'est se confronter à un monde en mouvement. C'est prendre conscience le temps d'une immersion – de quelques jours ou de quelques mois – des différents systèmes qui cohabitent aujourd'hui. Il existe encore bien des endroits sur terre où la nature régit le quotidien, où l'Homme n'a pas

Yourtes
à Terelj.



encore posé une empreinte négative irrémédiable sur le cours des choses. La Mongolie semble en faire partie. S'y arrêter, c'est prendre le luxe du temps, c'est s'accorder un moment sans emploi du temps, sans montre. Essayer de suivre un programme est voué à l'échec si l'on évite les organismes touristiques qui cherchent maintenant un bon juste milieu entre respect des traditions locales et attentes des touristes. Si ce n'était pas le cas, on dénombrerait bon nombre d'avions manqués à l'aéroport Genghis Khan d'Oulan-Bator.

Dans le film *The Mongolian Balance*, de Antonin Lechat, le défi qui se pose aujourd'hui en Mongolie apparaît de manière évidente. Comment gérer un patrimoine si riche de traditions, de coutumes d'éleveurs nomades quand les terres qui font vivre ces traditions recèlent de trésors miniers ? Comment résister au rêve d'un confort en ville quand on vit à la campagne par moins 40 degrés en hiver, dans une yourte de quelques mètres carrés avec une famille entière ?

Au détour d'une colline, nous apercevons notre yourte. Les chevaux sont repassés au pas, nous sommes nous aussi fatiguées par l'air mongol. Nous savourons ces derniers instants de solitude, loin des embouteillages d'Oulan-Bator, avant de grimper dans la jeep qui nous ramènera sur les sentiers battus, puis sur un des rares axes routiers correctement goudronnés. Nous voudrions figer le temps, oublier nos obligations, rester à la campagne, y vivre de l'élevage et de petits travaux manuels comme le font encore les Mongols qui le peuvent. Mais même si ces quelques jours loin de tout étaient merveilleux, serions-nous capables de vivre aussi simplement ? Après avoir vécu « à l'occidentale » ? Rien n'est moins sûr. Un pincement au cœur, nous disons au revoir à nos hôtes et prenons le chemin du retour. Nous disons au revoir aux steppes, aux collines rocheuses et aux rivières transparentes. Une chose est certaine cependant, nous reviendrons.

Dans la Mongolie que j'ai découverte pendant sept mois, il m'a semblé que le défi du ministère du Tourisme est et sera de protéger et de conserver traditions et écosystème tout en les faisant découvrir aux touristes étrangers de plus en plus nombreux. Quel tourisme développer alors ? Quelles infrastructures ? À ce jour, le tourisme se développe sous différents aspects, et bien que de

nombreux organismes soutiennent un tourisme équitable, les projets de complexes grands luxe posés au milieu des steppes font aussi partie du paysage. Le musée national de Mongolie propose une collection fascinante sur la culture et les traditions mongoles. Hors des musées, il appartient aux Mongols de préserver les traditions vivantes dans les foyers, à la campagne comme à la ville, pour que ce patrimoine vivant si riche ne se perde pas avec les générations futures. À nous également, Occidentaux, touristes de tout bord, de faire de notre mieux pour ne pas dénaturer ces traditions en en faisant uniquement un objet touristique et commercial.

NOTES

- 1 *Dels* : longs manteaux traditionnels.
- 2 *Ovo* : monticule de pierres utilisées lors de rituels chamaniques ou bouddhistes en Mongolie.

Louise Lelièvre vient de terminer ses études pour l'enseignement du français langue étrangère. Curieuse depuis toujours, elle vit principalement à l'étranger, entre études, travail et voyages. Elle a passé sept mois en Mongolie et a profité de l'occasion pour rentrer en France en train par l'Asie centrale.



Photos François Bernard

YÖRÜK, CEUX QUI MARCHENT

par François Bernard

À peine la Mongolie avait-elle ouvert ses portes que j'avais cherché à m'y engouffrer.

J'y avais appréhendé le poids du temps. Je m'étais saoulé de l'égarément que procurent les déserts. J'avais profité du silence des yourtes et partagé de nombreux bols d'Aïrak¹.

Et ce jour-là, devant mes yeux, dans le village de Yukari Tirtar Köyü en Turquie, chez le vieux Mevlüt, un tapis accroché au mur avait stoppé net mon attention. Les mailles en laine grossière montraient dans un style naïf une yourte, des chevaux, des chameaux et des moutons. L'odeur des troupeaux et du lait fermenté m'était revenue.

— Dede (c'est ainsi que l'on nomme un grand-père), viens me voir, dis-moi, c'est quoi ce tapis, d'où vient-il ?

— Ma mère l'a fait, c'était notre campement, c'était comme ça !

Je savais que le peuple turc était venu des plaines d'Asie centrale. Depuis ce voyage en Mongolie, j'avais remarqué, dans les gestes du quotidien et dans la disposition des objets usuels, des similitudes. Ce tapis venait confirmer sans équivoque l'origine mongole de Dede et de sa famille. Cette façon de manger autour d'un plateau, en cercle, assis à même le sol, en piochant dans le même plat, la baratte à beurre près de la porte, le poêle au centre, tout ce décorum était complètement nomade. Seulement voilà, ces scènes se déroulaient dans des maisons, avec des villageois qui étaient tous agriculteurs ou artisans, totalement sédentaires, dans un cadre sédentaire qui masquait leur origine, leur passé. Je voyais le vieux Dede semblable à un vieux d'Istanbul, venu de Grèce, de Bulgarie ou de Russie.

L'ébullition dans mon esprit était perceptible et Dede ajouta, comme s'il lisait dans mes pensées, les informations complémentaires que j'attendais.

— Cette histoire n'est pas ancienne, j'ai vécu ces campements, notre famille est Yörük, ça veut dire « ceux qui marchent », nous avons toujours nomadisé de la sorte avant de nous arrêter ici.

C'est moi qui ai construit cette première maison dans les années quarante et puis les autres ont suivi, c'est devenu le village que tu connais.

Et il poursuivit par ces mots :

— J'ai entendu dire que dans les Taurus des familles vivent encore dans la tradition, comme sur ce tapis qui te plaît tant.

Le lendemain, j'étais sur les chemins, sac au dos, à la recherche des nomades Yörük.

Pas de carte, mais une vague idée des reliefs susceptibles d'abriter des tentes.

Dans mon sac l'indispensable pour tenir plusieurs semaines : pain, olives et fromage. Le simple double toit d'une tente canadienne comme abri.

Les Turcs sont toujours surpris de rencontrer un étranger avec un sac à dos, se déplaçant à pied et qui plus est, en montagne...

Si la plupart des Turcs sont d'origine nomade, il n'en reste pas moins qu'ils sont toujours surpris de rencontrer un étranger avec un sac à dos, se déplaçant à pied et qui plus est, en montagne. C'est pour eux totalement incompréhensible et il ne peut s'agir que d'un clochard. Je le savais pour avoir rencontré quelques années auparavant les membres du Club alpin turc à Istanbul (homologues du Club alpin français) qui ne recensaient que cent cinquante membres sur toute la Turquie. Rares étaient donc les randonneurs et les alpinistes dans un pays de montagnes où l'altitude moyenne est de 1100 m !

Chaque traversée de village et chaque rencontre étaient en conséquence une épreuve. Il me fallait faire abstraction des regards suspicieux, parfois des insultes en « dégainant » un grand sourire. Dans une attitude franche et directe, je posais

toujours cette même question qui n'obtenait jamais de réponse, mais qui avait l'avantage de surprendre et de désarmer :

— Je cherche des bergers nomades, des Yörük, avec des chameaux ?

La première piste fut celle d'un garde forestier :

— À la sortie de cette forêt, un peu avant le sommet que tu vois là, il y a une petite vallée qui mène vers un *yayla*. Ils sont là.

Les *yaylas* sont de vastes plateaux d'altitude, perchés et cachés au creux des montagnes anatoliennes, offrant de riches

Je commençais à jubiler. Là un peu plus loin je trouverai un campement, un vrai. Il fallait que je prépare mes mots...

pâturages aux animaux et des campements faciles aux nomades.

Je commençais à jubiler. Là un peu plus loin j'allais trouver un campement, un vrai. Il fallait que je prépare mes mots, le contact risquait d'être encore plus difficile que dans les villages. Au loin des sonnailles, l'émotion montait. Il fallait faire très attention aux chiens, ces gros chiens Kangal, toujours agressifs, le cou entouré de colliers avec des clous longs et pointus aussi dissuasifs que leurs crocs préhistoriques, leurs babines retroussées et leurs grognements de bêtes monstrueuses. Ces chiens ne reculent pas, bien au contraire. Ils avancent, déterminés, et j'ai encore le souvenir d'une longue attente, un piquet de tente d'une main, une lampe frontale de l'autre, luttant pour garder la distance avec trois molosses, sauvé des crocs in extremis par le cri d'appel du berger.

Je lançai un juron, petite déception en voyant le campement. Des tentes bleues en coton, toutes de guingois, rafistolées de cartons ou de vieux éléments de tente traditionnelle, des tracteurs, de rares moutons, pas de vie apparente. Un sentiment de misère, même le chien qui prévenait de mon arrivée n'était qu'un ratier poussif. D'une des tentes sortit une femme, seule. Je n'avais eu d'autre choix que de la suivre. Sans un mot, elle entrouvrit du bras la porte de tissu, je fis quelques pas tête baissée et je m'assis naturellement face à cet homme très âgé qui m'avait guidé de ses yeux dans la lumière blafarde. Il avait un gros bonnet en laine, une longue barbe blanche. Assieds-toi dit-il, puis il m'observa en silence.

Sa femme apporta du thé, le temps se comblait lentement du cliquetis des cuillers et du thé brûlant supé du bord des lèvres. Le soir même, la tente s'était remplie. Un à un tous les hommes du campement étaient venus s'asseoir pour observer l'étranger que j'étais. Les présentations faites, j'expliquais ma recherche des nomades Yörük. Ils évoquèrent alors avec nostalgie le temps passé, les grands troupeaux, les tentes, les chameaux. Une tradition disparue avec le départ des jeunes sur la côte, préférant travailler dans les hôtels touristiques. L'argent y est plus facile, la vie moins rude.

J'expliquais
ma recherche
des nomades Yörüks.
Ils évoquèrent
alors avec nostalgie
le temps passé...

Une carte de Turquie posée au sol alimentait les commentaires sur les habitudes pastorales de chaque région. L'un des bergers pointa son doigt sur un massif.

— Là-bas tu vas trouver ce que tu cherches.

Il me fallait repartir quatre cents kilomètres à l'ouest. J'avais repéré un village au pied des montagnes, bien placé pour rayonner. Là dans une *lokanta*² de la place du marché, je posai ma question rituelle. Ahmet, le patron, connaissait des bergers qui descendaient de la montagne les jours de foire et prenaient chez lui une *mercimek çorbasi*, la soupe de lentilles au jus de citron qui fait office de petit-déjeuner. Sur un coin de la nappe en papier, il me dessina un plan qui me mènerait jusqu'à l'endroit où il pensait que leurs tentes étaient installées.

Après deux jours de marche, je tombai enfin sur un joli plateau herbeux, très vaste, avec tout au fond un campement. L'accueil y fut mitigé: deux hommes et une femme, des apiculteurs, m'acceptèrent avec réticence, dérangés dans leur isolement et troublés par ma présence. Comme souvent en montagne j'étais étonné de constater que ces gens, vivant pourtant plus de six mois de l'année en ce lieu, ne connaissaient la montagne que dans un rayon de dix minutes de marche autour du campement. Ils ignoraient totalement le relief ou la vie possible au-delà des cols ou des passages tout proches. Ils n'y étaient jamais allés et n'en avaient pas la curiosité. Je m'installai en voisin et ils m'invitèrent parfois à partager le repas. Quand je rentrais le

soir après de longues marches d'exploration de la montagne, ils écoutaient le récit de mes observations ou de mes découvertes. Pendant plus d'une semaine, je n'ai rien eu de bien intéressant à raconter. Je commençais à douter de la confiance que j'avais accordée aux bergers, au patron de la *lokanta*, bien trop loin de cette montagne pour en connaître quelque chose alors même que ceux qui y vivent en ignorent tout.

J'étais assis à un col, lisant le paysage pour l'inscrire en forme de carte dans ma mémoire. Quelques cailloux roulèrent du sommet tout proche, je me retournai et aperçus un homme qui se dirigeait vers moi, d'un pas rapide et habile, en silence, sans geste ni appels.

— Bonjour ! Comment vas-tu ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je cherche des nomades avec des chameaux, on les appelle des Yörük.

Cet instant marqua le début d'une grande amitié avec Esref, sa famille et sa tribu : les Yörük.

Esref était l'un de ces bergers à posséder encore des chameaux, pour la simple raison que son campement était dans un endroit totalement inaccessible, perdu au cœur des montagnes. Pour y arriver, il fallait emprunter un entrelacs de petites vallées escarpées que seule la marche permettait d'atteindre. En trente-cinq ans de sa vie, il n'avait le souvenir que d'un seul homme croisé auparavant dans ces montagnes. Cet isolement extrême était troublant et fascinant, d'autant plus que ces *yaylas* n'étaient qu'à quelques dizaines de kilomètres à vol d'oiseau d'hôtels abritant des hordes de touristes.

En trente-cinq ans de sa vie, il n'avait le souvenir que d'un seul homme croisé auparavant dans ces montagnes...

À de nombreuses occasions, j'avais discuté avec des voyageurs ou vu des films qui évoquaient des peuples de l'Himalaya dans des montagnes décrites comme des bouts du monde, mais où finalement depuis longtemps le lien avec les étrangers et la vie moderne étaient établis. Je pense par exemple au Ladakh. Ce nom sonne bien et certains savent l'utiliser pour vendre leurs aventures « aux confins du Ladakh inconnu ». Pourtant, ce fonds

de commerce largement utilisé a depuis bien longtemps rompu l'isolement de ces peuples.

C'était véritablement extraordinaire de savoir que nous étions seuls et qu'à aucun moment, nous ne serions surpris par l'arrivée d'une autre personne. J'avais le sentiment très fort, très égoïste, d'avoir trouvé un trésor dont personne d'autre ne réclamerait l'invention et dont je pouvais profiter pleinement, totalement libre. Un privilège exclusif.

Pendant plus de huit mois par an, Esref vivait là-haut, avec sa femme, ses deux enfants et sa mère. Une fois par mois, il



redescendait pour vendre quelques fromages et acheter du thé, du sucre et des légumes. Son temps, le jour comme la nuit, était occupé à mener le troupeau d'un versant à l'autre, d'un point d'eau à un coin d'herbe. Parcourir la montagne et puis s'arrêter et attendre. Suspendre le temps, observer, penser, ne rien faire. Repartir cent mètres plus loin, s'asseoir sur une pierre et recommencer.

Jamais je n'ai trouvé le temps long, bien au contraire. À chaque séjour, j'ai toujours eu l'impression d'avoir profité du temps, de l'avoir savouré, de lui avoir donné de la consistance.

Les chameaux étaient bien là, proches du campement, entravés. Je n'ai jamais su quelle est la race exacte de ces animaux : dromadaires pour n'avoir qu'une seule bosse, mais cousins du chameau de Bactriane pour leur carrure, leurs aplombs et leur laine épaisse. Ils donnaient une impression de puissance.

Ces chameaux peuvent porter pendant les transhumances jusqu'à quatre cents kilos, faire des étapes de trente ou quarante kilomètres d'un pas sûr dans des terrains montagneux extrêmement difficiles. Peu de bergers savent les mener, ils sont coléreux et lunatiques, les histoires de chargements écrasés ou éparpillés sont courantes et entretiennent la crainte.



Ces animaux sont devenus rares. Remplacés par le tracteur, ils ont perdu leur fonction d'animal de bât et sont maintenant recherchés et utilisés pour le combat.

Dans la petite tente noire destinée à la cuisine, Anne, la mère d'Esref (prononcer *ané*, nom donné à une grand-mère), préparait le repas. J'étais curieux de connaître le contenu de tous ces sacs qui constituaient leurs réserves. Outre la farine, les lentilles et les haricots secs, il y avait dans une peau de chevreau, le fromage. La peau vidée, nouée aux quatre pattes, formait une poche ouverte au niveau du cou. Dans un pot, le *tahana*, mélange de graisse,

de farine, de tomates séchées, d'oignons, de lentilles, de thym formant une pâte utilisée pour des soupes, des sauces. Sous un linge, les *yufkas*, les galettes de pain. Une bouteille de *pekmez*, pâte semi-liquide à base de pépins de raisins écrasés et de miel. Et puis le *hösmer*, une confiture de lait et d'œuf.

Anne avait soixante-quatorze ans, elle avait eu onze enfants, presque tous nés dans la montagne. Elle ne comprenait pas d'où je venais, je lui disais venir de l'Ouest, mais c'était impossible pour elle : selon sa géographie après Izmir la terre s'arrête.

La femme d'Esref, Sefika, s'occupait du lait depuis la traite jusqu'au fromage. Plus jeune que son mari, fille du berger d'un campement très proche, elle était parfois triste et pensive. Sa famille, ses amis, étaient tous dans la vallée. Comme beaucoup de Yörük dans cette région, ils avaient construit des serres et produisaient des tomates, abandonnant leur vie nomade au profit d'une vie de sédentaire. Sefika imaginait que ces vies ressemblaient à celles des personnages de feuilletons télévisés. Le peu qu'elle en savait la faisait rêver.

...Ces sociétés en marge perdurent malgré les agressions perpétuelles et le rejet systématique.

J'ai fait plusieurs séjours dans les *yaylas*. J'y suis toujours arrivé avec un plaisir immense et reparti avec beaucoup de regrets, comme si j'avais trouvé en ces lieux un équilibre qui me convenait. Cette rencontre et d'autres auparavant, avec les Mongols, les Touaregs, les Gitans m'ont interpellé. Au-delà de l'exotisme, c'est la question beaucoup plus perturbante du sens commun donné à nos vies. Ces sociétés en marge perdurent malgré les agressions perpétuelles et le rejet systématique. Je regarde souvent avec ironie les théories avant-gardistes des découvreurs de nouveaux modes de vie qui ne sont très souvent que de pâles copies de ce que les nomades vivent au quotidien.

Pas de poubelles dans les *yaylas*, tous les déchets sont organiques et retraités. La nourriture est de saison, produite à proximité, les techniques de conservation sont naturelles. Tout objet est utile et a une fonction, les transports répétés n'autorisent aucun superflu. Ces objets sont confectionnés à partir de matériaux tirés directement de l'environnement le plus proche et sont tous

recyclables. L'eau même si elle est abondante est utilisée avec parcimonie. Il en est de même du bois.

Les liens familiaux sont étroits, la notion de communauté est forte. Une place importante est donnée aux discussions, à la musique, autour d'un thé partagé, tout cela avec le sourire.

Dans un de ces moments, Esref m'a avoué avoir été embarrassé lorsqu'il m'a rencontré. Sa tente, le repas, le lit qu'il me proposait n'étaient pas dignes de ce que je représentais, de ce que j'incarnais : le monde moderne et civilisé. Il avait peur que je ne revienne pas.

Je suis revenu.



NOTES

- 1 *Aïrak* : alcool fermenté à base de lait de jument.
- 2 *Lokanta* : petit restaurant traditionnel.

François Bernard est né en 1961 à Angoulême. C'est le contact étroit avec la nature et le dénuement matériel des peuples nomades qui a toujours attiré François Bernard dans ses voyages. Première rencontre forte dans le Sahara avec les Touaregs puis ses pas l'ont amené en Turquie, en Asie et en Afrique. Pèlerinage avec les sâdhus indiens jusqu'à la source du Gange, à cheval en Mongolie à la rencontre des Tsatans ou partage du travail des porteurs de soufre du Kawa Ijen à Java. Il a appris la langue turque avant d'explorer les montagnes du Taurus à la rencontre des derniers nomades Yörük.



Photos Camille Szklorz

PORTFOLIO SIGNALÉTIQUE DU SAHEL

par Camille Szklorz (photographies)
Christian Caujolle (texte)

Le désert, évidemment, n'est pas une étendue vide. Au contraire, et sans même parler de la tradition des hommes qui le parcourent depuis des siècles, le désert regorge de preuves de présence humaine. Il est balisé de signes. Pas seulement des traces du passage de caravanes ou de véhicules que le vent effacera pour redonner leur élégance apparemment intouchée aux dunes mais de repères, installés là par l'homme et indiquant, sans le représenter, un point d'activité ou de fixation. Des vigies énigmatiques.

Série *Signalétique du Sahel*, 2013. C'est sur cette signalétique souvent constituée de déchets associés à des pierres que la photographe s'est penchée et attachée. Elle a inventorié d'énigmatiques totems qui nous évoquent la sculpture contemporaine, les « techniques mixtes » et les assemblages renvoyant au ready-made et aux nouveaux réalistes et elle nous les présente comme un résumé de son parcours. Comme un éloge, aussi, de sa façon de voyager, qu'elle qualifie joliment de « vagabondage ».

« Lorsque l'on prend le temps, on apprivoise l'environnement, on regarde autour de soi, on accumule les indices pour finalement réaliser que ces grands espaces sont habités », écrit-elle pour placer au cœur de son propos cette dimension éminemment photographique de son parcours, la temporalité. Foin du voyage organisé, du parcours minuté de monument en monument – et de cliché photographique en carte postale –, elle prend son temps, à vélo, gourmande d'espace, de liberté, de respiration et elle s'amuse à conserver trace de ces bornes bricolées qui attirent son œil et lui indiquent que, sans doute, près de là, il y a quelque chose à voir et quelqu'un, quelques autres, à rencontrer.

Sans formalisme, comme l'on ramasse les petits cailloux qui vous guident vers une surprise, elle remplit sa besace de voyageuse heureuse et curieuse, choisit son rythme, fait une pause, dialogue avec ces étranges sculptures utilitaires et poétiques.

Il s'agit là de l'une des plus jolies propositions de voyage, hors du temps, finalement : à tous les sens du terme, un jeu de piste.



Née en 1985, **Camille Szklorz** vit et travaille à Paris.

« Diplômée des Beaux-Arts de Valence, en 2011. Je décide de pousser plus loin les recherches de mon mémoire de fin d'études qui m'ont amenée à m'intéresser aux nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) en Afrique, entre débrouille, fabrication et créativité. De là je m'embarque sur une année d'exploration vagabonde à bicyclette, de Paris à Abidjan. »

<http://cargocollective.com/camilleszklorz>



Ses réalisations

Crocs de routes, édition d'un carnet de voyage artisanal, 2015

Un pas de côté, et le reste suivra, réalisation d'un film documentaire de 45 minutes, création d'une série de DVD sérigraphiée, 2015

Signalétique au Sahara & cyberconte, exposition photo & projection vidéo, Prix des Premiers Pas de l'aventure, Festival Le Grand Bivouac, 2014

Signalétique au Sahara, Les Rencontres photographiques d'Arles, lauréate du concours SFR Jeunes Talents, 2014



















L'exotique mouillage de la baie de Hanavave, à Fatu Hiva. Photos Cibeles Poggiali Arabe

FATU HIVA ET LE TROC AU SEIN DES MARQUISES

De l'ivresse au paradis,
entre les plaisanciers, le tourisme et la France

par Cibeles Poggiali Arabe

« L'île voisine, Fatu Hiva, est la plus excentrée de l'archipel, la plus australe, la plus tropicale, la plus pluvieuse. Poussés par les alizés du sud-est, les nuages ne rencontrent aucun obstacle pendant des milliers de kilomètres avant de se déverser sur l'île. »

Blaise Hofmann, *Marquises*, Zoé, Genève, 2014

Au Brésil, pendant que je me trimbalais sur mer et entre les vagues, mes cousins discutaient de la vitesse de croisière d'un voilier... et les paris allaient jusqu'à 60 km/h. Ils ont cru que c'était une blague quand, une fois arrivée à bon port, je leur racontais que notre vitesse de navigation atteignait les 9 km/h ! Effectivement, si un coureur moyen voulait se dégourdir les jambes du Panamá aux Marquises, il y arriverait sûrement avant nous.

Nous étions à Panama City, dernier arrêt avant de quitter la terre ferme et d'entamer le grand plongeon dans le Pacifique. Comme tous les ans, la traversée du Canal du Panamá marquait le passage de centaines de voiliers du monde occidental à celui des mers du Sud si longtemps fantasmées. C'était la fin du circuit de la Transatlantique et le point de départ de la *Transpacific highway*. Un tiers du monde à parcourir avant le début de la prochaine saison de cyclones, soit huit mois maximum. Il ne fallait pas tarder.

Il fallait surtout, s'approvisionner. La voie toute tracée consistait aussi à se lancer toutes voiles dehors dans les eaux parmi les plus isolées au monde, le tout au rythme des vents et des vagues, loin de la « civilisation » et des bons prix caribéens. Un vrai « hub » de bateaux en travaux et de navigateurs en courses, le Panama du Canal se gava ainsi d'énormes magasins de tout et de partout. Blanchis, lavés et repassés, les bateaux sont prêts, la saison est ouverte, et c'est parti pour la chasse à l'exotisme ! Celui des destinations, des envies et des objectifs à franchir.

Nous parcourions avec les tourdumondistes le bout de « route » le plus long de leur traversée. Après un arrêt aux Galapagos, environ 5 500 km et vingt-trois jours de mer nous séparaient des îles Marquises, notre archipel d'arrivée en Polynésie française. La première destination, ici, était guidée par la direction du vent, malgré le GPS, mais aussi par les récits de Robert Louis Stevenson. Ce dernier avait parcouru ces océans ainsi que la baie la plus belle au monde... On rêve tous des Marquises, et les marins ciblent plus spécialement la baie de Hanavave, sur l'île de Fatu Hiva.

Les voiliers
et le mouillage
de Hanavave
lors du passage
de l'Aranui 3.
Il ne manque plus
que le bateau
de la Garde
Nationale.



Fatu Hiva, porte d'entrée des Marquises

En 1595, partis du Pérou, l'Espagnol Alvaro de Mendaña et sa flotte de quatre vaisseaux atteignaient par hasard l'île de Fatu Hiva, après trente-six jours de mer. Aujourd'hui, depuis les Galapagos, les voiliers arrivent toujours avec aisance à l'extrémité la plus orientale et la plus australe des Marquises. On commence ainsi stratégiquement sa visite de l'archipel par Fatu Hiva. Par conséquent, nul besoin de revenir contre les alizés pour découvrir les fameuses falaises austères de l'île serties de leurs crêtes dentelées.

L'emplacement stratégique de Fatu Hiva (Archipel des Marquises) et de la baie de Hanavave pour les plaisanciers.



Longue de dix kilomètres et large de quatre, avec plus de 1200 mètres de haut, Fatu Hiva est aussi la première barrière des nuages depuis la côte sud-américaine. Cela lui confère le statut d'île la plus arrosée parmi les six îles présentes et quasi inhabitées de l'archipel. La moins peuplée, elle partage ses quelque 600 habitants entre le village de Hanavave, au nord, et celui d'Omoa, au sud, tous les deux situés dans de profondes vallées sous le vent de l'île.

Ayant mouillé dans la baie d'Omoa, et non pas aux îles Salomon comme il l'avait souhaité au départ, Mendaña se trouvait à l'inattendu site de Fatu Hiva devant faire face à une épineuse question. Les Ordonnances de Ségovie, émises vingt ans plus tôt, dictaient ceci : « *Interdiction de faire la guerre aux indigènes, de se mêler de leurs conflits, de leur faire du mal ou de leur voler quoi que ce soit. Obligation de prendre possession des terres, les nommer, s'informer des coutumes, croyances et ressources des îles. Possibilité de laisser un religieux volontaire. Obligation d'écrire chaque jour le récit fidèle des événements et revenir rendre compte.* » Des désagréments avec un

comité d'accueil digne de la tradition des Polynésiens, une main d'un vieillard en moins et treize insulaires morts feront office de bilan. Mendaña n'avait appliqué que les aspects les plus « intéressants » du code formulé par les Ordonnances, comme tant de ses collègues précédents, débarqués ailleurs dans ces mers lointaines, déjà parcourues ou qui restaient encore à découvrir et délimiter. Il n'aura pas quitté le bateau, risquant un mouillage trop houleux, et n'aurait pas tardé à continuer sa route.

Il trouva à l'île toutefois un nom : Isla Magdalena. Le jour de son arrivée, le 22 juillet, était celui de la Sainte Marie-Madeleine, et il voulut ainsi honorer la sainte. Ce fut aussi lui qui donna un nom à l'archipel tout entier : Las Marquesas de Mendoza, en l'honneur à la fois du vice-roi du Pérou qui avait financé son expédition et de sa femme officielle. Toute cette affaire relevait évidemment de la seule vision des Européens. Les insulaires, eux, continuaient à appeler leur île Fatuiva, ce qui signifie « neuf feuilles de cocotiers tressés », faisant référence aux neuf palmes qui, selon la légende, servirent à construire le toit de leur archipel, le Fenua Enata, ou Henua Enana, soit « terre des hommes »...

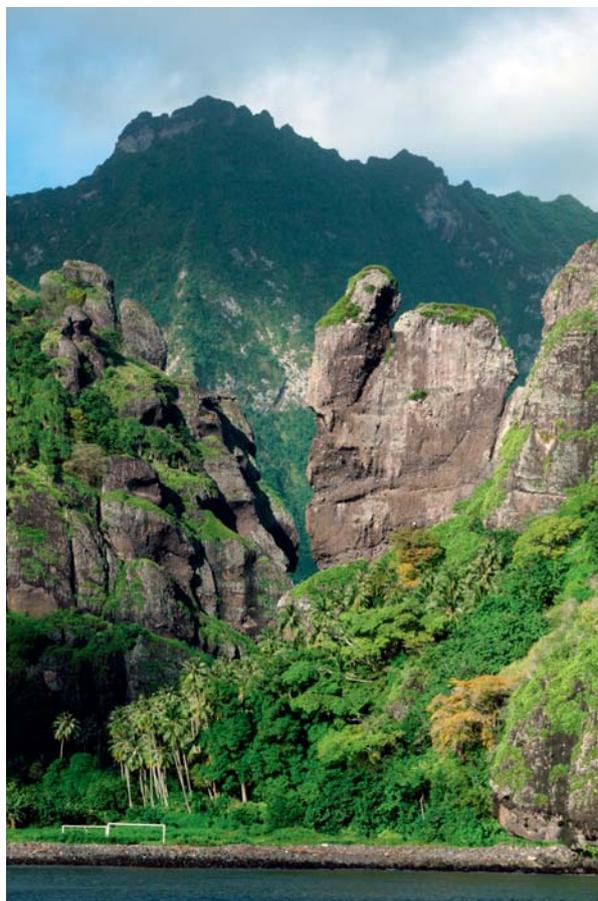
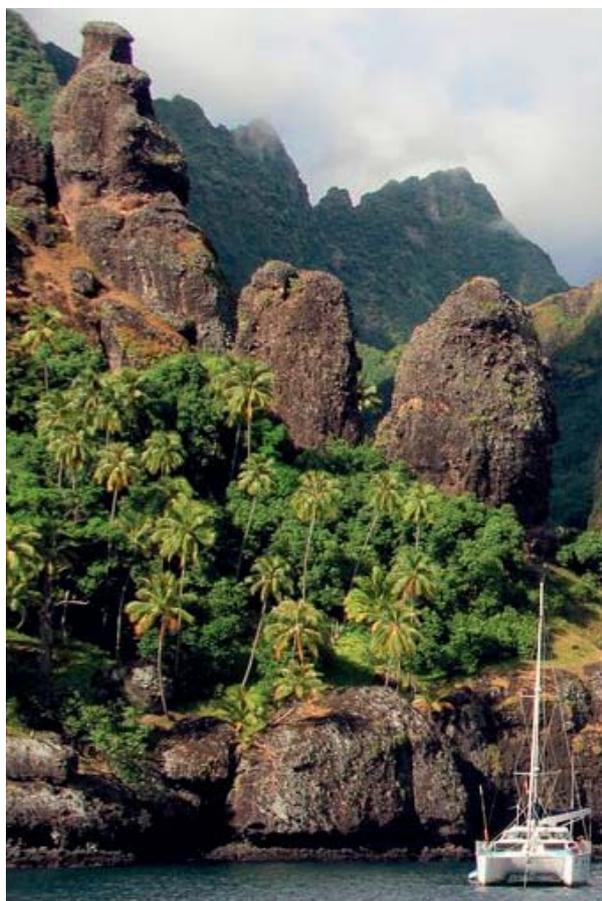
Nous avons choisi de faire notre entrée aux Marquises par Hiva-Oa, histoire de nous mettre en règle avec les innombrables papiers exigés par l'administration française – l'une de leurs « passions », semble-t-il, amenées jusqu'ici –, Fatu Hiva n'ayant pas de gendarmerie. Nous avons donc entrepris ce qui a fini par être le voyage le plus difficile avec notre bateau, du moins jusqu'à ce moment de notre histoire : le vent et les vagues d'en face, un boulon de la bôme en moins, une grand-voile rendue inutile. Une traversée qui devait initialement durer six heures s'est rallongée en treize heures de navigation. Et nous sommes arrivés dans la baie de Hanavave en pleine nuit. Éclairée par le diamètre limité de notre torche, la baie se dévoilait lentement à nous, et ce n'était qu'au petit matin que nous nous sommes réellement rendu compte où nous étions arrivés.

Les sommets environnants nous plaçaient dans un décor incroyable au milieu duquel un dédale de couloirs s'entrouvrait comme pour mieux nous laisser nous faufiler entre ces hauteurs.

Le vent s'engouffrait par la vallée d'en face dévalant sur le mouillage à vive allure... tandis qu'autour, d'énormes pitons basaltiques sortaient d'une terre couverte d'un mélange de vert aux tonalités multiples. Un de ces pitons attirait particulièrement notre attention : on dirait une femme à la tête voilée en train de regarder la baie par-dessus son épaule; il s'agit probablement de celle qui aurait donné le nom courant à cette Baie des Vierges. Par la suite, nous avons découvert que la lettre « i » avait été ajoutée plus tard par les missionnaires, troublés par l'immoralité des Espagnols ainsi entourés par des verges géantes !

Nous étions du côté nord de la baie. À cet endroit, la présence humaine n'était alors perceptible qu'à la vue de l'armature d'un poteau de but sur ce qui ressemblait bel et bien à un terrain de football. Cela dit, la sensation pour nous était celle d'être arrivés dans une île inhabitée, imposante, perdue au milieu du Pacifique... Nous-mêmes n'échappions pas à la séduction d'un imaginaire bien ancré dans nos esprits. En mer, en dépit de tout, nous n'étions pas totalement seuls.

Les verges
et la Vierge
dans l'entourage
du camping flottant
de la baie de
Hanavave.



Fatu Hiva, l'isolée : le fantasme du tourisme

Marins ou terriens, le touriste qui arrive à Fatu Hiva vient à la recherche de son côté sauvage et de sa déco inaccessible, fortement marquetés à l'intérieur et à l'extérieur de la Polynésie française, hier et plus encore de nos jours.

On arrive qu'en bateau à Fatu Hiva. Une première option se fait en 5 heures de *speed-boat* contre le vent en serrant bien fort son estomac ! Avec peut-être la chance qu'un Fatuhivain se retrouve à Hiva-Oa en train d'attendre une consultation médicale ou de chercher un ami de la famille. Une alternative plus sûre consiste à rejoindre les quelque deux cents touristes qui, quotidiennement, débarquent à bord de l'Aranui, un cargo de ravitaillement de l'archipel, à moitié aménagé comme navire de croisière.

D'autres options existent. Le deal pour une demi-journée sur place peut être trouvé avec le passage des grands paquebots cinq-étoiles, comme le Paul-Gauguin, localement arrimé. Le frettage particulier d'un bonitier à quelques bonnes centaines d'euros reste enfin une dernière option pour le touriste pressé. Une fois sur l'île, le transport entre les deux villages se fait, soit par la route de 17 kilomètres de long et en terre (en 4 heures de marche et avec 650 mètres de dénivelé, ou en expédition 4 x 4), soit par la mer, en un quart d'heure en *speed-boat*.

Toutes les trois semaines, tandis que l'Aranui se charge des barges remplies de *nonis* pour la peau des Américains, des *tikis* sculptés dans du bois de rose, des casse-cou au manche en rostre d'espadon, des piques pour les cheveux des touristes et des plats de toutes tailles pour les salons métropolitains, sur le quai, la muséification des villages est inscrit au programme des circuits touristiques... Des touristes aussi nombreux que les habitants de Hanavave débarquent à Fatu Hiva, l'île la plus luxuriante et éloignée des Marquises, et centre de l'artisanat marquisien : « Vous verrez des femmes frappant l'écorce de l'arbre à pain, de banyan, ou de mûrier sur des bûches. Elles le font ensuite sécher et les peignent avec des motifs marquisiens anciens pour faire leur fameuse étoffe de tapa. [...] Nous verrons des artistes préparer le *monoï*, l'huile de coco

parfumée à la fleur de Tiare, et l'umu hei, bouquet fleuri parfumé, une spécialité de Fatu Hiva. Des sculpteurs sur bois talentueux vous inviteront chez eux dans leur atelier et nous les verrons sculpter des lances et des bols aux détails complexes. » Le discours est bien rodé. Une industrie de production artisanale en plein air est attendue et l'île s'adapte...

Le même scénario et la même dynamique se mettent en place lors des passages des paquebots du style de celui du Paul-Gauguin. Du luxe en plus qui rajoute une note de parfum pour un public attendu et qui est en quête de culture traditionnelle et de coutumes locales. Toutes ces options, ou le manque d'options résument le manque de qualité des échanges qui se mettent en place. Le plaisancier « classique » n'est pas en reste, il représente plus de 20 % des touristes de l'archipel.



L'exposition touristique du tapa dans sa finition d'autrefois, utilisé comme vêtement. Ci-dessous, sa transformation pour répondre aux besoins des murs des maisons de la clientèle.



Fatu Hiva : la première dernière ressource

« Des bananes ? Non, je n'en ai pas. Vous savez, pour deux bouteilles de rhum je peux vous trouver beaucoup de bananes. » Ceci fut la réponse d'un habitant de Fatu Hiva quand, le voyant installé à une terrasse au toit rempli de régimes de bananes, nous lui avons proposé, sous forme de troc, trois poissons et un paquet d'affaires.

De mars à août, la population a bien compris que Fatu Hiva, et la baie de Hanavave en particulier, représente un goulot d'étranglement du flux migratoire des navigateurs du Pacifique. Fatigués, les jambes lourdes et leurs stocks de nourriture à sec (surtout d'aliments frais), les tourdumondistes parvenus dans cette contrée veulent surtout s'y ressourcer. Sous l'ombre de leurs arbres à fruits, les insulaires deviennent presque aussi capitalistes que les Nord-Américains, qui les qualifient de *hungry money*. Or, à Fatu Hiva, il n'existe pas de banques ni de guichets automatiques, alors pas de « francs pacifiques » dans les poches des marins. Le troc avec les plaisanciers est donc une véritable mode locale. En haute saison, cette mode est également très active parmi tous les insulaires.

Le « Bonjour » une fois arrivé sur le quai se transforme en « Viens ici, tu as quelque chose à échanger ? » ! On s'aperçoit vite que d'autres ont subi ce sort avant nous. L'un porte un tee-shirt à l'effigie du staff d'un bateau privé, l'autre d'une plage à Trinidad et Tobago, un autre encore porte une casquette au nom des Galapagos. Une affaire entre mecs, semble-t-il. On ne parle parfois pas la même langue, mais le mot d'ordre est souvent le même : de l'alcool, et encore de l'alcool. Ils essaient d'abord : « Rhum ? », s'il n'y en a pas : « Wine ?... Vino ? » et, si toujours pas : « Vodka ? » La persévérance est résolument leur point fort.

Le chemin se poursuit chez l'habitant, où les mêmes marchandises, mises de côté pour l'Aranui ou pour le Salon de l'artisanat marquisien à Tahiti, sont placées sur la table. Les négociations continuent. La quantité de fruits et d'autres produits que le touriste emportera avec lui est toujours proportionnelle à la quantité d'alcool qu'il a à offrir. Les marins s'extasient. Contre

des bassines de fruits succulents et des beaux *tiki* taillés à la main, il leur suffit d'un peu de mauvais vin ou rhum acheté à bas prix au Panama. Cela paraît si facile ! Certains en sont fiers, de leurs comportements, de leurs agissements. D'autres se précipitent afin de préparer l'avenir et tenir au courant leurs amis navigateurs qui programment déjà leur traversée pour l'année à venir...

Il leur suffit
d'un peu de mauvais
vin ou rhum acheté
à bas prix au Panama.
Cela paraît si facile !

Tandis que les voyageurs chanceux qui avaient de l'alcool à disposition font le plein de leur garde-manger, éclatent de rire avec cette frange de Marquisiens, ceux qui n'en ont pas ou qui ne veulent pas céder au trafic, ont du mal à trouver une « monnaie d'échange » suffisamment bonne ou valable pour le troc. La quête se poursuit, d'autres pistes sont à explorer. Alors, on ramène du bateau ce qui est demandé par eux et leurs familles : des vêtements, des sandales, du parfum, de la lotion hydratante, des lunettes de soleil... Histoire de tester un possible bluff, mais l'alcool est toujours demandé, inlassablement.

Aussitôt les derniers espoirs tombés à l'eau, on les voit souvent perdre tout intérêt à échanger avec le touriste, et la discussion n'est plus du tout incitée, c'est l'indifférence ou la négligence qui s'impose. Encore un qui arrive, et toujours le même scénario, parmi des centaines de touristes qui viennent remplir la saison et les poches des Fatuhivains. Quelques-uns ne les tolèrent plus, d'autres s'adaptent et s'affairent.

Une rare combinaison, « troc + franc pacifique, dollar ou euro », se met parfois en place : au pire, les autochtones mettront de côté ou achèteront quelque chose au magasin, de l'alcool si possible ; au mieux, les femmes passent au premier plan et les affaires amenées sont minutieusement analysées et choisies.

Le passage de la caravane de voiliers par Hanavave est ainsi marqué par la présence d'une communauté marine qui ne diffère guère de celle issue de l'organisation classique d'une agence de tourisme solidaire ou d'un paquebot cinq étoiles. De la première, on emprunte la rencontre avec « les locaux », vus comme des paumés du bout du monde, dans une position

« privilégiée » par rapport au reste des mortels. On les aide avec des ressources diverses et on s'imagine bien intégrés. Les marins forment ainsi une espèce particulière, souvent vus en groupe, qui affiche un air colonisateur identique à celui des navigateurs d'autrefois, voire à celui de l'État français d'aujourd'hui, caché ici par un sourire en coin, et par une sympathie toute chrétienne qui ne fait que dévoiler une charité teintée de supériorité. Du deuxième, plus précisément du paquebot, on remplace le confort de la cabine surpayée par celui de la maison flottante : à Hanavave, ils les connaissent bien... car on ne fait plus de marins comme avant. Les technologies embarquées ont amenuisé les océans de la planète aux yeux des navigateurs qui n'hésitent plus à s'y précipiter. Le voyage lent en fait des masques, et la démarche alternative ne va souvent pas plus loin qu'un simple label à avoir... L'importance de l'accueil chez les Polynésiens et leur générosité naturelle, du fait de leur culture fondée sur le partage plus que sur l'abondance des terres, fait qu'ils ont du mal à trouver leur place face au « *tourdumondiste* » qui ne fait que passer. Le regard biaisé de l'exotisme et l'objectif concret des fruits à trouver puis consommer tuent l'occasion de créer de vrais échanges et des mélanges plus sains. Le troc devient ainsi une monnaie comme toutes les autres.

Le troc au fil des temps... un échange basé sur les affaires

Imposé ou non, le troc avec les Blancs, avec les navigateurs ou d'autres, a changé et continue de changer les Marquises et toute la Polynésie française de manière accentuée depuis plus de deux siècles.

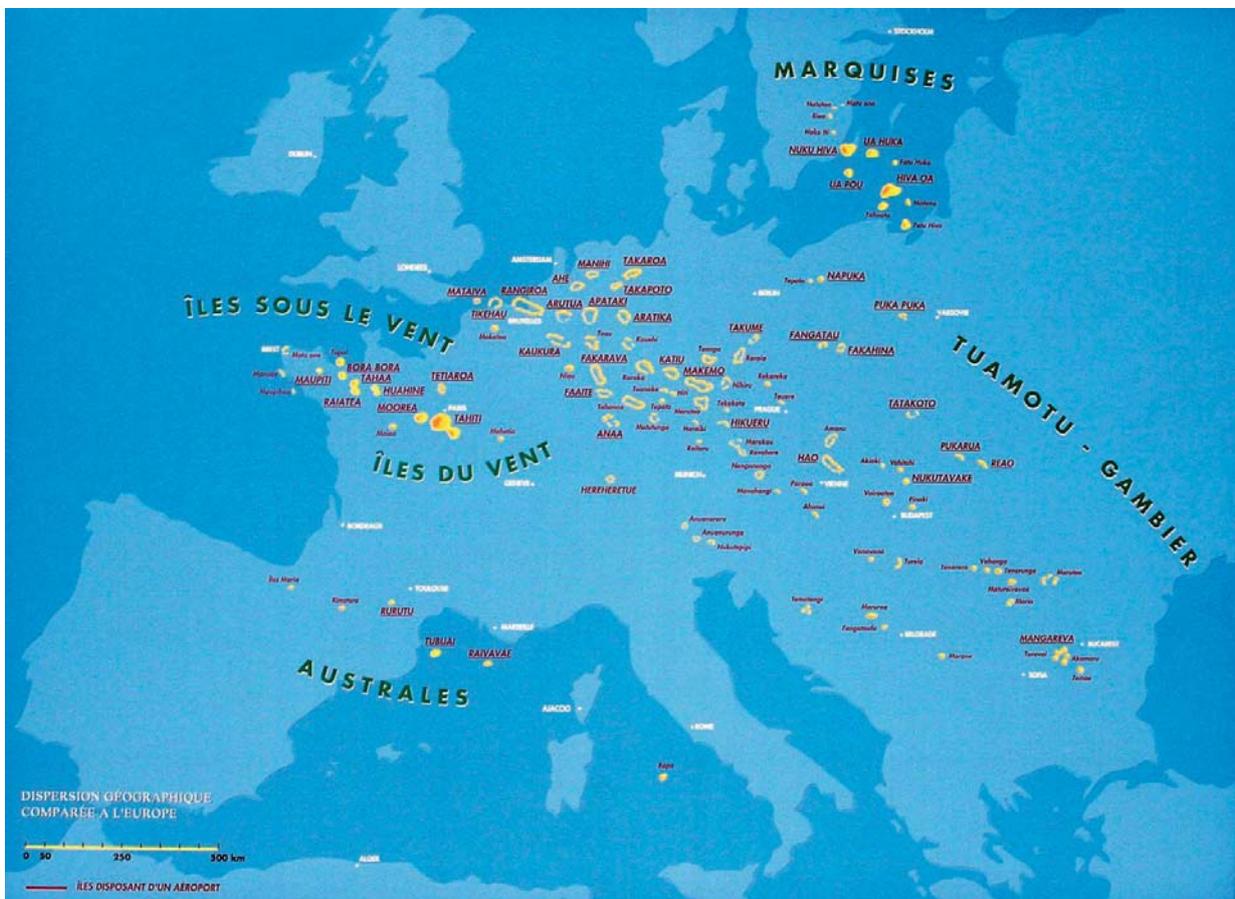
En 1788, l'expédition anglaise du *Bounty* débarquait à Tahiti avec pour mission de ramener aux Caraïbes, l'uru, le fruit de l'arbre à pain, avec l'intention de nourrir à moindre coût les esclaves africains. Après cinq mois de transport en mer, des pousses d'arbres, des vahinés enceintes et un capitaine expulsé de son bateau, les mutinés du *Bounty* offrent leurs services de mercenaires et fournissent des armes à la famille qui deviendra la dynastie Pomare (le terme *po-mare* signifie « tousse la nuit »).

À la fin du XVIII^e siècle, morte d'une maladie qui fait beaucoup tousser (*mare*), surtout la nuit (*po*), la fille aînée du nouveau roi Tarahoi Vairaatao (appelé ensuite Pomare Ier dès 1792 en l'honneur de sa fille défunte) aurait marchandé l'échange de la tuberculose contre ceux qui domineraient les Tahitiens pendant une centaine d'années...

Les années 1790 sont marquées par l'arrivée des trafiquants baleiniers et des pilleurs de bois de santal, responsables des premiers grands bouleversements de la société tahitienne. Ils échangèrent de l'alcool et des armes contre des denrées, ils introduisirent des maladies, et encouragèrent la prostitution et la création de distilleries à Tahiti. À Fatu Hiva, au milieu du XIX^e siècle, grâce aux mousquets troqués avec les santaliers, les insulaires s'entretenèrent dans la guerre civile qui opposait la tribu Tiu de Omoa à celle d'Anainoa de Hanavave.

L'ensemble de la Polynésie française sous les yeux de Paris.

Puisqu'une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule, les années 1790 amèneront aussi les missionnaires de la London Missionary Society. Intéressées à n'avoir à traiter qu'avec un seul interlocuteur



politique et dans le but d'optimiser le développement du protestantisme dans un pays unifié, les missions influenceront directement l'établissement de la monarchie absolue des Pomare sur l'île de Tahiti. Le Code Pomare, premier code de lois en vigueur à Tahiti, introduira l'interdiction de la nudité et l'obligation de porter des vêtements couvrant tout le corps, l'interdiction des danses et des chants, qualifiés d'impudiques, des tatouages et des parures de fleurs...

L'offre de la charité chrétienne suivra son cours avec l'arrivée des Français et des catholiques. L'imposition du protectorat français à Tahiti en 1838 entraîne la création des écoles publiques, officialisant la prise en charge de l'enseignement par l'Église. Cela inaugurerait les cent ans d'interdiction de pratique des langues locales dans l'ensemble de la Polynésie française! Aujourd'hui, le français est toujours la seule langue officielle selon la Constitution, toujours gérée par la France.

L'influence de l'Église au cours de l'histoire confère actuellement au christianisme une place centrale dans la société polynésienne. Plus de la moitié des Polynésiens sont protestants, suivis par les catholiques, et le restant vient d'une variété d'Églises qui se sont développées au fil des années. Par exemple, sur un seul kilomètre de long, dans la rue donnant sur les récifs coralliens de l'atoll de Fakarava, aux Tuamotu, on trouve aujourd'hui quatre différentes églises, et ce n'est pas une exception. À Fatu Hiva, et dans l'ensemble des Marquises, la présence prédominante de l'Église catholique se perpétue, cela depuis son installation sur le sol marquisien dès le début du protectorat. Le gouvernement français était plus occupé et surtout plus intéressé à la valeur stratégique du développement de Pape'ete.

Douze ans après le début de la colonisation française, Fatu Hiva a vu la visite de François Grelet, arrivé de Suisse pour s'installer à Omoa et y fonder une colonie agricole. À travers les lettres échangées avec sa famille, il aura été un témoin privilégié d'une société en déclin: *« Cette race, qui était une belle race, on en voit encore quelques rares échantillons qui ne sont pas dégénérés et qui vous donnent une idée de ce que devaient être leurs ancêtres. [...] Nous attendons chaque jour un navire de guerre, peut-être nous apportera-t-il*

Procession
catholique
au village
de Hanavave.



une nouvelle épidémie, ainsi que cela arrive chaque fois qu'un de ces bateaux nous visite. [...] Les maladies, phtisie, syphilis, lèpre, sont trop profondément enracinées depuis plus d'une génération pour qu'elles disparaissent autrement qu'avec la race. C'est simplement une question de temps». Il a failli avoir raison. Les Marquises ont été l'archipel du Pacifique qui a le plus souffert du dépeuplement en raison de ses contacts avec les Blancs. Ses quelque 100 000 habitants au XVI^e siècle étaient tombés à 18 000 en 1842, puis à 2 100 en 1926. La population des Marquises regagnera du souffle, arrivant à plus de 9 000 habitants à présent, conservant significativement sa langue locale dans les maisons et gardant encore l'essentiel du lien avec ses croyances ancestrales. Les autres archipels suivront sur le même rythme, malgré leur contact plus brutal et direct avec l'épicentre à Pape'ete. Dans l'ensemble du territoire, l'inégalité de l'échange imposée par le Blanc d'avant continue à être renforcée par le Blanc d'aujourd'hui, et plus particulièrement l'État français.

Fatu Hiva, entre l'alcool et la France : un mélange pas très sain !

« L'administrateur m'a engagé très chaudement à établir une petite distillerie pour faire de l'alcool avec tous les fruits que se perdent ici et qui ne me coûteraient que de les faire ramasser, l'alcool se vend très cher ici », écrivait François Grelet qui brossait ainsi un tableau peu reluisant du drame colonial qui se tramait déjà à l'époque.



À gauche, statue
« traditionnelle »
et parabole à
l'arrière.

À droite,
maison à Hanavave
et son antenne
connectée
à la France.



Pendant que les plaisanciers perpétuent ce commerce sans souci du lendemain, l'ambiance dite de « la saison des voiliers » n'est souvent pas très drôle au village de Hanavave. Une part importante des hommes ne dessoûlent jamais tandis que les bagarres prolifèrent et que les drames familiaux et le comportement hostile à l'endroit des touristes se multiplient. Les Français s'étonneront de leur premier « *Retournez chez-vous!* », des mots et expressions qui deviendront peu à peu familiers lors de leur séjour en Polynésie française. Malgré l'état titubant de l'interlocuteur fatuhivain, voilà pourtant une belle occasion pour dégonfler l'ego colonisateur bien présent chez beaucoup de Français qui arrivent en Polynésie. Nos deux séjours à Hanavave n'ont pas arrêté de nous dévoiler une société touchée par l'influence française qui survit côte à côte avec celle des voiliers et des plaisanciers.

Dès l'arrivée au village, une cabine téléphonique France Telecom, toute neuve, allumée la nuit, pareille à celle qu'on a vue à Hiva Oa au début d'un chemin de randonnée, se retrouve à quelques mètres de l'eau, pas loin du *tiki* sculpté en pierre visible sur le quai. Marchant dans la rue, pavée d'un bitume parfaitement entretenu, on nous invite dans les maisons aux murs en lambris de pins de l'Oregon et aux toits en tôle, financés par l'État français, suite aux cyclones des années 1980. À l'intérieur, un écran plat plus large que le paréo posé par terre importe les nouvelles depuis les studios de TF1 à Paris. Une mère fatiguée de frapper l'écorce du banyan pour confectionner le *tapa*, nous raconte

avoir mis son cadet au dessin marquisien, histoire d'aider le père pour combler les dures finances de la maison. Elle espère que cela suffira pour qu'il puisse rester et s'accrocher au village, le cas contraire elle l'enverra « faire l'armée en France », comme l'a déjà précédé son aîné. Il vaut mieux ce destin-là que celui de finir délinquant comme trop d'autres jeunes hommes de Hanavave...

À Fatu Hiva, tandis que de nombreuses jeunes filles parviennent à poursuivre leur scolarité au collège à Hiva Oa ou au lycée à Tahiti, les jeunes hommes fuient. La terre, la mer et surtout la réalité. Beaucoup de ces jeunes hommes ont arrêté leurs études pour aller travailler avec leurs parents. Et ils s'ennuient. À part l'artisanat, la pêche, la culture du copra et du noni, la chasse au cochon et aux chèvres sauvages, l'aller-retour jusqu'à Omoa en pirogue, la pétanque et le bingo, figurent parmi les activités favorites des hommes qui habitent à Hanavave... Pas assez d'activités culturelles ni d'argent pour la plupart d'entre eux. Les rares jeunes ayant pu bénéficier du contrat d'accès à l'emploi, censé aider les agriculteurs, les artisans et les pêcheurs à les embaucher, contribuent au contraire à alimenter la déception des insulaires envers l'actuelle conjoncture du gouvernement local. Les femmes aussi souffrent de cette situation détériorée. En dehors de leur rôle de mère et de femme « traditionnelle », elles s'efforcent avec leurs maris de travailler dans le secteur du commerce entretenu par le tourisme, une activité qui nourrit aujourd'hui à peu près toutes les bouches de la plupart des habitants de Hanavave.

Les jeunes hommes
fuient. La terre, la mer
et surtout la réalité...

De l'autre côté de l'écran, et de l'océan, la France fait ses promesses, maintient son cap, et ne cesse de tenter le Fatuhivain en manque de perspective, mais en lui vendant son modèle. Aux Marquises, aucune entreprise ne paie autant qu'un poste de fonctionnaire. Là réside sans doute l'avenir...

Affaires polynésiennes, passe-temps français

En 1966, les hommes de Fatu Hiva et des milliers de leurs compatriotes quittaient leurs maisons pour l'offre massive de travail qui arrivait par le biais du Centre d'expérimentation du

Pacifique (CEP) et le Commissariat à l'énergie atomique (CEA). Jusqu'en 1996, la France effectua près de 200 tests nucléaires en Polynésie, via les atolls de Moruroa et de Fangataufa.

En janvier 2013, dix-sept ans après l'arrêt des tests, 58 documents déclassifiés ont permis de constater qu'à Tahiti, l'île la plus peuplée de la Polynésie, située à plus de 1 000 km des essais et en dehors de la zone d'impact prévue, la radio-exposition au plutonium d'un des tirs atmosphériques était arrivée à plus de 500 fois la norme de concentration maximale admissible en une heure. Par ailleurs, près de 150 000 personnes auxquelles s'ajoutent les populations vivant à proximité des sites ont potentiellement été exposées aux radiations atomiques.

Revendication
de Moruroa e Tatou,
l'association
de travailleurs
victimes de
Moruroa,
dans les rues
de Pape'ete.



Le 3 octobre 2013, *Le Monde* publia : « Corinne Bouchoux (Europe Ecologie-Les Verts, Maine-et-Loire) et Jean-Claude Lenoir (UMP, Orne), ont présenté leur rapport sur l'application de la loi Morin du 5 janvier 2010, relative à la reconnaissance et à l'indemnisation des victimes des essais nucléaires français. Sur les 840 dossiers déposés auprès du Comité d'indemnisation des victimes des essais nucléaires (Civen), onze seulement ont donné lieu à une indemnisation, soit un taux de rejet de 98,7%. Sur les 10 millions d'euros par an prévus au budget du Civen, à peine un million est dépensé annuellement ». En Polynésie, il se poursuit toujours une lutte inégale contre le lobby nucléaire, infiltré à tel point dans les moindres rouages de l'appareil d'État,

les administrations, les postes électifs, qu'une véritable parole indépendante, humaniste et scientifique, ne peut s'exprimer.

Parallèlement, la pression des années du nucléaire a donné l'occasion pour que la France mette enfin sur la table toutes les pièces nécessaires pour faire apparaître son côté « invisible », voire extérieure, à la Polynésie et à sa population. En 1984, Gaston Flosse, sénateur UMP de la Polynésie, un proche de Jacques Chirac, grand défenseur des essais nucléaires et de la présence française dans le Pacifique Sud, obtenait du gouvernement français un nouveau statut d'autonomie pour la Polynésie. La Polynésie française devenait alors un « Territoire d'Outre-Mer », et les Polynésiens pouvaient désormais avoir un drapeau,

L'arrivée du porte-avions Foch le 10 juin 1966. Lors de son retour à Toulon, le 2 novembre de la même année, il laisse derrière lui le début des essais nucléaires en Polynésie française.



un hymne, un sceau officiel et même un ordre de Tahiti Nui comparable à la Légion d'honneur... C'était une certaine victoire pour la reconnaissance de l'identité locale. Avec un président, un gouvernement, une assemblée et des symboles propres, la Polynésie prenait au fur et à mesure toutes les apparences d'un État... auquel ne manquait plus que la souveraineté. L'essentiel en quelque sorte.

En 2004, le dernier statut d'autonomie accélère ce processus puisqu'il fait officiellement de la Polynésie un « pays d'Outre-Mer qui se gouverne librement et démocratiquement ». Le statut prévoit la possibilité pour les « représentants » (les députés

locaux) de voter des « lois du pays » (à caractère réglementaire uniquement) et laisse à l'État ses missions régaliennes (justice, police, monnaie, défense). Gaston Flosse s'est approprié la situation pour faire sien le développement économique du « pays » – très inégal et incomplet – et les Polynésiens, certains du moins, finissent par croire que la Polynésie fait tout et finance tout « elle-même ». Le désordre local et les dégâts historiques, encore aujourd'hui orchestrés par la France, se voient désormais placés entre les mains des Polynésiens. Touché! Comme inévitable résultat, les mouvements statutaires et identitaires ont vu l'éclosion d'un « nationalisme » pas issu seulement de la part des indépendantistes, mais aussi provenant d'une grande partie des autonomistes qui se méfient de toute intervention du gouvernement central dans les « affaires intérieures » de la Polynésie.

L'union des partis, rassemblés autour du nationalisme du « peuple maohi », ne touche pas pour autant tous les Marquisiens. Mécontents d'une politique menée et décidée à Pape'ete qui oscille entre la négligence de l'archipel, la corruption et les affaires indépendantistes d'une Polynésie qui ne va pas très bien, les Marquises représentent la subdivision de la Polynésie française qui possède le plus grand nombre de défenseurs du rapprochement avec l'État français...

Ukulélé et guitare,
au rythme de
la haute saison
touristique,
lors du passage
du Paul-Gauguin.



Hanavave : de l'ivresse à la « bringue » polynésienne

Engouffrés dans leur vallée, les habitants de Hanavave restent, ainsi, limités par leurs propres espoirs, séduits entre une France manipulatrice, un tourisme soutenu par des clichés superficiels, et le soulagement enivrant – et enivré – apporté par les plaisanciers. À Omoa, l'ambiance est tout à fait différente. Peut-être grâce à l'isolement que lui apporte sa houleuse baie de l'arrivée des marins, surtout les saisonniers, assoiffés depuis des semaines, voire des années, par la fameuse « tropicalité » de la Polynésie. Les nouvelles technologies, sur terre comme sur mer, ont rapetissé les espaces océaniques et les navigateurs de tout poil n'hésitent plus à se précipiter dans les derniers recoins de Polynésie. Quant au voyage dit lent, il se résume souvent à un leurre. Et les louables démarches alternatives, de leur côté, ne vont souvent guère plus loin qu'un simple label à obtenir et à afficher...

Plaisanciers ou sédentaires, la grande majorité de ceux qui arrivent à Fatu Hiva et dans l'ensemble de la Polynésie française, lèvent l'ancre, plutôt indifférents quant aux dégâts qu'ils laissent derrière eux. D'un côté, on néglige les dégâts produits qui ne font que se multiplier. De l'autre, on rate les vraies richesses, celles du respect de l'autre et de potentielles rencontres humaines, celles qui régissaient justement le territoire polynésien bien avant le passage de Mendaña... Celles qui, apprises par tous ceux qui sont passés par cet endroit, apportent peut-être les possibilités et les opportunités qui manquent aujourd'hui aux Marquises et à la Polynésie.

Partie du Brésil en 2008 pour décrocher un master en tourisme durable, **Cibele Poggiali Arabe** s'est ensuite lancée sur les routes du monde. C'est en « bateau-stop » qu'elle découvre la voile au cours de son périple. Depuis trois ans, elle partage sa vie entre un voilier en Polynésie française et des voyages sur terre, toujours passionnée par l'envie de parcourir d'autres lieux et cultures.

Pour des voyages ou partages en voilier en Polynésie française :
svmalia@gmail.com (Facebook du bateau : [Blue Latitude](#))

qibele@gmail.com



Situation de la région de Patani en Thaïlande.

MASSER LES VEINES, NOURRIR LA FORCE

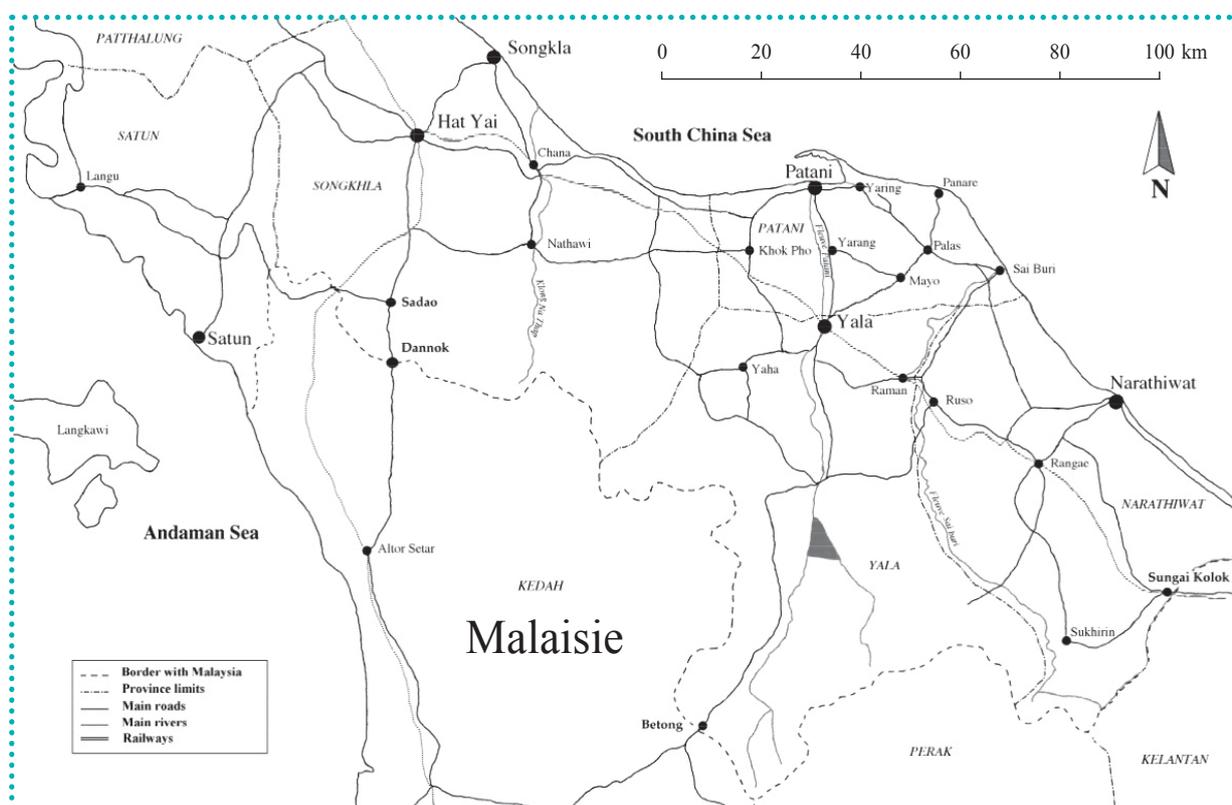
Note d'ethnogestique sur une séance de massage traditionnel à Kelupè, village jawi de Thaïlande du Sud

par Pierre Le Roux

Cet article propose une analyse de la façon dont les gestes sont produits lors d'une séance de massage thérapeutique traditionnel masculin au sein de l'espace villageois dans la minorité jawi de Thaïlande du Sud (provinces de Pattani, Yala et Narathiwat).

Les éléments qui suivent sont un aperçu d'une séance de massage traditionnel dans un village de la minorité des Jawi, musulmans d'origine et de langue malaises de Thaïlande du Sud. (Le Roux, 2011 ; Le Roux et Merleau-Ponty, 2005)

Le Pays jawi
(région de Patani).



La description de la séquence de gestes observés et éprouvés durant le cours de cette manipulation thérapeutique dans un village jawi, ainsi que l'expression linguistique locale des différents gestes mis en œuvre, outre son intérêt ethnographique propre, répond à l'appel lancé naguère par l'ethnologue Bernard Koechlin pour l'étude de la réalité gestuelle des sociétés humaines et pour la constitution d'atlas iconographiques d'ethnogestique. (Koechlin, 1985 et 1991) Ce corpus ethnographique recueilli à Patani sur le massage traditionnel au début de la décennie 1990, est présenté sous la forme d'une chaîne opératoire complète, en privilégiant l'image comme donnée principale et proposant la photographie des gestes dans leur continuum, plus claire qu'une description uniquement littéraire, à l'instar de ce qu'écrivait André-Georges Haudricourt à propos de la difficulté à traduire fidèlement les différentes manières de porter usuelles existant en Asie du Sud-Est :

« En comparant le français aux langues indochinoises, on se rend compte à quel point le vocabulaire abstrait de nos langues nous cache la réalité : le mot "porter" se traduira par une dizaine de termes différents selon que l'on porte sur la tête, sur le dos, en bandoulière, à la ceinture, sur soi comme un vêtement, sur l'épaule au bout d'un bâton, avec une palanque [sic] (balancier), sous le bras, à la main, etc., Maurice Leenhardt dans son Vocabulaire et grammaire de la langue houailou (Nouvelle-Calédonie, 1935), dut faire une page de croquis pour indiquer les sens des mots désignant les différentes façons on se sert de la main. »

Haudricourt, 1987 (1959), p. 49

Contexte géographique et culturel

Les habitants du village de Kelupè font partie de la minorité jawi musulmane du sud de la Thaïlande, c'est-à-dire la région englobant les actuelles provinces de Pattani, Yala et Narathiwat, réminiscence de l'ancien sultanat malais de Patani définitivement absorbé en 1909 par le Siam devenu Thaïlande.

(Le Roux, 1998)¹

Les Jawi forment un ensemble culturel cohérent au sein de l'État thaïlandais et de la société thaïlandaise dominée par le bouddhisme *therâvada*. Cet espace social de taille médiane au regard de l'origine culturelle de sa population qui est majoritaire en Malaisie, pays immédiatement frontalier, et de la taille de sa population d'environ trois millions d'individus – sans compter les autres Malais et les autres musulmans de Thaïlande, y compris les Thaïs convertis –, est caractérisé par sa religion, l'islam sunnite principalement malgré quelques enclaves chi'ites çà et là, sa langue, le jawi, dialecte malais proche de celui de Kelantan en Malaisie (Le Roux, 1995), et sa culture matérielle traditionnelle très proche de celle ayant existé en Malaisie autrefois, ainsi que par l'existence d'un grand nombre de réseaux jusqu'à former une trame sociale complexe étendue à l'ensemble, tissée de liens d'alliance, d'endettements, d'entraide économique, régulée par un système privilégiant les dépenses ostentatoires. La terminologie de parenté est équivalente à celle du Monde malais péninsulaire, aux groupes de parenté indifférenciés et à la règle de résidence plutôt uxori locale, et elle est caractérisée par la prééminence de la séniorité et l'importance de la dichotomie aîné-cadet.

Les Jawi ne sont pas des Malais, mais des « habitants musulmans de Thaïlande du Sud », plus exactement les descendants des sujets de l'ancien sultan de Patani, avec coexistence de deux langues, le thaï dialectal du Sud ou *phak tai*, et le jawi. En effet, les Malais musulmans qui vivent aujourd'hui dans les provinces limitrophes de Satun et Songkhla, bien que nombreux, ne sont pas des Jawi et ne parlent d'ailleurs pas le jawi mais une autre forme de malais dialectal plus proche du malais standard (à Satun), ou le thaï dialectal du Sud (à Songkhla), à la différence notoire des habitants musulmans des provinces de Pattani, Yala et Narathiwat, descendants directs des sujets de l'ancien rajah malais régnant sur le sultanat de Patani et locuteurs de la langue jawi, d'ailleurs nommée *phasa yawi* en thaï.

La structure du pouvoir dans les villages jawi tourne elle aussi autour de deux principaux pôles. Le premier, administratif et « externe » au village, est celui de l'État thaïlandais : le maire ou *phu yai ban* en thaï (nommé *tô' nébè* en jawi²), élu à vie par

les villageois, et ses adjoints. Ils étaient aux ordres, autrefois, du shérif ou *kamnan* en thaï (nommé *tô' menè* en jawi), chef du *tambon*, sorte de canton, regroupement administratif de plusieurs villages que les Jawi appellent *mukéng*. Naguère encore le *kamnan* était également élu « à vie », en fait jusqu'à la retraite, à soixante ans. Il détenait localement les pouvoirs administratif, judiciaire et civil et pleine autorité sur les maires. Depuis quelques années, dans la décennie 2000, la réalité de son pouvoir est reversée au *nayok oboto* en thaï (nommé *tô' oboto* en jawi, « en charge du développement rural ») ou au *nayok thesamontri* (chef d'une communauté de communes ou d'une municipalité), élu pour un mandat de quatre ans renouvelable ; poste nouvellement créé et très prisé, car en charge des travaux neufs et donc de la gestion financière des dotations annuelles de l'état, et qui reprend, vidant ce statut de sa substance, l'essentiel des anciens pouvoirs financiers du *kamnan*. Le *kamnan* lui-même, et désormais le *nayok*, est placé sous l'autorité directe du chef de district ou *nai amphoe* en thaï (même nom en jawi), sorte de préfet départemental nommé par le gouvernement pour une période assez courte n'excédant guère deux ans. Dans l'amphoe Sai Buri, les mutations sont particulièrement rapides à ce poste important du fait de la situation très sensible du district où opèrent notamment les maquisards armés du Patani United Liberation Organization ou PULO (célèbre et principal front indépendantiste créé en 1967), plus connu localement sous le surnom jawi de *madu besi* « les abeilles de métal », en référence aux balles qui sifflent aux oreilles des villageois à cause d'eux. La spécificité de cette région est en effet accentuée par le contexte local : concentration extrême de cette minorité religieuse dans un espace réduit cumulée à un ensemble de revendications politiques et économiques exacerbées par une rébellion permanente de groupuscules « communistes », jusqu'en septembre 1989, date à laquelle les derniers guérilleros communistes de l'enclave de Betong (province de Yala) se sont rendus aux autorités, sans compter les autres mouvances, politiques ou religieuses, notamment indépendantistes et fondamentalistes, et les réponses gouvernementales, soit répressives par interventions militaires, soit incitatives par

l'adoption de plans de développement comme le fameux plan des années 1990, *Harapan Baru* (« nouvel espoir » en malais, nom officiel donné par le gouvernement thaïlandais). Ce plan avait vocation à désenclaver le Sud musulman et à le « siamiser » en douceur, notamment par l'octroi de postes de télévision et de subventions culturelles à chaque village et par le développement de l'infrastructure routière. Une guérilla endémique ensanglante en effet la région depuis des décennies, entretenue par des groupuscules armés ayant pris le maquis, l'un pour des raisons religieuses, l'autre en vue de recouvrer une indépendance perdue, un troisième afin de rejoindre politiquement la Malaisie, etc., un dernier – plus nombreux qu'à son tour – agissant au simple titre du banditisme de grand chemin. Mais, après une période de calme relatif suite à ce plan, la situation a dégénéré de nouveau à compter de 2003, suite à la guerre entreprise par l'état contre les trafiquants de drogue, nombreux dans la région, et surtout du fait de la crise mondiale qui augmente les difficultés pour une population assez pauvre et en proie à un chômage endémique. Depuis environ quatre ans, ce front a été remplacé par une nébuleuse surnommée RKK (Runda Kumpalan Kecil), considérée comme une organisation terroriste par le gouvernement thaïlandais et son allié américain, et qui rassemble la plupart des groupuscules indépendantistes, dont le PULO. La guérilla s'est transformée elle aussi, quittant les maquis et les montagnes pour les villages, les villes et les axes routiers. Les combattants, au nombre estimé de 500 par les autorités, sont essentiellement des adolescents et des hommes jeunes, caractérisés par leur fanatisme et leur cruauté envers les personnes considérées comme « tièdes » à leur cause. Ce qui engendre, parmi la population apeurée, une certaine obéissance. Kelupè est l'un des villages considérés comme les plus « sensibles » du *tambon* de Trobon par les autorités thaïlandaises, lui-même épicerie d'un district réputé difficile.

L'autre pôle religieux et « interne » au village est celui de la mosquée, à travers l'autorité de l'imam (nommé *tô' imè* en jawi) élu par les fidèles, et de ses adjoints, le *tô' kotè'* et le *tô' bila*, assistés du conseil des hommes pieux ou prieurs, assez intégristes, les *tô' leba*, et celle de l'assemblée du conseil de mosquée et de ses

douze conseillers élus, nommés *kamakan* en thaï et *kamakè* en jawi. Depuis 1993, ce pôle a pris une énorme importance à cause de la montée en puissance d'un mouvement intégriste et très rigoriste, inspiré de l'extérieur et localement nommé en jawi *ppalo bayu* et *hua, mai* en thaï, « les têtes nouvelles » (Le Roux, 1993). Tous ces facteurs s'additionnent pour renforcer l'unité du village organisée autour de la mosquée et de son conseil.

L'unité signifiante de la vie quotidienne est le village, mais au sein du *tambon*, c'est-à-dire en très étroite relation avec les autres villages du *tambon* et dans le jeu des interactions de pouvoir entre *kamnan/nayok* et imam, entre les impératifs administratifs et les possibilités offertes par l'état, très concerné du fait de la rébellion quasi constante en ces provinces frontalières excentrées, dans les limites permises par la religion musulmane et les possibilités réelles des villageois liés et reliés à des réseaux complexes au sein du village, du *tambon* mais aussi à l'extérieur de cette unité dans des fronts pionniers issus du village, à travers des alliances matrimoniales ou économiques engendrant parfois des extensions géographiquement lointaines, du fait des endettements envers les *tokè*, les incontournables commerçants médiateurs, chinois d'origine le plus souvent, entrepreneurs, commerçants, banquiers et usuriers³.

Les Jawi sont divisés suivant une structure sociétale, linguistique et culturelle binaire en deux « pays » formant deux sous-ensembles distincts de population, langue, rites, mythes, techniques et économie : le pays d'amont (ou du Sud), *negeyi daya'*, et le pays d'aval (ou du Nord), *negeyi ilé*. Le premier est généralement, et quasi unanimement, considéré comme le plus authentiquement jawi, plus proche des origines, et ses habitants sont nettement distincts non seulement des Thaïs et des Mên mais surtout des Malais de Malaisie. L'ethnogenèse des Jawi inclut en effet, outre des Malais et des Thaïs, des Mên et, plus que probablement, des chasseurs-cueilleurs forestiers pygmées ou négritos, nommés *Sakai* en thaï et *Orang Asli* (« hommes des origines ») en malais, ainsi que des nomades marins, pêcheurs-cueilleurs, sans doute jadis un peu pirates sur les bords, les *Orang Laut* en malais, nommés *Chao Lae* en thaï et *Oyè Laô'* en jawi, dont les fameux Samsam qui ont apparemment disparu au cours du

XX^e siècle, migrant de Patani et Satun vers d'autres contrées, notamment vers les provinces de Krabi, Phang Nga et Phuket, ou s'assimilant au peuplement principal.

Les gens du Pays *daya'* vivent dans les terres hautes caractérisées et sacralisées par la figure mythique de l'extraordinaire Éléphant blanc aux défenses noires doué de puissance magique, apparu sur la plage à Patani, près de l'ancien palais du sultan, en renommant au passage le sultanat, le dotant d'une nouvelle capitale bâtie en ce lieu, et disparu, au terme de son voyage épique, au sommet de la montagne Budô, à la frontière de la Malaisie. À l'exact opposé, les gens du pays *ilé* vivent sur le littoral sacralisé par la figure mythique équivalente et symétrique du non moins extraordinaire Cerf blanc apparu, lui, dans la montagne Budô et disparu sur la même plage de l'actuelle Patani, nommant la nouvelle capitale du royaume établie à cet endroit.

Dans la région du Grand Patani, c'est-à-dire le territoire des trois provinces actuelles mentionnées, tous les toponymes thaïlandais officiels sont doublés en jawi (Le Roux, 2015). Le village de Kelupè (en dialecte du Pays d'Amont) se trouve en Pays *daya'*. Administrativement, il est nommé *Kalupae* par l'administration thaïlandaise et relève du *tambon* de Trobon, nommé *Kalabo* par les Jawi, situé dans le district de Sai Buri (*Telubè* en jawi), province de Pattani (*Ttaning* en jawi), comprend aujourd'hui onze villages. C'est le plus important *tambon* de ce district.

Les principales activités économiques y sont réparties entre cultures vivrières dominantes (riziculture humide annuelle, horticulture) et cultures de rente (hévéculture, arboriculture), outre un peu de collectes (pêche en rizières et en rivière...), d'élevage (ovins, caprins et bovins, poissons et crevettes), d'artisanat (bois tourné, forge, coprah...) et de commerce (produits hévéicoles, épicerie, maisons de thé...) (Le Roux, Bamroongrugsá et al., 1991). En outre, Kelupè est l'unique lieu dans tout le district, et un des rares sur la côte orientale de la Péninsule en territoire thaïlandais, qui recèle suffisamment de cassitérite (minerai d'étain) pour exploitation, sous la férule de compagnies commerciales chinoises qui ont dû cesser leur activité à la fin des années 1980 à cause de difficultés d'achat de nouveaux placers. En effet, la pointe du gisement, qui

a déjà englouti une colline entière d'hévéas en la remplaçant par un plan d'eau, rencontre les premières habitations du village et certains planteurs d'hévéas ont refusé de vendre moins d'un *rai*⁴ appartenant à la mine contre le million de bahts proposé par la compagnie exploitante.

Kelupè tient son nom de la colline située au sud-ouest du village, plus haut sommet de la région immédiate, également nommée, dans la mémoire locale, de son ancien nom de Buké' Mah « Colline d'or ». Le nom Kelupè est le patronyme d'un héros des temps anciens, un guerrier qui y est mort, considéré de son vivant comme un magicien presque invincible et une sorte d'Hercule.

Le Seigneur Kelupè

Récit de la littérature orale jawi

Jadis, il y avait Seigneur Kelupè et ses hommes, Seigneur Tonnerre, Seigneur Pierre-Haute, Seigneur Solo' (?), Seigneur Coquillage, Seigneur Sabô' Kering (bourre de noix de coco), Rima Tagong (panthère ?), Machè Guling (haricot roulant)... Où sont leurs tombes à tous ceux-là ? je ne sais pas ! Puis, il y avait encore le Seigneur Gelong Chunông, le Seigneur Hudè, leurs tombes sont dans la montagne Seréng. Sur la tombe du Seigneur Kelupè, il y a un arbre et dans l'arbre un serpent. Parfois il se montre. Les gens qui viennent doivent apporter les instruments et jouer, que ce soit du ddika, du mo'yong, du théâtre d'ombres. Ils frappent du tambour et du gong sinon ils auraient mal au crâne, au ventre, ils seraient malades. Il faut donner du bruit à entendre à Seigneur Kelupè. Il faut venir l'honorer en procession. Les gens de notre village doivent aller l'honorer. Ceux qui passent, quelle que soit leur origine, doivent jouer du ddika, du mo'yong, du leba, sinon il se met en colère. Il est sacré d'une manière universelle, une sorte de diable. Certains lui sacrifient une chèvre, d'autres lui apportent des offrandes, certains lui confectionnent des offrandes de fils de coton blanc long d'un empan. On attache le fil à un bambou enfoncé dans une jarre. Les tombes recevaient des fils de coton autrefois. La jarre est placée à proximité qui reçoit la magie du tombeau à travers le fil de coton. Lorsqu'on est malade, on se baigne en puisant dans l'eau de cette jarre, peu ou prou et on invoque ainsi : « wi siyah lah... no' gi mani di tô' ribô' tawo no' gi mani tô' kelupè⁵ ». Lorsque c'est fait, on se douche. C'est ainsi que les

guérisseurs se baignent pour préparer les festins et les offrandes. C'est selon ce que l'on pense, comme on dit : « wi temung kelé' lah... kalu temung kelé' aku no' gi lepah hayè putéh di tō' kelupè. » Je donne à rencontrer [Seigneur Kelupè avec l'esprit responsable de la maladie] ! Si la rencontre a lieu et que l'esprit s'en va, je délieraï avec un poulet blanc⁶ [offert] à Seigneur Kelupè. »

Conteur Tō' bohmo Ché' Loh Ché'Wè, Tō' kelupè kerama' (« Seigneur Kelupè, magicien »), village de Kelupè, canton de Trobon, district de Sai Buri, province de Pattani, octobre 1992

C'est dans les fourrés inextricables de cette colline sacrée de Kelupè, au lieu-dit du « puits des défenses », en fait une source dont l'eau sort de deux puits jumeaux naturellement ou artificiellement creusés dans la roche, qu'est censé avoir vagabondé le mythique et magique Éléphant blanc aux défenses noires lié à l'origine même du sultanat de Patani. Ce Puits des défenses se trouve en hauteur, dans la forêt entre les villages de Südè (limi-trophe, dans le même *tambon*) et de Kelupè. Il est réputé avoir été creusé par l'éléphant sacré à l'origine de la création du sultanat. Cette source est donc elle aussi considérée comme sacrée :

Extrait de la tradition orale jawi

Les hommes du rajah, nombreux, coururent après l'Éléphant blanc aux défenses noires en gravissant la Montagne d'or, près du village de Kelupè. Arrivé au sommet de la colline, l'éléphant eut soif, il était complètement déshydraté. Il était si assoiffé qu'il perça la roche à l'aide de ses défenses immenses. Cette énorme roche percée, les gens d'aujourd'hui la nomment Telago Gadéng ou « puits des défenses (ou d'ivoire) ». Il se trouve sur le territoire du village de Kelupè ou village du « palmier Salacca conferta » (Ban Kalupae, district de Sai Buri). Il y a en permanence de l'eau qui sort des trous creusés par les défenses de l'Éléphant blanc aux défenses noires, même en saison sèche. Il y a surtout, dans la roche de cette source, l'empreinte de la tête de l'éléphant : celui-ci avait enfoncé ses défenses jusqu'à la garde dans la roche et son front toucha la pierre. Ces sources jumelles sont magiques. Elles ne s'épuisent jamais et leur eau est une médecine puissante du fait de son origine. S'asperger ou boire de cette eau, c'est attirer la chance sur soi.

(Le Roux, 1994)



Telago Gadéng, « puits des défenses (d'ivoire) » dans la Montagne d'or (village de Kelupè, province de Pattani). La légende dit que ces puits jumeaux intarissables à l'eau médicinale ont été creusés par l'Éléphant blanc aux défenses noires qui, enfonçant ses formidables défenses dans la roche, les perça et fit jaillir de l'eau. Mon jeune guide se prénomait Osmè. Il était handicapé physiquement, traînant une mauvaise jambe, séquelles d'une attaque de polyomélite en son jeune âge. Il est décédé en 2000, victime d'un accident de la route. (Le Roux, 1993)

Près de la mine d'étain, subsistent les traces de l'ancien village qui a été rayé de la carte violemment il y a plus d'un siècle, sa population étant réputée disparue, morte pour avoir consommé un énorme poisson empoisonné, pêché juste sur le fief d'un autre grand magicien, le génie tutélaire local, dont le fantôme hante toujours aujourd'hui les profondeurs du lac artificiel creusé par l'exploitation du minerai d'étain: un serpent naga « grand comme un cocotier » d'après la description locale, nommé *tô dato laki* (« sire génie de sexe masculin »).

Une seconde divinité locale dont le fantôme vit aussi dans les mêmes eaux, compagne du précédent, est réputée féminine: *tô dato ttino* (« dame génie de sexe féminin »); le couple forme symboliquement la paire idéale de l'aîné et de la cadette.

Tô' Kelupè (« Les génies de Kelupè »)

Récit de la littérature orale jawi

Kelupè, ce village, possède un seigneur aussi. Il se trouve près du ponô' (école coranique), du cimetière. Il se nomme Seigneur Kelupè (Tô' Kelupè). Il s'agit d'une femme je crois, c'est du moins ce que les anciens disent. Ce Seigneur Kelupè a son tombeau près de la maison du vieux Semè, l'enseignant de l'islam. On appelle ce tombeau, le « Tombeau de Tô' Kelupè ». Il est sacré. Personne ne peut s'en approcher. Le vénérable Semè voulait bâtir sa maison près de cet endroit, mais il n'a pas pu ; il est tombé gravement malade. Il fallut porter sa maison à dos d'hommes pour la déplacer loin du tombeau... C'est effrayant.

À côté et au-dessus du lac de l'Étain [un lac artificiel issu d'une exploitation de cassitérite], on peut apercevoir une petite colline. à cet endroit il y a des serpents, d'énormes serpents. Ce sont des serpents sacrés, magiques. Aujourd'hui, on ne les voit plus guère. Ces serpents, les hommes les appelaient Tô' Datô. Tô' Datô Puwè, le génie Serpent Femme, est très grand, de même que Tô' Datô Laki, le génie Serpent Homme. Autrefois, les hommes disaient laki pour désigner le masculin, aujourd'hui appelé jatè, et la féminité, ttino, était appelée puwè [du malais perempuan]. De nos jours, on dit jatè mais autrefois on disait laki pour les hommes et aussi ttino a remplacé puwè pour les femmes. Cependant, de nos jours encore, pour désigner le serpent femelle, on dit ula puwè au lieu de ula ttino et pour le serpent mâle, ula laki au lieu de ula jatè. Ces êtres, personne ne peut dire d'où ils proviennent. Ces gens, ces serpents, ont leur tombe au sommet de la colline, sur le chemin du Puits des Défenses [de l'Éléphant blanc aux défenses noires]. Au sommet de cette colline qui est très élevée se trouve une grosse roche. C'est le tombeau du serpent. On ne connaît pas son origine exacte, mais il est venu de la mer par bateau. Autrefois, ici s'étendait l'océan. Le serpent Homme est venu avant que ne se retire la mer. Il est venu vivre ici, il est mort ici. Le Serpent Homme est venu d'abord puis le Serpent Femme l'a rejoint. Son épouse le suivit jusqu'à cette montagne. Arrivé au sommet, le bateau s'est arrêté et elle est morte là, après le Serpent Homme. On les appelle puwè, Génie Femme, et laki, Génie Homme. Ce sont des êtres sacrés ces serpents. Ils sont à l'intérieur de Tô' Datô Laki, Tô' Datô Puwè. Ce sont des énormes serpents, des serpents selo, des serpents python. Ils sont contenus à l'intérieur des deux personnes.

Il s'agit de serpents qui se trouvent à l'intérieur des personnes. Jadis, c'était comme cela. Les hommes d'autrefois apprenaient le pouvoir (ilmung). Il y a différentes sortes de pouvoir. Les gens de ton pays n'en ont pas, ils n'ont pas de « Fuhh! » [il souffle], ils n'ont pas [de pouvoir]. Mais nos ancêtres en avaient. C'est pourquoi ils étaient des serpents comme cela. Un homme-serpent de cette sorte, il y en avait dans le village. C'était le grand-père de Jusoh. On l'appelait Tô' Tabèh. Un contemporain. Il était serpent. Le serpent était en lui. Le pouvoir [du serpent] rencontra cet homme et fit de lui un serpent, près de l'école de Kalapo, au cimetière [il était médecin des serpents et savait soigner leur morsure]... »

Conteur Tô' bohmo Ché' Pa'do Mih Améng (village de Südè)

Le village de Kelupè est donc très ancien. Il a joué un rôle jadis important dans l'histoire locale et compte de nombreux « praticiens », mais aussi de nombreux génies, divinités, considérées toujours vivantes, magiciens, guérisseurs, savants ou chamanes possédant pouvoir, talent spécial et don (*ilmung*), dont un célèbre masseur aux pouvoirs réputés, le dénommé Doloh dont il est question dans cet article.

Technique de massage de Doloh

La séance de massage présentée ici est représentative d'autres séances du même type, non de l'ensemble du savoir du thérapeute nommé Doloh (Abdullah) Sama. Celui-ci possède en effet une panoplie de traitements différents dont le plus fameux et qui fait sa réputation est une variante de celui décrit ici, c'est-à-dire un massage circulatoire agissant sur les fonctions sexuelles, notamment des vieillards, et leur rendant quelque « vitalité » sur le plan de la virilité, de manière temporaire.

Cette thérapie particulière est très appréciée, non seulement des villageois mâles qui visitent le masseur périodiquement, à la fréquence moyenne d'une à deux fois par semaine pour les vieillards, principaux consommateurs de cette spécialité, mais aussi des Malais de Malaisie et des habitants de Singapour touchés eux aussi par la réputation de ce guérisseur local. Les

clients étrangers au village de Doloh sont dans l'ordre, pour les ressortissants de Malaisie des gens venus des états de Kedah, Trengganu et Kelantan, sans compter les Singapouriens, les Thaïs (bouddhistes) de Pattani, Yala et Narathiwat, et les notables de Sai Buri (sowopoh ou miliciens, chef d'amphoe, maires, etc.). Cette appellation de « Malais » (*oyè malè* en jawi, pour « gens de Malaisie »), est ici classificatoire et englobe pour les Jawi tous les habitants de la riche Malaisie, notamment des états voisins, mais aussi ceux de Kuala Lumpur (KL) et même de Singapour, Chinois inclus. Être considéré comme un « Malais » signifie localement surtout être riche (un peu à l'égal de notre « Américain »).

On m'a raconté, à la façon habituelle des Jawi, c'est-à-dire en présence du masseur Doloh et pour lui donner un rôle valorisé (les hauts faits d'une personne sont toujours racontés par un tiers au moment choisi par le « héros » et en sa présence hiératique) une anecdote qui fait la fierté des habitants de Kelupè et de ceux de tout le *tambon* : il y a quelques années, des « Malais » donc, ici des Chinois de KL dirigeant un « salon de massage » achalandé, sont passés par le village. De tels voyageurs sont fréquents dans la région, attirés par un ensemble touristique spécial : les « villes du sexe » de la frontière, telles Betong et Sungai Kolok. (Le Roux et Dialma, 2007) Ils proposèrent à plusieurs reprises à Doloh de l'embaucher en Malaisie, certains que l'efficacité de son traitement spécial attirerait nombre de clients aisés, contre un salaire mirobolant dont le montant serait fixé par lui, ainsi que l'assurance d'un logement décent pour sa famille. Doloh a pourtant toujours refusé, préférant rester dans son cadre familial de vie au détriment des attraits d'une vie plus luxueuse. En cela, il rejoint l'éthique sociale prisée chez les Jawi des dépenses ostentatoires, au même titre que le planteur d'hévéa qui vend sa plantation pour partir en pèlerinage à La Mecque, que le paysan pauvre qui s'endette pour acheter plusieurs buffles sur pied afin de célébrer dignement le mariage de sa fille ou l'entrée dans l'islam de son fils. Doloh a donc acquis localement du prestige, ce qui est beaucoup plus important que de gagner simplement de l'argent.

Les adultes plus jeunes, comme le patient intervenant dans la séance décrite ici, viennent environ une à deux fois par mois.

Le but de cette thérapie est de défatiguer le corps sujet à douleurs articulaires ou à courbatures, à l'issue d'un travail harassant, mais aussi d'entretenir la santé. Ce que l'on pourrait rapprocher de la doctrine médicale dite « hygiéniste » très en vogue à la fin du XIX^e siècle en Occident par opposition à la médecine dite « curative ».

Le tarif de la séance est soi-disant laissé à l'appréciation de la clientèle, mais en réalité, chacun verse entre 10 et 20 bahts ⁷ à l'issue du massage (à l'époque, le plat de base fait de riz au ragoût de bœuf coûtait 10 bahts). Dans la journée, Doloh est un villageois comme les autres qui le décrivent comme un *oyè lluyô'* (« masseur »), un *tô' bohmo lluyô'* (« guérisseur masseur ») ou encore un *tô' bohmo uyá'* (« médecin des artères »). Mais la plupart l'appellent *pochi'* (« oncle maternel cadet » et « époux de la sœur cadette de la mère »; terme de respect) ou simplement « Doloh », usant de son prénom, selon leur âge respectif et leur degré d'intimité avec lui. Doloh reçoit de préférence le matin très tôt (entre 6 et 7 heures) ou, à défaut, dans la soirée, avant le repas (entre 17 et 18 heures). Ceci, pour bénéficier de la fraîcheur de l'air, pour respecter son temps personnel de travail dans les rizières ou son temps de loisir, mais surtout pour que ses patients profitent de la mise en forme consécutive dans la journée. En outre, il est préférable d'être à jeun. La qualité de la séance dépend dans l'ordre décroissant de l'heure à laquelle le massage est effectué : d'abord le matin, puis la demi-journée, enfin le soir.

Au moment de la séance photographique, Doloh exerce depuis près de trente ans. Lui-même est alors âgé d'une cinquantaine d'années. Sa formation, il l'a acquise de son père au fil des années. Doloh connaît aussi le pouvoir des simples, *oba' aka kaju* (« médicaments à base de racines ») encore appelées *oba' utè* (« herbes de forêt » ou « herbes sauvages »). Il sait réduire les entorses et les luxations, laissant les réductions de fractures à d'autres guérisseurs. À ce propos, il faut signaler que les Jawi ne vont jamais à l'hôpital en cas de fracture osseuse, mais préfèrent faire appel à leurs guérisseurs, d'une efficacité exceptionnelle ; il paraît même lorsqu'agissant à distance, mais je n'ai pas encore pu vérifier ce dernier point, pour l'instant théorique, voire simplement de l'ordre de la réclame. Le propre fils de Doloh est

lui-même en formation, mais il ne pratique pas encore. Il s'agit de son troisième enfant sur les quatre que compte sa famille. L'aîné et le puîné sont des filles à qui cette fonction n'est pas dévolue. Bien qu'aucun interdit ne soit mentionné, l'usage fait que la qualité de masseur est réservée aux hommes. Il existe des massages féminins, ce que je n'ai jamais encore pu vérifier de visu, mais ils sont plutôt le fait de sages-femmes et d'exciseuses, les *tô bidè*, de même qu'il existe chez les Jawi bien des sages-femmes qui sont en fait des hommes. Il est sous-entendu que de tels massages font partie intégrante des soins aux parturientes et aux jeunes délivrées, voire aux nourrissons. Le deuxième enfant de Doloh est un fils, mais ayant refusé d'apprendre à masser, il est considéré par sa famille comme paresseux (*mala'*). C'est le second fils qui reprendra la fonction. Il faut noter que la fonction de *oyè uya* ou *oyè lluyô'*, « masseur » est d'abord une fonction de guérisseur ou *bohmo*. Cela signifie que le praticien possède un don (*ado ilmung*), qu'il s'agit d'un *bohmo siyu* « celui qui souffle son pouvoir sur le patient », caractéristique de ceux qui possèdent un pouvoir magique, c'est-à-dire une personne qui recèle une médecine interne (*ado oba' dalè*).

Le don vient par héritage génétique (cas d'un fils), par don (cas d'une personne ayant vu une apparition ou fait un rêve) ou encore par transmission (cas d'un disciple). Il faut souligner que, chez les Jawi, est *bohmo* celui qui maîtrise son vent interne, capable de répondre ainsi, annulant sa force pénétrante, au vent atmosphérique monture et donc vecteur des maladies et cataclysmes, jusqu'à les renvoyer au Nombri de la mer d'où proviennent maux et catastrophes naturelles. (Le Roux, 1993, 1997) Certaines femmes, âgées, sont appelées *bohmo* et très visitées, mais le plus souvent les grands *bohmo* sont des hommes et lorsqu'il s'agit de guérisseurs à très grand pouvoir ce sont presque toujours des hommes. En quinze ans, je n'ai vu de mes yeux qu'un seul cas de *bohmo* célèbre, car réputé puissant qui était non un homme, mais une dame. En l'occurrence une voyante très âgée, dite capable d'intervenir sur le destin de ses patients, surtout dans les histoires de cœur et d'argent, et consultée même par les Thaïs bouddhistes, après rendez-vous pris des jours à l'avance et une longue attente sur place, dans le village de Tanyong, près de l'ancien palais du sultan de Patani.

Le massage à lieu dans la maison du masseur, en sa pièce principale de séjour aussi dévolue à l'accueil d'éventuels hôtes. Le patient (*oyè kapong*, « villageois ») pénètre chez le *bohmo* en lançant à haute voix le salut musulman d'usage lorsqu'on entre chez quelqu'un : « *salam aleikum* », puis, sans attendre de réponse, il s'assied et patiente sur le pas de la porte.

La femme et les filles de Doloh, si elles se trouvent dans la pièce où va se dérouler la séance, disparaissent promptement, cédant la place au seul guérisseur. Seules de très vieilles femmes peuvent assister au massage sans déranger personne, scandant les gestes du *bohmo* du pilonnage de leur chique de bétel et d'arec à l'aide du petit mortier et du pilon de laiton qui ne les quittent jamais, car elles sont le plus souvent édentées. Quand il y a de trop nombreux clients, c'est-à-dire en fait quotidiennement, ceux-ci attendent au pas de la porte, assis sur le banc formé par un relèvement du plancher, patientant en se roulant des cigarettes locales faites de feuilles de palmier d'eau *Nipah* et de tabac local, parfois discutant un peu avec le médecin massant un patient, le plus souvent silencieux.

Le patient s'allonge sur une natte située près de la porte-fenêtre (orientation sud de la façade, orientation ouest-est de la natte). Il faut noter l'interdit de la position allongée dans l'axe longitudinal nord-sud, surtout tête au nord, face vers l'ouest, qui est la position des morts dans la tombe, regard tourné vers La Mecque. (P. Le Roux, 2004)

Le masseur prête au patient un sarong de coton destiné à cet usage (pour éviter de salir le sarong de sortie du patient avec l'huile du massage).

Les instruments sont, outre le sarong (*kaéng sayong*) prêté par le praticien et la natte de rotin (*tika*), faite en fibres de *küchu'*, une sorte de roseau local (*Lepironia articulata*, gypéracées), un oreiller de soutien *bata* en coton cousu empli de kapok nommé *kkabu* en jawi, placé sous la nuque du patient, un bol à huile, *mako'*, empli d'huile de coco, *miyo niyo* mêlée à un onguent acheté à la ville appelé huile d'Occident, *miyo putéh* (« huile anglaise ») dont la marque est indiquée sur l'étiquette du flacon comme

Huile Robert. La durée totale de l'opération est d'environ quinze minutes.

Le principe du massage est double. D'une part, il dénoue les articulations et assouplit le corps tout en soulageant la douleur et la fatigue éventuelles, et d'autre part, il agit comme une sorte de « pompe » sur l'appareil circulatoire, retenant puis relâchant brusquement l'intensité du flux par compression des artères et des veines. La variante spéciale fait que le masseur s'attarde un peu plus longtemps vers le bas-ventre en dirigeant le flux sanguin de la tête vers les pieds jusqu'au pénis, comprimant un instant ce flux sanguin à hauteur du scrotum, créant ainsi une érection artificielle dont, – d'où sa célébrité, notamment chez les plus anciens – les effets se font sentir plusieurs jours, particulièrement au lever. C'est assez différent du massage thaïlandais qui agit moins sur l'appareil circulatoire que sur les seuls muscles et articulations.

La séance, assez douloureuse dans l'ensemble, commence par le massage (*lluγô'*) des entrailles du patient avec les doigts de la main droite du masseur enduits d'huile de coco (assis en tailleur, corps placé orthogonalement par rapport au patient, face à la fenêtre), juste en dessous du nombril (**figure 1**).

Puis, Doloh masse le même endroit à l'aide de son coude droit (*lluγô' siku*, **figure 2**).

Figures 1 et 2



Ensuite, il se dresse sur ses jambes et replie le sarong du patient vers la ceinture (**figure 3**) pour préparer la compression des artères fémorales à hauteur des aines (**figure 4**) à l'aide de ses pieds : *ijo' paho* (« pousser, appuyer sur la cuisse »).

Figures 3 et 4



Puis il se rassoit et masse les jambes cette fois à l'aide du coude, un côté après l'autre (*lluγô' siku*, **figures 5-6**).

Figures 5 et 6



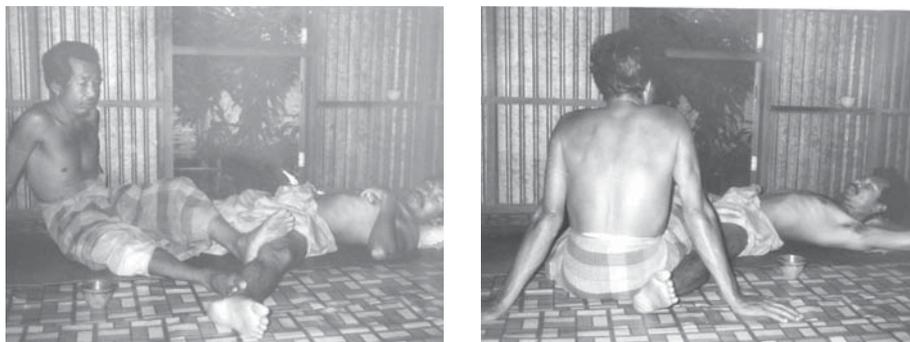
Toujours assis, faisant face aux jambes du patient, Doloh écarte celles-ci (**figure 7**).

Figure 7



Puis il masse les muscles de chaque jambe avec ses pieds, l'une après l'autre (*keyu' kaki* : masser les jambes en étrillant et frictionnant, **figures 8-9**).

Figures 8 et 9



Enfin, assis à califourchon sur le corps du patient, il masse le haut du corps du patient qui est allongé sur le dos, et la gorge, par compression des points artériels (*pulông dado* : masser le haut du corps en roulant, **figure 10**).

Figure 10



Debout, il procède ensuite au massage (*keyu' tangè* : masser avec le pied sur les bras) des membres supérieurs (**figure 11**).

Figure 11



Puis il fait de même avec les membres inférieurs (*keyu' kaki*: masser avec le pied sur les jambes **figure 12**), les bras de chaque côté, puis la jambe du côté gauche, ne passant jamais devant la tête du patient, ni ne l'enjambant, mais le contournant par l'extrémité inférieure du corps.

Figure 12



Accroupi, il pose son coude droit sur la hanche gauche du patient (*sakè' pingè*: masser la hanche en étirant, **figure 13**), comprimant le flux sanguin puis massant à nouveau la masse musculaire (**figure 14**).

Figures 13 et 14



Il revient ensuite sur la jambe du côté droit en la massant du pied (*keyu' kaki*), puis sur la hanche droite (*sakè pingè*). Puis, il revient à califourchon sur le dos du patient (allongé sur le ventre cette fois) et masse les muscles et articulations des épaules (*pèchè bahu llakè*: masser en allongeant les épaules et le dos, **figure 15**).

Figure 15



Debout sur le dos du patient, il le masse du pied suivant la colonne vertébrale de haut en bas jusqu'au haut des cuisses, fesses incluses (*keyu' kaki*, **figure 16**).

Figure 16



Puis, debout, il replie les jambes du patient sur elles et les compresse en les croisant aussi (**figures 17-18**, *lio' kaki*: maintenir les jambes en pression, en appuyant).

Figures 17 et 18



Puis, il étire le dos (*sakè llakè*, **figure 19**), et maintenant de la main gauche chaque jambe relevée (**figure 20**), il en tamponne l'intérieur de la main droite (*sakè kaki*: masser les jambes en les étirant et les tamponnant).

Figures 19 et 20



Enfin, Doloh passe au massage de la tête du patient, redressé assis (**figures 21-22**, *sakè ppalo*) en étirant, frottant et pressant, la main gauche toujours neutre ou en retrait (on remarque que cette main gauche est réservée à supporter ou retenir s'il est nécessaire

de jouer des deux mains, mais qu'elle reste inemployée le plus souvent. La main gauche est considérée comme impure surtout du fait de son emploi réservé à la défécation, malgré l'extrême propreté des Jawi qui vont jusqu'à changer entièrement l'eau d'une jarre pleine si, par inadvertance, quelqu'un y a saisi la louche, y flottant à demeure, de la main gauche).

Figures 21 et 22



Finalement, Doloh, tout en maintenant le dos du patient droit, procède à une série de tamponnages décontractants, symboles de la fin de l'opération (**figure 23**, *ola pingè*: masser les côtes en tapotant du plat des mains et en tournoyant).

Figure 23



Dans le même temps où il procède à ce massage dorsal final, il récite une invocation en prenant bien soin, comme il est d'usage, de ne pas la divulguer publiquement (ce qui la rendrait symboliquement « insipide »). Pour cela, il la murmure de telle manière qu'elle soit inaudible à autrui en dehors de lui-même et du patient : « *Bismillah, irama irahi* ». Car une invocation entendue en clair par une autre personne que celle à qui elle est confiée (le patient ou le disciple) perd tout son pouvoir et dénuée en l'annulant celui du récitant, d'où une certaine difficulté à la recueillir d'ailleurs, sans offenser ni amoindrir le savoir du *bohmo*.

Cette invocation n'est, par ailleurs, pas seulement orale, mais elle est aussi gestuelle. Par « invocation », j'entends donc ici à la fois le dit incantatoire et le geste du guérisseur. Ce geste consiste à souffler (*siju*) sur le patient pour répandre sur lui la médecine interne dont le guérisseur dispose (*oba' dalè*). Il s'agit bien là d'un ensemble signifiant « dit-geste » ou encore ce qu'on pourrait nommer un « geste sémantique », c'est-à-dire un ethnogeste caractérisant.

L'ensemble du massage, si l'on excepte l'invocation finale, aura été marqué par le silence et surtout l'extrême douceur et courtoisie du praticien envers le corps de son patient ; courtoisie marquée par le retrait de sa main gauche, nous l'avons déjà noté, mais aussi par la manière très naturelle de contourner discrètement autrui, y compris le patient que l'on traite : chez les Jawi, comme chez les Thaïs, les Malais et, probablement, dans bien d'autres sociétés d'Asie du Sud-Est, on n'enjambe pas un dormeur, mais, s'il gêne le passage on doit le réveiller de façon à ce qu'il replie de lui-même ses membres. Ce qu'il fait toujours sans morigéner quiconque : chacun sait ce qu'il doit faire, dans la bienséance.

Pour les gestes effectués durant le massage eux-mêmes, et leur intensité, chacun d'eux est ferme et assuré, doux et pourtant puissant jusqu'à engendrer une douleur certaine, parfois vive, mais supportable.

Une des caractéristiques ethnogestiques et donc culturelles des Jawi semble être l'aptitude de chacun, quel que soit son métier, à effectuer n'importe quel geste en plein respect du savoir-faire nécessaire et de la technique à employer, mais aussi du matériau

utilisé, et de la personne ou même de l'objet concerné, avec une douceur efficace qu'on jurerait empreinte d'un soupçon de féminité, c'est-à-dire de délicatesse.

BIBLIOGRAPHIE

Manuscripts de source orale

CHÉ' UMA PA'DO MIH AMÉNG, *tô' bohmo* (guérisseur), conteur

Cajoh putéh gadéng itè (« L'Éléphant blanc aux défenses noires »), village de Sudang (Südè), district de Sai Buri (Telubè), province de Pattani, récit collecté, transcrit et traduit par P. Le Roux, avec la coll. de Borohéng Domah, Rosioh Biyu, Ayi' Samuyama et Kaspi Baka, bande 7/J, cahier K5, 1992, p. 4-20

WOLÉNG YA'PA, *oyè' yoya'* (conteur)

Cajoh putéh gadéng itè (« L'Éléphant blanc aux défenses noires »), village de Kalupae (Kelupè), district de Sai Buri (Telubè), province de Pattani, récit collecté, transcrit et traduit par P. Le Roux, avec la collaboration de Borohéng Domah, Rosioh Biyu, Ayi' Samuyama et Kaspi Baka, bande 21/J, cahier K6, 1992, p. 162-182

Ouvrages et articles

HAJI ABDUL RAMAN bin YUSOP

Malay-English/English-Malay Dictionary, éd. Collins, Londres, 1982 (1^{re} éd. 1964), 614 p.

HAUDRICOURT André-Georges

La technologie, science humaine. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques, éd. de la MSH, Paris, 1987, 343 p. (extraits de Gestes et mouvements, § 2 de « Méthode scientifique et linguistique structurale », *L'Année sociologique*, 1959, p. 31-48)

KOECHLIN Bernard

« L'ethnotechnologie : une méthode d'approche des gestes de travail des sociétés humaines », p.13-38 in « Anthropologie de la gestuelle, anthropologie de l'image. Actes de l'atelier 8 du colloque international du CNRS, La pratique de l'anthropologie aujourd'hui, organisé par l'AFA », *Geste et image*, numéro spécial, 1985 (1^{re} éd. 1982)

« La réalité gestuelle des sociétés humaines. Une approche écosystémique et anthropologique de la réalité gestuelle et des communautés humaines », p.163-246, in Jean Poirier (dir.), *Histoire des Mœurs*, tome II, Encyclopédie de la Pléiade, éd. Gallimard, Paris, 1991

LABROUSSE Pierre

Dictionnaire général indonésien-français, Cahiers d'archipel, 15, éd. Association Archipel, Paris, 1984, 934 p.

LE ROUX Pierre

« Les “têtes nouvelles”. Intrusion d’une forme rigoriste de l’islam chez les Jawi », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 68-69 (2-3), 1993, p. 201-212

« La Dame de l’eau salée des Jawi mangeurs de *budu* (Thaïlande du Sud) », p. 321-356 in Pierre Le Roux et Jacques Ivanoff (dir.), *Le Sel de la vie en Asie du Sud-Est*, Grand Sud, éd. Prince of Songkla University, Pattani, 1993, 438 p.

L’Éléphant blanc aux défenses noires. Mythes et identité chez les Jawi, Malais de Patani (Thaïlande du Sud), 2 vol., thèse de doctorat de l’EHESS en ethnologie et anthropologie sociale, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 1994, 841 p., multigr.

Actes des ateliers linguistiques sur la phonologie de la langue des Jawi “Work-shop (6th January) and Second Work-shop (10th July) on the Phonology of Patani Malay”, ateliers animés par Christopher Court, Grand Sud, série Documents, éd. Prince of Songkla University, Pattani, 1995, 37 p.

« Gens de savoirs, gens de pouvoir : les *bohmo* chez les Jawi (Patani, Thaïlande du Sud) », *Annales de la Fondation Fyssen*, 12, 1997, p. 53-72.

« To be or not to be. The cultural identity of the Jawi (Thailand) », *Asian Folklore Studies* (Nagoya), LVII (2), 1998, p. 223-255.

« Mesures et démesure chez les Jawi (Thaïlande) », p. 133-183 in Pierre Le Roux et al. (dir.), *Poids et mesures en Asie du Sud-Est. Systèmes métrologiques et sociétés/Weights and Measures in Southeast Asia. Metrological Systems and Societies*, vol. 1, L’Asie du Sud-Est austronésienne et ses marches, études thématiques, 13, éd. EFEO/IRSEA, Paris-Marseille, 2004, 484 p.

Histoires des Jawi. Un peuple de Thaïlande, avec des dessins originaux de Peggy Adams, coll. Contes et mythes de la Terre dirigée par Claire Merleau-Ponty, éd. Actes Sud junior, Arles, 2005, 61 p. (Prix Gayan lecture 2007 ; traduit en espagnol et en portugais)

« Les “boutiques” : regard sur quelques bourgades du Sud de la Thaïlande », *Moussons*, 18 (2), Les villes de Thaïlande (n.s. dirigé par Jean Baffie et Louise Pichard), 2011, p. 77-96, 27 photos

« Emblèmes et instruments guerriers à Patani (ancien sultanat et actuelles provinces thaïlandaises de Pattani, Yala et Narathiwat, Thaïlande du sud) », p. 169-220 in Gilles de Gantès, Marie-Ève Blanc et Tobias Rettig (dir.), *Armées et sociétés en Asie du Sud-Est (XIX^e-XX^e siècles)*, éd. Les Indes savantes, Paris, 2014

LE ROUX Pierre et DIALMA Emmanuel

« The Chinese Diaspora and Prostitution at the Thai-Malay frontier (Hat Yai, Sadao-Dannok, Betong and Sungai Kolok) », p. 91-114 in Arnaud Leveau (dir.), *Investigating the Grey Areas of the Chinese Communities in Southeast Asia*, Occasional Paper, 1, éd. Irasec, Bangkok, 2007, 168 p.

LE ROUX Pierre, BAMROONGRUGSA Noparat *et al.*

The Golden Forests. Report of an Anthropological, Socio-Economic and Technical Survey of Rubber Plantations in Southern Thailand, tome I, *General Report*, 152 p., tomes II-III, *Results of the Technical Survey*, 1991, 537 p., éd. Prince of Songkla University/Institut de recherche sur le Caoutchouc/CIRAD-Cultures pérennes/CNRS, Pattani, 689 p.

LE ROUX, Pierre, SELLATO Bernard *et al.* (dir.)

Poids et mesures en Asie du Sud-Est. Systèmes métrologiques et sociétés/Weights and Measures in Southeast Asia. Metrological Systems and Societies, préface d'Alain Testart, introduction de P. Le Roux (avec la Fondation Singer-Polignac et le ministère des Affaires étrangères), 2 vol., vol. 1 (2004), *L'Asie du Sud-Est austronésienne et ses marches*, 484 p., vol. 2 (2008), *L'Asie du Sud-Est continentale et ses marches*, 404 p., Études thématiques, 13, EFEO/IRSEA, Paris-Marseille, 2004, 868 p.,

WILDING Anne

Pattani Malay Dictionary for Fellow-Workers in South Thailand, 2 vol., vol. 1, A-K, VI + p.1-227, vol. 2, L-Z, v + p.229-545, éd. Overseas Missionary Fellowship, Yala, 1979, 545 p.

WILKINSON Richard James

A Malay-English Dictionary (Romanised), Mytilene, Salavopoulos and Kinderlis, 2 vol., éd. Macmillan and Co, Londres, 1959 (1903, 1932), 1291 p.

NOTES

- 1 Nom d'origine malaise, « Patani » (avec un seul « t ») désigne ici, dans une acception tant historique que culturelle, le territoire de l'ancien sultanat éponyme et à sa suite l'ensemble formé aujourd'hui par les trois provinces thaïlandaises qui en sont issues : Yala, Narathiwat et Pattani. Le nom de cette dernière, à la superficie beaucoup plus petite que celle de l'ancien sultanat, est noté, comme c'est désormais l'usage en thaï avec deux « t » pour le différencier du précédent.
- 2 Conséquence d'une monosyllabisation et d'une tonalisation en cours sous l'influence séculaire du thaï, le jawi, malais dialectal relevant de la famille austronésienne, au lexique vieilli, car figé par la fusion forcée de l'ancien sultanat de Patani dans l'espace politique siamo-thaïlandais depuis la fin du XVIII^e siècle, possède treize phonèmes vocaliques dont cinq voyelles nasales. Par aphérèse (chute du ou des premiers phonèmes comme dans le mot « autobus » qui devient « bus » ou dans « capitaine » qui devient « pitaine »), la langue jawi a surtout engendré des consonnes longues en position initiale, phonématiques, qui lui évitent un évident appauvrissement lexical. Ces consonnes longues, culturellement caractéristiques, sont notées doubles dans le système de transcription adopté. La langue jawi utilise deux sortes de « r ». Le plus commun est la consonne fricative vélaire sonore [ɣ], notée /ɣ/, prononcée entre [g] et [r], un des principaux marqueurs identitaires, exprimant le « monde antérieur et intérieur » des Jawi. Le second, assez rare, est la consonne vibrante dentale et alvéolaire [r], notée /r/, similaire au « r » malais et qu'on ne trouve que dans les mots d'origine arabe, thaïe, malaise ou européenne. Il indique

systématiquement un emprunt récent au monde extérieur. (voir Le Roux, *Actes des ateliers linguistiques sur la phonologie de la langue des Jawi*, 1995)

- 3 Ce terme (*tokè* en jawi) vient à la fois du chinois *teochiu tâo ke* (entrepreneur) et du thaï *tâo kêe* (ancien, charge honorifique ; Formoso, 1990) et désigne un patron, entrepreneur, commerçant en position de décideur local.
- 4 Le *rai*, mesure thaïlandaise de surface de 20 x 20 brasses ou 40 m x 40 m vaut 1 600 m². (Le Roux, 2004)
- 5 [donner/correct/exclamation/vouloir-futur/aller/se baigner/provenance-locatif/terme respect-seigneur/tonnerre/ou/aller/se baigner/provenance-locatif/terme respect/nom botanique-toponyme-patronymie].
- 6 Un auditeur demande : « Pourquoi faut-il offrir un poulet blanc ? Peut-on offrir une autre sorte de volaille ? » Le *bohmo* répond : « J'ai dit une volaille blanche [poule ou coq], une autre sorte, ce n'est pas possible, il n'accepterait pas ».
- 7 Un baht, monnaie nationale thaïlandaise, équivalait en 1991 à environ 25 centimes de franc français. Le baht correspond aujourd'hui à 0,024 € (selon les fluctuations des cours).

UN MOT SUR LA QUALITÉ DES IMAGES

J'ai assisté durant mon long séjour de plus de dix ans en tout chez les Jawi à des dizaines de séances de massage, comme spectateur d'abord, et souvent aussi comme patient, ne serait-ce que pour mieux saisir cette pratique à la fois selon le « point de vue du pêcheur » et selon le « point de vue du poisson », pour paraphraser Théodore Monod. J'ai pensé nécessaire de garder témoignage de ce savoir-faire et j'ai donc décidé de le photographier et de le filmer. La séance de massage qui suit a donc été photographiée par mes soins le 29 juin 1989. Une deuxième séance a été cette fois filmée à l'aide d'une caméra vidéo H 8 mm, le 6 novembre 1991.

Le film comme les photographies originales ont été déposés, lors d'un bref passage en France, en 1992, au Centre audiovisuel du Centre national de la recherche scientifique à Ivry-sur-Seine, pour conservation et éventuellement montage ou publication, avec les encouragements du personnel du centre. Mais, durant ma longue présence sur le terrain en Thaïlande, ce centre audiovisuel a disparu et il semble que ses collections aient été, en partie au moins, dispersées. Mes humbles dépôts ont cependant été très aimablement conservés à titre personnel par l'un des anciens responsables de ce centre qui ne savait où me

joindre et que je remercie. Il y a quelques semaines, plus de vingt ans après, on pourrait dire presque par miracle, ces films et ces photographies me sont donc finalement revenus. On imagine cependant la dégradation inéluctable de leur qualité originelle au bout de vingt années de stockage.

Par ailleurs, notamment pour ce qui concerne les photographies, je ne disposais à l'époque que d'un appareil d'assez bonne facture, mais ancien et défectueux sous les assauts du climat et du fait de son usure normale, lui me suivant partout en des endroits parfois aléatoires. De même, mes pellicules photographiques vierges, noir et blanc, avaient séjourné avant utilisation, tout comme moi, pendant plus d'une année au village sans climatisation ni précaution particulière, faute de moyens techniques disponibles. Enfin, leur tirage a été réalisé sur place, faute d'alternative, dans la ville de Pattani, chez un photographe peu féru de noir et blanc et soucieux de vitesse plus que de qualité.

On pardonnera donc la relative mauvaise qualité technique des clichés présentés ci-dessous en considération de leur seule valeur documentaire.

Pierre Le Roux est professeur d'ethnologie et directeur de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Strasbourg. Spécialiste de l'Asie du Sud-Est, il a effectué ses recherches principales pendant plus de dix ans chez les Jawi musulmans de Thaïlande du Sud, de 1988 à 2007.



Crépuscule sur le Xingu. Photos Anne-Laure Paffenholz

DANS L'OMBRE ET LA LUMIÈRE DE BELO MONTE

Détours virtuels et voyage
le long des méandres du fleuve Xingu

par Anne-Laure Paffenholz

Balancée au milieu des hamacs multicolores tendus sur le pont de notre bateau, je contemple la forêt qui défile sous mes yeux ; comme pour en saisir une dernière fois, la beauté monotone. Bientôt les gratte-ciel de Belém remplaceront les hauts noisetiers ; et les bruits de la ville, les sons de la forêt. Je sors de l'Amazonie par sa grande porte et traverse l'océan. Je rentre chez moi, en France, avant je l'espère, de reprendre la route. Le gars dans le hamac à côté du mien passe le temps en dérivant sur les réseaux sociaux grâce à sa clé 3G en attendant qu'on sonne l'heure du repas et que tout le monde s'éjecte hors de son hamac. Mon regard se perd dans les couleurs du crépuscule. La tablette numérique du voisin illumine son visage dans la pénombre. Je regarde son doigt se balader sur l'écran et le « fil d'actualités » qui se déroule à n'en plus finir. Je me revois moi-même devant mon ordinateur en train de préparer ma venue ici, en train de lire des articles et d'envoyer des mails.

Quand j'ai commencé à m'intéresser au conflit lié au barrage de Belo Monte dans le cadre de mes études universitaires, je voulais étudier l'organisation de sa mobilisation militante, voir ce qui marchait bien et ce qui ne fonctionnait pas. L'attraction magnétique que les forêts exercent sur ma personne et l'indignation qu'éveillaient en moi les informations que j'avais pu recevoir sur le projet Belo Monte (via un cousin vivant près de Manaus) ont activement participé à ce choix. J'avais l'opportunité d'étudier le sujet que je voulais. Sans me poser trop de questions, il me sembla que ce fut le bon. Je voyais en Belo Monte un cas

représentatif de la problématique du développement imposé et ses répercussions socioenvironnementales. Le barrage amazonien est l'un de ces Grands Projets inutiles et imposés (GPII) qui, au nom de l'intérêt économique national, imposent à des territoires en marge de nombreux sacrifices, tant au niveau social qu'environnemental. Les gens qui y habitent sont contraints de vivre autrement et/ou ailleurs, sans jamais vraiment tirer un véritable bénéfice des changements engagés chez eux. C'est même assez souvent le contraire. L'environnement naturel n'est pas le dernier à souffrir, souvent irrémédiablement transformé. Pour construire de grands ouvrages, des forêts sont noyées et rasées. Les cours d'eau que l'on n'assèche pas, sont détournés ou pollués alors qu'on ignore les espèces vivantes qui disparaissent dans un dernier rôle d'agonie étouffé par les machines mécaniques qui creusent déjà.

Pour ceux qui recherchent d'importants profits économiques, les espaces naturels amazoniens où les lobbies industriels n'ont pas encore fourré leur nez manquent à être exploités. Mais les gars qui vivent sur place y voient plutôt un lieu de vie, qui nourrit et abrite. Les campagnes militantes nous renvoient une image fantasmée des communautés qui vivent au plus loin des grandes métropoles et leur agitation malade. Les gens que j'ai rencontrés dans la microrégion d'Altamira n'étaient pas de fervents écolos ou des défenseurs nés de la nature. Ils n'étaient pas les « exemples » qu'aimeraient trouver en eux les âmes perdues de l'Occident pour se raccrocher à leur humanité. Ils vivaient leur vie, tranquillement. Pour certains c'était même un peu trop tranquille mais, comme disait Marcello, « *O paraíso é aqui!* »¹.

Après avoir passé un an à reconstituer l'histoire de Belo Monte, à regarder à distance à travers la fenêtre du web ce qui se passait autour de la « Grande Boucle » du fleuve Xingu, je partais enfin rencontrer ses riverains. Le filtre en noir et blanc que m'imposaient les intermédiaires de subjectivités sur internet tomba enfin. Car ceux qui écrivent sur le sujet sont militants, chercheurs, politiques, lobbyistes, ou journalistes. Tous se positionnent dans l'un des deux camps idéologiques (pour ou contre Belo Monte) en fonction de leurs représentations de la réalité du conflit et

des enjeux qu'ils défendent. Mais pour combien d'entre eux, ces représentations s'ancrent-elles dans des réalités vécues sur place, dans la microrégion d'Altamira ? J'ai compris pendant mon voyage que le conflit idéologique, opposant l'utopie écologiste à celle du progrès qui opérait avec tant de force sous les lumières du *mediascape* et dans l'univers virtuel d'internet, n'avait que peu d'emprise sur la représentation des réalités vécues par les communautés installées à l'ombre du Belo Monte.

J'ai cru
plusieurs fois
que les militants
avaient leurs
chances...

J'étudiais la médiatisation internationale de cette contestation à une période pleine de rebondissements : mise aux enchères du projet, début des chantiers, interruptions des travaux, manifestations internationales, ambassadeurs indiens en visite à l'étranger, campagnes militantes à l'occasion du Sommet de la Terre de retour à Rio de Janeiro, etc. J'ai cru plusieurs fois que les militants avaient leurs chances quand les instances judiciaires régionales et internationales se sont ralliées à leur cause, mais c'est au niveau national que le pouvoir demeure souverain et l'emporte sur les autres. Alors quand le gouvernement affirma qu'il en allait de « l'intérêt national » de continuer avec Belo Monte, les autres n'ont plus eu qu'à baisser la tête. La mobilisation continua envers et contre tout, mais sa flamme finit par s'alanguir devant le barrage qui n'en finit plus de grandir.

L'immense forêt où près de 75 % de la biodiversité de la planète trouve refuge est devenue l'un des fers de lance des militants écologistes internationaux dès leurs premiers cris d'alerte quant à l'état de santé de notre écosystème planétaire. Depuis l'Europe, la simple évocation de l'Amazonie transporte l'imagination. On pense aux Indiens – le visage peint, la lance à la main, vivant au milieu de cet environnement à la fois hostile et mystérieusement beau qu'est la grande forêt. On voit en songe, les jaguars tapis dans l'ombre, les perroquets multicolores, serpents, insectes ou encore singes hurleurs qui prennent place au milieu de tableaux fantasmés de l'esprit. L'Amazonie éveille chez les Occidentaux, leurs désirs d'ailleurs et d'aventure. Elle fait peur à certains, fascine les autres.

L'idée militante, selon laquelle l'Amazonie est un patrimoine naturel à défendre dans l'intérêt de tous, s'est largement répandue dans l'opinion publique occidentale. Depuis le Sommet de Rio en 1992, le mouvement écologiste s'est densifié. Son idéologie s'est propagée et a donné vie à de nouvelles utopies. Une cosmologie « éco-gestionnaire » s'est cristallisée et les Indiens amazoniens, symbole partagé dans l'inconscient collectif occidental de « l'état de nature », sont rapidement devenus le visage public et emblématique de leur forêt. Les discours médiatiques des chefs indiens et des militants s'imprègnent depuis de cette nouvelle condition qui légitime l'écoute de leurs revendications. Ils bricolent leurs discours en mêlant données scientifiques, utopie *New Age*, idéologie écologique et savoirs chamaniques réinventés.

Les revendications des dits « peuples autochtones » résonnent dans le monde virtuel. Entendus davantage, ils ont petit à petit pris place sur la scène publique internationale, faisant des clichés qui leur collaient à la peau des armes idéologiques pour faire entendre leur voix. Le soutien des ONG et la création récente ces vingt dernières années d'organisations indigènes (comme la *Coordenação das Organizações Indígenas da Amazônia Brasileira – COIAB*) ont permis finalement l'émergence d'un véritable mouvement indien et avec lui celle d'une pensée critique de la politique indigéniste du Brésil.

Dans les rues
de Senador
José Porfirio,
au bord du Xingu.



L'Occident se représente l'Amazonie comme un « bien commun mondial » et le gouvernement brésilien voit plutôt cela d'un mauvais œil. Pour lui, les indignations écologistes internationales font partie d'une stratégie de ses concurrents économiques pour l'empêcher d'exploiter, comme bon lui semble, les richesses naturelles de son territoire. Le Brésil mise beaucoup sur le développement à venir de ce vaste espace. Les innombrables cours d'eau qui zigzaguent en Amazonie sont pendant longtemps restés le seul moyen de se déplacer sur de longues distances à travers la forêt. Depuis quelques décennies, la nation les sollicite pour leur potentiel énergétique. Les besoins du pays augmentent toujours plus et les milliers de fleuves au nord sont pour lui autant de possibilités de produire de l'électricité pour s'alimenter. Voilà pourquoi, d'ici à 2020, le gouvernement annonce la mise en place d'une cinquantaine de barrages hydroélectriques dans ce qui deviendra, pour lui, une véritable province énergétique. Le Belo Monte qui fait parler de lui dans les médias depuis plus de 20 ans, est un peu ce mastodonte qui ouvre la voie aux dizaines d'autres barrages prévus dans le bassin amazonien. S'il passe, le reste passera aussi ? Et apparemment, rien ne l'arrête.

Les individus qui vivent le long des fleuves et des routes des États du nord brésilien tirent leurs moyens de subsistance directement de leur environnement. Qu'ils soient bûcherons, extractivistes², pêcheurs ou paysans, ils survivent grâce à l'exploitation des ressources de leur région. On importe que ce qu'on ne peut pas trouver dans les environs et même le soda au *guarana* s'appelle « Xingu » comme le *rio* (fleuve). Les habitants de la microrégion d'Altamira où se construit le barrage de Belo Monte – qu'ils résident en ville, dans les fermes ou en forêt – sont, de multiples manières, connectés à des réseaux plus vastes, et reliés à des enjeux qui dépassent leurs propres intérêts. Politiques, lobbies, organisations internationales, scientifiques et activistes, participent à distance à la négociation du devenir de la région.

Observer la mobilisation contre Belo Monte et discuter avec ses acteurs a été très instructif. Pendant 25 ans, ils ont tout donné, tout essayé. Ils ont repoussé la Banque mondiale, érigé des ambassadeurs emblématiques comme Raoni, usé de tous

les recours judiciaires qui leur étaient possibles, occupé les zones de chantier, informé le monde et trouvé de nombreux partenaires. Ils ont forgé les instruments et montré le chemin à tous ceux qui, le long d'autres fleuves amazoniens, s'apprêtent à accueillir les petits frères de Belo Monte. Les militants du fleuve Tapajós prennent déjà le relais. Ils sont venus manifester auprès du Movimento Xingu Vivo Para Sempre (MXVPS)³ sur le chantier de Belo Monte pour faire leur entrée dans la sphère médiatique militante il y a quelques mois. Depuis, ils procèdent comme le faisaient il y a plusieurs années les militants du MXVPS. Ils publient des actualités quant à leur lutte sur internet – photos d'Indiens à l'appui – et le cacique Raoni s'affiche depuis peu, en faveur du combat pour la sauvegarde du *rio* Tapajós.

Pendant ce temps, nos entreprises françaises se jettent sur toute opportunité de participer à la mise en service de « l'Amazonie énergétique », proposant leur savoir-faire dans l'espoir intégrer les consortiums en train de se partager l'exploitation des fleuves. Un mouvement visiblement unifié d'*atingidos*⁴ amazoniens gagnerait à voir le jour. D'autres grandes batailles sont-elles à venir sous la canopée ?

D'autres grandes batailles sont-elles à venir sous la canopée ?

Les partisans écologistes gagnent du terrain, mais les vieilles habitudes capitalistes continuent de mener la barque. Aux quatre coins du monde, les projets de développement imposés sèment la révolte et l'indignation. Les mouvements sociaux puisent dans la nécessité de survie de ces centaines de milliers d'impactés, la force et la légitimité de leurs discours, qui résonnent dans les esprits. Ils modèlent des représentations du monde qui poussent de plus en plus de gens à changer de mode de vie, s'impliquer pour des causes sociales et militantes, partir vivre ailleurs, lutter pour leurs droits, partager leurs expériences pour créer de nouveaux réseaux de solidarité...

Maintenant que je quitte ce petit bout d'Amazonie, je suis, plus que jamais convaincue qu'elle a besoin de plus d'alternatives de développement qui mettent en valeur ses ressources sans lui nuire, mais si je peux encore espérer que cela se fasse, j'entrevois

que cela ne sera plus sans les sacrifices déjà en marche. J'ai rencontré quelqu'un au bord du *rio* un après-midi. Pendant que nous pêchions, il me parlait de ses opinions sur le barrage et témoignait de l'expérience de sa sœur au sein du MXVPS : « *Même eux, ils savent qu'on ne peut plus rien faire pour arrêter ce projet. Mais ça ne veut pas dire que nous sommes des victimes. La plupart des gens ne s'intéressent pas à tout ça, ils n'ont pas reçu d'éducation et ne savent pas vraiment ce qui se passe. Mais il y en a quelques-uns qui savent et continueront à crier leur mécontentement pour tous les autres jusqu'au bout. Ce qui est important c'est que leur voix continue de porter. Si ça ne nous sert pas à nous, ça servira à bien à d'autres plus tard ! Ce qui arrive ici arrive partout.* »

La lutte a été longue. Le front local d'opposition au barrage n'a peut-être pas réussi à chasser le projet du fleuve, mais en se donnant corps et âme dans cette quête, il a réalisé bien d'autres choses ! Il a unifié des dizaines de syndicats derrière lui, des associations de pêcheurs, de femmes et de paysans de toute la microrégion d'Altamira. Tous unis contre le Belo Monte. Il a organisé des réunions pour impliquer les collectivités et les habitants dans le devenir de leur territoire, à devenir acteurs sociopolitiques de leurs terres. Grâce à la pression qu'ils ont réussi à exercer médiatiquement avec leurs partenaires (COIAB, Amazon Watch, ISA, Planète Amazone, Survival, Greenpeace...), et les contre-enquêtes scientifiques qu'ils ont soutenues et étudiées, mais aussi les difficiles négociations avec les représentants de Norte Energia (le consortium chargé de Belo Monte), ils ont obtenu gain de cause sur les revendications que la médiatisation laisse dans l'ombre mais qui, en réalité, s'avèrent primordiales pour les populations concernées. Et c'est là que se situe l'enjeu principal et pourtant invisible de la contestation du barrage : transformer un projet prédateur et destructeur en source d'opportunités à défaut de pouvoir le chasser. En rendant publics les méfaits du barrage, les militants se sont offert un moyen de pression efficace pour négocier avec Norte Energia.

Une secrétaire municipale de l'environnement avec qui j'ai longuement discuté m'a fait comprendre que, de son point de vue, il n'était pas dans l'intérêt de sa structure de lutter contre le barrage malgré les conséquences néfastes évidentes qu'il va

imposer à la région. Au contraire, elle souhaitait profiter de ce contexte singulier pour réclamer des investissements publics et privés et ainsi permettre à de nouveaux projets de voir le jour. Elle me disait : *« On perd du temps à se battre contre un ennemi trop grand. Autant utiliser sa force à notre avantage. Ici notre priorité c'est de protéger les tortues. Pour les municipalités de la région, beaucoup de projets sociaux ou environnementaux en cours ne seraient pas possibles sans les aides financières. »* Le consortium Norte Energia a déjà dépensé plus de 2,6 millions de réaux (le réal est la monnaie brésilienne) pour l'opération Cidadania Xingu dans les municipes de l'aire d'influence de Belo Monte et 36 millions de réaux pour combattre la malaria à proximité de l'usine à venir du barrage. D'ici à 2031, il est prévu que plus de 500 millions de réaux soient investis dans des programmes de développement dans la région, en collaboration avec le gouvernement. Les municipes de la microrégion d'Altamira n'ont plus qu'à croiser les doigts pour que les promesses soient tenues et ils savent parfaitement que rien n'est gagné. L'entreprise Electronorte qui a donné vie au projet de Belo Monte et le porte toujours au sein du consortium n'a toujours pas indemnisé d'autres municipes après la construction de barrages antérieurs comme celui de Tucuruí. Là-bas, on attend encore les habitations pour reloger les atingidos et les infrastructures sociales promises.

La mobilisation contre Belo Monte intervient dans le prolongement de la contestation du barrage d'Itaipu mais a eu l'avantage de posséder de nouveaux moyens de communication et d'information pour se relier à de plus vastes réseaux militants. C'est l'ouverture de la cause dans la sphère internationale qui a rendu la contestation du Belo Monte plus efficace. Cela a ajouté du poids aux revendications locales qui ont pu s'assurer le respect d'un minimum de condition de la part des promoteurs du complexe hydroélectrique et montré qu'ils ne pouvaient plus simplement s'installer sans devoir rendre des comptes. Les autorités auront peiné jusqu'au bout pour mener à bien ce projet, né sous la dictature militaire, et qu'aucun gouvernement n'a depuis abandonné (c'est dire le paquet d'argent que le barrage représente !)...

En parallèle, une conscience socioenvironnementale et politique s'est éveillée chez une petite frange de la population locale qui essaie désormais de proposer des formes de développement écoresponsable et durable. Dans une école, seule en lisière de forêt au milieu des pâturages du municiple de Senador José Porfirio, il y avait cette institutrice autodidacte qui s'occupait des enfants de sa communauté. Les murs de l'école étaient recouverts de poèmes pour le fleuve et d'odes à la forêt, de dessins représentant le barrage de Belo Monte et les modifications apportées au cours d'eau, le réservoir de 500 km³, la « Grande Boucle » du Xingu asséchée... L'éducation lui avait manqué autrefois, mais elle s'était donné les moyens d'apprendre par elle-même. Aujourd'hui professeure, elle travaillait à faire de ses élèves des individus conscients, capables de défendre et gérer raisonnablement leur environnement.

Les circonstances de mon voyage ont fait que je me suis détournée bien vite de ce que j'étais censée chercher et je préférais me laisser porter par les généreuses rencontres le long mon chemin plutôt que par les plans académiques tracés au brouillon avant de partir. Les rencontres m'apportèrent la couleur et les nuances qui manquaient à toutes les explorations virtuelles que j'avais pu avoir sur le web avant mon départ. Je compris vite que c'était cela que j'étais venue chercher.

Je compris vite que c'était cela que j'étais venue chercher...

Les gens avec qui j'ai vécu ces quelques semaines n'en avaient, somme toute, pas grand-chose à faire du barrage de Belo Monte. On voit son nom partout sur les véhicules offerts par le consortium et les ouvriers vont et viennent dans les pousadas des villes pionnières. Les pêcheurs se plaignent des pêches moins fructueuses qu'autrefois, mais gardent le sourire. Des tas d'infrastructures publiques toutes neuves, mais déjà éprouvées par les pluies amazoniennes, parsèment la région (écoles, structures sportives, postes de santé...) Les *atingidos* chassés s'installent à Altamira et dans les alentours. Les prix gonflent. Belo Monte plane comme une ombre depuis tellement longtemps maintenant. Tout cela n'inquiète pas les gens outre mesure. On continue à couper du bois, légalement... ou pas. On survit et, surtout, on ne se prend pas trop la tête.

Les personnes impliquées concrètement dans la lutte contre Belo Monte ne sont pas nombreuses sur le territoire impacté par sa construction (qui s'étend indirectement sur toute la microrégion). On m'a toujours dit de manière consensuelle : « *Belo Monte est mauvais pour l'environnement et c'est un problème* », mais j'ai surtout entendu : « *Si Norte Energia tient ses promesses, le barrage va peut-être nous apporter de nouvelles opportunités.* »

L'Amazonie s'est peuplée au rythme des invasions successives. Les petites invasions, ce sont toutes ces familles qui s'installent sans autorisation, par-ci par-là. Des villages bientôt noyés par Belo Monte sont le résultat de vieilles invasions des années 1970. Dans la ville pionnière de Senador José Porfirio, les quartiers les plus loin des rives du Xingu sont aussi les plus récemment construits. La périphérie recule sans cesse sous le coup des invasions. Quand je reviendrai, les quelques poutres de bois et le sol noirci par le brûlis près duquel une vieille femme récupérait du charbon pour le vendre, seront devenus des maisons, régularisées au bout de quelques années. Quant au propriétaire du terrain... il sait déjà qu'il ne peut pas faire grand-chose.

La logique des lobbies et du gouvernement envers l'Amazonie ne diffère pas véritablement des stratégies locales de survie sur place mais leurs invasions sont si massives qu'elles en deviennent dangereuses et problématiques. Ce qui pose problème c'est l'échelle de l'exploitation et la destination des ressources extraites dans la large zone nord du Brésil.

C'est là que prennent racine les conflits comme celui qui oppose les promoteurs et les opposants au barrage de Belo Monte. Pour les uns, la microrégion d'Altamira représente un potentiel économique à valoriser et exploiter. Pour ceux qui y vivent, c'est avant tout une chance de survie qu'ils voient dans cet environnement qui les entoure. Alors, on se dispute la gestion de la terre. L'Amazonie est pour ses populations le support de leurs « réalités vécues ». Leurs représentations des réalités régionales y plongent leurs racines et y déploient leurs branches. Les représentations nationales et internationales de l'Amazonie prennent place dans un terreau différent, dans d'autres réalités vécues.

Les enjeux qui agitent globalement le monde agissent sur la construction des espaces socioenvironnementaux en apparence les plus isolés des grands pôles de décisions politico-économiques. De réseaux en réseaux, une toile se tisse, reliant le local au global dans un enchevêtrement dynamique et complexe. L'un et l'autre s'interconnectent et développent une dépendance réciproque. Le contexte globalisé dans lequel nous vivons ouvre de nouveaux possibles et permet à de nouveaux réseaux de se mettre en place : *«Aujourd'hui, sous quelque aspect qu'on l'appréhende, le contexte est mondial. Le moindre campement amazonien ou africain ne peut être décrit qu'en tenant compte de sa relation, plus ou moins lâche, plus ou moins efficace ou dérisoire, mais jamais sans effet à court et à long terme, au reste du monde.»* (Augé, 2003)

Grâce à internet, tout un chacun, qu'il soit perdu en Amazonie, au beau milieu de la campagne du Morvan ou dans une métropole asiatique, peut espérer trouver écho à ses revendications pour un investissement physique minimum. L'envoi de mails groupés est moins fastidieux et coûteux que les lettres sans compter le gain de temps de transmission ! Des réseaux d'activistes sont nés sur internet, beaucoup qui lui préexistaient y ont migré. De nouveaux acteurs sont entrés en scène, des mouvements nouveaux de toutes sortes ont pris forme dans ce monde annexe et idéal qui se conquiert en nombre de clics et de vues.

Dans la néoréalité de l'internet, les gens du monde entier s'expriment et communiquent avec leurs contemporains connectés. Dans les cybercafés des petits municipes pionniers, Facebook et Skype sont sur tous les écrans d'ordinateur. Et même ici, au beau milieu du fleuve Amazone, depuis le hamac de mon voisin de voyage ! Les « nouveaux médias » et les technologies de communication sont partout et rendent les multiples réalités de notre monde, plus intelligibles, en théorie du moins : *« Le virtuel nous permet de mieux comprendre non pas le monde, mais l'idée que nous nous en faisons »*⁵. Le monde virtuel est le reflet partiel de nos réalités, une simulation de nos manières de vivre et de se représenter le réel.

Les organisations militantes ont compris rapidement qu'elles avaient tout intérêt à suivre la ruée vers internet et se faire une

place dans son réseau. Peu aujourd'hui n'ont pas leur « page Facebook », leur « compte Twitter » et leur site internet pour relayer du contenu informatif. Les articles, pétitions et dépêches s'usent et se recyclent sur les murs de la toile virtuelle. Les abonnés et sympathisants d'abord récepteurs deviennent à leur tour des vecteurs médiatiques. Internet permet de mutualiser des informations, de démocratiser la parole, de s'essayer à d'autres formes d'organisations, non plus verticales mais horizontales, où les compétences particulières de chacun sont valorisées, où les connaissances et les utopies donnent naissance à de nouvelles idéologies. Serait-ce le « berceau d'un nouveau militantisme coopératif? Certains parlent d'internet comme d'une "chambre d'écho" » (Manise, 2012) à des coopérations décentralisées et globales. Cet « activisme numérique » qui prend forme dans la sphère du web offre de nouvelles possibilités stratégiques au militantisme dit traditionnel. Il ne peut prétendre remplacer les actions de terrain, mais transforme son écosystème : « Si personne ne pense que le discours de Martin Luther King "I have a dream" aurait eu plus d'impact en formant 140 caractères, reste que les tweets sont un excellent moyen d'inciter les gens à lire un texte plus long, et une bonne façon d'alerter les foules et les inciter à passer à l'action. Et Facebook est un très bel outil pour la mise en place de passerelles entre des personnes aux liens fort et faible. Et inversement ? » (Manise, 2012)

Beaucoup d'internautes participent à leur échelle à la diffusion des contenus militants sur les réseaux sociaux, blogs et sites internet, sans s'impliquer réellement dans l'activisme de terrain ou se revendiquer d'un groupe militant. La pétition du cacique Raoni⁶ qui circule depuis des années maintenant, comptabilise près de 476 000 signatures virtuelles venues du monde entier pour soutenir la lutte contre Belo Monte. Les internautes sont souvent multipositionnés, engagés pour plusieurs luttes en même temps, mais dans une moindre mesure. Ils se font vecteurs pour les causes qui les sensibilisent, des « slacktivistes »⁷ du « militantisme post-it » (Ion, 1997). Demandant peu de temps et d'effort, ce moyen épidémique de propagation informatif prend de l'ampleur. De plus en plus de gens sont connectés au réseau mondial d'internet et y interagissent avec leurs contemporains, bouleversant leurs représentations du monde.



Famille riveraine de pêcheurs dans la microrégion d'Altamira.

Il faut se préparer
à n'être jamais prêt...

Aujourd'hui dans les sociétés « connectées », un coup d'œil par la fenêtre ouverte d'internet précède souvent le passage à l'acte dans la réalité physique: choisir une destination de voyage où partir, se procurer quelque chose dont on va avoir besoin, communiquer avant une rencontre, trouver du boulot, apprendre avant de comprendre. Comme un sas entre nous et le monde physique, où nous nous libérons, dans une certaine mesure, des limites temporelles et spatiales que nous impose notre condition humaine physiquement incarnée; c'est à la fois un outil formidable et un instrument illusoire. J'ai travaillé de longues heures en ligne avant de partir pour le Brésil, me faisant une idée de ce que j'allais chercher lors de mon voyage ethnographique à venir. J'entends dans ma tête, la voix d'un de mes professeurs qui avait dit un jour « *toute la méthodologie que l'on vous apprend, tout ce que vous savez, vous devrez l'oublier sur le terrain et tout redécouvrir par vous-même.* » Il faut se préparer à n'être jamais prêt. Aller sur internet est souvent un premier pas vers le monde, mais il ne faut pas s'y perdre, au risque d'oublier qu'il n'est qu'un reflet tronqué de nos subjectivités contemporaines.

Alors que nous vivons une période de « glocalisation », nous ne disposons pas à l'heure d'aujourd'hui, d'espace public planétaire pouvant offrir un lieu de parole et de décision ouvert à tous. Internet propose de combler ce manque et donne parfois l'illusion qu'il pourrait s'y substituer. Peut-être plus humblement peut-il participer activement à la construction de nos représentations du réel. Ne nous y trompons pas. Internet est un outil et non une fin en soi. Plus il y a de gens « connectés » et plus il devient un enjeu de taille, un instrument efficace pour propager critiques et projets pour nos sociétés, faire passer des messages idéologiques et utopiques, mais aussi recruter de potentiels partenaires ou futures recrues pour les actions de terrain quelles qu'elles soient.

Dans l'actuelle mondialisation, règne de la communication et du progrès technique, le rêve d'une humanité fraternelle et libérée de ses chaînes, anime les utopistes de tous bords, il nourrit les idéologies parfois contraires qui négocient le monde de demain.

Les altermondialistes comme les entités politiques dominantes vous l'assureront, « *un autre monde est possible* ». Lequel ? C'est là-dessus que les esprits s'échauffent et que le monde se négocie.

« *Nous sommes les 99 %* » criaient les indignés de Wall Street en 2012. Le noyau dur de la mobilisation voulait que les peuples de la planète entière reprennent d'une même voix le cri de leur révolte au nom de l'humanité. Quelques-uns ont répondu à l'appel soufflé à leurs oreilles dans un vent de révolution, mais, pas suffisamment... Quelle dure déception pour les milliers d'indignés en Amérique, en Europe et ailleurs, que de voir le reste des 99 % pisser sur le feu de joie qu'ils avaient allumé pour eux dans leurs cœurs avec des bûches d'espoir, de rage, de volonté et d'utopie ? Mais qu'ils ne s'inquiètent pas outre mesure. Les objectifs que s'était donnés ce mouvement militant, comme bien d'autres, n'ont pas été atteints, mais d'autres choses ont été accomplies. Un nouveau passage a été ouvert dans notre champ des possibles et certains courent déjà vers leurs utopies.

En s'exposant sans protection à tous les cris de l'humanité qui parcourent les médias nouveaux et traditionnels, on risque de se décentrer de soi, de l'endroit où l'on est et où on peut véritablement agir. La quantité d'informations disponibles se noie parfois dans un sentiment d'impuissance ou dans une position victimaire face aux problématiques de notre monde. Pour contrer cela, des individus participent à la transmission des alertes du corps de souffrance de notre planète pendant que d'autres s'engagent dans des recherches de solutions locales pour pallier à notre désordre global.

Les discours militants sont par essence engagés dans des idéologies et inspirés d'utopies. Ils témoignent d'idéaux à suivre plus qu'à atteindre, engagés dans une quête infinie vers l'horizon qui pousse à espérer, invite à arpenter toujours de nouveaux sentiers et à maintenir le changement dans notre canton de l'univers où n'est immuable que la métamorphose. Ils poussent à passer à l'action, à se mobiliser collectivement, à remettre en question nos manières de faire. Beaucoup d'individus partagent de par le monde le sentiment d'un renouveau éminent pour nos sociétés ? Comme un pressentiment que « *quelque chose est*

sur le point d'arriver» ou encore que « nous vivons une période unique de l'histoire de notre humanité terrestre ». Cela leur donne la force d'agir. À cela je réponds : elle est unique bien sûr, mais pas plus ni moins que toutes les autres qui l'ont précédé et celles qui lui succéderont ! Ces représentations de notre contemporanéité m'apparaissent comme de formidables énergies renouvelables pour la machinerie humaine. Malraux ne disait-il pas que « l'espoir des hommes, c'est leur raison de vivre et de mourir » ?

Les sympathisants et militants altermondialistes et autres se donnent pour mission de participer à la résolution des difficultés de ce qu'ils reconnaissent comme des « maux communs ». Ce sentiment que l'humanité toute entière est en péril de par ses propres agissements est le résultat du flux massif d'informations qui transite chaque jour entre les citoyens du monde. Il se propage toujours davantage ces dernières années et responsabilise autant d'individus qu'il en désespère. Beaucoup de gens œuvrent ici et maintenant pour que leurs utopies deviennent les réalités de demain. On parle même d'utopies concrètes. Les utopies contemporaines nourrissent les alternatives politiques sociales et économiques de nos sociétés modernes. Elles répondent aux problématiques du monde par l'innovation et le changement. Leurs perfections sont le reflet de nos erreurs et nos manques. Leurs failles sont nos propres faiblesses.

Coexistent de nos jours, deux familles d'utopies.

- *L'utopie de l'ailleurs* regarde vers un futur lointain que nos avancées technologiques et scientifiques ne nous permettent que d'entreapercevoir dans l'infinité du ciel. Dans ces lieux lointains de la galaxie où nous sommes pour le moment incapables de nous rendre, nous projetons des sociétés fantasmées. Cela dynamise plusieurs pans de nos sociétés : technologique, artistique, scientifique et spirituel. Cette quête des étoiles n'est qu'au prélude de sa potentielle existence.
- *L'utopie de l'ici et maintenant*, elle, essaie de faire fleurir au présent, ou tout du moins dans un futur proche, des initiatives « globales » pour changer la vie sur Terre et ce, grâce à nos potentiels efficaces.

D'un côté on rêve de quitter un jour l'environnement planétaire qui nous a vus grandir, d'un autre, on tend à se rapprocher de

lui, le redécouvrir pour mieux vivre en son sein, de manière plus durable et responsable.

Les obstacles qui nous empêchent pour le moment de découvrir ou créer des sociétés utopiques sur d'autres planètes sont essentiellement d'ordre technologique. Si nous le pouvions déjà, nous serions sûrement déjà partis conquérir quelques exoplanètes comme les conquistadors l'ont fait autrefois en Amérique pour implanter de nouveaux laboratoires sociétaux.

Les utopies qui veulent reconquérir la Terre sont confrontées à d'autres problématiques. L'espace où elles désirent s'enraciner est déjà occupé, organisé et géré par les sociétés existantes. Pas de terrains vierges pour construire un monde nouveau, ou si peu ! Voilà pourquoi, avant même de songer à la mise en place de nouveaux systèmes sociaux innovants, il faut bien souvent commencer par négocier l'occupation et la gestion d'un territoire.

Par extension, les utopies concrètes et les modes de vie alternatifs se joignent de plus en plus aux mouvements contestataires qui se battent pour des usages de la terre, ses ressources et ses hommes, plus responsables et durables. C'est sur ces terrains qu'ils peuvent trouver l'ancrage nécessaire à la création de laboratoires sociaux alternatifs, de modes de vie différents que ceux que les enjeux politico-économiques tendent à imposer aux territoires qu'ils gouvernent.

En France, les « zones à défendre (ZAD) » ont imposé leurs réalités au pied des Grands Projets inutiles et imposés. Ça sent la victoire dans les bocages de Notre-Dame des Landes. La ZAD est un peu le village d'Astérix de notre époque, une communauté d'irréductibles prête à tout pour repousser les envahisseurs et vivre à sa manière. Des zadistes continuent d'y développer des alternatives de vie collective et certains partent maintenant pour lutter contre d'autres projets « invasifs ». Dans le Tarn, la mort d'un jeune zadiste lors d'affrontements policiers a mis à mal le contesté barrage de Sivens. Dans cette ZAD, la perte de l'un des leurs n'a fait que pousser les utopistes concrets à travailler plus dur pour faire de cet endroit un lieu de vie et de partage en sa mémoire. Les populations les plus démunies, les plus marginales et impactées par les mauvaises gestions de notre monde sont

aussi les plus enclines à représenter le changement nécessaire voulu par les utopistes de tous bords et à partager ce désir de « mieux ». Nos échecs d'aujourd'hui fournissent le terreau pour nos tentatives de lendemains réussis. Goethe disait que « *l'important ce n'est pas de tomber, c'est de ne pas rester à terre* ». Et à ceux qui redoutent un avenir incertain, Jack London rappelait que « *ce n'est pas la destination qui compte, c'est le voyage* ». J'ai laissé au Brésil une partie de mes utopies, j'ai abandonné certaines de mes illusions. Mais j'ai aussi emporté dans mon sac tout un tas de nouvelles idées et d'expériences pour me représenter le monde et diriger mes pas dans son vaste univers en perpétuelle transformation.

Les panneaux
de Norte Energia
parsèment
les municipes
de la microrégion
d'Altamira.



NOTES

- 1 « *Le paradis est ici !* »
- 2 Par *extrativismo*, au Brésil, on entend l'extraction familiale et coopérative de ressources naturelles non ligneuses de la forêt.
- 3 *Movimento Xingu Vivo Para Sempre* : Mouvement Xingu vivant pour toujours.
- 4 Les *atingidos* désignent les personnes impactées, en l'occurrence par un barrage. Le Movimento dos atingidos por barragens est né au Brésil avec la construction du barrage d'Itaipu pour représenter le droit des populations concernées par les nombreux projets de barrages menés aux quatre coins du pays et spécialement maintenant au nord.
- 5 QUÉAU Philippe, *La planète des esprits, pour une politique du cyberspace*, Odile Jacob, Paris, 2000.

6 Cf. <http://raoni.com/signature-petition-1.php>

7 « Le slacktivismisme [...] est une forme de militantisme sur internet qui s'est développé dans les années 2000 avec l'avènement des réseaux sociaux et qui consiste à cliquer pour participer à un mouvement collectif virtuel sans s'engager plus activement et concrètement ». Source : Wikipédia.

BIBLIOGRAPHIE

APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, éd. Payot, Paris, 2001

ARNAULD DE SARTRE Xavier, "La colonisation de l'Amazonie face au développement durable : l'exemple du barrage de Belo Monte", *Cahiers des Amériques latines*, n° 44, août 2004

AUGÉ Marc, *Où est passé l'avenir ?*, Seuil, Paris, 2011 ;
Pour quoi vivons-nous ?, éd. Fayard, Paris, 2003

BELLIER Irène, "L'Organisation des Nations Unies et les peuples autochtones. La périphérie au centre de la mondialisation", *Socio-anthropologie*, n° 14, 2004

FILLIEULE Olivier, PECHU Cécile, "Lutter ensemble, les théories de l'action collective", *Revue française de science politique*, Paris, 1994

GUERRA Gutemberg Armando Diniz, "Mobilisation sociale et expertise universitaire en Amazonie", in TEISSERENC Pierre, *La mobilisation locale des acteurs dans l'action publique locale. Au Brésil, en France et en Tunisie*, éd. L'Harmattan, Paris, 2006

ION Jacques, *La fin des militants ?*, éd. L'Atelier, Paris, 1997

MAGALHAES Sonia Barbosa, « La mobilisation de communautés locales contre la construction d'un barrage et ses effets en termes d'organisation du territoire », in TEISSERENC Pierre, *La mobilisation des acteurs dans l'action publique locale. Au Brésil, en France et en Tunisie*, éd. L'Harmattan, Paris, 2006

MANISE Jean-Luc, *De l'activisme numérique au militantisme de terrain : de nouvelles formes d'engagement*, www.cesep.be, 2012

McCULLY Patrick, *Silenced Rivers : The Ecology and Politics of Large Dams*, éd. Zed Books, Londres, 1996

RIST Gilbert, *Le développement, histoire d'une croyance occidentale*, Presses Sciences Po, Paris, 2006

ROMITELLI Valerio, "Knowledge society : crise et alternatives", *Mondes contemporains*, 2012

STOLL Émilie, *Terres indiennes et politique indigéniste au Brésil. Des territoires à la carte*, éd. L'Harmattan, Paris, 2009

Anne-Laure Paffenholz, anthropologue en devenir et vagabonde dans l'âme, est résidente de la première promotion de la villa du Grand Bivouac (Albertville) avec qui elle monte son projet de webdocumentaire. Elle est titulaire d'un master en ethnologie qu'elle a consacré à la mobilisation contre le barrage de Belo Monte (Brésil) et anime, avec Jonathan Maitrot, à Anthropodcast.

www.anthropodcast.fr



Photos Mickael Hetzmann

LES VOYAGES FORMENT LA JEUNESSE ?

par Mickael Hetzmann

«*Les voyages forment la jeunesse*». Mais pourquoi choisir de commencer par cet adage ? Justement parce qu'il s'agit d'un adage, s'il est accepté de tous en tant que tel, il possède une part de mystère. Pas un mystère qui motive l'aventure et la découverte, bien au contraire, il s'agirait plutôt d'un mystère mystérieux, d'un inconnu qui fait peur, d'un mystère qui incite à protéger notre jeunesse de cette formation. Aujourd'hui, qu'il est inquiétant de voir son enfant prendre la route alors que tout notre système éducationnel et institutionnel le presse à s'installer au plus vite et à prendre sa place dans la société !

La question à laquelle je vais m'intéresser prend appui sur cette formation par le voyage et en particulier par le voyage autour du monde. Bien que celui-ci construise d'innombrables connaissances sur le monde, les hommes et les cultures, ces savoirs ne seront qu'un objet secondaire dans cet article. Je porterai mon attention essentiellement sur l'autoformation existentielle par laquelle le voyage et ainsi la rencontre de l'altérité forment le voyageur, au-delà d'une formation livresque du monde. L'autoformation existentielle dépend d'un décentrement par une double émancipation : une émancipation extérieure par une prise de conscience des conditionnements sociaux-historiques, et une émancipation intérieure par celle du dialogue intérieur (s'émanciper de ses habitus, images identificatoires et intentions égocentriques qui distordent la perception). «*Il s'agit d'un travail du sujet pour se déconditionner de lui-même et s'ouvrir au jaillissement d'un sens nouveau dans l'expérience du monde et des choses.* » (Galvani, 2006, pp. 59-73)

Alors pourquoi mon choix s'est-il porté sur la formation par le voyage autour du monde ? Nos sociétés occidentales, prises dans une modernité tardive, sont l'objet d'une circulation

toujours plus rapide et plus loin des biens, de la communication et des personnes (de loisir, professionnelle ou forcée) qui fragilise toujours plus l'injonction à une identité individuelle et sociale (unique, stable et utilitaire) héritée de la modernité. Une « pulsion » à l'errance, faite d'imaginaires et de mythes, viendrait ainsi nourrir l'inconscient collectif et individuel et s'exprimerait de multiples façons : l'art, la musique, les vêtements, la nourriture, la littérature, les loisirs, le tourisme, les fêtes, les reportages télévisuels, le cinéma, internet, la décoration, etc. L'une des formes les plus fantasmées de cette « pulsion » à l'errance, étant de « prendre la route », se libérant de ses attaches (terre, famille, biens), flânant sur les chemins de traverse du monde entier, allant de rencontres fortuites en aventures d'un quotidien émerveillant, en prenant le temps pour se donner les moyens de s'ouvrir au monde et à soi. Voilà pourquoi le voyage autour du monde, parce qu'il est une réalité accessible et réalisable, parce qu'il permet la rencontre de l'autre et de soi, parce que l'altérité est toujours autre et nous engage à aller toujours plus loin, parce qu'autour du monde le temps devient qualitatif, élastique, mais aussi, parce qu'il faut des racines pour donner un sens à la volonté de partir sur la route, et parce qu'il faut un retour pour donner sens au voyage.

Bien qu'il reste assez marginal en France, le voyage autour du monde est devenu un phénomène touristique important dans les différents pays industrialisés. Une étude réalisée en 2004 en Australie met en avant que sur 460 000 *backpackers* étrangers ayant visité le pays, 200 000 faisaient des tours du monde (Vacher, 2010). Selon Vacher, ce voyage remplit potentiellement la fonction de rite de passage de par une séparation de la société d'origine après quoi le futur « initié » va vivre des expériences et acquérir des connaissances qui lui permettront de réintégrer ultérieurement sa société avec une nouvelle position. Pour cet auteur, si le voyage incarne dans les sociétés occidentales une manière de former à « l'excellence » (compréhension du monde par la connaissance des autres, des cultures et des techniques), il permet aussi, dans certains cas, une construction de la personne. Tout comme le voyage (dans certains cas) peut être considéré comme une forme particulière de rite de passage,

le voyage itinérant autour du monde en constitue une forme particulièrement « initiatique » dont il convient de relever les spécificités. En l'occurrence, la traversée de nombreux pays et cultures permet difficilement d'élaborer et de réinscrire des transformations personnelles dans des groupes sociaux de référence durant le voyage lui-même, comme c'est le cas pour le voyage d'intégration. Au contraire, le voyage itinérant prolonge considérablement le moment liminaire, l'expérience de l'absence de cadres de références culturels.

Gauthier (2012) constate que la pratique touristique du voyage autour du monde reste très peu étudiée. Seuls quelques auteurs se sont penchés sur sa forme contemporaine (McCalla et Charlier, 2006 ; Molz, 2010 ; Vacher, 2010). Si des études sur le phénomène *backpacker* voient le jour et prennent de l'ampleur, elles soulignent surtout « l'escapisme » et la recherche de l'authenticité comme valeurs centrales. L'itinérance n'y est pas questionnée en tant que telle, hormis parfois en tant que valeur identificatoire (Power, 2010).

Le voyage autour du monde, une itinérance particulière : peut-on connaître l'autre sans être un minimum intégré dans sa culture ?

De nombreuses recherches se sont intéressées au voyage d'« intégration », où la personne acquiert des compétences interculturelles associées à une culture donnée en franchissant des paliers d'acculturation, lui permettant ainsi de se construire un cadre de référence et une « place » dans la société d'accueil. L'immersion se réalise par des rapports sociaux de plus en plus formels (où codifiés), à travers des expériences de plus en plus actives (la part d'altérité tendrait à diminuer). Cette acculturation permet de former une identité métisse (entre ma culture et la sienne) : le voyageur se spécialiserait ainsi à la culture d'accueil par intégration.

Or, lors d'un voyage autour du monde, du fait de l'itinérance, le voyageur ne disposerait pas d'une telle immersion, parce que pas suffisamment longue, pour que l'on puisse la considérer

comme réellement formatrice. Je m'attacherai, dans cet article, à montrer que voyager un an dans un même pays et voyager un an autour du monde apparaissent comme deux formes différentes de voyage, deux formes différentes d'immersion, deux façons différentes de rencontrer et ainsi deux acculturations différentes.



Une autre forme de voyage : le « voyage sidéral »

« Pour Segalen, et selon notre point de vue, l'exotisme est compris comme une sorte de loi fondamentale de l'intensité de la sensation, l'exaltation du sentir, donc du vivre ; [...] il y a une étrangeté radicale, fondamentale, qu'il ne faut surtout pas chercher à abolir dans une sorte de fusion ou de confusion générale et pittoresque, mais dont il faut maintenir la règle. » (Baudrillard et Guillaume, 1994, p. 82)

Baudrillard nous dit qu'à l'inverse de l'entreprise ethnologique de décrire le réel, il faut procéder à un « voyage sidéral », il faut jouer sur la distance, sur l'étrangeté, maintenir une distance sidérale, accepter cette règle du jeu, cette « *illusoire utopie de l'affranchi* » (ibid., p. 98). Pour l'exotisme, il est plus intéressant, par exemple, de voyager dans le rêve américain que dans la réalité américaine, ne pas jouer au jeu de la ressemblance et de la différence, mais voir l'Amérique comme étrange, et alors elle apparaît : « *C'est une fiction, est-ce que cela est vrai ou pas, je ne l'affirmerai pas, mais – et*

c'est normal – vous construirez une fiction de votre voyage sur une base d'étrangeté. [...] Il faut le vivre, mais il y a une sorte de travelling dans une planète qui est tout à fait différente. » (ibid., p. 98) Il nous propose encore que cette « hypothèse radicale » sur le monde peut être éprouvée très réellement dans n'importe quel pays ; on est frappé par cette étrangeté radicale de tous les modes de vie, mais « *on ne commence à se rendre compte de cela qu'après avoir parcouru plusieurs pays. Car au début, dans la première phase du voyage, au contraire, on est tenté par l'uniformisation, la reconnaissance des petites différences. Mais les différences n'ont jamais fait une étrangeté, au contraire, plus il y a de différences dans ce sens-là, plus on se repère.* » (ibid., p. 103)

Le tour du monde est propice à la réalisation d'un « *voyage sidéral* ». Se confronter à une « ultra » altérité de l'Autre (dans l'itinérance, l'autre est toujours Autre), le travail qu'il produit, en miroir, sur notre propre altérité est sans cesse renouvelé. Dans l'impossibilité de nous stabiliser comme l'Autre de l'Autre (statut particulier réservé à l'expatrié, avec ses propres codes de socialisation permettant d'organiser socialement les interactions), ce travail nous maintient dans une sorte d'altérité de nous-mêmes, nous donnant la sensation de flotter dans notre propre identité. L'Autre, dans notre façon de rencontrer, devient de moins en moins objet d'accès à la culture, à une réalité locale faite de petites différences, mais devient de plus en plus une rencontre intersubjective pour elle-même. Le fait que cet autre soit toujours Autre, et que nous rencontrons pour rencontrer, nous donne le sentiment de naviguer dans les différents univers étranges de l'Autre, dont nous ne percevons quelques fois qu'un embaumement, qu'un mouvement, qu'une chaleur, qu'une couleur, qu'un sentiment.

Ce « *voyage sidéral* » ne serait pas une condition au voyage autour du monde, mais une conséquence qui s'installe après un certain temps de voyage et la traversée de plusieurs pays. Cette conséquence devient alors aussi une condition à la poursuite du voyage, et permet de répondre à la question « *Pourquoi est-ce que je voyage (encore) ?* » Question fatidique à laquelle il faut répondre, sous peine de devoir rentrer, puisque la forme naturellement entreprise en début de voyage, le voyage « ethnologique », devient trop éprouvante, trop frustrante, déstabilisante du fait

de l'écart ressenti entre le réel du pays recherché et la sensation d'exotisme (Segalen, 1986) devenue palpable. De la découverte d'Autrui nous basculons petit à petit dans la rencontre de l'Autre: du « *narcissisme de la petite différence* » (Freud, 1929) qui nous permet de nous placer et de placer l'autre identitairement, nous nous laissons happer par l'altérité radicale de cet Autre que nous ne pouvons maîtriser, qui nous fait vaciller dans notre être tout en lui reconnaissant une certaine étrangeté. Il s'agit alors soit de basculer dans une forme de « *voyage sidéral* », soit de rentrer. Le voyage devient ainsi *hic et nunc*, et le réel de la culture de l'Autrui laisse place au voyage dans l'étrangeté de l'Autre.

Nous nous laissons porter par cette dernière, alternant mobilité et immobilité, telle une respiration, nous donnant l'impression de rebondir sans connaître la destination. Celle-ci ne nous appartient plus, elle a glissé entre nos doigts, elle est portée par l'étrangeté, par cette distance que nous tentons de maintenir, telle une bulle au milieu d'un niveau, et qui fait de nous un « exote », un voyageur « sidéral ». La fatigue, la frustration alors perd de son emprise, l'impossibilité de pénétrer véritablement le réel de la culture de l'autre – et son corollaire, la mise en danger

de sa propre identité face à cet inconnu que nous voulons tenir hors de nous-mêmes – s'évapore pour laisser la place et reconnaître cette étrangeté de l'Autre, mais aussi de Soi. Il ne s'agit pas de rentrer dans un voyage océanique continu, de rentrer en transe pour ne plus être affecté par le réel, la bulle ne peut s'immobiliser au milieu du niveau, elle ne fait qu'y passer et y repasser, donnant la sensation d'une oscillation. Le réel nous permet juste d'être réactif et nous permet de retrouver la bonne inclinaison du niveau, pour reprendre la direction de son centre, et ne jamais trop s'en éloigner.

L'exotisme (Segalen) est une étrangeté aux mille formes, aux mille couleurs, il ne peut que nous surprendre, il est toujours Autre et dépendant d'un Autre. Cette sensation d'exotisme nous permet ainsi de nous approcher au mieux de sa sensibilité, une réalité Autre, qui, lorsque nous la touchons du doigt, n'a aucune mesure avec notre propre réalité. Le jeu de la petite différence, inévitable, puisqu'il finit toujours par passer par l'injonction arbitraire du langage, ne se fait que dans un autre temps.

La fatigue,
la frustration
alors perd de
son emprise...

Une autre forme d'immersion : de l'hospitalité pour l'étranger

Dans le voyage sidéral, comme dans le voyage autour du monde, on ne recherche pas l'intégration, on ne cherche pas à devenir l'autre, un pair, bien au contraire, on demeure étranger. Mais l'étranger pour lequel il y a hospitalité, l'étranger inconnu qu'on accueille dans son intimité parce qu'il est apparu comme il va disparaître quand il reprendra la route : un étranger, mais avec lequel on a partagé un moment d'intimité, par cette distance qui permet une proximité, il est loin et proche à la fois (« *Hypostase de l'autre* », Simmel, 1908). On se confie plus volontiers à un étranger qu'à des proches. Cette hospitalité que l'on reçoit en tant qu'étranger, on la redonne en accueillant l'autre comme Autre, avec sa part d'étrangeté qu'on ne cherche pas à comprendre, mais à partager. Cette hospitalité de l'Autre en nous est également, par résonance, hospitalité de l'« étranger à nous-mêmes » (Kristeva, 1988) : je suis hôte de l'étrangeté de l'autre et hôte de ma propre étrangeté (hôte étant à la fois l'accueillant et l'accueilli).

La société moderne ne cesse de réduire l'Autre à autrui en opérant une réduction de sa part d'altérité radicale. Il y aurait une volonté de réduire l'Autre à quelque chose de maîtrisable, de connu, d'identifiable : je sais qui il est par ce qui n'est pas moi, ce qui est différent de moi, mais que je peux comprendre, voire assimiler. Il affirme mon identité par son contraire, c'est comme s'il y avait une correspondance par la négation ou l'identification à tout questionnement. On réduirait sa part d'altérité radicale, ses apories, parce qu'ils sont incommensurables, insaisissables, inidentifiables, et viendraient ainsi nous provoquer, mettre notre identité en danger par un risque d'altération.

Dans la rencontre de l'Autre, il ne s'agit pas de découvrir Autrui, mais son altérité radicale. Si ma volonté était de découvrir Autrui, je ne découvrirais rien parce que je projeterai sur lui uniquement ce que je sais déjà, c'est-à-dire ce qui est moi ou pas moi. Tout au plus je pourrai le placer dans un tableau de valeur qui irait de « Moi » à un Autrui idéal, c'est-à-dire celui qui n'est absolument pas Moi, mais que je comprends totalement, que j'encadre consciemment, que j'assimile totalement à

mon identité par son contraire. Mais si ma volonté est de venir « toucher du doigt » son altérité radicale, alors je découvrirai réellement quelqu'un d'autre que moi-même, parce qu'il ne serait ni Moi, ni son contraire, mais bien quelqu'un d'extérieur à toute comparaison à mon Moi, quelqu'un hors du jugement de valeur, quelqu'un qui a quelque chose à m'offrir que je ne possède pas, sur lequel je ne peux mettre ni mot, ni forme, ni valeur. Un « hors-Moi irréductible », mais qui viendrait me nourrir en altérant ce « Moi » auparavant hermétique parce qu'enfermé en moi-même par Autrui. Une fois altéré, transformé, alors je sortirai grandi de cette rencontre, par ce que l'Autre m'aura offert d'Autre.

Une façon différente de rencontrer : de la pensée sans mots

La distinction que Baudrillard et Guillaume (1994) font entre un Autrui et un Autre nous permet de mieux comprendre ce que je joue dans la rencontre avec un « hors-Moi irréductible ». Rencontrer quelqu'un qui est porteur d'une altérité radicale, et parce qu'il s'agit justement de saisir une altérité radicale, l'expérience doit à un moment donné, dans le processus complet de la rencontre, être passive (aucune projection possible puisque l'altérité est insaisissable). En effet, si notre capacité métacognitive nous permet de comprendre comment l'autre pense, cela ne peut se faire que dans l'après-coup, par retour réflexif du langage, une fois que nous avons saisi, telle une révélation (profane), une part de cette pensée Autre, irréductible, incommensurable.

Baudrillard nous dit qu'il s'agit non pas d'une absence, mais d'une stratégie de délestage, on réserve à l'Autre le soin de son propre désir, il devient acteur de sa propre vie en étant le support de cette opération : *« Par une sorte d'investissement ironique de l'autre [...] on ne se porte plus responsable d'une croyance, d'une volonté, d'un savoir, etc., on le transfère, on le détourne sur l'autre ; c'est une ruse du désir ou de volonté et une forme de détournement, donc de séduction aussi. [...] Parce que l'autre, à ce moment-là, est impliqué véritablement, non pas du tout comme un terme opposé, séparé de moi [...]. Je ne prends plus à mon compte l'opération de ma propre vie, je la reporte sur l'autre et c'est lui qui s'en charge. »* (Baudrillard et Guillaume, 1994, pp. 138-139)

Dans la rencontre culturelle, la capacité d'adapter son mode de penser, de saisir les informations, de les traiter, et d'élaborer une façon d'être et d'agir, ne passerait pas uniquement par une capacité cognitive consciente, logique et déductive, mais il s'agirait également (ou tout d'abord) de traiter des informations apportées par une pensée sans mots, par création, nous pouvons combiner et penser des choses abstraites, qui ont une propre sémantique sans pour autant n'avoir aucun mot pour les exprimer. Dominique Laplane, neurologue, dans son ouvrage *La pensée d'outre-mots* (2000), est arrivé à la conclusion que la pensée sans langage existe bel et bien.

Il nous dit que les études modernes nous ont appris que beaucoup d'activités concernant la pensée passent par des processus cognitifs inconscients. Et cela même dans la pensée consciente, aussi intriquée qu'elle soit avec le langage, elle ne se confond pas exactement avec lui. Laplane construit son argumentation à partir d'études de cas faites sur différentes pathologies affectant le langage (aphasique) ou la pensée, mais aussi sur l'intuition mathématique, la pensée des animaux, celle des enfants avant l'appropriation du langage, etc.

Le discours repose
sur une pensée cachée
derrière lui...

Le langage cognitif, pour donner une valeur de communication à la pensée, il l'appauvrit en la formalisant, il permet de dire une connaissance qu'il n'a que partiellement contribué à construire et à limiter. Le discours repose sur une pensée cachée derrière lui, une pensée d'origine qu'il chercherait à retrouver, mais qu'il ne peut épuiser. Cette pensée ne serait pas faite d'unités séparées, mais fonctionnerait comme un tout. Cette pensée serait faite de concepts :

« Ce sont des ensembles flous, implantés à la fois dans le cognitif et l'affectif, ne prenant corps que dans leurs interactions elles-mêmes. »

(*ibid.*, p.151) « [...] ni mot ni sensation ni représentation symbolique ni représentation analogique, mais une constellation de sens ou plutôt de connotations apprises par l'expérience ou par l'enseignement qui convergent vers ce « concept » quand quelques-unes sont activées simultanément. Le concept serait le lieu de convergence de tous ces éléments disparates » (*ibid.*, p.144). Pour conclure, Laplane nous propose : « Il en résulte que si le fonctionnement cérébral est régi

par les lois analogues pour toute l'humanité, les idées ne sont pas entièrement aux particularités des langages nationaux ou tribaux et peuvent réellement avoir une valeur universelle » (ibid., p. 155)

Dans le moment « passif » de la rencontre de l'Autre, il y aurait création hic et nunc pour saisir une part de l'altérité radicale de l'autre. Cela se fait sans mot, il s'agirait plutôt de l'émergence d'un concept composé d'interrelations non loquaces, éphémères, volatiles, dans l'ici et maintenant. Ce concept embrassant l'aporie de l'Autre n'aurait pas pour objet une vérité de l'Autre (une connaissance de l'autre), mais la relation elle-même devenue possible dans l'instant. Connaître l'Autre n'est qu'accessoire hic et nunc, ce qui importe c'est de maintenir la vibration de la relation, celle-ci étant fragile, volatile, prête à implorer au moindre danger ressenti, le danger de se sentir encadrer par l'autre, qu'il nous enlève notre unicité pour nous faire disparaître dans nos semblables.

Le langage (intérieur) permet en amont de créer les conditions à cette ouverture à l'altérité radicale, cette ouverture du Moi, cet accès à l'Autre ; et en aval de mettre des mots, du sens, sur une part de cette altérité radicale par l'intégration de cette altération, en la rendant visible par ce Moi. La pensée sans mots permet quant à elle de mettre toute la totalité du Moi en dialogique avec la totalité de l'Autre, en ouvrant les frontières ou plutôt en les rendant perméables et ainsi altérantes, un métissage de deux altérités qui n'est ni l'un, ni l'Autre, ni un simple mélange des deux, mais quelque chose de nouveau, d'unique.

Une autre acculturation : être autrement soi-même

« La démarche endotique consiste à devenir l'autre, la démarche exotique [consiste] à devenir autre. La première fait l'éloge de la substitution et du retournement, la seconde du mélange et du Divers. » (Michel, 2000, p. 117) Adopter une forme « sidérale du voyage », s'immerger dans le rite de l'hospitalité, rencontrer un Autre par l'expérience passive « stratégique » de la pensée sans mots, est un processus produisant une émancipation aussi bien « extérieure » vis-à-vis

des héritages socioculturels du voyageur, qu'« intérieure », vis-à-vis des dialogues intérieurs qui maintiennent l'influence de ces héritages. Cette double émancipation, qui correspond chez le voyageur à une relativisation et non à une négation de son passé s'accompagne d'une mise à l'épreuve de son ipséité (ce qui fait qu'il est lui et pas un autre) du fait d'un métissage avec l'autre. De par l'itinérance, la relative brièveté des rencontres, et en l'absence d'adoption d'un cadre de référence autre, le voyageur qui éprouvait d'abord, le plus souvent, son ipséité comme substance dotée de permanence (héritée et immuable), l'éprouve alors comme construite, altérable. En effet, c'est à travers la diversité des Autres rencontrés et les décalages se révélant entre tous ces Autres, Soi inclus, que le voyageur appréhende son ipséité comme dynamique, en construction permanente. Cela permettrait de mettre au travail son être de façon transversale (les différentes facettes de son identité et leurs modèles identificatoires sont travaillés par leurs doubles Autres), mais aussi longitudinale (le présent qui se transforme met au travail la lecture du passé et l'anticipation du futur), processus émancipateur que l'on pourrait considérer comme conduisant à un plus-être.

De plus, du fait de l'itinérance du voyage autour du monde, rencontrer dans le rite de l'hospitalité une multitude d'Autres toujours autres, par accumulation, ne nous permet pas de nous identifier à un Autre culturel : on est au-delà de l'acculturation ethnologique (métissage entre deux cultures) et on atteint le « niveau » anthropologique de l'acculturation. Tout en redynamisant notre être, nous puisons dans l'étrangeté de ces Autres, nous métissant sans pour autant devoir adopter son cadre de référence. Demeurant étranger, nous ne cherchons pas à nous intégrer, nous gardons une distance d'étrangeté, nous altérant avec ce qui résonne en nous, avant de reprendre la route, toujours « exotes ».

Le voyage autour du monde serait ainsi une aventure existentielle parce qu'il nous conduit à remettre en mouvement notre être, parce que nous restons « exotes » toujours, dans la volonté de reprendre la route comme dans la vie quotidienne, parce que nous aurons développé une intelligence culturelle qui nous permet

en tout instant, en tout lieu, de rencontrer l'Autre, mais aussi de nous rencontrer nous-mêmes, parce que cette dialectique sédentarité-errance peut désormais s'épanouir dans une forme de sédentarité dynamique de notre vie, parce que nous pouvons nous épanouir dans ce monde hyper moderne et individualiste sans risquer de nous perdre, de nous isoler du monde, des autres et surtout de qui nous sommes. En effet, le développement de ces savoirs existentiels permettrait ensuite, et tout au long de la vie, une plus grande adaptation aux événements inattendus de la vie, aux bouleversements, aux situations nouvelles et ainsi à réaliser une transformation existentielle.

Dans ce voyage-là, il est difficile de s'y perdre, parce que nous ne cherchons pas à devenir l'autre, mais nous devenons autrement nous-mêmes, nous faisons un tournant de vie vers nous-mêmes, accompagné et sublimé dans ce cheminement par le métissage avec l'Autre.

Si, comme nous le dit Franck Michel, «*le voyage commence là où s'arrêtent les certitudes*», le voyage autour du monde peut en représenter une forme particulièrement formatrice pour apprendre à penser l'incertitude et se transformer existentiellement par l'étrangeté qui en est le fondement.



BIBLIOGRAPHIE

BAUDRILLARD Jean, GUILLAUME Marc, *Figures de l'altérité*, éd. Descartes et Cie, Paris, 1994

GALVANI Pascal, « L'exploration des moments d'autoformation : prise de conscience réflexive et compréhension dialogique », dans *Éducation permanente*, n° 106, 2006

LAPLANE Dominique, *La pensée d'outre-mots*, éd. Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2000

LAPLANTINE François, NOUSS Alexis, *Le métissage*, éd. Téraèdre, Paris, 2011

LESOURD Francis, *L'homme en transition*, éd. Anthropos, Paris, 2009

MICHEL Franck, *Désirs d'ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2004

SEGALEN Victor, 1904, *Essai sur l'exotisme*, éd. LGF, Paris, 1986

SIMMEL Georg, « Digression sur l'étranger » (1908), in GRAFMEYER Yves, JOSEPH Isaac, *L'École de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, éd. Champ urbain, Paris, 1979, pp. 53-77

VACHER Luc, « Du « grand tour » au tour du monde des *backpackers* : La dimension initiatique dans le voyage touristique », in TISSOT Laurent (dir.) *L'attrait d'ailleurs, images, usages et espaces du voyage à l'époque contemporaine*, éd. CTHS, Paris, 2010, pp. 113-122

Mickael Hetzmann, après avoir été entraîneur de lutte, charpentier, veilleur de nuit, et après avoir réalisé un voyage autour du monde, a décidé de reprendre des études en sciences de l'éducation. Il est titulaire d'un master 2, soutenu en juin 2014 à la Faculté de Paris 8. Le titre de son mémoire, dont le présent article reprend ici quelques extraits, est : *Le voyage autour du monde, lent et exotique, du développement de l'intelligence culturelle à la rencontre de l'autre et de soi*. Il est aujourd'hui doctorant et prépare une thèse autour du voyage.



Photos Camille Chaumereuil

SI L'ÊTRE HUMAIN EST UN BRICOLAGE, QUE SONT LES FILMS DE SOCIÉTÉ ?

par Camille Chaumereuil

*Vécu puis retranscrit en image... quelque part
entre l'Azerbaïdjan et la France.*

L'intrigue

*— Car dans la vie, comme dans les films... il y a
toujours une intrigue... un truc drôle, tragique,
différent, qui nous met la puce à l'oreille, l'envie
d'aller voir plus loin... et peut-être... de comprendre.*

Nous nous sommes rencontrées il y a trois ans, au détour d'un chemin.

Je découvrais l'Azerbaïdjan pour la première fois; elle allait chercher de l'eau à la source du village.

Nous nous sommes croisées.

J'ai salué. Elle ne m'a pas répondu.

Plus loin, au pied de la source, un jeune homme m'explique: cette jeune femme s'appelle Pokuza, elle est sourde.

Regards. Nous sortons les mains. En mime, nous discutons.

Pokuza et moi avons le même âge.

Elle a les yeux qui pétillent:

*— Je suis heureuse de rencontrer quelqu'un de mon âge, qui vient d'un
autre pays, me dit-elle.*

Elle me fait découvrir les alentours : la cascade, le village, sa maison.

J'ai les yeux qui brillent. Pokuza m'intrigue. Elle me paraît si différente des autres femmes croisées jusqu'alors.

Elle passe tout son après-midi dehors, en ma compagnie. Ne prévient personne de notre escapade.

Elle est costarde. Musclée. Elle me dit que c'est elle qui emmène paître le bétail chaque matin.

Elle ne s'arrête pas d'aller et venir.

Nous nous quittons, en fin de journée.

Six mois plus tard, je décide de retourner la voir. Sans pouvoir la prévenir.

Je reprends la route.

Je retrouve sa maison, sa famille.

Pokuza remonte le chemin qui la conduit chez elle.

Regards.

Elle me reconnaît !

Pendant un mois, nous sommes ensemble. Chaque matin, nous nettoyons l'étable. Celle des vaches, puis celle des ânes. Nous faisons sécher les bouses.

Puis, un jour, Pokuza pose la pelle :

– *Viens ! Nous allons voir ma tante !*

– *Viens ! Nous allons filmer le village !*

Nous partons bras dessus, bras dessous, avec ma petite caméra à la main.

Ne faudrait-il pas plutôt aider ses sœurs et belles-sœurs à préparer le repas ? À faire la lessive ?

– *Non. Ce ne sont pas mes tâches. Moi je suis responsable du bétail. C'est mon père qui a voulu cela.*

Pokuza est différente. Alors que les femmes du village préparent le repas au coin du feu, Pokuza marche. Inlassablement.

Elle emmène le bétail aux champs, part chercher une fourche dans la maison voisine, va aider le voisin à s'occuper de son foin, va rendre la fourche et ramener le bétail, à la tombée de la nuit. Entre-temps, elle fait des pompes... et me montre ses muscles :

– Je suis bien plus musclée que mes frères ! Regarde !

Pokuza est différente. Et c'est pour ça qu'elle me plaît. Elle bouscule les codes.

Pour certains, elle ne parle pas. Pour moi elle parle tout simplement de manière différente. Elle est d'ailleurs la première personne avec qui, en Azerbaïdjan, j'ai pu avoir une conversation.

Pour certains, elle est une femme sourde, qui ne se mariera pas, qui restera au foyer, et doit donc effectuer des tâches complémentaires de celles de sa mère : s'occuper du bétail... pour compenser le manque d'homme, partis travailler en ville.

Pour moi, elle est la seule femme du village pouvant sortir de la maison sans que la question « où vas-tu ? » ne soit posée. La seule femme à s'habiller en pantalon du matin au soir ; à rechercher à se muscler, sans cesse, et à jouer au foot avec les garçons.

Je repense à mon enfance et à cette expression de « garçon manqué ». Quelle stupidité.

Pokuza est quelqu'un. Elle n'a pas manqué d'être un garçon, pas plus qu'elle ne manquerait, par son comportement, d'être une femme.

Non, Pokuza est le symbole même de l'individu. De la personne. De quelqu'un qui est avant tout quelqu'un. Ce n'est plus une question de genre.

Cette façon d'être m'apaise, me remplit de joie, me soulage.

Pokuza est pour moi la preuve vivante du champ des possibles. De l'individu qui se bricole, qui se façonne, bien au-delà d'une dualité théorique : du bon et du mauvais, du masculin et du féminin, du vrai ou du faux.

Le drame

– *On est bien d'accord, il y a forcément un problème quelque part. Petit ou grand, sans ou avec conséquences, il y a toujours ce petit truc qui merdouille, qu'on n'avait pas prévu, pas invité. Qu'on se refuse à voir, mais qu'il faudra bien apprivoiser.*

Je suis de retour chez Pokuza. Pour la troisième fois.

Pour Pokuza comme pour moi, c'est comme si « je rentrais à la maison », une maison exotique pour moi, loin du déjà-vu, de la routine.

Je ne suis pas au bout de mes surprises.

Pokuza, à présent, ne me parle que de mariage. Inlassablement. Jour après jour.

Du garçon qu'elle a rencontré, du numéro de téléphone qu'il lui a glissé dans sa poche. Du mariage, enfin, qu'elle espère.

Pokuza me questionne aussi.

Puis insiste.

– *Ton ami, à la capitale, il est mignon.*

Il ne voudrait pas se marier avec moi ?

Dis-lui que je suis une jeune femme douce, attentive.

Que je cuisine bien, que je m'occupe bien de la maison.

Avec moi il sera tranquille. Il n'aura rien à faire.

Je m'occuperai du foyer. De tout.

Écart. Grand écart. Pokuza a changé. Ou bien est-ce moi qui ai grandi ?

Ce n'est pas une histoire d'âge, de temps, de changement. Ou en tout cas, pas seulement.

Je découvre Pokuza. Dans toute sa complexité.

Elle n'est pas celle que je croyais.

Comme si quelques jours en sa compagnie m'auraient suffi à dessiner son portrait, son être et saisir sa vie, ses enjeux, son comportement.

Pokuza bouge, change, se transforme. Elle est elle. Individu bricolé, au fil des rencontres, des remarques, des aléas.

Pokuza ne me plaît plus. Nous n'avons plus rien à voir ensemble. C'est comme si son apparence m'avait trahie.

Jour après jour je m'exaspère. Quelle stupidité d'envisager le mariage comme un Graal.

Quelle stupidité de se vendre ainsi, auprès d'un homme.

Pokuza parle et je conteste. Puis je ne l'écoute plus.

Le dénouement

— La compréhension. Elle arrive toujours, à un moment ou à un autre. En tout cas il faut l'espérer, la chercher, croire en elle. Elle passe peut-être par la confiance...

Trois longues semaines à écouter cette rengaine.

Et puis, je finis par écouter. Je ne sais plus vraiment pourquoi.

Peut-être était-ce un jour où j'avais ouvert dans mon esprit le champ des possibles.

Peut-être était-ce un jour où « après tout, pourquoi pas ? ».

Peut-être que les points de vue m'avaient manqué jusqu'à présent.

Peut-être aussi parce que, invitée chez Pokuza pour de longs mois, je n'avais plus que ça à faire, pour occuper mes journées et ne pas sombrer dans la solitude.

J'écoute à présent Pokuza.

Son rêve. Celui de se marier, de fonder une famille. À la manière de tous les jeunes du village.

Le rêve de partager sa vie. Le rêve d'avoir droit, comme tous, à une cérémonie de mariage, aux préparatifs ; aux félicitations.

L'individu bricolé a refait surface. Pokuza n'était pas tombée, soudain, dans l'un des versants de la dualité.

Pokuza est elle. Dans toute sa splendeur et avec toute son affirmation.

Nous nous sommes comprises. Différentes et semblables.

Alors... nous avons décidé de réaliser le film de ses aspirations.

Note d'intention

Pokuza a longtemps été mon miroir. Elle incarnait toutes mes contradictions, tous mes questionnements, tout ce que j'étais et voulais être au plus profond de moi.

Tout ce que je revendiquais aussi.

Elle était physiquement femme, mais semblait ne pas s'encombrer de cette apparence.

Elle semblait libre de toutes contraintes. Libre de venir, de partir ; mais aussi libre de dire et de choisir qui elle était.

Avec brio, elle avait réussi à être un individu à part entière, se détachant des questions de genre, si importantes en Azerbaïdjan.

Sa famille et les villageois acceptaient d'elle qu'elle soit quelqu'un, tout simplement.

Ils ne demandaient pas qu'elle se conforme aux tâches et manières de faire et de s'habiller des femmes ; ni à celles des hommes.

Elle était Pokuza et cela suffisait.

Puis je suis retournée voir mon double, mon symbole, mon miroir, mon intrigue plusieurs fois. Plusieurs mois.

Le double, le miroir ne cessait de se disloquer. Plus je découvrais Pokuza, plus nous devenions amies, et plus je la découvrais, différente.

Elle ne correspondait plus à mes idéaux.

Après la déception est venue la compréhension.

Cette compréhension s'est transformée en force, en conscience, en joie, en désir, puis en film.

J'ai réalisé une évidence. Pokuza était elle. Et personne d'autre. Pokuza bougeait, changeait, se bricolait. Elle était une force. La force de s'affirmer en tant que « je ». En toute sérénité.

Grâce à elle j'ai pris conscience de ce qui mémouvait. De ce que je portais au fond de moi. Ce n'était pas tant cette question de genre et de rapport hommes/femmes qui me tirait depuis 20 ans. Mais cette question de l'affirmation de l'être humain, de la personne, au-delà de toute dualité. L'affirmation d'un individu bricolé, comme aiment à le définir certains sociologues.

Trouver, grâce à quelqu'un, ce qu'il y a au plus profond de vous.

N'est-ce pas magique ?

C'est l'histoire de notre amitié et de ses aspirations que j'ai proposée à Pokuza de filmer.

Note de réalisation

Si l'être humain est un bricolage, que sont les films de société ?

Eh bien ils sont certainement quelque chose d'insaisissable. En mouvement permanent.

Le mouvement de tous les individus qui les constituent. Non pas seulement celui du réalisateur et du protagoniste. Mais le mouvement de tous les individus qui vous ont entourés, de près ou de loin. Le mouvement de toute une société, dans lequel vous et les autres existez.

J'aime les films de société qui rendent compte de ce mouvement : du bricolage des individus, au « bordel » d'une société.

Dans ces films, le dialogue, la discussion, ont toute leur place.

Si ceux-ci ont lieu dans le fil de l'action, alors que les protagonistes sont en train de traire une vache ou de récolter des bouses, alors le film vous offre quelque chose de magique.

Le film vous ouvre la porte de l'intimité, vous invite à faire partie de lui-même.



Vous êtes « presque » là, à travers l'œil de la caméra, et vous discutez, avec des gens.

Des films à hauteur d'Homme. Voilà ce qui est bouleversant dans les films de société.

Des films où les questions ne sont pas issues d'une interview déterminée, impliquant une réponse de la part des personnes filmées. Mais des films où les questions et discussions fusent, sans qu'elles ne soient toujours provoquées par le réalisateur.

Ces questions, comme les gens, sont bricolées. Je te pose une question, tu me réponds... ou pas. Tu m'en poses une à ton tour, en guise de réponse, tu sors de la pièce, tu rigoles, ou tu m'engueules.

Les questions parfois dérangent, parfois amusent. Parfois elles arrivent au bon moment, parfois pas.

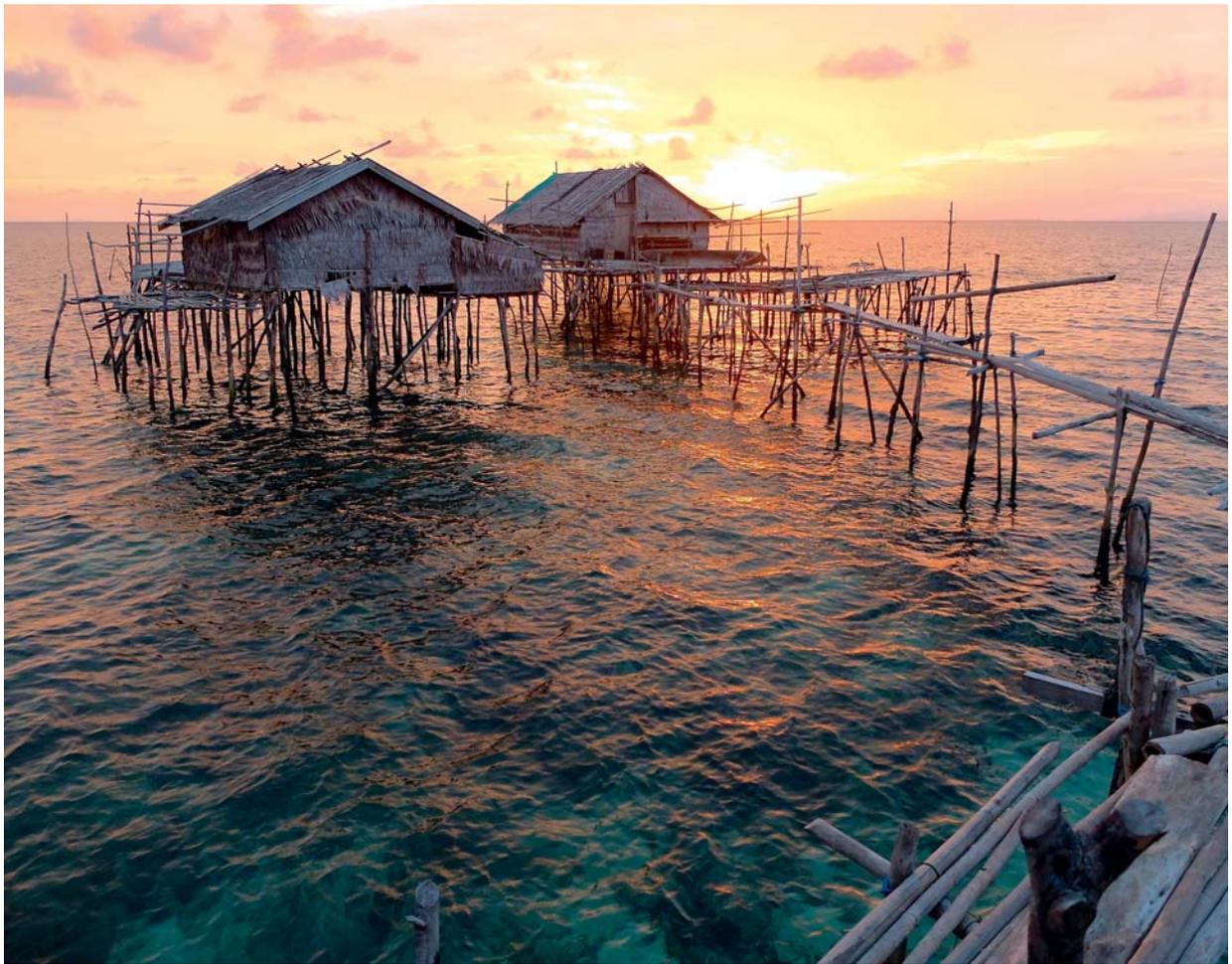
C'est ainsi que le film de société, prenant en compte toutes nos existences bricolées, nous invite, peut-être, à troquer le contrôle et la maîtrise des hommes les uns sur les autres et à nous mettre en confiance... parce qu'au fond, une vie passée à avoir peur de l'autre, est-ce encore une vie ?

Camille Chaumereuil, née en 1987 dans la vallée du Grésivaudan (France) avec les yeux grands ouverts et une irrésistible envie de gambader, a pris et repris la route, à la rencontre de ceux que l'on appelle communément les « autres », mais qu'elle aime à appeler « les gens », « les personnes », les « individus ». Passionnée par les différentes manières de voir le monde, les enjeux et les répercussions de celles-ci sur une société ou sur la vie d'un individu, Camille suit d'abord des études de sociologie. Enthousiasmée par ces études, elle travaille ensuite dans plusieurs musées ethnographiques et festivals de voyage pour faire découvrir à d'autres ce qu'elle-même à découvert et découvre encore à travers les sciences sociales.

En 2011, au détour d'un chemin, en Azerbaïdjan, elle fait la rencontre de Pokuza, une jeune femme de son âge. Une rencontre décisive, pour les deux femmes. Camille décide dès cet instant de passer derrière la caméra et de croiser les regards.

Après trois années de travail de terrain, Camille sort en 2014 son premier film : *Nous saluerons la lune* (Azerbaïdjan), puis *Vientos de Fuego* (Mexique), quelle coréalise avec César Galindo.

www.camillechaumereuil.com



Photos Anne Bécel

LES MOTS BUISSONNIERS

par Anne Bécel

Né d'une invitation à raconter un périple auprès des peuples nomades des mers d'Asie, ce texte a en réalité pris des chemins de traverse. Il s'est mis en tête de voyager par lui-même. C'est un risque, quand on demande à des voyageurs d'écrire. On peut se retrouver avec des phrases qui se font la malle et buissonnent entre les pages.

Je n'avais pas vu le coup venir et il a bien fallu que je m'adapte. Mes mots ne voulaient en faire qu'à leur tête. Soit. Je leur ai accordé une place de roi. En définitive, ce texte parle d'eux, avec eux et pour eux : les mots du voyage, les toponymes qui nous déboutonnent l'imaginaire, les causeries qu'on entreprend là-bas, sans verbes ni adjectifs, à grand renfort de signes incognoscibles, les envoûtements au contact des langues du pays, leurs richesses dévoilées, et tous nos mots quotidiens qu'on entrevoit autrement au retour...

De nomades des mers il sera question aussi, un petit peu. Et d'autres voyages aussi, en pagaille.

Vous vous perdrez vraisemblablement en cours de route. Fort bien. On ne fait un voyage sans se perdre à l'occasion, et ce texte n'est rien d'autre que cela, une exploration. Depuis ses premiers pas aux mots tâtonnants, en quête d'une direction vers laquelle se mettre en route, en passant par l'immersion bienheureuse dans un monde inconnu, et jusqu'à l'envie d'agir pour ce qui a été découvert.

Il a pris l'éclectique forme d'une invitation à un rapport amoureux aux mots, rapport entretenu ici par une voyageuse, ou géographe, ou tout autre qualificatif qui vous plaira. Il s'est écrit d'une traite, bras dessus bras dessous avec les mots, le nez

au vent, comme c'est venu. Et revendique d'être éminemment subjectif, totalement foutraque.

Qu'il me soit permis de le dédier à S., avec qui je trinque un dernier coup de pisco.



Début, où il est question de toponymes

Soyons honnête, bien que je m'en défende, je voyage parce que Zanzibar. Parce que Tombouctou et Samarcande, la Terre de Feu et le Groenland.

Parfois aussi, quand l'ego gonfle ma poitrine de voyageuse qui se voudrait peu commune, j'aime à croire que je pars vers des chemins moins courus. Ceux qui me mettent en route se nomment alors le Lesotho, le fleuve Yangzi, les monts Mayas, El Parinacota. Je ne prends le départ que pour eux, ces quelques mots venus d'ailleurs. Je vous assure. Les mots ont cet incroyable pouvoir-là. Ils nous font nous lever, nous enfilent un sac sur le dos et lacent nos chaussures avant de refermer la porte derrière nous. On se retrouve dehors sur le seuil de (chez) soi, bras ballants, sans rien avoir vu venir. Récemment, étant donné la mer d'Andaman et celle des Célèbes, les Moken et les Bajau, je suis partie une année à la rencontre des nomades des mers d'Asie. Association irrésistible de ces trois mots : nomades, mer, Asie. Promesses d'aventures et présages d'harmonies. On me convie aujourd'hui à m'entretenir avec vous de ce voyage.

À l'arrivée en Birmanie, au départ du voyage, les cartes étaient étalées sur le lit de la chambre d'hôtel. Rituel immuable. Rictus de joie. À l'arrivée dans un nouveau pays, tenter chaque fois de se familiariser avec les lieux. Bien sûr, on aura consulté les atlas au préalable, avant le départ. Longuement même. Jusqu'à pratiquer la méditation sur carte, la meilleure d'entre toutes. Bien sûr. Si bien qu'on croit savoir où l'on met les pieds. Tu parles, ça, c'est avant de comparer les cartes à celles dénichées sur place, les cartes locales. Inévitablement, le paysage change, des villes se barrent, d'autres apparaissent. Miracles réunis de la cartographie et de la toponymie.

Je suis donc en Birmanie (aussi appelée Myanmar/Bama/Myanmâ/Pyidaungzu Myanma Naingngandaw), dans la ville de Rangoon (aussi appelée Yangon ou Rangoun), avec l'envie de rejoindre l'archipel des Mergui, un chapelet de quelque huit cents îles, au sud du pays, où vivent les Moken, l'un des trois derniers groupes de nomades des mers au monde, si ce n'est le dernier. On y accède, non sans mal, au départ de la ville de Mergui (aussi appelée Myeik), de celle de Dawei (aussi appelée Tavoy), ou de celle de Kawthaung (aussi appelée Ko Song).

Promenons-nous
n'importe où
et ouvrons l'œil...

Il y a quelque chose comme de la joie à découvrir les différents noms ou sonorités d'un même lieu, comme si on pouvait parler en percer les différentes personnalités. Joie proportionnelle au temps passé à se languir de l'horizon désiré. On ne rêve de déchiffrer que ce(ux) qu'on aime. Les lieux ont leur caractère aussi vrai que nous avons le nôtre. Ils ont leurs entrailles et leur esprit. Promenons-nous n'importe où et ouvrons l'œil. Le toponyme sert de refuge à l'esprit d'un lieu, il lui fait office de tanière. Car, à la différence de nous qui sommes prénommés avant même d'être nés, les lieux ne se voient pas décerner leur(s) nom(s) au hasard. Cette attribution souligne un trait de leur caractère, de leur physionomie, une légende ou une mésaventure traversée. Échos de temps passés. On raconte que les toponymes seraient les plus anciens mots sur Terre, témoins des langues oubliées, témoins mêmes des langues disparues avant l'invention de l'écriture, capables de nous renseigner sur l'expansion et la répartition des langues en des temps très anciens. Vertige des mémoires toponymiques qui nous entourent sans qu'on y prête la moindre attention. Plus prosaïquement, je m'interroge :

rue du Chat-qui-pêche (75005 Paris)

rue de la Truie-qui-file (91400 Saclay)

rue du Cul-du-putois (39230 Mantry)

Au Panamá (nous reviendrons, je l'espère, vers notre voyage en Asie par la suite), au Panamá, en territoire ngäbé-buglé, non loin de la petite ville de Kankitú – le nom de *Kankitú* me revient en mémoire à l'instant, pareil à une odeur oubliée, une madeleine

acoustique –, non loin de la petite ville de Kankitú donc, trois petites cabanes sur pilotis se tenaient au sommet d'une colline. Je garde de cet endroit un souvenir ému. En contrebas, une rivière s'écoulait sous un manteau de guayacanes, dont un seul portait toujours ses flocons d'or, *flores de oro*, semblant conseiller au ciel d'attendre quelques jours avant la saison des pluies. Il comptait bien se dorer encore un peu au soleil si la météo y consentait.

Les pluies arrivèrent tout de même. J'étais en train de tenter de traverser le pays à pied, à pieds nus même. Car étant donné la quantité de gués à franchir, je passais mon temps à me déchausser et me rechausser. Et puisqu'au bout d'un moment y en a marre ; *ahuevazón!*, j'abordais donc ainsi cette petite colline, sans plus de façon que de chaussures. C'est à éviter toutefois. Il convient plutôt d'arpenter la forêt primaire bottes au pied, comme si on partait à la pêche aux moules.

J'étais en train
de tenter de traverser
le pays à pied,
à pieds nus même...

L'endroit m'avait immédiatement plu et je décidais de m'y arrêter pour la nuit, enveloppée soudainement d'une palpable hospitalité. C'est alors que J. apparût à l'horizon et fit les présentations : ; *Holà! Nantörö! Mä tua ño?* Veux-tu passer la nuit avec nous? Ici le hameau c'est Altos de Kankitú, en bas la rivière, pour te laver les pieds, c'est Krikamola. Elle avait raison, on devrait toujours faire les présentations avec les lieux qui nous accueillent. Elle ajouta qu'elle m'hébergeait avec joie car je n'étais pas blanche. J'émis une timide objection quant à la couleur de ma peau. Si j'avais été blanche et panaméenne, droite descendante de Colomb, précisa-t-elle, elle m'aurait fermé sa porte au nez.

À cette époque déjà, en 2008, un conflit opposait la communauté ngäbé-buglé (la plus importante communauté indigène du pays) au gouvernement panaméen qui s'était mis en tête de construire un barrage hydroélectrique sur des terres cependant de juridiction ngäbé. Ledit barrage Barro Blanco allait apporter modernité, électricité et bonheur à toute la communauté. Seulement voilà, la communauté n'en voulait pas, de ce bonheur-là comme une impression de déjà-vu quelque part non? Une lutte et l'on s'émeut. Deux trois fois la même lutte et l'on s'ennuie). Mais je m'é gare.



Si je mégare, c'est que je n'ai presque jamais raconté mes voyages, rien n'est encore sorti, tout est encore à l'intérieur, coagulant. Et je joins les mains sur la poitrine pour remercier de tout cœur cette occasion qui m'est donnée de les partager, en présentant d'avance mes excuses pour le grand déballage.

La tête sur un oreiller de fortune, confortablement installée au creux de mon sac de couchage, je pensais à Krikamola qu'on entendait s'écouler dans la nuit, une fois que s'était tu le fin sifflement de la lampe à pétrole. Son seul nom, ses deux k aux consonances bien indigènes, semblait un soutien aux hommes dans leur combat. Ce soir je pense à lui dans les temps à venir. Existera-t-il toujours ? Sera-t-il mort noyé, détourné, asséché ? Et dans des centaines d'années ? Les Ngäbé-buglé auront peut-être perdu langue et territoire. Resteront alors, je l'espère, des gars comme lui, ce fleuve, qu'on aura oublié de rebaptiser, jugeant plus important de changer les noms des grandes villes et des grosses rues bétonnées, politisées, oubliant de débaptiser les eaux charriant les mémoires de la terre, et de tout ce à quoi elles auront survécu.



Suite du début, où des mots décident de voyager

Les mots aiment à voyager, les miens tout particulièrement je crois. Ils ne supportent rien de moins que de se voir admonester la tirade de la sédentaire discipline. Ne bougez pas les enfants, tenez-vous droit, non, ce n'est pas comme ça qu'on s'assoit, pas ainsi qu'on s'écrit.

Le malgache, que je connais peu, mais auquel je suis très attaché, possède un joli mot pour parler des légendes et des histoires, qu'on appelle là-bas *tantara*. Si j'aime ce mot, c'est qu'il est natif du formidable mot sanskrit *tantra*. Comment diable ce mot a-t-il voyagé de l'Inde à l'Afrique ? Mais par la mer pardieu ! Et quelle ne fut pas ma joie d'apprendre, un soir sur un ferry au large de Singapour, qu'en malais le mot *ribut* désigne la tempête (quand en malgache on l'appelle *rivotra*, prononcez *riboutch*).

J'ai découvert ce penchant des mots à l'itinérance lors d'un voyage qui passait par le Honduras. Je revois V. en sa pirogue surmontée d'une voile bleue. Chaque jour, vers la fin de la matinée il rentrait de la pêche et j'attendais, l'air de rien, d'apercevoir au loin son triangle de toile. L'attendant, je songeais aux moments où nos regards se faisaient plus explicites que nos mots. En matière de paroles, nous parlions l'un et l'autre l'espagnol, qu'il mâtinait de mots et d'expressions en garifuna, sa langue maternelle. Nous nous saluions de la sorte :

« *Buitibinafi numada, idabinia ?*
- *Ouadigiati, buguya ?*
- *Buguya soun, tenki niniabu.* »

Un jour à l'aube, tandis que nous étions partis pêcher, il entreprit de me faire découvrir chaque itinéraire emprunté par sa langue, périples qui passèrent par maintes localités formidables.

Afrique. Dans les bateaux vers le Nouveau Monde, les esclaves de même langue sont séparés, dépouillés de leurs mots, pour contrer les mutineries. Puis c'est l'arrivée dans les Caraïbes, sur l'île de Saint-Vincent. Esclavage. Plantations. Plus tard, un jour, les évasions, pour aller trouver refuge dans les montagnes. Là-bas, dans les hauteurs de l'île, d'autres gens se cachent. Des Indiens se protègent de Colomb et de ses hommes. Tout le monde se met à parler la langue des Indiens. Les deux groupes n'en forment finalement plus qu'un. Un beau jour chassé et déporté vers l'Amérique centrale. Pour se retrouver ici, dans la lueur de l'aube, assis dans ce *cayuco*, à repêcher des épopées ! C'est le voyage rocambolesque de la langue garifuna.

Les mots se plaisent aussi à voyager dans le temps. On connaît des hommes qui s'affairent à retracer leurs périples par l'étymologie. Mais ce dont je voudrais vous parler est différent. Je voudrais vous raconter ceci : les mots peuvent changer notre propre perception du temps. Ils peuvent faire que demain sera hier, s'amusant à nous montrer le chemin du passé qui nous attend. Peut-être que je peux vous confier une histoire, pour que ce soit plus clair.

L'un de mes premiers voyages m'a conduit dans l'Altiplano chilien. Nous étions deux, mon amie S. et moi-même, invitées

par la Corporación nacional forestal (Conaf) à passer quatre mois dans la cordillère des Andes, afin de proposer un plan de développement écotouristique pour le parc national de Lauca. Plan qui passait par la mise en valeur de sentiers de randonnée. Il s'agissait d'un stage de fin d'études. Il s'agirait de marcher sur des chemins d'altitude, pensions-nous. Et d'arroser chaque soir ces kilomètres de *pisco sour*.

Lesdits chemins étaient pour ainsi dire abandonnés, si tant est qu'ils eussent déjà été empruntés par des touristes. Ça nous convenait bien. Ça donnait à nos journées un caractère aventureux qui n'était pas pour nous déplaire. Le paysage était à couper le souffle. Qui le parcourt à pied pourra apercevoir vigognes et lamas, venant s'abreuver dans le Lago Chungara, au pied du volcan Parinacota. Qui le parcourt avec S. aura en plus la chance de rire, d'aimer, et de se marrer à n'en plus finir, à tout jamais.

La mission qui nous était confiée requérait la participation de la communauté aymara locale au projet. Pour ce faire, nous avions cru bon d'arriver avec quelques notions d'espagnol (rapidement apprises les deux semaines précédentes, à Santiago de Chile). L'espagnol était un bon début. Mais pour ne pas passer pour les jeunes oies blanches que nous étions, il fallait bien se mettre un peu à la langue locale aussi.

La langue aymara est parfaite pour qui veut perdre la raison...

La langue aymara est parfaite pour qui veut perdre la raison. Elle possède un système grammatical des plus complexes. Elle utilise, par exemple, des évidentiels¹. Que sont les évidentiels ? Alors, je regroupe mes forces pour vous répondre. Bon. Imaginez qu'une chose se soit produite et que vous souhaitiez vous en faire le rapporteur. Le verbe utilisé va se conjuguer différemment selon que, a) vous ayez été témoin directement de la chose, b) quelqu'un vous ait dit qu'il avait été témoin de cette chose et vous l'a rapporté, c) vous ayez déduit par vous-mêmes qu'une chose s'était produite.

Une fois que vous maîtrisez les évidentiels, vient la question du passé, du présent et du futur. Pour les Aymaras, le futur se situe derrière nous, et le passé devant. Ce n'est pas si fou quand

on y pense. Démonstration : on ne connaît avec certitude que le passé, n'est-ce pas ? Le futur nous est inconnu, non ? Bien. Vous conviendrez ensuite avec moi que nos yeux sont situés sur le devant de notre tête. Et qu'on ne voit que ce qui se passe sous nos yeux, devant, vous êtes toujours d'accord ? On ne connaît rien de ce qui se trame dans notre dos, derrière, ok ? Par conséquent, le passé, que nous connaissons, est devant nous, tandis que le futur, cet inconnu, se situe derrière.

Nos façons de voir le monde, nos manières de ressentir des sentiments, nos habitudes en société, toutes nos conceptions des choses : que de fausses évidences nous modèlent !



Entre-deux, dont Dieu seul sait de quoi il parle

Des mots se pointent parfois sans plus de formalité. Je ne sais d'où ils viennent ni ce qu'ils veulent me dire. C'est le contraire du mot sur le bout de la langue. C'est le mot – abandonné – en pleine bouche. Plus aucun souvenir de sa signification. Pas la moindre idée du continent où je l'ai rencontré. Plus je peine à me souvenir de lui, plus le mot s'énerve. Il se répète, montre des signes d'agacement, multiplie les débarquements inappropriés au beau milieu d'une pensée. Comment ça tu ne me reconnais pas ? Mais tu me connais pourtant ! Tu m'as utilisé au cours de ce voyage en... Fais un effort merde ! Tonitruant. Je tente des associations. J'ai froid, peut-être ce mot est-il zanskari ? Je suis au bord de l'eau, peut-être ce mot est-il bajau ? J'ai toujours perdu à jouer à ce jeu, jamais je n'ai déchiffré un seul mot anonyme. Et chaque fois cette impression de rendez-vous manqué avec les parois de mon âme, adoucie toutefois par l'espérance folle de découvrir, un jour, qui sait, mes propres souvenirs.

[Djoy lakao ku eng moïka ?]

Ces mots viennent souvent me rendre visite. Oh joie ! Je les connais. Je vous les écris en phonétique, car je serais bien en peine de faire autrement. Ils signifient « Puis-je venir avec vous ? »



en moken, la langue parlée par les Moken, peuple nomade de l'archipel des Mergui, au large de la Birmanie et de la Thaïlande. Si je les connais, c'est que je les ai répétés. Si je les ai répétés, c'est que les invitations à les accompagner n'allaient pas de soi.

Je me croyais aguerrie, capable de créer une rencontre avec n'importe qui, n'importe où. Vaine prétention d'être caméléon.

Car à la vérité, il m'a fallu apprendre que la principale langue des Moken est le silence. Celui que nous fuyions, que nous encombrons d'inutile. Silence plein au creux duquel tout s'éclaire. Les Moken se parlent peu et parlent encore moins aux étrangers. De sorte qu'au commencement du voyage, j'étais assez perplexe quant aux raisons qui me pousseraient à rester. C'était avant que je ne comprenne ceci : le silence est universel, et il est une parole.

On me dit d'écrire sur les nomades des mers. Soit. Pour commencer, les nomades sont presque tous sédentaires. Ensuite, les mers n'ont plus de poissons. Ou il s'en faut de peu. Notez un lien, peut-être, de cause à effet.

Vient enfin ce « des », qu'on qualifie d'« article défini », le pauvre. C'est en lui que la nostalgie repose. Tout nomades qu'ils puissent encore être, même à terre, sédentaires, leur lien mythique avec la mer m'a semblé rompu, arraché.

Suite au tsunami en 2004, les Moken de Thaïlande se sont posés à terre, un peu, puis beaucoup, passionnément. Plus du tout demain, peut-être, s'ils décident de reprendre la mer. Le gouvernement thaïlandais, prétextant les aider, les a parqués et installés dans des maisons. L'histoire est un peu plus complexe que cela. Mais disons juste cela pour cette fois.

Alors on boit, beaucoup, souvent, ça fait taire ce silence, et fait sortir les chants des rituels, ça fait danser la vie comme au temps des vagues sous les pieds. Qu'on est bien à terre cependant.

Ce que je dis n'est rien. Je ne sais pas, au fond, ce qui occupe leurs pensées.

Boivent-ils pour n'oublier ni le clapot ni la gête ?

Fument-elles pour conserver cette voix grave, puissante, masculine, capable de défier les bourrasques et les embruns d'un bateau à un autre ?

Pleurent-ils, les yeux des vieux, d'avoir trop scruté l'horizon ? Et de n'y voir aucun présage heureux ?

Et pourquoi se maquillent les filles ?

C'était une fin de matinée. Un bateau à moteur approchait du village de Ko Surin, Thaïlande, frontière birmane. À son bord, des touristes venus de Phuket en excursion organisée de deux jours, une nuitée, trente pax, déjeuners inclus, boissons non comprises. Partez à la découverte des fonds sous-marins préservés, goûtez aux joies du farniente hors des sentiers battus. Ce trésor bien gardé vous déroulera ses paisibles plages de sable blanc. Après une première plongée, une halte vous fera rencontrer le mythique peuple des mers Moken, aux traditions ancestrales préservées, pour un moment de partage et d'échange.

Depuis quand avons-nous laissé des mots ne plus rien vouloir dire ? Mais merde à la fin, « échange », « partage », ces deux-là sont précieux, est-ce qu'on va vraiment les laisser se faire esquinter ?

Le bateau approche. À sa vue, trois toutes jeunes filles se hâtent de chercher une petite bassine en plastique contenant un miroir fendu, une brosse à cheveux, un savon et un rouge à lèvres rose. Elles me sourient, bellissimes, se maquillent et me sourient à nouveau, enterrées. Elles ajustent leurs tenues, se coiffent et se tiennent prêtes, en retrait. Sous un soleil de plomb, le bateau avance jusqu'au rivage et jette son ancre. Ils débarquent les princes charmants, susceptibles, sur un coup de foudre ou tout autre malentendu, de les emmener peut-être loin d'ici. L'un d'eux, fraîchement remonté de sa plongée, a le corps moulé dans le néoprène de sa combinaison entrouverte sur un torse rougit qu'il a pris soin d'agrémenter d'un appareil photo, et les palmes encore aux pieds.

Mais je m'égare, au sens propre. Permettez que j'interrompe un instant mon récit. Si j'ai le verbe aigri et hautain, c'est que le désenchantement fut laid. Je rêvais de nomades cabotant gaiement et me voilà à partager leur quotidien à la dérive.

Voyager est
extrêmement
dangereux...

La déception est une drôle de bête. Elle consiste à en vouloir à quelqu'un ou quelque chose d'être. Car étant, il n'est pas conforme à nos pensées.

Je te donne un coucher de soleil d'une douceur inouïe. Je le voulais flamboyant.

Je te donne ce matin d'écriture, un matin d'ours, hivernal, par la fenêtre teintée de nuit, un tableau peigné de rêves. À choisir, je préférerais un matin d'été.

Je te voudrais vivante et tu es morte.

Mais je crois que j'aimerais tout de suite ajouter ceci : la vie nous guérit de tout, et quand elle prend la forme d'un voyage, la guérison n'en est que plus facile, spontanée.

À peine les hommes en néoprène repartis, un petit groupe s'est formé sur la plage, à l'ombre d'une des maisons sur pilotis. Je me suis allongée dans le sable. K., chez qui je logeais, s'est allongée à côté de moi, tandis que plusieurs personnes commençaient à discuter, commentant la visite reçue. Et, l'espace d'un instant, leurs mots, que je comprenais à peine, dissipèrent toute médisance en moi. Leurs mots, par leur mystère et par leur chant, captèrent immédiatement mon entière attention.

À l'état d'expectation qu'il induit, le voyage réplique d'emblée, magistralement, par l'état d'observation.

C'est la plaie quand nos idées s'expriment en phrases trop alambiquées, n'est-ce pas ? Je tente de m'expliquer un peu mieux.

Il arrive par exemple qu'on m'interroge sur les risques inhérents au voyage. Je suis honnête et réponds.

Voyager est extrêmement dangereux.

Les fantômes de l'attente, de la revendication et de la désillusion rôdent, le spectre de la carte postale guette, partout le préjugé et l'idée reçue menacent. Est-ce tout ? Non, l'impasse de l'autosatisfaction peut perdre nos plus grands voyageurs. Et le mythe de l'aventurier est aux aguets.

Fort heureusement, le voyage (qu'on nomme parfois la vie) porte en lui ses sauvetages.

Des moiteurs arrivent, des pluies tropicales se déversent, irriguant terres et hommes, des couleurs surgissent, qui vous sortent de vous.

Des visages s'annoncent passionnants, des intonations affleurent, des mots sonnent comme des mantras, et vous sont des refuges.

Des horizons vous abritent, un sentier vous guide, et la lune vous enflamme.

Le sauvetage consiste en ceci : vous sortir du gouffre intérieur, des cavités routinières de l'esprit, pour vous faire voir le « grand dehors ».

Des horizons
vous abritent,
un sentier vous guide,
et la lune vous
enflamme...

Parmi les innombrables sauveurs rencontrés en voyage, j'aimerais me pencher aujourd'hui sur les mots, des dialectes lointains.

Mon âme (appelons-la ainsi) m'est assez énigmatique. Pour ne rien vous cacher, son concept même est un peu abscons. Elle manifeste pourtant très clairement sa joie lorsque parlent autour de moi des langues que je ne connais pas.

Elle tape du pied, comme un enfant qui voudrait naître, sautille, danse et rit, heureuse. Elle me parle. Ah ! Enfin ! Mais tu en as mis du temps pour me mener jusqu'ici. Je t'en remercie. Pardon pour la fatigue, les kilomètres, l'avion. (Elle est polie).

La vie nous offre d'innombrables réconforts : l'amour, l'horizon, la méditation, la solitude, le sexe, la marche à pied, la mer, le ciel, la lecture, la lune, ou encore l'écriture. J'en garde des braises qui tantôt brûlent et tantôt réchauffent. Mais parmi tout cela, il me prend aujourd'hui l'envie saugrenue de décerner une place de choix à des consolations moins évidentes :

Le kriol, le sesotho, le miskito.

Le turc, le népalais, le portugais.

Le tarifit, le chinois, le garifuna.

Le malgache, le roumain, le tibétain.

Le thaï, le sanskrit, le zanskari.

L'aymara, le ngäbe, le k'iche'.

Le cakchiquel, le zapotèque, le mazatèque.

L'hindi, l'indonésien, le bajau, le moken, le birman, l'ouzbek...
Et tous les autres à venir...

Qu'on ne s'y méprenne pas. Je parle un français moyen, un anglais d'aéroport et un espagnol guilleret (l'effet que me fait le castillan – les langues aiguillonneraient-elles nos humeurs?). Hors de ça, des bribes, des sursauts fantaisistes. Je ne parle pas ces langues, elles me sont presque inconnues, et c'est cela qui me plonge dans un drôle d'état.

Être sans repères ! Seule et sans repères. Simplement à l'écoute, et à l'observation. Frappée de gratitude.

Force est de constater alors notre vulnérabilité et notre peu de ressources. Force est d'appeler à la rescousse quelque chose de notre plus petite enfance. De réquisitionner les techniques inconscientes que nous utilisions quand les mots ne faisaient pas encore sens. Et se faisant, un voile se lève. En dessous, rien. Rien qu'un grand tout. Une osmose. Comme à cette période, qu'on pensait révolue, où nous ne faisons qu'un avec le monde, sans identité, sans projet, ne souhaitant rien paraître, oubliant hier, et ne pigeant pas plus le concept de « plus tard » que celui de « demain ».

Par le bonheur de connexions neuronales associant ceci à cela, arpenter le monde sans rien y comprendre (car avouons tout de même que rares sont les moments où l'on y comprend quelque chose), courir ce monde donc, ouvre des portes vers ces instincts oubliés. Et l'on regarde, écoute, décortique, tâtonne ; confiants. Bras ouverts à ce qui est, sans connaissance de ce qui va.



Vers la fin, où des mots ont des choses à nous dire

Je dois quand même avouer que parfois, par souci de commodité, il m'arrive d'apprendre quelques mots par-ci par-là. Oh ! Trois fois rien, rassurez-vous. Mais c'est que naît l'envie, furieuse, de comprendre. Combien de fois ai-je rêvé de voir le monde, ne serait-ce qu'un instant, à travers d'autres yeux ? Histoire de me

faire fermer le clapet sans doute. De prendre une bonne claque assurément. Comprendre le monde et les hommes. Envie enflammée.

Alors j'ai appris des mots de moken. Des mots de la vie de tous les jours.

Vent [*Angin*]

Alcool [*Elap*]

Poisson [*Ekan*]

J'ai voulu apprendre des mots qui n'existaient pas.

Vouloir [...]

Problème [...]

Quand [...]

Bonjour, merci, au revoir... Eux aussi absents du discours quotidien.

C'est alors que tout a foutu le camp.

Tout s'est mis à l'envers, les repères temporels, les repères moraux. Les *kabang* (bateaux) ont pris forme humaine. La proue était une bouche qui mange [*makan okang*], la poupe devenait l'arrière qui chie [*mae butut*]². C'était la première fois que je me sentais si intriguée, déroutée, attristée, fascinée, effrayée par un peuple.

Les mots nous ouvrent une ribambelle de portes. Celles de l'hospitalité en premier lieu...

Plus tard vers l'est, j'ai rejoint l'île de Sulawesi où vivent les Bajau, le second peuple nomade des mers d'Asie. Là aussi, quand on dit « nomade », c'est plus pour le style. Ils vivent habituellement dans des maisons sur pilotis, plantées sur le littoral ou au large en mer, sur des récifs coralliens, au cœur d'un territoire qui s'étend entre l'Indonésie (principalement l'île de Sulawesi), les Philippines (dans l'archipel de Sulu) et la Malaisie (à Sabah, nord de Bornéo). Là-bas, j'ai appris à bafouiller l'indonésien.

Les mots nous ouvrent une ribambelle de portes.

Celles de l'hospitalité en premier lieu (ce « en premier lieu » annoncerait-il enfin une sorte de construction?). Les mots locaux sont toujours appréciés, comme des cadeaux, de délicates





attentions pour nos hôtes. Ils sont la base de la politesse et la promesse d'échanges enrichissants.

Celles des bibliothèques ensuite. Même les Moken ou les Bajau en possèdent, eux dont on dit qu'ils ne possèdent rien. Leurs bibliothèques tiennent dans l'espace de leurs voix. Au temps où ils étaient nomades, les Bajau chantaient des *iko iko*, de longues épopées retraçant leur histoire. Ces chants étaient évidemment bien plus pratiques à embarquer qu'une pile d'encyclopédies, mais tout aussi complets notez ! Souvent, à la nuit tombée, on entamait un chant qui ne se terminait qu'au petit matin. Toute la nuit étaient récités les mythes fondateurs, les événements marquants vécus par les ancêtres, parsemés des savoir-faire appris au fil du temps. Cette leçon d'histoire était aussi une mélodie, comme un poste de radio à la présence réconfortante. De nos jours, la télé est arrivée. Et les *soaps* qu'elle diffuse réussissent l'exploit d'être encore plus bavards que les *iko iko*, se prolongeant interminablement soir après soir, performance d'autant plus remarquable qu'ils parviennent à débiter autant d'histoires sans jamais dire un seul mot de leur propre Histoire aux téléspectateurs bajau.

Enfin, non contents de nous ouvrir les portes des maisons et celles des bibliothèques, les mots nous ouvrent aussi l'accès aux territoires. Laissez-moi pour cela vous parler des *songlines* (vous rabâcher les oreilles peut-être même). Ces itinéraires chantés d'Australie, chers à Chatwin, permettaient aux aborigènes de se déplacer en territoire inconnu. Le marcheur récitait le chant appris qui lui décrivait de manière précise la route à suivre pour éviter les embuches en chemin. Ces cartes orales et le rapport au monde qu'elles sous-tendent en ont fait rêver plus d'un. J'ai récemment découvert une chose que j'aimerais partager avec vous, lu dans *Ces mots qui meurent*, du linguiste Nicholas Evans. Il nous raconte qu'au temps jadis de la culture aborigène vivante, « *l'accès à nombre de ressources, comme les points d'eau, n'est possible qu'en s'adressant aux esprits dans la langue du lieu. Les voyageurs chantent des mélodies qui énumèrent les sites traversés au fur et à mesure de leur progression sur le terrain, et changent de langue chaque fois qu'ils franchissent un cours d'eau ou une frontière naturelle marquant les limites d'un clan.* »

Aujourd'hui encore, de nombreux hommes sont polyglottes. Certains qui sortent des hautes écoles, mais également tous ceux qui vivent dans les coins les plus reculés de notre Terre, et que l'on dit « primitifs ». Ils parlent leur propre langue, y ajoutent les langues des clans voisins, sans oublier la langue dominante, officielle de leur pays. Qui plus est, leurs langues, que nos préjugés penseraient simplissimes, sont parmi les plus évoluées et donnent du fil à retordre aux plus brillants ethnolinguistes. Car elles ne sont pas des langues de commerce. L'historien Jean-Pierre Minaudier en parle très bien, et avec beaucoup de poésie. Je n'ai pas son livre avec moi au moment où je vous écris ces lignes. Je vous résume donc cette idée de mémoire : il s'est opéré, au cours de l'histoire, une simplification des langues uniquement faites pour communiquer et commercer. Les langues des peuples premiers n'en font pas partie, elles qui sont construites davantage pour s'exprimer que pour communiquer.

La distinction entre les verbes « communiquer » et « s'exprimer » introduit un point important. À bien y regarder, on a coutume de dire, sur un ton bien-pensant, qu'il est absolument nécessaire de préserver la diversité des langues ; quand dans la vie, parfois, on ne peut s'empêcher de penser que bon, malgré tout, parler la même langue serait tout de même plus pratique pour communiquer. Mais communiquer n'est pas s'exprimer. Et les langues servent aussi à s'exprimer.

Parmi nos mythes fondateurs – car on en a, nous aussi –, on pourrait s'arrêter deux secondes sur le mythe de la tour de Babel. Pour le situer, on le trouve dans le livre de la Genèse, qui est le premier livre de la Torah, et donc de la Bible.

Interprétation libre, partielle et peut-être infidèle.

Il pleuvait, pleuvait, pleuvait. C'était le Déluge. Noé est arrivé. Il a mis des hommes et des animaux dans une arche. Les gars atteignirent une plaine, s'y installèrent et établirent une ville qu'on nommera plus tard Babel (Babylone). Il faut préciser qu'à cette époque, les hommes parlaient tous la même langue. Est-ce que les animaux parlaient aussi la même langue ? Mieux vaudrait demander à un spécialiste. Quoiqu'il en soit, les hommes eurent l'envie de construire une très très très haute tour. Si haute qu'elle

pourrait atteindre le royaume de Dieu. Dieu se dit que non, décidément, ça ne se fait pas. Les hommes sont des hommes, pas des dieux. Chacun à sa place. Il décide alors de mettre en échec la construction en usant d'une ruse de Sioux : il fait en sorte que les hommes ne se comprennent plus. Il brouille leur langue unique et introduit une multitude de langues sur Terre.

Au fond de nos esprits judéo-chrétiens, la diversité des langues serait-elle donc perçue comme une punition ?

Et pourtant

Et pourtant

Je reviens vers toutes ces langues locales peu connues, parlées dans les recoins du monde. Elles portent en elles un lien intime avec leur territoire. Je rattrape le livre de Evans pour vous citer ceci, qui a agi sur moi comme une véritable révélation :

*« Le lexique des langues indigènes nous indique souvent les liens écologiques spécifiques qui existent entre telle plante et telle espèce animale. Sur la terre d'Arnhem, la perche-tigre porte le même nom que le pommier local, *Syzygium eucalyptoides*, parce que cette espèce de poisson consomme les fruits de cet arbre qui tombent dans les ruisseaux et les étangs : en kunwinjku, tous deux sont appelés bokorn. Il est clairement utile de connaître ce lien pour quiconque entreprend de pêcher la perche-tigre : cherchez l'arbre, et vous trouverez vraisemblablement son "partenaire" juste en dessous [...]. Une fois que nous aurons pris l'habitude d'appeler le poisson bokorn "perche-tigre" et l'arbre bokorn un pommier local, nous aurons perdu la conscience du lien écologique qui existe entre eux. »*

L'humanité
s'épuise à mesure
que les langues
disparaissent...

Les connaissances se tarissent avec les mots.

Les savoir-faire avec eux.

Le monde par voie de conséquence.

Autant dire nous-même.

J'en appelle (rien de moins) à une prise de conscience de la richesse des langues et à leur protection. L'humanité s'épuise à mesure que les langues disparaissent. Tout comme nous avons à cœur de protéger la biodiversité – la diversité des écosystèmes,



des animaux et des plantes –, sachons préserver cette profonde diversité de l'humain qui s'exprime à travers tout l'éventail des langues.

«Au train où vont les choses, au moins la moitié des langues actuellement parlées sur la planète aura disparu d'ici un siècle» dit le linguiste Claude Hagège³. Et son compère Nicholas Evans ne dit rien d'autre : *«La disparition des langues est une constante de l'histoire de l'humanité, mais leur extinction s'accélère, et nous risquons de voir périr la moitié des plus ou moins 6 000 langues de la planète d'ici la fin du XXI^e siècle. Selon les estimations les plus fiables, tous les quinze jours, quelque part dans le monde, le dernier locuteur d'une langue en voie d'extinction meurt. Aucun esprit humain ne pourra plus parcourir les chemins de pensée que ses ancêtres avaient tracés.»*

Oscar Wilde alléguait que nos pensées naissent toutes habillées de mots. Mais que se passe-t-il quand ces mots ne sont plus les nôtres ? Nos pensées demeurent-elles les nôtres ?

Cette énigme m'a traversée alors que, de manière un peu cocasse, j'étais complètement perdue. Seule dans une pirogue et perdue. C'était au large de Sulawesi, dans l'archipel des Banggai,

J'avais jeté l'ancre
pour sortir la carte et
tenter de comprendre
quelle direction je
devais prendre...

en territoire bajau. J'ouvre une parenthèse pour ajouter qu'en langue bajau, le même mot est utilisé pour dire « grand frère » et « placenta »⁴... Et la referme aussitôt, en vous laissant, petit sourire en coin, élaborer les plus improbables hypothèses quant aux raisons de ce rapprochement. Toute langue est une énigme. Toute langue peut aussi certainement résoudre bien des énigmes.

J'avais jeté l'ancre un instant (une grosse pierre nouée à un petit bout) pour sortir la carte et tenter de comprendre quelle direction je devais prendre. Une île se tenait dans mon dos. J'en distinguais trois autres sur l'horizon. Vous ne serez sans doute pas étonnés que je vous dise que ces îles n'avaient pas du tout les mêmes noms, ni les mêmes formes, ni les mêmes emplacements que celles griffonnées sur une autre petite carte que je tenais soigneusement dans mes mains. Le chef du village que j'avais quitté le matin avait pris soin de me dessiner mon itinéraire, en indiquant par où passer, et par où ne surtout pas

passer. Je plissais les yeux et tentais de déceler une quelconque ressemblance entre le paysage, la carte et le précieux bout de papier. Dans un sourire je compris. L'orientation était différente. La projection aussi.

J'y ai vu une allégorie (la fréquentation prolongée de la nature, et de ses beautés, fait courir les plus grands risques d'illumination).

Ces langues que nous parlons sont pareilles à des cartes. Chacune répond à sa propre projection et nous offre une vision du monde singulière. Regardez un instant un planisphère. Les continents, les océans n'ont pas la même taille ni la même forme selon qu'ils aient été réalisés avec des projections de Mercator, de Berhmann ou de Bertin. Mais alors, à quoi ressemble le monde en vrai ? Où est la vérité ? Quelle est la réalité ? Elle est multiple. Elle n'existe que puisqu'elle est multiple.

Une même réalité est perçue différemment selon la langue que nous utilisons. Nous avons besoin de l'ensemble des perspectives, à l'unisson, collectivement, pour dessiner le monde dans son entièreté. Et pour mieux le comprendre.

Voici la richesse des langues dévoilée.



Conclusion, où les mots, après tant de pérambulations, rentrent à bon port

Voilà désormais ce qui s'impose à moi, à vous sans doute : comment protéger ces langues ?

En apprenant plusieurs langues.

En se faisant linguiste.

En cultivant les langues locales.

En protégeant la nôtre.

Elle n'est pas menacée me direz-vous. Elle subit pourtant des attaques quotidiennes. Au Québec, l'un de mes ports d'attache, la protéger est un sacerdoce. Qu'il s'agisse de penser les menaces

pesant sur le français et aussitôt nous pensons à l'anglais. Certes. Mais il existe des attaques bien plus sournoises. Et d'autant plus dangereuses qu'elles avancent déguisées, gangrenant notre langue comme autant d'autres.

Comment veiller sur notre langue ?

En débusquant les fourberies que voici :

Les oxymores qui usent d'un joli mot pour nous faire oublier la laideur d'un autre : entreprise citoyenne, réalité virtuelle, peut-être même tourisme solidaire.

Les pléonasmes qui sont autant d'aveux de faiblesse : démocratie participative.

Les mots qu'on a usés : partenariat, dimension interculturelle, authentique, diagnostic partagé⁵.

Les nouveaux mots dont on se serait bien passé : selfie, zumba, vapoter, procrastiner, hipster, chronographe, hashtag (Le Robert Illustré 2014). Annus horribilis, consolidation budgétaire, crise de liquidité (Le Petit Larousse 2014)

Les innovations sémantiques : licenciement devenu restructuration. Exploité devenu personne défavorisée.

Toutes les distorsions, enfin, qui nous embrouillent :

Est social ce qui est humain, politique, sociable, ce qui nous unit. Néanmoins, rares sont ceux qui affectionnent les plans sociaux. Et le lien social commence à nous être urticant, à force d'être battu dans le vent.

Est issu de l'immigration celui qui puise ailleurs ses racines. Cependant, qui vient de Stockholm ne sera pas issu de l'immigration comme le sera celui originaire de Ouarzazate.

Est une charge ce qui pèse, se porte tel un fardeau. Ainsi les charges sociales, retraites, congés de maladie ou de grossesse...

Est un sauvetage ce qui permet de sauver des vies. Exemple : un plan de sauvetage d'une entreprise (voir aussi restructuration).

La liste est longue.

Croissance. Un si joli mot la croissance. On en redemande. À tort.

Dette. Un si vilain mot la dette. On s'en méfie. À tort.

Nous pensons avec les mots.

Des mots existent, à partir desquels nous construisons une réalité. Pas l'inverse. Très rarement l'inverse. Selon moi.

Si les mots sont partiels, nos pensées le seront également. Si les mots sont vides de sens, nos pensées le seront également. Sur ce point, Platon partage mon avis lorsqu'il affirme que « la perversion de la cité commence par la fraude des mots ».

Tandis que tout doucement ce texte se termine, je voudrais vous confier encore ceci :

Il y a quelque temps, j'écoutais à la radio⁶ un entretien avec Éric Hazan, autour de son livre *LQR la propagande du quotidien*. J'en ai retenu deux phrases : « *La LQR, comme lingua quintae respublicae, ou langue de la cinquième République, efface chaque jour les résistances, les différences, les opinions et travaille à la domestication des esprits.* »

Puis on évoqua la pensée de l'américain Herbert Marcuse, philosophe, sociologue et marxiste. Marcuse nous disait, dans la bouche d'Hazan, que « *nous assistons à la fin des mots qui nous permettent de critiquer le capitalisme. On est en train de nous enlever les concepts qui permettent de penser négativement le capitalisme et de les remplacer par des concepts opérationnels, qui n'ont pas pour but de penser, mais d'agir.* »

George Orwell⁷ n'aurait pas dit mieux. À cette différence près, que chez nous, point de novlangue façonnée par un petit groupe ou par un comité qui déciderait quels mots utiliser ou abandonner. Mais une responsabilité commune.

Une urgence à ouvrir l'œil, tous ensemble, et à boycotter les mots venimeux.

Une urgence, enfin, à attiser l'emploi massif des mots farandole, escarpolette, abracadabrance (se dit-il ?), tendresse, oisiveté, patience, truculence, musarder, ruisseau, coquelicot, libellule...

Tous ces mots qu'on nous apprend, qu'on nous dresse à regarder de haut.

Une conflagration pour apaiser ce monde dégradé. Choisissons les mots qui ont de l'importance, et utilisons-les à foison. Partons

en chasse contre les autres. Il nous faudra pour cela beaucoup de courage et de confiance. Ce ne sera alors rien d'autre qu'un beau voyage.

« *Il avait pris au sérieux des mots sans importance, et était devenu très malheureux.* »

Antoine de Saint-Exupéry

NOTES

- 1 EVANS Nicholas, *Ces mots qui meurent. Les langues menacées et ce qu'elles ont à nous dire*, éd. La Découverte, Paris, 2012
- 2 IVANOFF Jacques, *Les naufragés de l'histoire. Les jalons épiques de l'identité moken*, éd. Les Indes savantes, Paris, 2004
- 3 Halte à la mort des langues.
- 4 ZACOT François-Robert, *Un autre regard sur le monde. L'Occident à l'épreuve de la société badjo*, éd. Louis Audibert, Paris, 2006
- 5 Voir à ce sujet *Inculture(s)*, la remarquable conférence gesticulée de Franck Lepage.
- 6 Émission *Là-bas si j'y suis* du 15 février 2006
- 7 Dixit Wikipédia : « *Le novlangue est la langue officielle d'Océania, inventée par George Orwell pour son roman 1984 (publié en 1949). Le principe est simple : plus on diminue le nombre de mots d'une langue, plus on diminue le nombre de concepts avec lesquels les gens peuvent réfléchir, plus on réduit les finesses du langage, moins les gens sont capables de réfléchir, et plus ils raisonnent à l'affect. La mauvaise maîtrise de la langue rend ainsi les gens stupides et dépendants. Ils deviennent des sujets aisément manipulables par les mass media tels que la télévision* ».

Anne Bécel est géographe spécialisée en tourisme équitable, auteur de guides de voyage, ainsi que recherchiste et scénariste pour des émissions télévisées dédiées au « partir autrement ». Pour le reste, depuis 2007, elle part régulièrement au long cours, à l'occasion de voyages personnels où se mêlent la rencontre et l'esprit d'aventure, privilégiant la marche à pied et la navigation pour promener son regard sur le monde, un peuple à la fois. Elle a rejoint récemment le collectif de photojournalistes Vies de Quetzal qui donne la parole aux « voix minoritaires » par le biais de la photo et du street art. Elle prépare un nouveau départ sur la route des nomades des mers. Ses carnets de route et réflexions voyageuses sont à paraître prochainement aux éditions Le PassEUR.

www.annebecel.com



Photos Linde Waidhofer

PORTFOLIO

LES MILLE ET UN VISAGES D'UN LAC PATAGONIEN

par Linde Waidhofer (photos)
Lito Tejada-Flores (texte)

Chelenko, le lac au bout du monde...

Ce lac que personne ne connaît.

*Ce lac énorme sans bateaux,
sans le bruit de moteurs, sans voiles.*

Ce lac dont l'eau est presque trop pure à boire.

*Ce lac trop beau pour être vrai, trop beau, ou,
Peut-être, juste assez beau, pas plus, pas moins.*

Trop bleu pour peindre, pour y croire.

*Ce lac qui partage deux noms
en attendant son vrai nom.*

Ce lac qu'on prétend être deux lacs,

*Une fiction transparente,
une fiction cartographique,*

Une schizophrénie nationaliste, un mensonge.

Les eaux du lac Chelenko sont pourtant là, froides,

Clares comme du cristal, et pour le moment

*Sans pollution, sans commerce, sans foules,
sans nous...*

*Ce lac lointain où nous avons laissé notre cœur.
Ce lac qui nous suit, nous poursuit,
nous accompagne,
Qui nous hante, même ici à l'autre bout du monde,
Ce lac dont l'image est toujours là, devant nous,
Et n'arrête pas de nous séduire...*



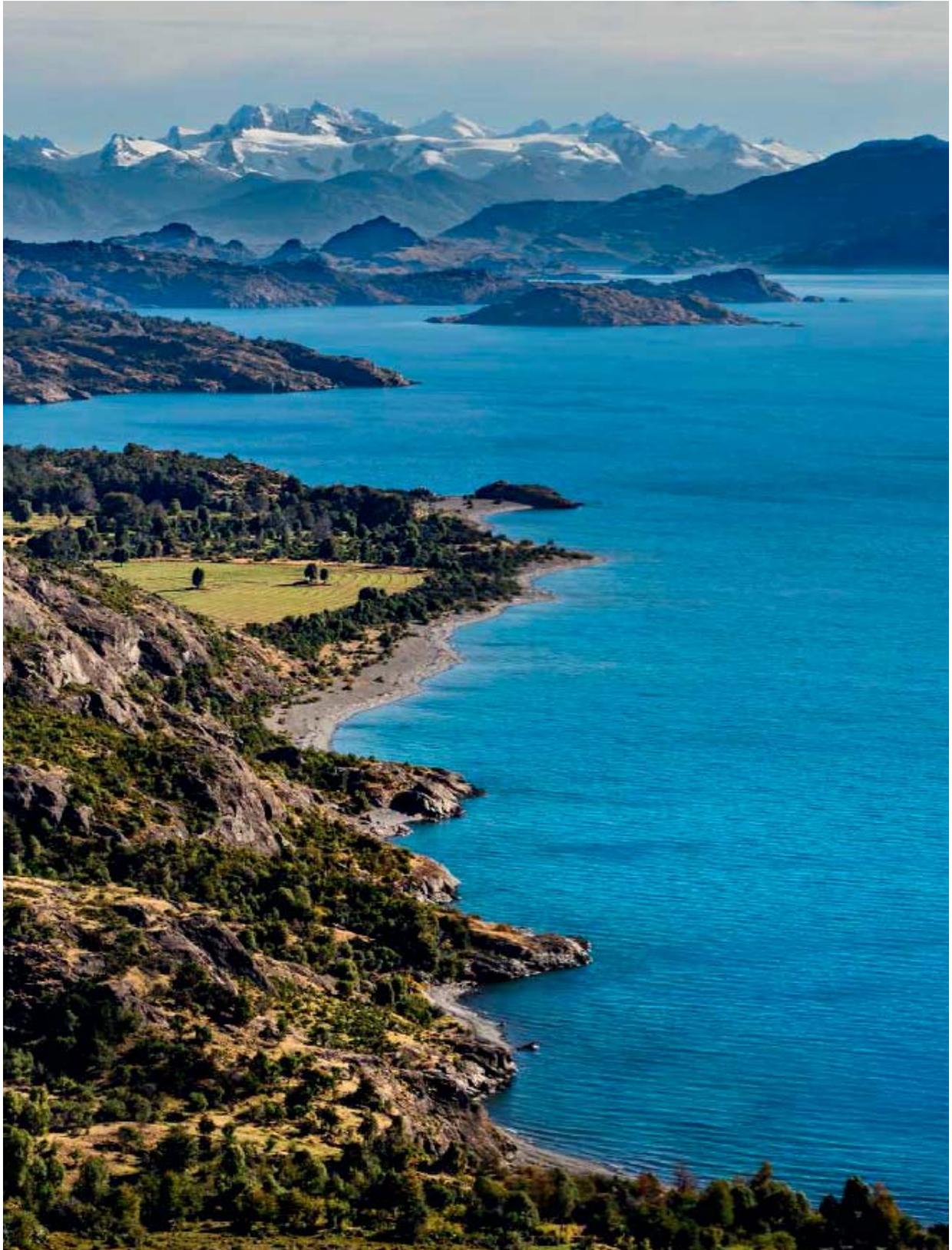
Partageant sa vie entre le Colorado et la Patagonie, **Linde Waidhofer** photographie les paysages autant par passion que parce que c'est son métier. Elle a publié sept livres de photos de paysages : *High Color Spectacular Wildflowers of the Rockies* ; deux livres grand format sur le désert du Sud-Ouest américain ; *Red Rock, Blue Sky* et *Stone & Silence* ; un livre consacré aux cavernes de marbre en Patagonie, *Blue Light* ; *Forests of Light*, une exploration visuelle des forêts de trembles des Rockies ; *La Patagonie oubliée* (cf. www.croiseedesroutes.com/#!waidhofer-diaporama-patagonie/c18sy), et, récemment, *Chelenko*, dont sont extraits les quelques clichés présentés dans ce portfolio.

www.westerneye.com

Précision à propos du nom d'un lac qui a fait couler beaucoup d'encre

Je vais préciser « en quelques mots » l'origine du terme qui désigne le grand lac, car les malentendus et les modes linguistiques à ce sujet sont nombreux. Assis autour de la table devant un bon verre de vin, l'anthropologue Mauricio Osorio éclaire ma lanterne et m'informe qu'en gros tout le monde se trompe avec ce lac : officiellement le terme utilisé pour nommer le lac est *General Carrera* pour les Chiliens et *Buenos Aires* pour les Argentins. Cela dit, tourisme aidant, on l'appelle de plus en plus par le mot mapuche *Chelenko*, ce qui lui alloue une pseudo-historicité... mais en vérité ce terme plutôt sympathique est dérivé de « chutes-cascades », en langue mapuche, et concernerait donc le lac Cochrane situé plus au sud. Mais l'histoire, y compris celle des nomenclatures, est souvent plus compliquée. Sur une carte établie par Juan de la Cruz Cano y Olmedilla en 1775 (source coloniale fiable mais non mapuche), le lac reçoit le nom de *Coluguape* qui deviendra *Coluhuapi*, ce qui signifie « l'île des terres rouges ». Une autre source, vraisemblablement la plus correcte, suggérée par l'explorateur gallois Llwyd ap Iwan en 1894, avance le nom en langue tehuelche *Ingewtaikgenogunumunee* (pas étonnant qu'on ait tout fait pour tenter de l'oublier). Ce terme, imprononçable hier pour un conquistador espagnol et aujourd'hui pour un touriste étranger, signifie « Ceci est mon territoire le lac Gego est ici ». L'État chilien va préférer baptiser le lac du nom d'un général, l'industrie touristique – réticente à l'omniprésence militaire – privilégiera le terme mapuche de *Chelenko*, plus exotique, même s'il concerne en réalité un autre lac, le *Cochrane*, encore un héros armé de la nation chilienne... La juste appellation en tehuelche, quant à elle, est passée à la trappe, à l'image de leur peuple, dont la mémoire a été occultée par des siècles de colonisation et d'exploitation. Cette précision faite, chacun nommera le lac comme il l'entend !

Extrait de Franck Michel, *En route pour la Patagonie*,
éditions Livres du monde, 2015



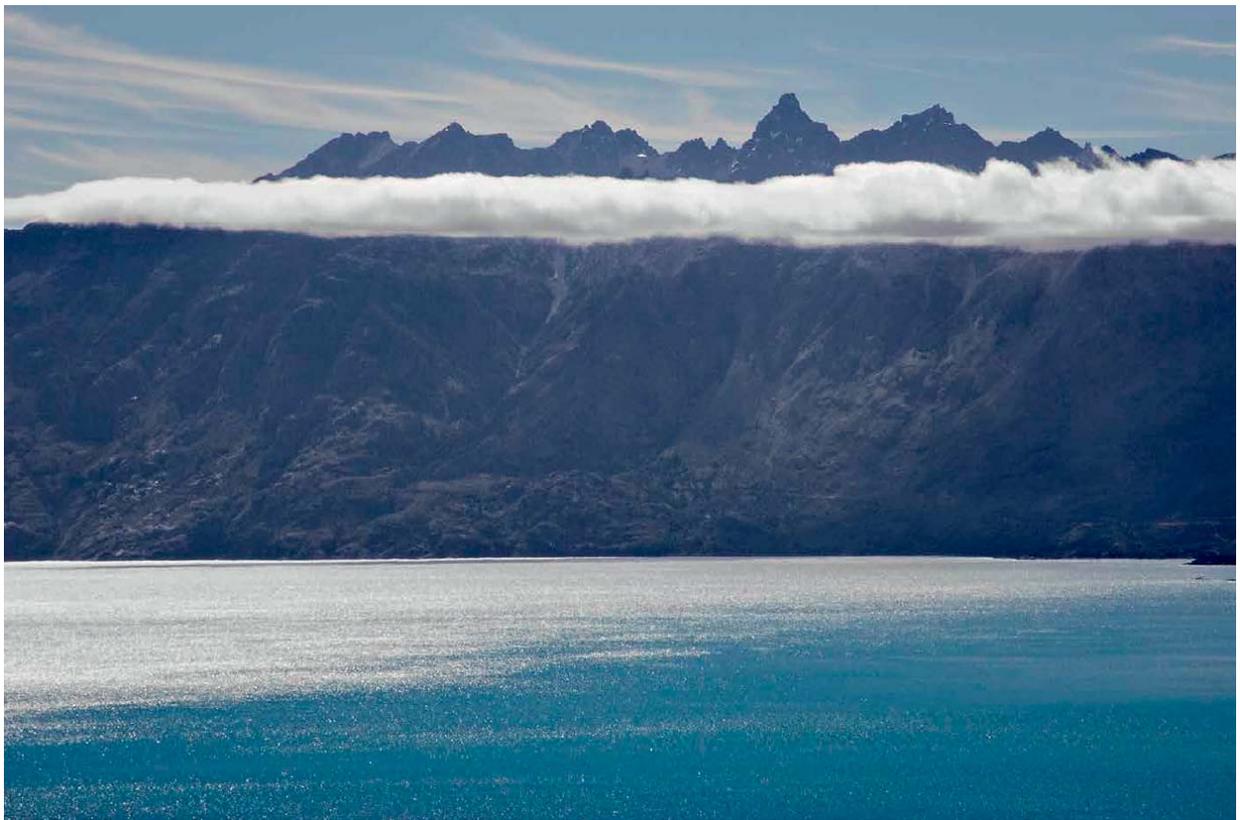




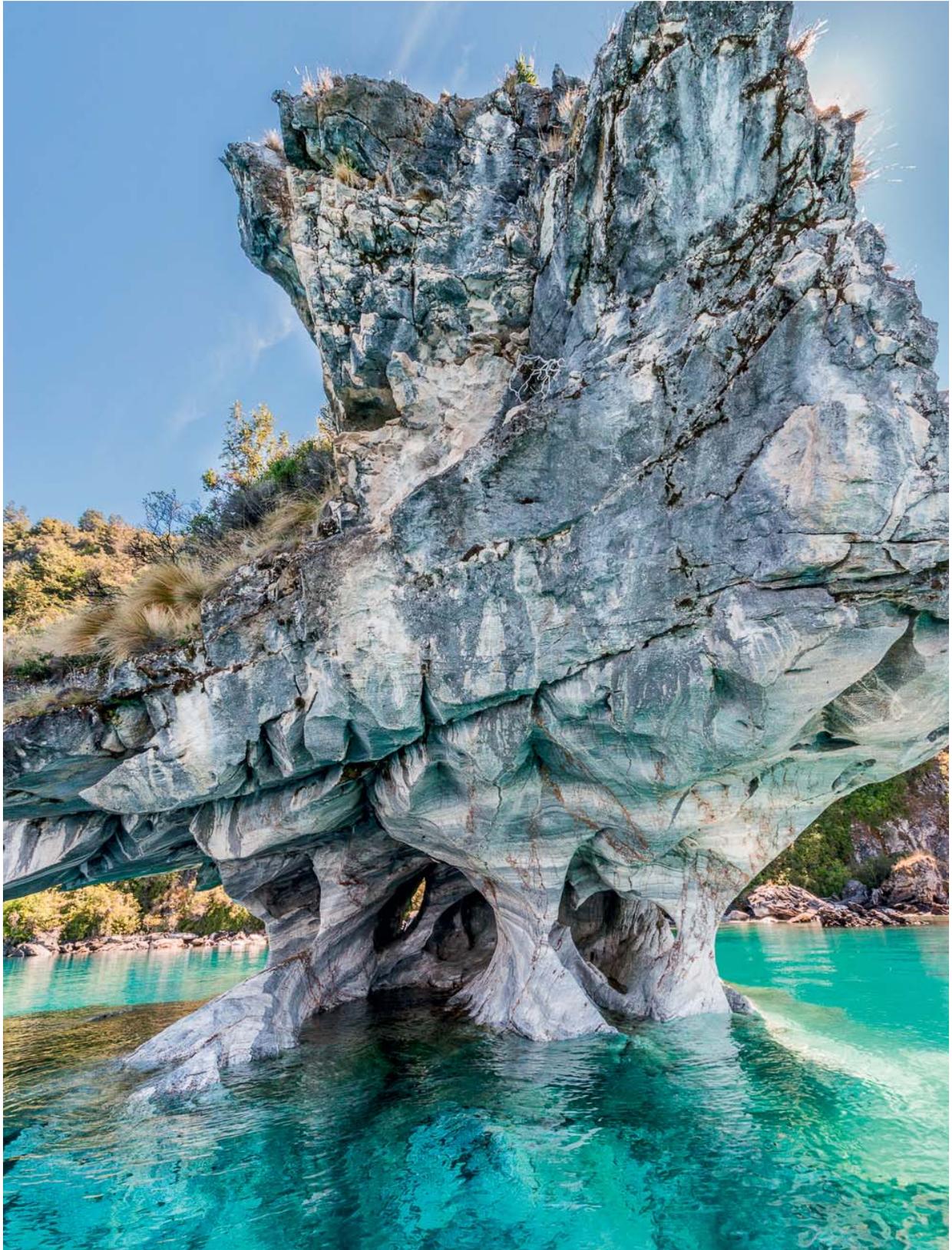
























Navigation sur le lac O'Higgins, région d'Aysén, 2009. Photo Fabien Bourlon

L'UTOPIE N'EXISTE PAS EN PATAGONIE

par Fabien Bourlon

« *Tout cela et aussi les émerveillements que j'attendais des paysages et des vents patagoniens contribuaient à me jeter vers mon désir.* »

Herman Melville, *Moby Dick*, 1851

La Patagonie, des utopies à la pelle...

La Patagonie depuis le XV^e siècle attire les Européens. Cette attirance résulte de divers motifs avec une évolution dans le temps et dans l'espace. La Patagonie est un lieu propice aux utopies. Celle de la « Cité des Césars » (*Ciudad de los Cesares*) de la période coloniale, de la « Nouvelle Galle » du pasteur Jones, du royaume d'Araucanie d'Antoine Aurélie Premier, mais aussi celles des chercheurs d'or, des sociétés agricoles et industrielles, et celle des colons dans le cadre de ladite loi de colonisation de 1937. Alors qu'Aysén semble entrer lentement dans une ère de « modernité » apparaissent dès les années 1980 de nouvelles « utopies » individuelles, celles de « philanthropes verts », étrangers et chiliens, d'entrepreneurs verts « écotouristiques », en même temps que le concept de *Aysén reserva de vida*.

Quelles sont les incidences de ces nouveaux imaginaires dans un contexte de développement touristique ? S'agit-il des révolutions dans le mode de penser et de développer la Patagonie chilienne ? *Aysén Réserve de Vie* est-il simplement un mouvement cherchant à contrecarrer l'ultralibéralisme chilien et la globalisation industrielle à l'œuvre en Patagonie ? S'agit-il d'une nouvelle utopie ?

Le mythe patagon en Aysén

Lorsque le voyageur parcourt la steppe, les montagnes ou les canaux de Patagonie, ce qui le frappe immédiatement c'est la diversité et l'immensité des paysages. Ces derniers sont baignés de lumières fluctuantes, secoués par les vents du Nord-Ouest et du Sud, inondés par des pluies fines ou intenses donnant lieu à d'innombrables forêts, lacs et glaciers. La région d'Aysén en Patagonie chilienne attise l'imagination du nouveau venu.

Quel a pu être le ressenti de ce voyageur, arrivé il y a cent ans, au début du peuplement moderne ? Était-il animé par l'espoir de découvrir des terres vierges, synonymes de vie meilleure ? Marchant, navigant ou chevauchant sur des routes incertaines, était-il curieux et respectueux de cet espace inconnu qui s'ouvrait à lui ? Comment le marin chilote, le voyageur mapuche, l'Argentin de la pampa, le colon européen ou le métis sud-américain, qu'il soit chasseur, colon, explorateur ou simple nomade, percevait, s'immergeait et se projetait-il au fil de ses jours et de ses nuits australes ?

Les souvenirs de ces pionniers sont parcellaires, diffus, et peu de récits racontent leur cheminement. En 2013, Philippe Grenier, dans son livre *Histoires du bout du monde*, essaie de combler ce vide de mémoire concernant les premiers Occidentaux à parcourir, à s'émerveiller et à se perdre en Patagonie, grâce à une fabuleuse compilation d'une centaine de récits de voyageurs. Certains personnages comme Muster (1869), Thomas Bridges (1881), Ap Iwan (1896), Skottsberg (1907) ou encore Lucas Bridges (1920) se remarquent par la force ou l'importance de leurs récits d'explorations des confins patagoniens. Moins nombreux sont les récits d'Européens évoquant les peuples premiers, les Tehuelches, Mapuches, Chonos ou Kaweskar. Les récits les plus reconnus sont ceux de D'Orbigny (1832), de Muster (1869), de Gusinde (1905), de Bird (1937), de Casamiquela (1949), d'Empereur et de Laming (1954).

C'est sans doute de ces récits parcellaires et de cette absence de connaissances historiques et géographiques précises qu'est né le mythe patagon : une terre encore inconnue, oubliée du monde.

La Patagonie, un *Far South*, une terre de ressources naturelles pour les opportunistes

La Patagonie est un territoire sans réalité politique et administrative dont les limites historiques et actuelles sont encore imprécises. La Patagonie n'existe pas pour les États, mais est bien installée dans l'imaginaire collectif, national et international. Cet espace a longtemps été considéré comme une *terra nihilis* parce que ses vastes territoires éloignés semblaient arides, hostiles et inhabités. C'est l'idée qui a émané suite au voyage de Darwin le long de ce sous-continent entre 1834 et 1835, lorsqu'il évoquait dans son récit de voyage ces « *fascinantes terres inhabitées* » tout en faisant en même temps allusion aux « *sauvages nus* » aperçus dans le dédale des fjords patagoniens. Selon Mauricio Osorio, dans l'ouvrage collectif *Otras Narativas de la Patagonia* (2007), l'idée de ce désert a été différemment comprise par les Argentins et les Chiliens. Pour les premiers c'était une opportunité unique pour exploiter de nouvelles ressources et pour les seconds il s'agissait plutôt d'une terre hostile, inhabitable.

Au XX^e siècle, l'arrivée des soldats, des missionnaires, des naturalistes, des baleiniers, des trappeurs, des prospecteurs d'or et des marchands, de toutes sortes de sociétés agricoles et industrielles, sonnent le début du véritable pillage des ressources et de l'ethnocide patagon. Les terribles « *écocide, ethnocide et égocide* », évoqués par Franck Michel dans son livre *Du voyage et des hommes* (2013) à propos d'autres contrées du monde, commencent alors ici. La Patagonie devient une « terre d'opportunités » avec ses promesses de richesses sûres pour tous... ou presque tous, car les peuples autochtones ont été oubliés une fois de plus. Seuls les plus opportunistes, les plus futés, les *pillos* en espagnol, souvent érigés en héros, en tant que figures de la conquête des espaces, ont tiré un bénéfice maximum des richesses naturelles disponibles.

À bien des égards, ce territoire de frontière, de front pionnier et de société isolée, où quelques entrepreneurs, politiciens et hommes de loi, définissent les règles de vie commune, ressemble au fameux *Far West*. C'est ce qui fait dire à Philippe Grenier, dans le recueil paru aux éditions Autrement, *Patagonie, une tempête*

d'imaginaire (1996), puis dans son livre *Les tyrannosaures dans le paradis, la ruée des transnationales sur la Patagonie chilienne* (2003), que nous sommes ici dans un *Far South*. Aujourd'hui encore, certains pensent pouvoir faire leur propre loi en brandissant leur colt (Oscar Catalan, le maire de Puerto Aysén, en 2008) et en menaçant les nouveaux venus, touristes et colons, par leurs discours xénophobes (le projet de loi de limitation des achats de terres aux étrangers, du député David Sandoval, en 2013). Des méthodes classiques pour imposer la loi du plus fort et détourner l'attention des véritables problèmes comme l'imposition de grands projets industriels ou l'absence de vision collective en vue d'ériger une société plus juste et solidaire.

Nouvelles visions et conflits d'utilisation des ressources naturelles

Les formes de développement « progressives », industrielles, agricoles, sylvicoles, aquicoles ou hydroélectriques et minières, érigées en politique d'État dans le Chili néolibéral des quarante dernières années, semblent encore vigoureuses. Cela malgré les crises récurrentes et chaque fois plus violentes notamment dans le secteur de la pêche, du bois et de l'aquaculture depuis les années 1990.

C'est à cette même période que de nouvelles dynamiques et mobilités, celles du loisir et du tourisme, basées sur l'attrait des paysages naturels d'exception, engendrent de nouvelles formes de colonisation. Cette nouvelle idéalisation de l'espace de nature extrême, l'équivalent du *wilderness* nord-américain (Mittermeier, Conservation internationale, 2002), attire les amoureux de la nature voulant consommer ces paysages, tel que le conceptualise le sociologue John Urry dans *Consuming Places* (1995). La Patagonie est perçue comme une terre encore intacte malgré le siècle passé de déprédations. La « Patagonie-obstacle » laisse place à la « Patagonie-ressources », puis à la « Patagonie-spectacle » (Philippe Grenier, 1996).

En Aysén, dès 1980, commence l'installation de lodges de pêche et d'entreprises d'écotourisme et d'aventure. Comme pour compenser les crises industrielles, d'année en année et de période

politique à une autre, de nouveaux plans de développement étatique sont proposés pour ces « zones extrêmes ». Des programmes encore et toujours favorables aux projets entrepreneuriaux ayant un rapide retour sur investissement, bien plus qu'à des projets qui seraient collectifs et globaux. L'état institutionnalise à nouveau l'idée de l'exploitation des ressources naturelles, mais cette fois celle des paysages patagoniens, par la mise en concession de vastes terrains fiscaux pour des projets écotouristiques (*Programa Invertir en Patagonia*, ministerio de Bienes Nacionales, 2000 à 2010).

Le soutien politique affiché aux mégaprojets hydroélectriques de 2008 à 2012, puis leur rejet soudain en 2014 du fait des mobilisations et du trop fort coût politique, laissent entrevoir la réalité d'un État chilien faible et sans vision claire pour ses territoires du sud. L'idéologie du développement à tout prix et à court terme : « *On ne peut pas se permettre le luxe de ne pas développer les centrales hydroélectriques* » (Rodrigo Iglesias, commission nationale de l'Énergie, lors du premier mandat de Michel Bachelet, 2006-2010), sous-entendu comme dans les pays « riches », est toujours aussi forte.

Face aux exigences sociales et environnementales, chaque fois plus intenses, les politiciens cherchent leurs marques. Tel que décrit, un peu plus loin, le mouvement social d'Aysén de 2012, marqué par des coupures de routes et des barricades urbaines, où se sont unis pendant un mois des artisans-pêcheurs, des fonctionnaires, des petits entrepreneurs, des paysans, des jeunes et étudiants (« *Los Jovenes Tehuelches* ») et des organisations de protection de l'environnement, avec les réponses violentes suivies de négociations de dupes, en est un clair exemple.

De nouvelles représentations sociales de la nature

Alors que l'imaginaire patagon s'est forgé à partir des mythes formulés par les soi-disant « découvreurs » du XVI^e siècle, ce sont les explorateurs et les aventuriers des XIX^e et XX^e siècles qui ont laissé à la postérité des récits qui ont attiré les premiers sportifs et les touristes dès les années 1940. Aventuriers,

voyageurs romantiques, ingénieurs et professionnels de tout poil et néoruraux fuyant la globalisation, qu'ils représentent pourtant, immigrer depuis, et chaque année un peu plus, vers la Patagonie chilienne.

Vers 1990, de nouveaux acteurs apparaissent : de riches étrangers voulant créer leurs parcs privés en arguant du besoin de sauver la planète et particulièrement ce bel échantillon de « patrimoine de l'humanité ». Dans cette mouvance, le Nord-Américain Douglas Tompkins représente l'une des figures emblématiques. Il nous invite à une « nouvelle économie » (Tompkins, « The Next Economy », dans *En explorant les nouvelles frontières du tourisme*, de Fabien Bourlon, ediciones Ñire Negro, Coyhaique, Chili, 2012), fondée sur le respect de la biodiversité et la beauté des paysages. Son projet, qu'il qualifie de philanthropique, propose de restituer les terres achetées, à de nombreux propriétaires privés, à l'État une fois le projet de parc accepté par celui-ci. Quant aux innombrables étrangers « investissant » dans des propriétés plus modestes, à partir de 500 hectares, ils s'installent sur la base d'un projet personnel, mais se transforment en entrepreneurs « écotouristiques » pour le viabiliser et le rentabiliser. Ils offrent alors leurs produits pour « une expérience unique dans des endroits uniques pour des personnes uniques » (par exemple le lodge Terra Luna, 2010).

Ces nouveaux colons, chacun à la recherche d'un paradis perdu, semblent vouloir instaurer leur propre dynamique de conquête du « *wilderness* » austral.

Comme l'a théorisé le géographe Bernard Debardieux dans *Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique* (1995), les nouveaux mythes d'Aysén donnent lieu à une nouvelle géographie sociale. Mais ces dynamiques sont-elles simplement d'autres formes d'exploitation des ressources naturelles, à des fins écolo-touristiques cette fois-ci ? Sommes-nous dans une phase d'installation d'un « *front touristique transfrontalier* » entre le Chili et l'Argentine, tel que le formule Sylvain Guyot (2012) pour le nord du Chili et l'ouest de la Bolivie, avec une marchandisation de la nature et des espaces protégés ?

Développement industriel d'un tourisme écolo-touristique ?

Il n'y a pas dans la région d'Aysén de « système » touristique en place. Au regard du reste de la Patagonie, des services proposés et des flux de visiteurs, il s'agit pratiquement d'un « *non-lieu touristique* » selon Pascal Mao et Fabien Bourlon (« Tourisme scientifique en Patagonie chilienne, axe de développement d'un confins touristique », dans *En explorant les nouvelles frontières du tourisme*).

Depuis les années 1980, le tourisme a progressivement augmenté pour atteindre un taux de 5 %, un niveau légèrement supérieur au niveau national. Les difficultés d'accès, la faiblesse des infrastructures fonctionnelles et touristiques, le coût élevé de la vie, une offre élitiste et des campagnes de promotion proposant de services conventionnels, en décalage avec les attentes des voyageurs intéressés par une destination « hors des sentiers battus », expliquent le faible développement de l'activité. La promotion menée par le service national du tourisme (Sernatur) reste à ce jour focalisée sur l'idée de parcourir en voiture la fameuse Route australe (*la Carretera austral*).

Cependant, avec l'apparition de plusieurs projets, comme celui du réseau du tourisme rural d'Aysén, celui des prestataires de services Patagonie sans barrages ou, plus récemment, la route des archipels de Patagonie, une structuration alternative du système touristique semble s'installer. Dans une bonne mesure, ces propositions se basent sur le respect des réalités et des modes de vie traditionnels, intègrent des préoccupations environnementales et cherchent à mettre en place un réel développement endogène. En parallèle, la création en 2003 d'une école des guides de la Patagonie, une association à but non lucratif (www.escueladeguias.cl) semble accompagner les nécessaires transformations sociales permettant de structurer l'offre d'un tourisme rural et de nature. Ces initiatives, bien que récentes, apparaissent plus en phase avec les motivations et l'imaginaire de la jeune génération patagonne, guides, entrepreneurs et gestionnaires de la culture locale. Elles semblent aussi attrayantes pour les visiteurs nationaux et internationaux, si l'on en croit les enquêtes de satisfaction menées par l'Observatoire touristique de Aysén (www.observatorioaysen.cl).

« Aysén réserve de vie », un nouveau projet de construction sociale ?



Logo Aysén, reserva de vida (ARV).

Ce qui est frappant dans chacune des nouvelles initiatives écolo-touristiques, c'est la mention faite de l'idéal *Aysén, reserva de vida*. Or, dès 1997, dans le cadre d'un programme de préparation de guides touristiques de Villa Cerro Castillo, initié par Francisco Vio et Peter Hartman, les membres de la Corporación pro defensa de la fauna y flora (Codeff) associent le tourisme au concept.

Dans le *Manuel du savoir-vivre patagon* (*Manual de Carreño de la Patagonia Aysén*, 2014), on peut lire : « Vous avez certainement aperçu en plusieurs endroits cette phrase "Aysén reserva de vida" (ou bien son acronyme ARV), représentée par une main ouverte et une femelle guanaco avec son petit, en référence aux peintures rupestres laissées par les premiers habitants de la Patagonie, les Tehuelches. C'est en essence ce que beaucoup d'entre nous rêvons ici à Aysén et ce que nous demandons à ceux qui viennent ici. Si vous êtes émerveillés par la beauté de sa nature et la spécificité de ses habitants, nous vous demandons que ce que vous réalisez dans ces parages ne tue pas ce qui la première fois vous avait enchanté. »

Les premières mentions du concept apparaissent dans les années 1980-1990 et c'est lors d'un mouvement d'opposition à l'installation d'une décharge nucléaire en Argentine, à 400 km d'Aysén, que le maire de Coyhaique, la capitale régionale, déclare officiellement sa ville « *no nuclear, libre de residuos peligrosos y reserva de vida* » (non nucléaire, libre de résidu dangereux et réserve de vie), le 12 octobre 1990.

AYSÉN RESERVA DE VIDA

SEGURAMENTE SE ENCONTRARÁ EN MUCHAS PARTES CON ESTA FRASE: AYSÉN RESERVA DE VIDA (O SU SIGLA, ARV), REPRESENTADA POR UNA MANO ABIERTA Y UNA GUANACA CON SU CRÍA, EN REFERENCIA A LAS PINTURAS RUPESTRES DEJADAS POR LOS PRIMEROS HABITANTES DE LA PATAGONIA, LOS TEHUELCHES. ES LA ESENCIA DE LO QUE MUCHOS SOÑAMOS EN AYSÉN Y LO QUE PEDIMOS A LOS QUE VIENEN.

SI USTED ESTÁ MARAVILLADO POR LA HERMOSURA DE SU NATURALEZA Y LO ESPECIAL DE SUS HABITANTES, SOLO LE PODEMOS PEDIR QUE LO QUE REALICE EN ESTA QUERENCIA NO MATE ESO QUE LA PRIMERA VEZ LO ENCANTÓ.

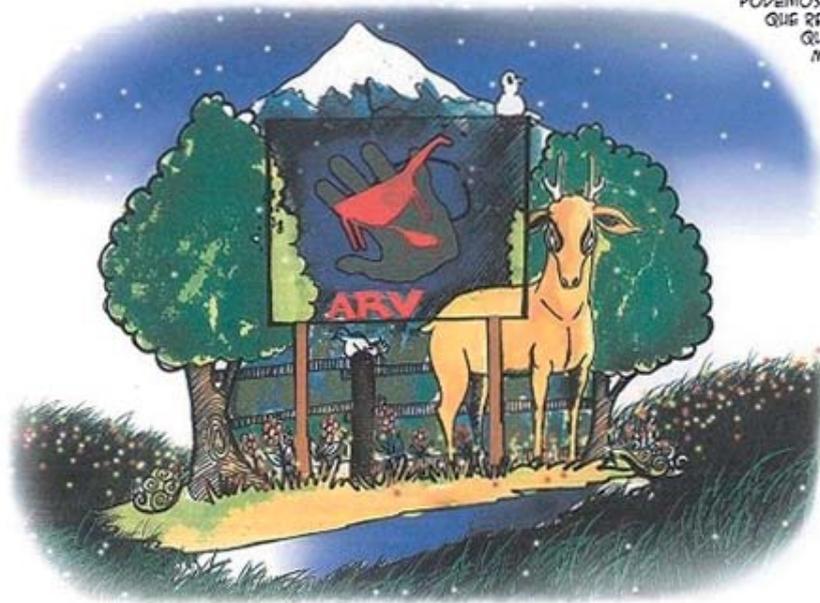


Illustration
tirée du
« Manual de Carreño
de la Patagonia
Aysén » de Segura
et Huenchuñir
(2014).

Dans le document *Sistematización de la experiencia de trabajo de la Corporación de defensa de la flora y fauna región de Aisén. Aisén reserva de vida* (Codeff, 2009), on peut lire : « Il s'agit d'un regard "holistique" qui prend en considération les dimensions sociales, culturelles, spirituelles et productives des personnes et qui promeut la valorisation de ce que chacun est et de ce dont il dispose. »

Le grand principe qui sous-tend le concept est de « concevoir le développement en fonction de l'être humain et non centré sur d'autres choses qui, bien qu'elles puissent être importantes, ne sont pas primordiales ni essentielles [...] En tant que citoyens et êtres vivants nous sommes capables de voir ce que nous faisons, ce qui nous rend heureux, ce qui nous permet de vivre, ce qui nous permet de nous projeter avec nos familles [...] et de construire à partir de ce que chaque individu peut donner, et non demander aux personnes de s'adapter au modèle qui vient de l'extérieur. [...] Quand nous déclarons, en tant que groupe, que nous travaillons en faveur d'Aysén réserve de vie, nous assumons un engagement qui passe en permanence par un questionnement personnel et par une adhésion, en tant que groupe, à cette vision. [...] Les habitants d'Aysén, permettront-ils que leur région devienne un lieu quelconque, comme tant d'autres dans le monde, avec les mêmes

problèmes ? Pouvons-nous continuer d'avancer en étant complices d'un modèle destructeur et prédateur ? Serons-nous capables de mettre en valeur ce qui nous est propre et dignement chercher notre authenticité et notre destin ? »

Cette déclaration d'intention est reprise par plusieurs organisations locales qui se regroupent dans la coalition *Aysén reserva de vida* en 2009 et qui initie la création du *Consejo de defensa de la Patagonia* (Conseil pour la défense de la Patagonie), lors des premiers projets pour la création de cinq mégas barrages hydroélectriques dans la région d'Aysén, à partir de l'année 2008.

Aux yeux de nombreux politiciens, *Aysén reserva de vida* est perçu comme un mouvement de caractère fondamentalement écologiste. Mais au regard de la vision défendue, est-il possible que la région d'Aysén devienne le berceau d'une nouvelle utopie ? Une société où l'on valoriserait avant tout la qualité de vie dans un territoire au patrimoine naturel et culturel préservé ? Un lieu où l'on favoriserait avant tout les activités productives traditionnelles endogènes ? Parce que le concept semble s'associer directement et fort bien avec le tourisme, car il répond à un imaginaire de voyageurs européens et nord-américains, s'agirait-il de la préfiguration d'une société confrontée à un « post-tourisme », tel qu'imaginé par Philippe Bourdeau, lors de sa mission sur place en 2012 et évoqué dans son article « Le

Chevauchée
fantastique
dans le parc
Jainimani.

Photo : F. Bourlon



tourisme réinventé par ses périphéries? » (dans *En explorant les nouvelles frontières du tourisme*). Un lieu où existerait un juste équilibre entre le développement productif, la possibilité de profiter d'un environnement naturel sain, le tout selon les rythmes et les modes de vie d'une société non industrialisée ?

En Patagonie, « *une autre fin du monde est possible* », écrivait Franck Michel, lors d'une mission de recherche menée sur le terrain au printemps 2014. Est-ce vraiment possible ?

L'utopie n'existe pas

Peter Handke, écrivain autrichien de langue allemande, évoque, dans son *Essai sur la fatigue* (2004), un graffiti aperçu dans une rue d'une ville sud-américaine, Rio de Janeiro, Buenos Aires, Valparaiso ou Ushuaia, on ne le saura pas, mais qu'importe puisque tous les lieux sont mythiques pour un voyageur : « *La utopia no existe* » (l'utopie n'existe pas). Le « non-endroit » n'existe pas... L'uchronie, le « non-temps », n'existe d'ailleurs sans doute pas non plus ! Or si le non-temps et le non-endroit n'existent pas, l'inverse est donc vrai : tout instant et tout lieu sont pleinement réels, lorsque nous ne projetons plus rien d'intentionnel, lorsque nous ne cherchons pas à modifier le cours du monde à des fins personnelles.

Peter Handke poursuit sa réflexion en faisant un rapprochement avec une sensation de « *fatigue cosmique* » qu'il a maintes fois éprouvée : « *une sensation de profonde fatigue* », de non-envie d'agir, de bâtir ou de faire des projets... Cette fatigue n'est pas négative, dit-il, c'est en fait une fenêtre qui s'ouvre et une bouffée d'air frais, la chance d'une respiration, d'une acceptation libératrice... Le chanteur argentin Kevin Johanssen met en musique ces mots : « *Solo quiero descansar y que me dejen en paz, quisiera al mundo cambiar, but I'm so lazy.* » (Je veux seulement me reposer et qu'on me laisse en paix, je voudrais changer le monde, mais j'ai tellement la flemme, *I'm so Lazy*, album *The Nada*).

Dans ces abandons, il y a un fatalisme, un repli sur soi et un retour aux gestes simples, ancestraux. Ceux-là mêmes qu'on retrouve au quotidien en Patagonie : allumer le feu, préparer et

boire lentement un maté en regardant le jour se lever, assis à côté du poêle à bois, dans une cabane, par un jour gris de printemps alors qu'il neige encore sur les sommets environnants... On éprouve en cet instant une envie d'abandon, un retour à la léthargie hivernale, un laisser-aller au confort de son refuge, alors que le vent froid souffle dehors. Cette fatigue rejoint une vision orientale du monde, celle qui nous invite, pour vivre sans souffrir, à accepter et à « embrasser » l'espace, le vide, en se laissant emporter par le cours de la vie.

« *Le bonheur ne se trouve pas avec effort et volonté. Mais réside là, tout proche, dans la détente et l'abandon* », dit Lama Guendune Rinpoché, dans son livre *Mahamoudra* (1997), tout comme dans la tradition poétique de l'ermite tibétain Milarepa. Recommencer à vivre en regardant le monde tel qu'il est, sans plus agir en voulant le transformer. C'est comme dans une respiration, la « *respiration essentielle* », décrite par Thich Nhat Hanh (1996). Une respiration, c'est l'essence de la vie et l'absence de besoin de sens. En un seul mouvement vital et le monde vivant nous envahit. Il suffit alors de regarder le monde qui nous entoure et de se laisser emporter... Une invitation au voyage ? Un voyage immobile.

L'utopie comme cheminement

Ainsi, si le bonheur ne se trouve que dans le non-agir, dans la contemplation compréhensive du monde, cela conforterait-il l'idée que « l'utopie n'existe pas » ?

Eduardo Galeano déclare : « *La función de la utopía no es alcanzarla, la función de la utopía es estar ahí para que todos los días nos levantemos a buscarla.* ». Curieusement la traduction en français disponible sur internet ne reprend pas les mêmes termes, mais en substance Galeano déclare que la « fonction de l'utopie » n'est pas d'être atteinte... seulement d'être là afin que tous les jours nous nous levions pour la rechercher. L'utopie n'est pas un lieu à atteindre, mais un cheminement... Les utopies sont le résultat d'une analyse critique de la marche du monde. Elles sont des

propositions alternatives qui cherchent à redonner du sens, un mouvement de l'esprit, que l'on peut partager.

Que penser alors de « Aysén réserve de vie » ?

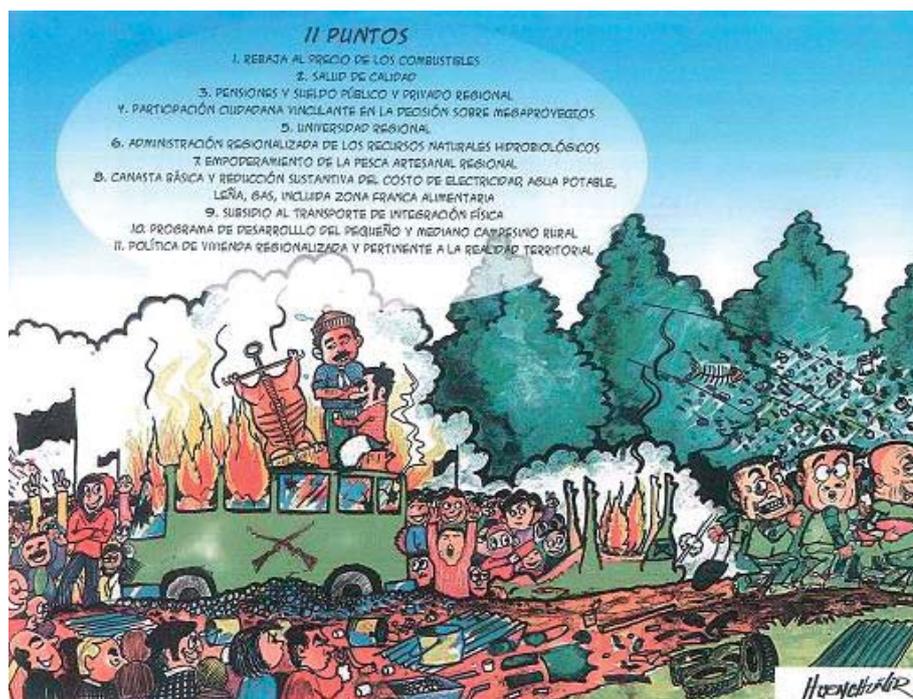
Dans la préface de son livre *Le meilleur des mondes*, Aldous Huxley déclare : « Si je devais réécrire maintenant ce livre, j'offrirais au sauvage une troisième possibilité. Entre les solutions utopienne et primitive de son dilemme, il y aurait la possibilité d'une existence saine d'esprit, possibilité déjà actualisée, dans une certaine mesure, chez une communauté d'exilés et de réfugiés qui auraient quitté "Le Meilleur des mondes" et vivraient à l'intérieur des limites d'une réserve ». Il indique, en songeant au danger des utopies en tant que projet politique, qu'il analyserait plus en profondeur le « meilleur des mondes » selon les communautés indigènes, celles d'Amérique du Nord, dont les fondements se basaient sur une « juste place » de l'homme dans la nature. On retrouve ici une vision du monde entendue en Patagonie avec Aysén réserve de vie, mais aussi avec Douglas Tompkins et sa « nouvelle économie », basée sur les principes de la *Deep Ecology*, formulée par Arne Naes (2009), et qui s'oppose à celle des sociétés industrielles européennes.

C'est bien cette question de la construction d'un « monde meilleur » qui est à l'ordre du jour au niveau planétaire. La course en avant vers plus de « modernité » semble bien être la source de la crise écologique majeure que nous vivons. Mais de quel monde meilleur parlons-nous ?

Si l'on en croit le mouvement social de février 2012, appelé *Aysén. Tu problema es mi problema* (Aysén, ton problème est mon problème), le meilleur des mondes est bien terre à terre...

Les priorités des différentes organisations, qu'elles soient de pêcheurs, de transporteurs, de fonctionnaires, ou de professeurs et d'environnementalistes, visaient avant tout l'amélioration de leurs conditions socio-économiques : essence hors taxe, salaire régionalisé, énergie moins chère, meilleur accès aux soins, etc. Dans une moindre mesure, il exigeait la possibilité d'une autodétermination concernant l'usage de ressources naturelles et d'un meilleur accès à l'éducation grâce à la création d'une université régionale d'État.

Illustration
du mouvement social
d'Aysén de 2012,
dans le « *Manual
de Carreño de
la Patagonia* »
de Segura et
Huenchunir (2014).



Les onze revendications du mouvement social de 2012 :

1. *La baisse du prix des carburants*
2. *Un service de santé de qualité*
3. *Une retraite et un salaire pour les fonctionnaires et le secteur privé régionalisé*
4. *Une participation citoyenne « souveraine » concernant les choix liés aux mégaprojets (industriels)*
5. *Une université régionale*
6. *Une gestion régionalisée des ressources naturelles hydrobiologiques*
7. *Un renforcement d'une gestion locale de la pêche artisanale régionale*
8. *Un « panier ménager minimum » et une réduction significative du coût de l'électricité, de l'eau potable, du bois de chauffage et du gaz, ainsi qu'une zone franche pour les produits alimentaires*
9. *Un subside aux transports favorisant l'interconnexion terrestre et maritime (avec les autres régions du pays)*
10. *Un programme d'aide au développement de la petite et moyenne paysannerie rurale*
11. *Une politique du logement régionalisée et adaptée aux réalités du territoire*

Aucune mention n'est faite dans cette liste du concept de Aysén réserve de vie. Bien qu'il ait été mentionné dans les conversations de salon, sur les barricades et au cœur des barrages routiers, il n'est pas apparu en tant que revendication politique, car considéré comme trop écologiste et proche du mouvement anti-barrages. Certains politiciens, eux, ont bien profité des événements pour surfer sur la vague des mécontentements et des espoirs. Alejandro Huala Canuman, fonctionnaire municipal devient le premier maire d'origine mapuche de la ville de Coyhaique en 2012 ; Ivan Fuentes, dirigeant d'un syndicat de pêcheurs devient député pour la démocratie chrétienne en 2013, et Antonio Horvath, directeur des travaux publics sous Pinochet lors de la construction de la *carretera Austral*, et sénateur de droite depuis plus de 15 ans, membre du parti de Sebastian Piñera au pouvoir au moment des faits, devient indépendant et crée un parti régionaliste. Par contre, d'autres candidats de gauche, se revendiquant, eux, de l'idéal *Aysén reserva de vida*, ont, par la suite, été de malheureux candidats aux élections législatives de 2012 (Claudia Torres, candidate battue dans la course à la députation) et aux premières élections, au suffrage universel, des conseillers du gouvernement régional en 2013 (Miriam Chible).

Le conflit qui aura duré le temps de la saison touristique aura fortement endetté certaines familles et des entreprises locales, mais aura été un étonnant mouvement collectif. Deux ans plus tard, les accords de fin de conflit sont restés en bonne partie lettre morte et les demandes sociales resurgissent aujourd'hui chez les pêcheurs.

Le refus de « civilisation » des peuples premiers de Patagonie

Aysén reserva de vida n'est à l'évidence pas une utopie politique. Serait-elle alors une « non-utopie », du fait de sa simplicité, et par son désir de voir l'homme en « osmose » avec le monde « naturel ». Une non-utopie comme celle des « bons sauvages » des Amériques ? Olive Patricia Dickason, dans son livre *Le mythe du sauvage* (1984), montre comment ce mythe est complexe et incertain, car « basé sur un regard européen et construit à partir

d'éléments empruntés au monde gréco-romain, à la Bible et au folklore médiéval », avant de devenir le « mythe du bon sauvage » du siècle des Lumières.

Je me souviens soudainement du film muet *Voyage en Terre de Feu*, daté de 1929, vu lors des Journées d'archéologie de la Patagonie qui se sont tenues à Coyhaique en octobre 2014, et des commentaires de son auteur Castelnau, voyageur géographe d'un autre siècle. En rencontrant les Alacaluf (Kaweskar), il déclare en substance : ils ont tout à portée de main, fruits de mer, bois, peaux et viande de phoque, ils vivent dans des cahutes de peaux de bêtes... ils ne font aucun effort autre que le strict nécessaire, ils ne veulent rien de plus... Puis il conclut : « *Ils ne veulent pas se civiliser.* » C'est peut-être cela l'explication, le cœur du mystère et de la magie de la Patagonie ; un lieu qui n'existe pas, oublié du monde, où la civilisation occidentale peine à imposer son rythme. Un lieu peuplé depuis des millénaires par des nomades des steppes et de la mer qui ne ressentaient pas le besoin de se civiliser ! Est-il possible que *Aysén reserva de vida* puisse tirer ses racines de cet esprit des peuples originels (*los pueblos originarios*) ; le refus du « modèle qui vient de l'extérieur » ?

On retrouve dans les communautés paysannes des vallées orientales d'Aysén et au sein de celles des pêcheurs des archipels de l'Océan Pacifique, une vision du monde que résume un dicton qui déprime le nouveau venu : « *Quien se apura pierde el tiempo* » (Celui qui se dépêche perd son temps). Impossible d'exiger un respect des horaires et de s'assurer de la présence de son guide pour une balade à cheval ou en raft... « *Nous ne sommes jamais en retard, nous nous levons à l'aube pour boire le maté, puis nous allons voir nos animaux et, au retour, quelle que soit l'heure, nous prenons notre déjeuner... Alors, pour une réunion avec nous, il suffit que vous arriviez à l'aube.* » (Luis Soto, un paysan de la commune de Cochrane). Impossible alors de visiter à la va-vite ces confins australs, impossible de planifier son voyage pour en tirer un profit maximum durant quinze malheureux jours de vacances. Impossible de s'assurer que le guide ne fera pas faux bon juste ce jour-là, parti voir son bétail où boire le maté avec un voisin. Ici il faut s'immerger, s'abandonner au rythme local, à ce non-lieu et ce non-temps.

Couverture du
Manual de Carreño
de la Patagonia
de Segura et
Huenchunir (2014).



Peut-être est-il ici possible de ralentir le temps qui passe? En somme, le mode de vie des nomades de la mer Kaweskar ou Chonos, des chasseurs-cueilleurs de la pampa Tehuelches et des gauchos, créoles des temps modernes, est une belle leçon de décroissance et d'écologie! Un terrain idéal pour le *Slow Tourism* en vogue en Europe?

Le tourisme et le mythe

« *Pase mas pa' dentro* »

Juan Nahuel, Tortel

Aujourd'hui, le visiteur, voyageur et touriste, national ou étranger, qui arrive à Aysén, pour une journée de pêche, pour parcourir la Carretera Austral, en auto, en vélo ou en stop, pour une marche au cœur d'une forêt primaire ou vers des sommets enneigés, rêve de redécouvrir ce territoire tel qu'auraient pu le faire les premiers voyageurs européens dans cette contrée. Certains s'imaginent même de pouvoir vivre ici comme les premiers habitants il y a plus de 5 000 ans! Mais le mythe patagon, forgé par la littérature, la presse et les campagnes publicitaires, presque inmanquablement, déçoit. Le visiteur est toujours confronté à une réalité autre que celle à laquelle il s'attendait.

« *Le tourisme est arrivé pour y rester* », nous dit Jorge Arratia, fils de colons et entrepreneur de Caleta Tortel. Le tourisme, c'est en effet une aubaine économique pour beaucoup, mais peu d'habitants ont conscience des défis qu'il induit et peut signifier pour les communautés locales. Pour les habitants du territoire, il faut en effet affronter un paradoxe : offrir des services rémunérés au goût des touristes tout en préservant leur mode de vie, leur liberté, leur dignité et leur esprit d'accueil patagon.

Peu de touristes ont conscience que la beauté des paysages ne vaut pas, en définitive et en importance, la richesse des moments et des connaissances partagées entre l'hôte et le visiteur. Cependant, malgré la fascination pour les hauts lieux touristiques, de Torres del Paine, du glacier Perito Moreno ou du Cerro FitzRoy, un touriste français résumait sa *Grande découverte de la Patagonie* (Agence Terres oubliées, 2007) de la manière suivante : « *Ce qui me reste, comme souvenir indélébile, c'est la rencontre et l'histoire de la vie de la señora Olga Vargas, du fjord Steffen (commune de Tortel, dans l'extrême sud d'Aysén), sa vie et celle de sa famille, dans ce bout du monde, est saisissante... une véritable leçon de vie.* »

Le développement touristique en Patagonie ne peut se résumer à la création de *package* et de produits touristiques économiquement rentables incluant tous les *musts* de ce bout du bout de l'Amérique du Sud. Le véritable défi n'est pas de mener d'efficaces campagnes de promotion touristique, mais bien de créer des capacités locales pour construire un espace de partage avec le visiteur autour des valeurs choisies par celui qui habite cet espace et dans le respect des modes de vie traditionnels et actuels, sans se transformer aveuglément, sans se vendre.

Un développement touristique approprié

Le tourisme « durable », ce concept tellement vague, qui pourrait aussi bien être « juste », « approprié », « solidaire », « engagé », « équitable » ou encore « éthique », voudrait que nous puissions approfondir la connaissance que nous avons de nous-mêmes, de notre histoire, de notre culture et de l'espace naturel, minéral

et organique, vivant ou inanimé, qui nous entoure. Il s'agit de pouvoir préserver le patrimoine commun, naturel et culturel, matériel et immatériel, au travers d'un projet collectif, puis d'être capable de partager, en connaissance de cause, les défis actuels et futurs de la communauté. Parler et affronter les risques de dégradation environnementaux et sociaux, résultants de l'activité humaine, tels que l'industrie du saumon, les projets miniers et hydroélectriques, publics et privés, est devenu critique.

De Melinka jusqu'à Tortel, de la pampa aux fjords, des îles aux glaciers, et dans chaque recoin d'Aysén, vivent des hommes et des femmes, aux histoires personnelles et familiales uniques dans un cadre naturel d'une infinie beauté. En réponse à l'exigence de la señora Blanca Mora de Puerto Gaviota (printemps 2014), qui disait « *Je veux voir mon village inscrit sur vos cartes touristiques ! Car nous existons nous aussi !* », nous devrions pouvoir placer chacun des acteurs-habitants sur la *mapa mundi* touristique du territoire, dès lors qu'ils souhaitent partager leur histoire et leur lieu de vie. En plus, ils pourront inviter les visiteurs à venir partager, avec le temps et la disposition d'esprit nécessaire, des instants de vie qu'on ne peut pas mettre en boîte dans un produit touristique normé.

Malheureusement le tourisme est aussi une manne financière, une ressource rapidement disputée. À l'image jadis des Kaweskar organisant un festin collectif autour d'une baleine échouée, quand celui-ci s'achève et que la ressource se tarit, les disputes mortelles peuvent survenir (Joseph Empereire, *Les nomades de la mer*, 1953, nouvelle édition en 2003). Le manque de ressource attise les instincts de survie et l'appât du gain. Ainsi en va-t-il sur Aysén au glacier des Explorateurs dans le parc national San Rafael. Inaccessible il y a dix ans, avec pour seul accès privé celui ouvert par un entrepreneur pionnier du tourisme local, il attire maintenant presque 5 000 visiteurs. Il est devenu la manne autour de laquelle la communauté de guides locaux de Puerto Tranquilo se déchire. Une situation que le service des parcs (Conaf) n'a pas su anticiper et a même favorisé avec ses projets pro-entrepreneuriaux, en « oubliant » de préserver l'accès public vers les aires protégées qu'il administre.

Utopie et espoirs

« Qui ne connaît pas la forêt chilienne
ne connaît pas la planète »

Pablo Neruda, *Nouvelles odes élémentaires*

« La Patagonie... Il n'est que La Patagonie
qui convienne à mon immense tristesse...
La Patagonie et un voyage dans les mers du Sud. »

Blaise Cendrars, *Prose du Transibérien*

Entre les deux visions, celle de Pablo Neruda, chantre de la beauté « tellurique » du monde et la nostalgie d'un Blaise Cendrars, le destin de la Patagonie semble ambivalent. La Patagonie reste une terre d'extrême, celle de la possibilité d'une liberté quasi absolue dans le projet et l'action individuelle, mais « tristement », aussi, un espace où la construction d'une société plus juste se fait attendre et où les valeurs de l'opportunisme, de l'argent facile et de la loi du plus malin, dominant.

Les cinq zones culturelles de la région d'Aysén, avec une forte opposition entre l'influence chilote du littoral d'un côté et l'influence continentale, gaucho et urbaine de l'autre, dans le *Manual de Carreño de la Patagonia* de Segura et Huenchunir (2014).



Comme l'écrit Mauricio Osorio dans l'étude socioculturelle Aysén, *Matices de una Identidad que Asoma* (2009), cette région est en pleine mutation culturelle et l'on y observe de nombreux conflits sociaux et questionnements politiques. Les nouvelles autorités arrivées au pouvoir en 2014 semblent vouloir écouter les revendications sociales, notamment celles issues du mouvement de 2012, mais le slogan « Aysén réserve de vie » n'est toujours pas à l'ordre du jour politique.

Dans le domaine du développement touristique et productif local, le concept semble prendre racine et traduit de bonnes intentions, un engagement et un possible label de qualité. Il permet de communiquer autour des spécificités et des qualités du territoire qui sont en soi attrayantes pour le visiteur, national et international, mais aussi pour les nouvelles générations *ayseninas*.

Dans une société aux valeurs culturelles fragiles, tout peut arriver en Patagonie... Une nouvelle tragédie, écologique ou sociale, à l'instar de celles des années 1920, que relate le livre *La Patagonia Tragica. Asesinatos, Pirateria y Esclavitud*, de Luis Borrero (1989), ou bien une nouvelle forme de société, connectée au reste du monde et menée par une génération voulant défendre la beauté de leur espace de vie, de leur histoire et mémoire collective, une génération chaque jour un peu plus avide de connaissance et de reconnaissance d'elle-même, ouverte à l'autre, en envers le visiteur.

« L'impossible
tarde seulement
un peu plus !!! »,
graffiti quelque
part en Amérique
dite latine.

[http://blog.panamajack.es/
es/2011/11/07/
the-impossible-just-
takes-a-little-longer](http://blog.panamajack.es/es/2011/11/07/the-impossible-just-takes-a-little-longer)



Aysén réserve de vie n'est sans doute pas une nouvelle utopie en Patagonie. Elle n'est pas celle d'un retour à l'état sauvage, ni celle d'une mise en réserve, ni encore véritablement la terre fertile d'une « nouvelle économie » pour philanthropes verts. Elle est seulement, mais c'est déjà beaucoup, un certain état d'esprit.

BIBLIOGRAPHIE

Avec mes remerciements à Patricio Segura et Nelson Huenchuñir pour les illustrations du « Manual de Carreño de la Patagonia », 2014, disponible sur Issuu : http://issuu.com/psegura/docs/manual_de_carre_o_de_la_patagonia_ays_n

À consulter également l'article précédent, signé de BOURLON Fabien et SEGURA Patricio, « La Patagonie chilienne à la croisée des chemins : barrages hydro-électriques ou tourisme à Aysén ? », paru dans le n° 8 de *L'autre voie*, en 2012.

Fabien Bourlon est géographe au Centro de investigaciones en ecosistemas de la Patagonia (CIEP), à Coyhaique (Aysén, Chili), ainsi que doctorant au sein du laboratoire PACTE, Université Joseph Fourier (Grenoble) & Cermosem (Le Pradel). Co-auteur avec Pascal Mao de l'ouvrage intitulé *Le tourisme en Patagonie chilienne, un essai géographique sur les voyages et explorations scientifiques*, coll. Tourismes & Sociétés, L'Harmattan, Paris, à paraître au 2^e trimestre 2016.



Glacier dans la vallée des explorateurs, région d'Aysén (2011).

Les cartes
représentent
une source
incontournable
pour la bonne
compréhension
de la lecture
des romans
de Jules Verne.
On voit par exemple
l'une de ces cartes
dans le roman
César Cascabel,
publié par
l'éditeur
Jules Hetzel,
en 1890.



UNE BRÈVE RELECTURE DE L'ŒUVRE DU VISIONNAIRE JULES VERNE (1827-2015)

par Hernan Escobar

La steppe patagonienne en Argentine. Assis dans le bus, je réfléchis à ce voyage, à son sens et à son point de départ. À Jules Verne et à son phare du bout du monde, à l'île des États située à 30 miles de la Terre de Feu, ouvert sur l'Océan atlantique. Je réfléchis à cette utopie anarchiste à l'île Hosta, là où se situe précisément le dernier roman de l'écrivain, à côté du Cap Horn, comme si je cherchais un territoire où placer et caler ma vie. Jules Verne, entre l'imagination et la réalité, entre la fiction et la science, mais jamais de la fantaisie débordée et illusoire. Toujours un sens de la réalité qui est palpable, et pour arriver à cela il faut non seulement contempler mais également observer et déduire.

À chacun son départ, son coup de pouce et sa volonté personnelle d'y aller, de larguer les amarres, de mettre les voiles. Dans ce cas, nous ne répondions plus à une démarche préétablie par l'information déjà traitée par d'autres, qu'il s'agisse d'une tendance en vogue, une brochure luxueuse ou autre. Nous sommes face à une démarche initiatique où l'expérience crée le comportement, le façonne et finit par créer des « lois » naturelles. Il est rare aujourd'hui qu'un être humain réponde ainsi à son comportement. On est dans le « prêt-à-porter ». Seuls les animaux cheminent et répondent en rapport à l'expérience et à la survie, après cela ils créent leur propre démarche de vie, et à défaut d'y parvenir, ils disparaissent de la surface de la terre. Le départ sans préjugés serait le premier pas vers une rencontre avec nos origines. « *L'important n'est point d'arriver mais d'être parti* » disait Jules Verne. Ne voulait-il pas justement évoquer un départ

initiatique ? Ces lignes ont été écrites en janvier 2014 au moment où je tenais mon journal de voyage et pendant que je traversais la Patagonie argentine, vers le sud, là où finit la terre.

L'univers d'un écrivain

Plonger dans l'univers de Jules Verne, c'est évoquer la terre, les découvertes et la science. À l'époque de l'écrivain, le XIX^e siècle, on appelait cela « *la fiction de la science* », donnant par là même naissance à un nouveau genre : le roman scientifique. Et les aspects scientifiques chez Jules Verne ? Ce sont sans doute les sujets liés aux discussions de son époque, comme l'électricité, la vitesse, les engins qui permettent de voyager sous l'eau, en l'air, sous terre. Ses romans utilisent beaucoup ces découvertes que lui-même n'a pas expérimentées. On pense au premier sous-marin des frères Picard, au ballon utilisé par l'extravagant Nadar qui s'envole vers Paris en 1857, réalisant la première photographie aérienne, lui-même inspiré de l'envol de la première montgolfière qui emporte avec elle un être humain pour la première fois en 1783. Ce sont là des indices d'une nouvelle époque, on approchait alors déjà du XIX^e siècle. Au XIX^e siècle tout s'accélère.

Jules Verne s'inspirent énormément des événements techniques et autres de son temps. Ses histoires tirées de ces inventions sont bien connues : *Cinq semaines en ballon*, *20 000 lieues sous les mers*, *Maître du monde*... La liste est exhaustive et compte 62 romans et 18 nouvelles en passant par quelques pièces de théâtre. Il existe aussi les romans d'aventure, et il s'agit de l'essentiel de la production littéraire de l'écrivain. Des récits d'aventures qui comprennent une forte composante historique et sociale. Renseigner, apprendre, vulgariser les connaissances se font ainsi par le biais du roman.

Quelle meilleure œuvre pour faire passer un message qu'un roman ? Qui d'autant plus oserait critiquer la rigueur scientifique. Par le biais de la fantaisie et de l'amusement, de la fiction bien entendu, Jules Verne parvient plus facilement à faire passer des messages, y compris scientifiques. À 108 ans maintenant de

distance de la date de la mort de l'écrivain, on continue à perpétuer une double lecture de ses romans, un message en cachant toujours un autre, tandis que d'autres clés de lecture ouvrent des portes pour de nouvelles interprétations et connaissances. Il s'agit des connaissances sur des thèmes infinis qui se prêtent sans arrêt à toute forme de spéculations : les découvertes, les nouvelles terres, les techniques de déplacements sur terre, mer et air, etc.

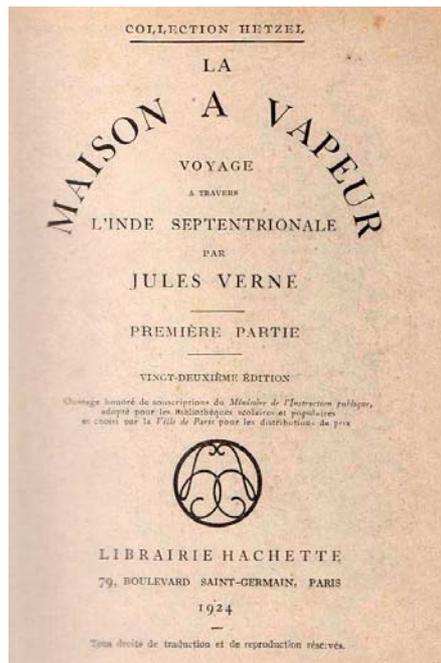
Puisque l'univers, sa grandeur et ses mystères, est un sujet inépuisable, c'est sur le style – littéraire et scientifique – que Jules Verne forge sa spécificité. Et c'est sur son style et par son biais qu'il dispense ses messages. C'est aussi par lui, que le lecteur peut tenter de comprendre sinon décrypter les messages. Tout cela se situe aussi à une époque d'illusions et d'espoirs (découvertes, inventions connaissances scientifiques) et des grandes déceptions (esclavage, colonisation, fabrication des armes massives, prélude des guerres « mondiales », etc.). On est seulement au XIX^e siècle, et Jules Verne navigue entre ces deux « dynamiques » que sont d'un côté le positivisme scientifique et de l'autre les méfaits des découvertes. Tous ses romans vont se confronter à cette problématique, à ce dilemme, même si son style évolue, comme on peut le constater avec l'un de ses premiers romans : *Paris au XX^e siècle*.

Ce roman, écrit au début de sa carrière de romancier, atteste en effet d'un changement. Avec ce livre, *Paris au XX^e siècle*, Jules Verne dévoile voire présente et dénonce déjà un futur apocalyptique, il entrevoit l'échec du progrès soi-disant au service de la société, d'ailleurs le manuscrit initial a été refusé par son éditeur et sera seulement publié pour la première fois... en 1994 (aux éditions Le Cherche Midi) ! D'ailleurs, autre énigme, que s'est-il donc passé entre 1866, date de la parution de son premier roman (*Cinq semaines en ballon*), et 1905, date de sa mort ?

Les échanges incompris et houleux n'étaient sans doute pas rares entre l'écrivain Jules Verne et l'éditeur, célèbre à cette époque, Jules Hetzel (qui publiait non seulement Jules Verne mais aussi Baudelaire et Victor Hugo)... On parle d'une autonomie de style propre à Verne mais il s'avère que l'éditeur empressait

l'auteur de suivre une ligne éditoriale et même un style parfois imposé ! Hetzel avait sans doute aussi ses raisons, celles typiques d'un éditeur... Il a créé en 1864 une revue intitulée *Magazine d'éducation et de récréation*, la question de la survie économique pour ce secteur était sans doute déjà d'actualité ! En fait, l'éditeur voulait instruire un large public, composé d'enfants et d'adultes, en prenant comme point de départ les romans et les nouvelles « populaires ». Pour ce magazine, un autre personnage de l'époque a joué un rôle important : Jean Macé. Celui-ci fut un vaillant militant pour la ligue de l'enseignement et pour l'instruction publique, gratuite et laïque. Un combat farouche et décisif à cette période de l'histoire de France. Et que fait Jules Verne dans tout cela ? Il s'érige un statut d'écrivain qui sera considéré comme un stéréotype du bourgeois issu de « bonne famille », et détourne son regard des affaires brûlantes du monde et de l'hexagone.

Peu à peu, les premiers livres de Jules Verne sont publiés – en chapitres – dans le magazine dirigé par Hetzel. Au total, pas moins que 40 de ses 62 romans sortiront sous ce format ! Ultérieurement, viendront bien évidemment d'autres et de nouvelles éditions et de reliures aussi, mais cela est une toute autre histoire. Pour l'heure, pour l'éditeur comme pour l'écrivain, on comprend aisément que le jeu en vaut la chandelle. Jules Verne crée un véritable style littéraire, qui fera date et référence, avec son *Voyage extraordinaire dans le monde connu et inconnu*, et il trouve sa place au rang de la littérature nationale. Il signe un contrat qui exige de sa part l'écriture et le dépôt de deux manuscrits/romans par an. Autrement dit un travail de titan ! Dans ses romans, pourtant, il existe de nombreux passages ou descriptions qui risquent fort d'ennuyer certains lecteurs, mais l'essentiel, dans le style comme dans le fond, est bien là : il s'agit pour le lecteur à la fois de s'amuser et d'apprendre lorsqu'il plonge dans un roman de Verne. L'aventure littéraire doit être au rendez-vous. Il faut préciser également que ses romans nous mènent droit aux discussions scientifiques de l'époque, par exemple la théorie géologique du feu central, l'hydrogène plus léger que l'air pour s'élever dans les airs !



La maison à vapeur,
édition subventionnée par le ministère de l'Éducation,
ce qui démontre bien un esprit d'accès à la culture
qui rend hommage aux défenseurs de l'éducation publique.

Autre exemple, le palpitant roman *Voyage au centre de la terre* nous présente la géologie, la spéléologie, et finalement que cherchent les héros du roman ? Le centre de la terre. Et quels sont les débats géologiques de l'époque ? La terre est un noyau creux qui peut être habitable, vraiment habité ou alors s'y loge-t-il un feu central ? Jules Verne ne tue pas le mythe puisque les héros du roman n'arriveront jamais au centre de la terre. Les géologues du XX^e siècle admettent d'ailleurs l'existence de ce feu central de la terre qui serait responsable d'environ 15 % de l'énergie terrestre, le reste provenant du soleil. Cependant, le volcan Sneffels en Islande, ainsi que le Stromboli en Sicile (les deux principaux volcans du roman) sont bien là et ils ne semblent qu'attendre une éventuelle découverte scientifique plus « approfondie »...

La « Science » comme arme

De multiples exemples scientifiques traversent l'œuvre et l'univers vernien. Sans doute l'un des plus prémonitoires de

tous et le sous-marin Nautilus et son fascinant Capitaine Nemo dans 20 000 lieux sous les mers. Pourquoi cet engin incroyable descend-il sous l'eau ? Pour fuir la surface de la Terre, le monde des Hommes, la « bête humaine » ? Comme parvenir à « vivre » sous l'eau ? Jules Verne, avant d'autres, éveille la curiosité de ses contemporains, et les invite à mieux connaître et à comprendre le milieu marin. Et sous-marin. Nemo et ses amis, on l'apprend dans le roman *L'île mystérieuse*, assemblent les pièces du sous-marin, le construisent tout en gardant le secret de fabrication... Le montage de l'engin se fait en divers endroits afin de ne pas éveiller les soupçons, et il est intéressant de noter que cette « habitude » du secret technologique – avec son lot d'espionnage industriel – se poursuit à l'heure actuelle, par exemple pour la fabrication des armes artisanales... ou chimiques et nucléaires !

Le capitaine Nemo et son équipage souhaitent lutter contre les empires qui gangrènent l'Europe d'alors. Constatant l'échec de l'organisation politique classique, des modes de vie de la société issue de la récente « civilisation industrielle », tout cela fait surgir des idées plus ou moins anarchistes chez l'écrivain. Nemo en est le messenger puisqu'il défie toutes les (mauvaises) lois et les manières de vivre qui relèvent de l'oppression. *Mobili in mobilis* est d'ailleurs la devise du Nautilus : l'époque ouvre l'ère des mobilités, et la vie est (déjà) dans le mouvement ! Dans le cas du Nautilus, ce qui prime, c'est bouger sous l'eau et parvenir à déplacer l'immense engin sous la mer...

Des territoires au service des utopies

Jules Verne recherche les endroits les plus invraisemblables, insoupçonnables, caché mêmes. Le XIX^e siècle est riche en découvertes pour les connaissances mais aussi pour les pouvoirs des États, l'État-nation apparaît sous sa forme « moderne », la géopolitique surgit comme forme de développement économique. Même si tout cela avait déjà commencé dès le XV^e siècle, avec la « première grande mondialisation », celle des dites découvertes, des reconnaissances des mers, des nouvelles cartographies, et des techniques d'orientation, etc.

« Ni dieu
ni maître »,
pour le capitaine
Nemo, l'un des
personnages
les plus attachants
de l'univers cher
à Jules Verne.

Image tirée du roman
20 000 lieues sous les mers,
publié par les éditions
Hetzel en 1869.



Le XIX^e siècle est différent. Tout s'emballe. Jules Verne a vécu avec son siècle cette rapidité vertigineuse, cette transformation sans précédent, ces « colonies » des empires, la mise en marché du monde, et le partage de ce dernier entre les grandes puissances... Certes, des « lois apparaissent » pour définir le « droit » de certains peuples sur d'autres, mais la loi du plus fort continue de fragiliser le monde. Heureusement pas partout puisqu'il existe encore de rares lieux « libres » mais pas pour longtemps. Avant que les États et leurs lois ne s'installent définitivement, un territoire austral – la pointe sud de l'Amérique – s'impose comme un espace vierge propice à l'utopie dans son acception la plus large.

Essayer de comprendre Jules Verne peut être également un périple assez complexe. Il faudrait se plonger dans les éditions de l'époque, car déjà le plagiat, la corruption ou les relations du pouvoir autour d'un écrivain, tout cela est déjà bien en place. Sur les 62 romans, on ne s'attardera ici que sur un roman très spécial : *En Magellanie* ou *Les naufrages du Jonathan*. Oui, deux titres différents mais il s'agit bien du même roman... Plus ou moins en tout cas ! Ce roman « posthume » a été publié la première fois en 1909, soit quatre ans après la mort de l'écrivain. Il a ensuite été modifié par le fils de Jules Verne, Michel. Celui-ci supprime 5 chapitres et en rajoute 20 autres ! Ce roman, ainsi reconstitué, est apparu (et paru) sous le nom de *Les naufragés du Jonathan*.

Le récit est celui de l'histoire d'un navire, Le Jonathan, parti des États-Unis avec un groupe des colons dans le but de s'installer en Afrique du Sud. Mais une tempête ramène le bateau vers l'ouest, tout près des côtes de l'Amérique « australe ». Un feu permet au capitaine du bateau de se repérer mais au bout du compte le bateau s'échoue sur l'île Hosta, un archipel au sud-ouest de la Terre de Feu. L'histoire se déroule dans cette contrée hostile, et met en lumière les rivalités entre d'un côté les colons qui tentent de survivre et de l'autre un homme, étranger à la population locale (c'est celui qui a fait le feu !), vivant absolument seul parmi les Amérindiens, c'est le Kaj Dwer. Que fait ici cet homme ? D'où vient-il ? Il fuit en fait la société et les carcans de cette dernière, d'ailleurs la devise anarchiste « *Ni dieu, ni maître* » apparaît dans le roman. L'action se déroule en 1880, et le Chili et l'Argentine n'avaient pas encore délimité et défini correctement leurs

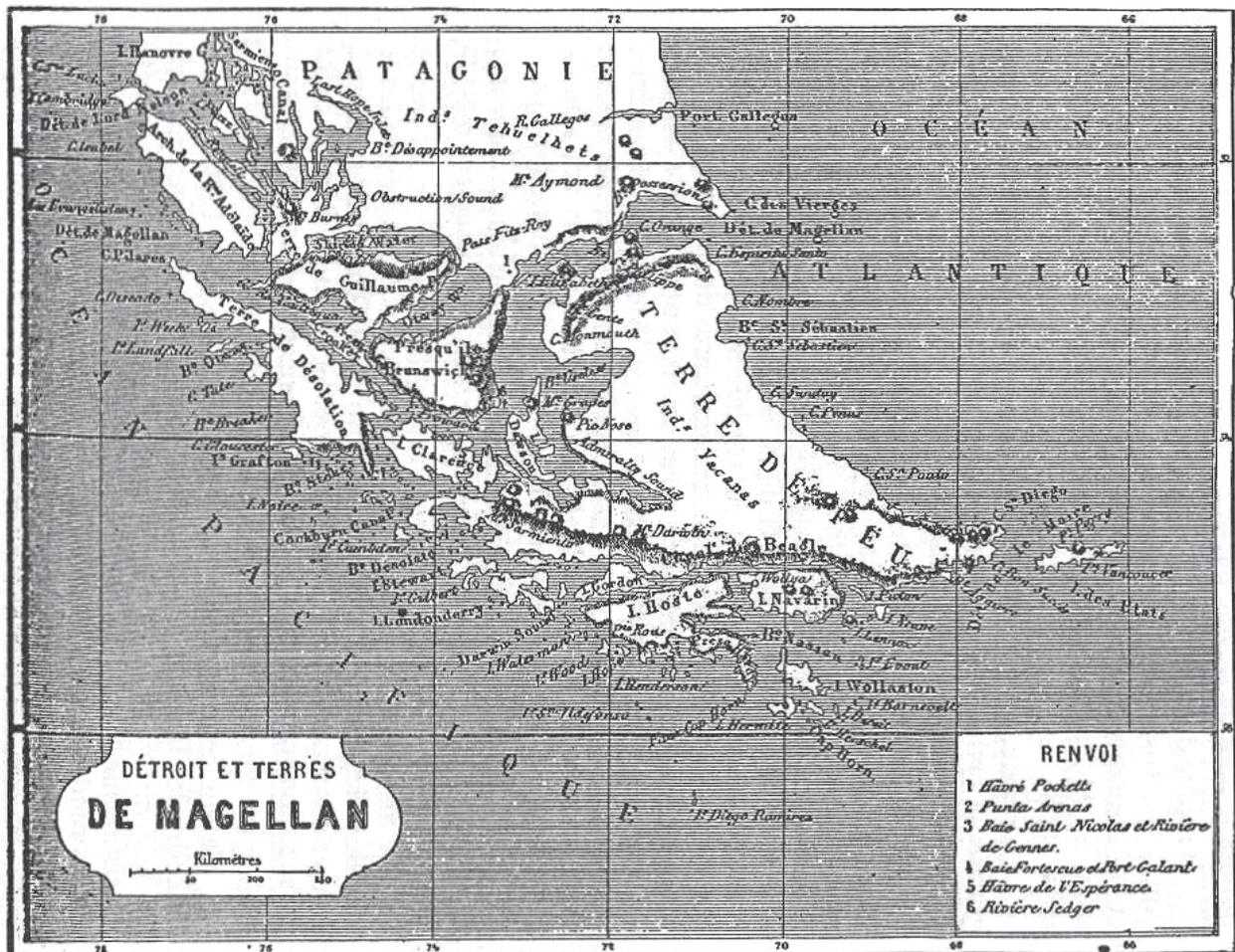
frontières légales et leurs territoires respectifs. Cet homme isolé cherchait un endroit loin des lois et de la société politique du XIX^e siècle. Mais le malheur arrive rapidement sur lui.

En 1881, un traité de « partage » territorial est signé entre l'Argentine et le Chili. Jules Verne croyait à ce paradis austral et voulait créer une sorte d'utopie libertaire ayant comme point de départ les naufrages de la zone. Puis, à partir de là, créer une nouvelle société, un monde sans loi et autogéré.

Carte de l'Amérique australe et les lieux des travaux du bateau scientifique la *Romanche*.

Reproduite pour la première édition d'*En Magellanie*, publié par la société Jules Verne en 1987

D'où vient, à cette époque, cette recherche de nouvelles formes d'organisations politiques et sociales ? D'abord, n'oublions pas que Verne avait des amis assez connus dans les milieux libertaires. Il y avait Élisée Reclus, géographe anarchiste qui prônait l'idée de mutualisme territorial, également Proudhon qui lui définissait les fondements de l'anarchisme philosophique. L'éditeur de Jules Verne, Hetzel, était aussi un ami de Bakounine, anarchiste et l'un des plus grands activistes russes de XIX^e siècle



contre la toute-puissance de l'Empire – et l'emprise – tsariste. Déjà, il fallait chercher de nouveaux mondes, c'est là la clé d'une recherche permanente, ce qui explique cet univers littéraire. À la différence d'autres écrivains, comme Tolkien par exemple, Jules Verne n'invente pas de nouveaux mondes, il utilise celui qui existe déjà, le décrit et place ses personnages au cœur de son magma social, et par conséquent les thèmes de ses romans évoquent aussi ceux qui traversent les réalités sociales de la fin du XIX^e siècle.

Pour revenir à cet exemple de l'Amérique australe, et plus exactement de la Patagonie chilienne, on peut rappeler que l'expédition scientifique du bateau de la marine française – La Romanche – réalisait à cette période de fort engouement scientifique des prélèvements bathymétriques dans la région du Cap Horn et du Canal Beagle (où se trouvent Ushuaia du côté argentin et Puerto Williams du côté chilien). Le véritable capitaine de ce bateau, un ami de Jules Verne, lui fournit des renseignements hydrographiques, géographiques et même ethniques, à propos des derniers nomades de la région. Les perspectives scientifiques s'étendent et la nature dépasse la culture: les scientifiques souhaitaient déjà mieux connaître les secrets de l'écoumène (l'espace global habité par les êtres humains), décrire les moindres recoins de la terre, et aller dans les endroits reculés où les États (et les armées) n'ont pas encore foulé le sol, bref des lieux de refuge où le pouvoir et les lois ailleurs en vigueur ne s'exercent pas encore...

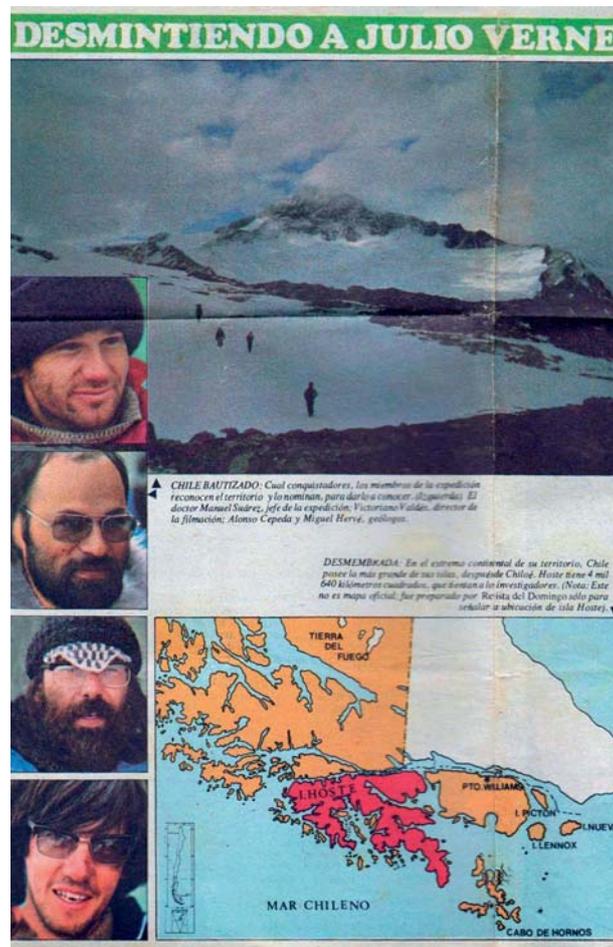
En 1987, la société Jules Verne publie pour la première fois le véritable roman original titré *En Magellanie*. L'histoire est certes la même, mais le fils Michel lui avait donné une autre fin... celle où l'on assistait à la déchéance du personnage principal, le Kaj Dwer, qui finissait – dans sa version – seul face à l'anéantissement provoqué par l'annexion de deux jeunes républiques (Chili et Argentine)... Dans la version plus authentique de Jules Verne, la fin est plus « positive », et s'ouvre sur une société nouvelle, forgée par un peuple autogéré, détaché des États souverains, et puis l'île Hosta devient – aux yeux et sous la plume de Jules – un territoire libre, une « Commune » où le rêve anarchiste de Reclus, Malatesta, Kropotkine et Bakounine

(tous contemporains de Jules Verne), trouvent une bonne place. Aujourd'hui, le constat est plus amer : l'île Hosta est placée sous souveraineté chilienne et les Indiens nomades qui la peuplaient jadis ne sont plus là, mais l'île est toujours « debout », elle attend peut-être un nouveau destin...

Réfléchir à l'élargissement du monde

Hier comme aujourd'hui, nous sommes face à l'élargissement du monde, non pas que la terre continue de croître, mais des terres sont encore annexées par divers pouvoirs, économiques ou politiques. Les techniques et les découvertes du XIX^e siècle ont permis d'accélérer la course au progrès et ont donné un fort tournant au monde. Niveau navigation, la vapeur vient contrer la seule force du vent, sur terre le train transporte plus seulement du charbon dans les mines mais aussi des gens dans les villes, et bientôt les hommes voleront dans les airs. L'énergie est devenue

Article paru dans le journal chilien *El Mercurio* en septembre 1979, où l'on montre une expédition chilienne à l'île Hosta, en rouge sur l'image. Les conclusions des expéditionnaires laissent entendre que Jules Verne s'est trompé. Dans le sous-titre de l'article, on lit « *desmintiendo a Julio Verne* », ce qui signifie la fausse vérité de Jules Verne...





Le canal maritime Beagle, Terre de feu, lieu de frontière entre l'Argentine et le Chili. En face l'île Hosta au Chili apparaît presque inaccessible, inhospitalière et lointaine. Au-delà de l'île, le Cap Horn, dernier vestige de la cordillère des Andes puis, bien plus loin, l'Antarctique. Photo Hernan Escobar, février 2014

le grand dieu de la pensée positiviste du XIX^e siècle. Plus tard, avec la balistique qui permet de traverser la pesanteur de l'atmosphère, même aller voir la lune chez elle devient possible...

L'écrivain était-il optimiste, ou pessimiste ? Le progrès, au service de qui ? Entre d'une part le monde de l'édition qui voulait un style et d'autre part une véritable pensée, il existe une grande distance qu'il faudrait rappeler. Par exemple, à la mort du capitaine Nemo, le dernier mot que celui-ci lâche est : « Indépendance » ; cependant, dans l'édition officielle qu'on connaît, on lit : « Dieu et Patrie ». La première idée se détache de tout État, la deuxième accepte l'État et sa relation avec Dieu, comme une forme de pouvoir complet et total. Là se trouve l'enjeu qui a animé à la fin du XIX^e siècle les anarchistes et les révolutionnaires, mais les seconds vont éliminer les premiers, effaçant du même coup leur souvenir et leurs idées de nos mémoires : ce n'est pas Trotski qui envoya sur l'échafaud ou dans la fosse les anarchistes russes qui voulaient développer d'autres idées après 1917 ?

En guise de conclusion, on peut dire qu'il existe bien une double lecture pour les romans de Jules Verne, on le surnommait parfois le « révolutionnaire souterrain ». Mais, finalement, le bon bourgeois contraint et sous pression (car sous contrat) avec son puissant éditeur, finit par adapter son style, le rendre plus « classique », quoiqu'assez novateur, laissant derrière lui quelques regrets... Mais l'imagination fait toujours son propre travail. Et, en Amazonie ou en Patagonie, en Sibérie ou ailleurs, à chacun aujourd'hui de trouver sa place, ses lieux, ses rêves, en espérant qu'un jour ces derniers peuvent devenir des réalités. Ce qu'on pourrait retenir, après des années de lecture des romans de Jules Verne, c'est toujours ce riche et inépuisable univers – d'aventure et de fantastique – qui transparaît dans tous ces romans. Jules Verne a nourri des générations de lecteurs, il a éveillé leur curiosité, en évoquant ou en imaginant des voyages extraordinaires, des sociétés alternatives, des techniques révolutionnaires mais aussi – en avance sur son temps – le désarroi et même les dégâts du progrès.

Hernan Escobar est un géographe chilien, basé à Valparaiso.



Bienvenue à Port-Paradis. Ici, le décor ne fait pas le paysage, comme l'habit ne fait pas le moine. Photos FM

PUERTO EDÉN, AU BOUT DU CHILI, L'ENFER DU PARADIS ?

par Franck Michel

L'enfer du décor, avec son isolement du monde et son silence d'un peuple oublié, est ici propice à la dépression.

Le port n'a rien d'un jardin, et Puerto Edén rien d'un paradis. Sauf pour les rares mystiques et certains nostalgiques, sans oublier quelques navigateurs et voyageurs au long cours qui s'y posent le temps heureux d'une pause. Celle-ci vaut son pesant d'eldorado justement car elle ne dure pas.

C'est le temps qui est le maître mot par ici. Le traître mot aussi. Ce temps – l'un des plus pluvieux du continent – dresse même le climat contre les derniers habitants ; et puis le temps, c'est surtout l'histoire des vaincus qui n'en ont pas connu assez pour survivre au destin tragique d'un peuple à bout de tout : du monde et de la vie. Visiter ce paradis ne garantit pas l'enfer au voyageur mais l'envers du décor de carte postale n'est pas des plus paradisiaques et invite, inexorablement, au recueillement plus qu'au divertissement.

Puerto Edén, un enfer pour les derniers Kaweskar ?

*« Un homme libre et maître de lui-même,
sans devoir et sans affaires, content de ce qu'il a
parce qu'il ne connaît pas mieux. »*

Jean Raspail, *Qui se souvient des hommes*, 1986

Ainsi devait être, selon Jean Raspail auteur de ce roman noir sur l'odyssée tragique de ce peuple nomade, l'homme kaweskar

d'avant l'arrivée des navigateurs, colonisateurs, évangélistes et explorateurs « blancs », européens pour commencer. C'est évidemment un peu court comme définition mais cela donne le ton pour la suite. Bienvenue à Puerto Edén, territoire des Kaweskar – dûment ethnocidés mais scrupuleusement folklorisés – et terre australe du « dernier espoir ». Dès l'arrivée sur le ponton qui fait office de port, on s'embarque dans un autre monde : celui d'un environnement magique, d'un village en sursis, d'un peuple martyrisé, d'habitants qui surfent sur une identité qui n'en finit plus de disparaître.

À Puerto Edén, des rares vestiges archéologiques ont été retrouvés, mais on ne sait que peu de chose sur la vie des premiers habitants du lieu, à savoir les Kaweskar (appelés aussi les Alakaluf, terme plus générique mais doté d'un sens péjoratif, *alakaluf* signifiant « mangeur de moules » – mais d'autres interprétations existent également), des nomades marins qui essaïmaient dans ces froides contrées, en quête de poisson et de nourriture, de bois de chauffe et de gîte naturel également. En comparaison, *kaweskar* signifie « homme » (*kayes*, peau ; *kar*, os). Un homme peut certes être mangeur de moules mais nul besoin de le réduire à cela !

Depuis des siècles, les Kaweskar ont nomadisé le long des côtes patagoniennes, du Golfe des Peines jusqu'au Détroit de Magellan (enfin plus précisément jusqu'à la péninsule de Brecknock), et inversement, bivouaquant « à l'ancienne » – si l'on peut dire ainsi – sur les plages ou les baies le long du rivage, le soir venu. Il semble, en se référant aux sources archéologiques, que les Kaweskar étaient établis dans la région australe du Détroit il y a déjà 6 000 ans, et autour de Puerto Edén « seulement » depuis environ 2 000 ans. Dès le XVI^e siècle, l'arrivée des explorateurs puis des colons européens aura des conséquences dramatiques sur le destin des Kaweskar, dont la société même s'éteindra à petit feu, inexorablement. Victime d'un véritable ethnocide – plus que les autres peuples dits « fuégiens » qui ont pourtant tous terriblement souffert face à l'histoire – les ultimes Kaweskar vont se sédentariser près de Puerto Edén, à un quart d'heure de canot, dans une zone périphérique dénommée à l'époque



Panorama
d'ensemble du site
de Puerto Edén,
pris du point
de vue appelé
Le Mirador.

Yetarkte. Au milieu du XX^e siècle, fuyant les abus en tout genre à leur encontre, ils vont tenter de survivre dans ce coin – sous la protection toute relative de certains missionnaires – jusqu'à leur disparition officielle, datée de 1967. Après leur fin annoncée, il ne reste que des descendants se revendiquant – à tort ou à raison – de leur héritage.

Au début de notre nouveau millénaire, avec un nombre supposé de 43 membres à leur maximum, la communauté des Kaweskar serait, au moment de la parution du livre *Ayayema* (un mot kaweskar qui désigne un puissant esprit maléfique), encore sept personnes en tout « *qui survivraient grâce à la pêche et à la vente d'artisanat* ». En réalité, ces « sept » derniers Mohicans locaux sont les descendants réels des véritables derniers Kaweskar, eux aussi, déjà « mélangés » à des Chiliens de toute sorte. Mais le fond du problème n'est jamais dans la mixité mais dans la manière dont ce savant mélange se réalise : lorsque l'un prend le dessus sur l'autre, impose son mode de vie, sa manière de penser et de croire, bref mais dans cet échange inégal l'Autre n'a d'autre solution que de se dissoudre dans le Même... À partir de ce moment, il n'y a pas plus d'issue, l'un disparaît au profit de l'autre, et la mixité n'est plus qu'un vœu pieu. Un vœu tellement pieux d'ailleurs que les missionnaires zélés ont fait de leur mieux pour accentuer cette politique du pire.

Un petit livre, intitulé *El último Edén en las tierras de Ayayema*, financé par le Conseil (chrétien) des Amériques et édité à Punta Arenas (non daté, mais vers 2001 sans doute), s'attelle à présenter la faune et la flore de cette zone ainsi son histoire et sa géographie, sans oublier de proposer quelques idées de circuits – surtout pédestres – pour les touristes potentiels. Car l'objectif du livret était bien de promouvoir, d'attirer, voire de répondre aux attentes d'une clientèle touristique potentielle. Ce projet «écotouristique» émane du Centre des Carmélites de Puerto Edén! Le tourisme «durable», avec son fond d'humanisme culpabilisateur, a toujours été un peu la continuité avérée sinon logique de la mission évangélisatrice des Églises. Rien d'étonnant donc à voir des bonnes sœurs, jouissant de la bénédiction divine, s'occuper des touristes égarés pour les remettre sur le droit chemin... Plus sérieusement, n'est-il pas un brin rageant de constater – trop souvent – que les actions sociales, citoyennes et même écologiques, comme ici le développement de projets écotouristiques, soient du ressort des institutions confessionnelles, catholiques notamment pour ce coin de paradis à la fois terrestre et maritime. Où sont les laïcs, les démocrates, les progressistes dans ce travail «direct» auprès des populations? Ce déficit et cette absence de contact avec le terrain de la part de cette société civile dont nous serions en droit d'attendre bien plus – d'un bout à l'autre du monde – constituent une menace pour les libertés fondamentales, même s'ils traduisent également l'impuissance des démocraties face aux diverses crises ou plutôt mutations en cours au sein de nos sociétés mondialisées, y compris jusque dans ce coin perdu et magique où est enclavé Puerto Edén.

Retour au livret. On y apprend que le terme «Kaweskar» existe, selon les auteurs de ce texte, sous quatre formes d'appellation : «*Kawashkar, Kawaskar, Qawasqar et Kawésqar, et nous optons ici pour cette dernière utilisation comme recommandé par le directeur régional de la Corporacion nacional de desarrollo indigena (Conadi)*». Ce n'est même pas pour affûter mon esprit de contradiction que j'ai choisi dans cet article d'utiliser «Kaweskar», c'est en général celui le plus utilisé par les chercheurs. Dans ce livret, il n'est cela

dit guère question des premiers habitants du site, mais plutôt de l'environnement naturel, de sa formation et de ses spécificités.

Dans *La historia de los Kawashkar* (1997), de Ricardo Goiri, un petit ouvrage destiné surtout aux jeunes, très instructif sur l'histoire et la culture de ces nomades, publié par l'Université de Magallanes, le propos se focalise sur la communauté kaweskar de Puerto Edén. À la suite du Français Joseph (ou José) Emperaire, Ricardo Goiri a lui aussi passé deux ans sur place dans le but d'étudier cette société. Mais pour lui, il ne restait plus grand-chose à observer, à analyser, plus grand monde à rencontrer, à interroger... Mais l'histoire se maintient aussi grâce à la mémoire qu'on se refuse d'oublier. Qu'on se doit de transmettre aux générations futures.

La concession de l'île Dawson est allouée aux missionnaires salésiens en 1890, l'objectif pour le gouvernement chilien étant de protéger et bien entendu de « civiliser » les indigènes vivant dans cette région. Les Kaweskar passèrent habituellement souvent dans les canaux qui environnent l'île, puis à partir des années 1890 les Selk'nam y arrivèrent également. Ces deux ethnies vont devoir affronter les colons de la Ultima Esperanza, nouvellement arrivés et déterminés à en finir avec les « sauvages » qui entravent pourtant bien peu la marche de leurs bonnes et mauvaises affaires. C'est ainsi qu'en 1894 arrivèrent à la mission San Rafael 195 nomades, en grande majorité des Kaweskar, tous à bout de force et d'espoir. Pour survivre, ils se sont établis et sédentarisés, préférant être enfermés que tués, mais peu au final vont supporter cette soudaine privation de liberté. La plupart des autochtones vont succomber à cet enfermement forcé par la dureté de la vie. Le XX^e siècle qui s'annonce leur sera définitivement fatal.

Dès les années 1920, le missionnaire devenu ethnographe Martin Gusinde a séjourné à Puerto Ramirez, plus au sud, dans le but de mieux connaître la culture des Kaweskar. Il témoigna par la suite des injustices et des terribles abus dont ils ont fait l'objet et été les sujets sacrifiés sur l'autel du « progrès ». Ensuite, à la fin des années 1930, à Puerto Edén, la force aérienne chilienne décida d'installer une station de radio, dans le double but de mettre en place une base météorologique et un poste d'atterrissage avancé



Une chapelle pour mieux rappeler que Dieu,
entre deux verres de pisco, n'a pas oublié tous les siens.

pour les hydravions faisant déjà la navette entre Puerto Montt et Punta Arenas. Également présente dans la région, la marine militaire est aussi active au sud du Golfe des Peines. Les derniers Kaweskar se voient ainsi « coincés » géographiques par ces deux forces armées chiliennes qui, sans s'attaquer directement aux nomades, vont bouleverser leurs modes de vie à tout jamais.

Pour en savoir un peu plus, je vais me tourner vers la littérature et/ou l'ethnologie, autrement dit vers Raspail et surtout le couple Empereur. Comme le rappelle fort justement Jean Raspail dans son bel ouvrage – sorte d'hommage littéraire et posthume offert à tout un peuple – *Qui se souvient des hommes* (1986), les Kaweskar furent atrocement chassés, souvent massacrés, par des colons et éleveurs de moutons. Pour survivre, ils ont tenté d'unir leurs maigres forces et de ressembler e se réunir. Et surtout de fuir la zone de tueries. Ainsi, en 1937, les forces aériennes déployées par le gouvernement chilien installèrent à Puerto Edén une station radio. Son responsable fut le sergent Carlos Gaymer Gomez qui, avec sa famille, a fait semblant de son mieux pour éduquer et surtout venir en aide aux Kaweskar « échoués » ici. Cette famille de bel accueil adopta même deux enfants kaweskar, Ana Rosales Ulloa et Carlos Edén Maidel, ce dernier ayant par la suite « refait » sa vie à New York !

Les années 1940 ont commencé par un bel espoir et se sont terminées par une sale tragédie. En effet, le président chilien – Pedro Aguirre Cerda – visite Puerto Edén en 1940 et décide dans la foulée d'imposer un décret stipulant la protection des indigènes et l'amélioration de leurs conditions de vie. L'intention est bonne, les moyens d'y parvenir nettement moins. À la fin de la décennie, les Kaweskar survivants sont plus que jamais dépendants des hommes blancs. C'est toujours la même histoire : un modèle sociétal dominant indique le chemin obligatoire à suivre pour les autres... c'est-à-dire les retardataires, les indigènes, les sous-doués et les sans éducation, tous ces « sous » et « sans » qui perdurent jusqu'à nos jours, bref les « sauvages » mués en « sous-développés », qu'importe le terme dans lequel on enferme les personnes ou les ethnies « à sauver ». L'État, dans ce combat, ne fait que relayer – ou prendre la relève – de l'Église. Étatisation et évangélisation sont les deux mamelles auprès desquelles

les marchands, commerçants, patrons, affairistes et financiers s'en donneront à cœur joie. Les Fuégiens ont pu amplement le constater tout au long des deux derniers siècles, tandis que le XXI^e siècle leur restera inconnu pour toujours.

Toutefois, à la fin de l'année 1940, le gouvernement autorisa un jeune kaweskar, âgé de 10 ans, nommé Terwa Koyo ou Lautaro Edén Wéllington, riche d'un potentiel pour aller étudier à Punta Arenas, à partir dans cette grande ville déjà, mais uniquement sous la responsabilité des missionnaires salésiens. Ce Kaweskar étudiera ensuite à Santiago et finira dans l'Armée de l'Air chilienne. Lautaro Edén Wéllington épousera une infirmière en 1948, avant de revenir, gradé mais tout seul, à Puerto Edén. Comme le raconte encore Jean Raspail, prenant forcément quelques libertés avec une histoire mal connue, il régna de manière autoritaire sur sa communauté, avant de reprendre définitivement la mer qui l'engloutira, et où il naufragera en 1953.

Pendant qu'en Europe occupée, les nazis faisaient la loi, les derniers Kaweskar affrontaient dans l'indifférence générale les colons qu'ils croisaient et surtout les phoquiens chilotes, lesquels – malgré qu'ils soient pour certains enterrés ensemble sur la même île des morts à côté de Puerto Edén – ont alors commis d'atroces actes sur les autochtones : rapt, viols, meurtres... La seconde partie du XX^e siècle voit la lente mais irrémédiable disparition des Kaweskar.

Tout comme pour les Chilotes et les aviateurs de la flotte d'hydravions après eux, les Kaweskar avaient bien remarqué l'intérêt de se poser dans cette baie sans glace, parfaite ou presque pour s'ancrer pour tout le monde. Une fois la base installée, les Kaweskar sont en quelque sorte « revenus » fréquenter le site, mais l'occidentalisation a fait du chemin, et cette base arrière chilienne va apporter d'irrémédiables changements dans les habitudes alimentaires et matérielles des nomades-chasseurs. Ils vont par exemple cesser de fabriquer leurs canots traditionnels et d'utiliser les peaux de lions de mer pour couvrir leurs huttes. De toute façon, la chasse décline et la sédentarisation est en marche, forcée par les missionnaires, toujours prêts à récupérer

sinon à sauver des âmes en perdition. Certains Kaweskar ont bien essayé de retourner vivre « à l'ancienne » une fois la base abandonnée, mais lorsqu'on quitte le nomadisme et la vie de chasseur, il est très difficile d'y revenir, surtout quand le gibier si l'on peut dire ne se manifeste plus guère. Les Kaweskar ne font pas exception à cette règle. En outre, Puerto Edén a été investi par les carabiniers – autrement dit la Police nationale – et un repeuplement de Chilotes s'est accentué à partir des années 1960. À cette même époque, des maisons préfabriquées ont été construites dans le port, à l'intention des Kaweskar restés sur place, mais avec un succès mitigé.

Lorsque Joseph Empeaire voyage dans la zone de Puerto Edén à la fin des années 1940, réalisant lors de ces années de vie commune avec les derniers Kaweskar la meilleure analyse de leur histoire et coutumes (son terrain d'ethnologue a porté sur les années 1948-1953), il constate déjà la fin proche de toute une culture. À la fin du XIX^e siècle, il estimait à 396 individus le total de la population des Kaweskar. Un demi-siècle plus tard, ils n'étaient selon lui plus que 61 à survivre. Selon lui, et à l'encontre d'autres versions, la diminution drastique de la population n'est pas essentiellement due à la tuberculose et à l'alcoolisme, mais plutôt à la sédentarisation et aux infections contagieuses qui ont fini de décimer tout un peuple. Si les années 1950 sont donc bien celles du sursis, celles des années 1960 et 70 seront celles de l'agonie finale. Et même si en 1969 se structure le peuplement de Puerto Edén, qui se formalise aussi au sein de l'administration chilienne, les Kaweskar établis dans le secteur de Yetarkte, ils ne sont alors plus que 43 au total, survivent grâce aux aides sociales de l'État... La boucle est bouclée. Au cours des années 1980 et 1990, la diminution se poursuit et, en 1997, comme on peut le lire dans *La historia de los Kawashkar*, parue cette même année, « il n'y avait plus qu'approximativement 15 personnes. » Les autres sont soit décédées soit ont migré dans les villes pour tenter de vivre autrement : « Aujourd'hui vivent à Punta Arenas environ 64 personnes d'origine kaweskar et environ 20 à Puerto Natales ». C'était en 1997, au crépuscule du siècle dernier et du cycle d'existence de la culture kaweskar. En 2000, d'après des travaux de l'Université du Chili, il n'y aurait plus que 14 Kaweskar « non métissés », tous

à Puerto Edén. Officiellement, en 2002, le recensement chilien a signalé que 2 622 personnes s'auto-identifiaient comme Kawesqar, un chiffre optimiste sans doute, même si la plupart résident de nos jours à Punta Arenas et n'ont plus guère de liens avec leurs descendants nomades de la mer. En 2009, le Conseil national de la culture et des arts du Chili – ayant officiellement reconnu, mieux vaut tard que jamais, la culture kaweskar comme un Trésor de l'humanité – estima le nombre d'habitants vivant à Puerto Edén à 150, parmi lesquels douze Kaweskar (d'autres chiffres disent quinze en 2006). En 2013, à en croire cette fois Wikipédia, « Puerto Edén compte seulement huit descendants directs des Alakalufes ». Comme on le voit, cette macabre danse des chiffres n'est pas ce qui réveillera la mémoire des Kaweskar. Elle ne fait qu'attester leur disparition.

En novembre 2014, les rares habitants de ce même port que j'ai pu rencontrer m'ont dit qu'il subsistait, « à nos yeux, à peine une poignée de Kaweskar à peu près authentiques ». Mais que signifie donc être « authentique » en 2014 ? Est-il encore possible de parler de « pureté » dans ce domaine sans verser dans un essentialisme douteux ou un racisme clairement énoncé ? Une identité pure n'existe pas, il ne peut subsister qu'une identité culturelle. Ou non. Les non Kaweskar, aujourd'hui largement majoritaire dans la bourgade, habitent pourtant à deux pas de leurs maisons,

Sur l'île
à côté du port,
le vieux cimetière
synchrétique :
kaweskar
et chilote.



mais les compter, c'est comme accepter de déterrer un passé que personne ou presque ne souhaite réellement faire remonter à la surface... Aux abords des baraquements où végètent les survivants Kaweskar, c'est déjà un autre monde qui se dévoile. Pas vraiment reluisant, bien au-delà du simple sursis. Le batelier Lallo me dit par exemple : « *Parfois, on ne comprend pas ce qu'ils disent, certains ne savent pas écrire...* », des propos d'ailleurs relayés par Nelda ou Hector. Je rappelle au passage que les Kaweskar n'ont jamais été très nombreux, leur population totale – selon les études les plus fiables – n'a jamais dépassé les 5 000 individus.

Selon Nelda, aubergiste à Puerto Edén, il resterait, au 1^{er} décembre 2014, quatre représentants de la communauté kaweskar : Gabriela Carmen Paterito Caac, son mari Raúl Edén, Francisco Arrollo et Maria Isabel Tonko Paterito : « *Les autres sont morts ou partis* » précise également Nelda. Mais bon, elle est aubergiste pas démographe ou ethnologue. Certes, quelques habitants – comme le batelier qu'on surnomme Lallo ou le garde-parc Hector, représentant de la Conaf – m'ont dit qu'il en existait un cinquième, mais rien de bien défini, semble-t-il... Bref, quel que soit le chiffre retenu, les derniers descendants des Kaweskar se comptent sur les doigts d'une seule main, ça, c'est une certitude. Du moins à Puerto Edén. Car à Puerto Natales, à Puerto Williams et surtout à Punta Arenas, d'autres descendants totaliseraient au plus quelques dizaines de membres en tout. En passant, il faut ici rendre hommage au petit mais très efficace musée historique de Puerto Natales qui, rénové en 2011, évoque avec bon sens l'histoire des peuples premiers de l'ensemble de la région, avec la part belle faite aux Kaweskar. On trouve, entre autres explications et descriptions, trois portraits photographiques de Kaweskar résidant en 2010 à Puerto Edén : Raul, Peru et Ester. En décembre 2014, seul Raul vit encore au village, comme me l'a dit Nelda.

Cela rappelé, il demeure que l'aboutissement du processus ethnocidaire rend la « rencontre » improbable ou, au mieux, biaisée : n'étant hélas plus que l'ombre de leurs aïeux marins d'antan, les descendants Kaweskar, ou les usurpateurs qui en revendiquent officiellement l'identité, exigent le plus souvent une bonne somme de dollars ou de pesos, ou sinon une

grande quantité de *pisco* (l'alcool « national ») avant de parler ou d'inventer de sensationnels témoignages à l'intention des touristes, des journalistes, des amateurs d'art traditionnel, et bien sûr aussi des ethnologues, amateurs ou non. L'argent et l'alcool sont les plaies qui, de l'espace caraïbe à la Terre de Feu, en passant par les Andes et l'Amazonie, achèvent d'anéantir des pans entiers de civilisations nomades et amérindiennes.

Nulle exception de cette infernale évolution à Puerto Edén même si, à l'image de Francisco Arrollo, certains Kaweskar essaient de perpétuer un fragile héritage sans céder à l'autodestruction. Alors, Francisco Arrollo, le énième « dernier Kaweskar » ? C'en a tout l'air. Même si les *Tristes tropiques* – y compris dans ces contrées méridionales – sont en effet éplorés voire à désespérer de l'humanité. Que l'amertume ait fait place à la rancœur, et ladite civilisation au dur ethnocide, n'y change rien. Le sort sur ces peuples premiers en a été jeté, leurs destins voués aux poubelles de l'histoire. Depuis le sombre bilan-constat de Claude Lévi-Strauss dans les années 1950 et sans doute bien avant cette date charnière pour ce qui concerne les ultimes Amérindiens – en termes tant géographiques qu'historiques – de cette partie australe du Chili, la fin du monde a pris un double sens. Le bout du monde et un monde à bout. La fin du monde et la fin d'un monde. Celui des Kaweskar. Pour ne parler ici que d'eux puisque je me trouve au moment où je conclus cette chronique à Puerto Edén. Francisco descend – comme on dit – réellement d'une lignée de Kaweskar, c'est indéniable. Pour l'heure, il tente de vivre avec l'artisanat qu'il fabrique et se rend régulièrement à Puerto Natales dans le but de le commercialiser. Un lieu où passent des milliers de touristes, où la vie – soudain redevenue trépidante – reprend le dessus. On est très loin de Puerto Edén... À chacun son paradis.



Le paradis existe bel et bien dans les proches environs du village !

Puerto Edén, un paradis perdu en plein « finistère » ?

« *Le temps du monde fini commence.* »

Paul Valéry, 1931

On ne vient pas à Puerto Edén inopportunément. Il faut environ 30h de navigation, sur l'un de ces bateaux locaux (*la lancha*) qui charrient plus de bois que poisson, pour venir de Tortel jusqu'à ce jardin d'Éden aux allures de port quasi abandonné. Quitter ce *finisterre* revient à remonter à bord d'un ferry de la compagnie nationale Navimag, soit 20 à 24 heures de nouvelle navigation pour repartir du paradis et retrouver l'enfer (touristique du moins) à Puerto Natales. L'isolement se paie cher. En temps comme en argent. On ne finit pas au paradis impunément.

Dans celui-ci, nulles jolies vierges pour fricoter avec, seulement des baraques en bois, de rares poissons pas encore contaminés, et des habitants encore plus parsemés dont certains semblent avoir échappés à l'Apocalypse. Manifestement, Puerto Edén ne parvient pas à traverser les âges sans prendre de rides : en 1900, en 1950, en 1980, en 2000 ou en 2014, à chaque période le port présente un nouveau visage, empreint de désolation et de nostalgie, hélas avec toujours plus de morbide appétence. Depuis un bon siècle, cette tranquille bourgade a connu des

Somptueuse baie
du bout du monde
où viennent
mouiller
les bateaux
de passage
ou en rade,
remplis de
plaisanciers
ou de naufragés.
Naufragés
de la météo ou
du tourisme.



bouleversements fulgurants, à l'instar des rafales de vent qui régulièrement secouent tout ce qui reste encore debout du village. Avec son lot de peuples premiers à l'agonie, de pionniers transformés en naufragés de la vie et d'autres colons devenus des exclus du développement, et donc aussi de la fameuse « croissance » chilienne tant montrée en exemple aux autres pays sud-américains. Perdu dans la géographie, Puerto Edén l'est aussi dans l'histoire et même dans l'économie. Quant à la politique, ce n'est guère mieux : elle ne possède pas le statut enviable de « municipalité » – comme c'est le cas pour Tortel – et dépend entièrement de Puerto Natales.

Ainsi inclus au sein de la commune de Puerto Natales (province d'Ultima Esperanza, XII^e Région, dite de « Magallanes » et qui comprend aussi l'Antarctique chilien), Puerto Edén, que les Kaweskar appelaient autrefois Jetarketkal ou Yetarkte, est un village de pêcheurs unique en son genre et notamment par son histoire singulière. D'abord pour son isolement. Son accès est maritime et dure au moins vingt heures quel que soit le lieu d'où l'on vient, Puerto Montt, Tortel ou, le plus souvent, Puerto Natales. Santiago, la lointaine capitale, est à plus de 2000 km et la ville la plus proche, Puerto Natales, est tout de même à 400 km. À Puerto Edén, on a eu le temps d'apprendre à se passer des autres, des autorités et des touristes par exemple, et même des autochtones réduits désormais à une poignée.

Un bateau fantôme
tout droit
rescapé d'un roman
de Francisco
Coloane.



Implantée sur la côte ouest de l'île de Wellington et sur la rive occidentale dudit « passage des Indiens » au sud du Golfe des Peines, la petite localité de Puerto Edén se love dans une baie au bout de tout. Du monde surtout. Car on y est bien seul. Et même s'il reste une poignée d'habitants farouchement rivés à ce bout de finisterre, on s'y sent bien seul, entre pluie et vent, et le bruit de l'eau et de l'air qui vient troubler le silence quasi permanent. Seul ombre à ce tableau d'une tranquillité mystérieuse presque repoussante : les chiens. Ils sont partout. Plutôt grégaires et inoffensifs mais omniprésents et un brin bruyants, surtout dans ce calme environnant. Envoûtant même. « *Ah, ces chiens, les locaux ne s'en occupent pas, alors ils se promènent toute la journée en quête de nourriture, ça n'est pas très bien, mais que faire ?* », me dit, impuissant, le représentant de la Conaf, installé depuis deux ans sur place. La tenancière de la seule auberge digne de ce nom dans le port me raconte que les passagers des ferries de Navimag ne peuvent parfois pas descendre lors de l'escale (régulièrement, la ligne Puerto Montt-Puerto Natales passe par ici) car « *il y a trop de chiens, et le personnel des navires disent que c'est trop dangereux de descendre se promener un peu, manger ou s'approvisionner sur place ; c'est dommage, ça serait une occasion de voir un peu de monde et de faire un peu des affaires aussi* ». Les chiens, à Puerto Edén, représentent donc plus une plaie qu'une bénédiction, mais personne ne fait rien et finalement tout le monde, bon gré mal gré, s'accommodent de cette mauvaise situation. C'est ainsi à Puerto Edén. On fait avec. Avec pas grand-chose. On fait avec la crise, avec l'histoire, avec le mauvais temps et les mauvais coups. Pas facile de survivre ici, les Kaweskar peuvent en témoigner. Enfin non, pas vraiment, puisqu'ils ne sont plus vraiment là pour en parler.

L'histoire de Puerto Edén est avant tout une histoire des migrations. Celle de divers peuplements en diverses époques. Le peuplement par les nomades Kaweskar, puis celui par les colons de Chiloé, de Puerto Montt ou d'ailleurs. Puis le dépeuplement forcé des nomades autochtones en attendant celui, plus lent, des « anciens nouveaux migrants ». Ce paradis de la fin du monde est tout sauf éternel !

Les colons qui s'installent dans la zone de Puerto Edén, dès le début du XX^e siècle, sont principalement originaires de Puerto Montt et plus encore de Chiloé. Ils sont attirés par cette contrée pour les opportunités de travail et aussi des raisons commerciales: les fourrures d'otaries ou des lions marins, les phoques et autres poissons, les fruits de mer et les coquillages, sans oublier les terres, cultivables ou d'élevage, qu'ils seront nombreux à s'approprier dès que possible. En 1967, la population de l'ensemble de la région de Puerto Edén s'élevait à 450 personnes. Mais Puerto Edén, telle que nous connaissons la cité actuelle, est véritablement née en 1969, lorsque le gouverneur de la région voisine de Magellan, Martinic Mateo Beros, a fondé le village de Puerto Edén par décret. Il décide de construire une église catholique, un commissariat de police, une école primaire et un poste de secours pour les premiers soins. Oui, partout dans le monde, cela se passe en gros comme ça pour l'édification des fronts pionniers. Les trois « É »— État, École, Église— forment le lieu et constituent le fer de lance de la modernité à l'occidentale et du développement qui, logiquement, initiera la suite du processus et des opérations « civilisatrices », économiques en priorité. Jadis, certains voyageurs de cette terre australe se sont transformés en colons; aujourd'hui, les colons d'un autre style portent un nouveau nom: les fonctionnaires. Des fonctionnaires en tout genre: services sociaux, autorités politiques, environnement,

Quelques beaux rafiots en sursis demeurent amarrés au port.



santé et éducation, secteur de la pêche et marine nationale. Ils ne restent pas éternellement mais profitent de leur passage sur (cette) terre. À ceux-ci, on pourrait ajouter diverses catégories de scientifiques et d'autres chercheurs, venus en leur qualité d'intellectuels supplétifs. Tout cela est vrai sur plusieurs fronts patagoniens, mais vraiment à Puerto Edén. Ici, on ne se presse pas au portillon du paradis, ce dernier ne s'annonce pas garanti, d'autant plus qu'on se trouve un peu loin de tout...

Comme dit plus haut, le village de Puerto Edén est situé sur l'île de Wellington, au cœur d'une des zones les plus inhabitées et inexplorées du Chili. Le nom d'Edén a été donné par des hydrographes britanniques, charmés par la nature paradisiaque du site... Pourtant, c'est l'un des endroits de la planète avec le plus fort taux de pluviométrie ! Une autre raison sans doute, aux yeux de certains, pour ne pas y faire de vieux os. Commune de passerelles et de ponts construits à base de bois de cyprès de Guaitecas, un bois qui pullule dans ce secteur (l'autre bois qu'on trouve à foison dans ce coin est le *coigue*). L'une de ces passerelles, spécialement interminable, conduit à un mirador, avec une vue à 360° absolument majestueuse de l'ensemble de la région. De quoi combler le touriste exigeant... mais pas sûr que cela ne suffise à le faire venir jusqu'ici ! Rappelons que la présence humaine la plus proche se trouve au sein du camp minier de l'île de Guarello, situé tout de même à 207 kilomètres de Puerto Edén, soit presque autant que Tortel, à 214 kilomètres.

C'est en 1985 que la Capitainerie s'installe dans la plus ancienne maison de Puerto Edén, reconnaissable avec son toit et sa façade confectionnés à base de bois d'alerce. Hélas, en mai 2010, un incendie détruit tout l'édifice qui, depuis, a été reconstruit. À la fin de l'année 2014, en outre de la Capitainerie, on trouve sur place un poste de police (*carabineros*, depuis 1969), un poste de santé, une école primaire dite « rurale » (depuis 1968), une église mal en point, trois magasins pour le ravitaillement (*supermercados*), un bureau de la direction de l'architecture pour le XII^e Région (qui vient tout juste de terminer des « maisons sociales » pour les habitants, le tout dans des bâtiments modernes flambant neufs, désespérément vides pour l'instant... car on attend l'inauguration officielle !), un bureau de la Conaf (l'organisme

national des forêts, un garde-parc est ici pour gérer le parc national Bernardo O'Higgins), une boutique d'artisanat ou ce qu'il en reste, l'agence de tourisme Yekchal – partenaire en 2010 d'un livret informatif réalisé par la Wildlife Conservation Society, en vue aussi d'une promotion touristique de cette zone oubliée par les opérateurs classiques – mais qui semble avoir récemment mis la clé sous la porte ou sinon n'en est pas loin... Si les pompiers (*bomberos*) ne sont plus présents, la marine chilienne, elle, est bien stationnée sur l'autre rive. Puerto Edén est au bout du monde, par conséquent la cité est un peu coupée de ce même monde. Le courrier, les nouvelles et les voyageurs n'arrivent ici que deux fois par semaine, lorsqu'un des deux bateaux officiellement en fonction entre dans le port.

Selon le dernier recensement fiable, en 2002, il y avait à Puerto Edén 176 habitants – 106 hommes pour seulement 70 femmes – un *sex-ratio* inquiétant car, sauf erreur, ce sont les femmes qui font vivre une cité humaine bien plus que les hommes! Inévitablement, la population de Puerto Edén a tendance à décroître, en raison des départs des jeunes vers des universités chiliennes ou dans les villes plus grandes. Du fait de cet exode ruralo-insulaire, la population « restante » est essentiellement adulte... et masculine. La plupart des actuels résidents sont des fonctionnaires, des Chilotes et quelques rares descendants de Kaweskar. Il n'y a guère de perspectives culturelles ou écono-

Supermarché local
et rue-passerelle
principale.



miques dans ce lieu à la fois désolé et édénique, même si le document publié par la Wildlife Conservation Society (2010) se veut, lui, résolument optimiste quant à l'avenir de la cité portuaire: «*Labondance de zones encore inexplorées et quasiment inconnues transforme cette région en une attraction mondiale.*» Si l'intention des auteurs dudit livret est louable, le constat ici établi – quatre ans après la parution du livret – est sans doute largement exagéré!

Sur le plan des activités économiques, la pêche artisanale est en première place malgré les difficultés du secteur («*marée rouge*» et autres soucis liés à l'environnement marin) – avec 53 pêcheurs recensés en 2010 et une vingtaine de bateaux – puis viendrait le tourisme (un fantasme pour l'instant!)... mais l'exploitation du bois demeure présente et l'artisanat, issu de la tradition des Kaweskar, constitue des alternatives plausibles. La pêche des *cholgas*, ou «*moules de Darwin*» (certains disent de «*Magellan*»!), est la principale activité économique sur place, les moules étant ensuite commercialisées à Puerto Montt ou à Puerto Natales. De là à savoir si cette activité sera pérenne est une autre histoire. Le patron des pêcheurs – Saint-Pierre – est l'occasion de célébrer, chaque 29 juillet, la plus importante fête à Puerto Edén (et sur tout le littoral sud-chilien). Celle-ci honore Saint-Pierre et célèbre des pêches abondantes assurant la prospérité des familles locales. On pêche aussi, sporadiquement, des pluviers, des palourdes, des crabes, des oursins ou encore l'achigan, un poisson de mer, et des anguilles. Comme pour les moules, tout ce butin part dans les villes pour la vente. Côté artisanat, certains autochtones tentent de mettre à profit l'héritage kaweskar et fabriquent – pour maintenir la tradition et pour gagner de l'argent, à chacun de voir où il entend placer sa priorité – des paniers de joncs, des bibelots et des pots confectionnés à l'aide d'écorce d'arbre et de peau de lions de mer, voire des harpons ou d'autres objets réalisés en os de baleine...

Un récent panneau «*informatif*» en bois, datant de juin 2011, accueille l'improbable visiteur dès qu'il arrive au port, et tente de redonner un peu de baume au cœur. On y lit, joliment gravé dans un noir profond, un résumé des infos géographiques, démographiques et historiques du site. À propos des Kaweskar,

on peut notamment relever cette phrase, sans doute susceptible d'attirer des touristes : « *Actuellement vivent à Puerto Edén les derniers descendants de ce peuple autochtone* ». Aujourd'hui, il faut se rendre à l'évidence, le tourisme n'est même plus en baisse, il est inexistant ou presque. Une auberge d'une capacité d'une dizaine de lits est pourtant opérationnelle à l'année à Puerto Edén – il s'agit de la Hosteria Puerto Edén où moi-même j'ai logé au cours de mon séjour – mais ses principaux clients sont des fonctionnaires, des chercheurs, des marins ou des pêcheurs de passage. Victor Zuniga, aubergiste et batelier, accueille également d'éventuels touristes qui passeraient par Edén, mais son établissement ne sert déjà plus à manger et – pendant mon passage en tout cas – ne semblait ni dans un état très avenant ni d'une activité débordante... Pourtant, la pancarte devant l'établissement invite clairement au voyage : « *Hospederia Yekchal, là où commence l'aventure en Patagonie* ».

Ces portes du paradis n'attirent pas les foules, touristiques et autres. Pourtant, des « voyageurs » passent bien sporadiquement dans ces parages, c'est du moins ce que tendent à nous indiquer certains chiffres recensés. Selon les services de la municipalité de Tortel, « *au cours de la dernière année, 61 personnes ont été enregistrées comme "passagers" se rendant de Tortel à Puerto Edén* ». Sur ces 61 passagers dénombrés, on peut estimer 20 à 30 « touristes » environ qui se seraient rendus dans ce port du bout du monde. Pas suffisamment pour bouleverser la vie tranquille des rares autochtones vivant à l'année sur place. À l'évidence, les chiffres sont contestables ne font guère l'unanimité, à Tortel ou à Puerto Natales on dit ceci, sur place à Puerto Edén, on dit et surtout on voit la situation autrement.

Hector Galaz Elor, depuis deux ans représentant sur place pour la Conaf, me livre ses impressions, tant officielles que personnelles : « *L'école rurale est en sursis. Il n'y a en tout que huit élèves au primaire et cinq au jardin d'enfants. En 2002, il y a 12 ans, il y avait encore 27 élèves rien qu'à l'école. Pour les habitants, la décroissance est également d'actualité. 186 habitants en 2002... mais 54 en 2014 ! Et si on ôte les "extérieurs" – fonctionnaires et autres – il y a aujourd'hui au maximum 40 personnes vraiment originaires d'ici.* » On sent qu'Hector est un peu désabusé par la situation et le site : « *Il n'y a pas de services*

touristiques ici, c'est très compliqué, et en plus les locaux n'ont aucune expérience dans ce domaine. Sans oublier que tout le monde ici dépend de Puerto Natales, il n'y a aucun représentant permanent de la municipalité, quelqu'un passe de temps en temps, rarement ! Il est incroyable de savoir qu'en 1994 – il y a seulement 20 ans en arrière – on trouvait à Puerto Edén quatre équipes de football ! Aujourd'hui, il n'y a plus aucune équipe ni même de terrain de football. » Difficile à imaginer, effectivement.

Durant mon bref séjour j'ai pu assister – par bonheur – à une pièce de théâtre, excellemment jouée par deux comédiens d'une petite troupe itinérante. Le spectacle s'est déroulé à l'école primaire, avec tous les élèves et la plupart de leurs parents présents : on était donc une petite vingtaine de personnes en tout. La pièce, ludique et littéraire, évoquait Puerto Edén et son histoire de manière légendaire. Pas de termes en langue kaweskar cependant, il est vrai – comme me l'on précisé à la fois Hector et Nelda – que l'idiome autochtone n'est plus guère d'usage ici. Sur place, les interlocuteurs se font très rares, même si à l'école – où le personnel se résume au directeur et à un instituteur – on continue d'entretenir la flamme linguistique : des rudiments de langue kaweskar sont enseignés aux enfants, mais il est difficile d'aller plus loin dans les intentions et les résultats. Le peuple, la culture, et avec elle l'une de ses composantes fondamentales – la langue – s'éteignent à petit feu. Inéluctablement.

Maria Moya – que tout le monde ici surnomme Nelda – gère la Hosteria Puerto Edén, l'un des deux lieux d'hébergements de ce port perdu, heureusement ouvert fin 2014 lors de mon passage. C'est aussi le seul endroit qui fait office de « restaurant » dans tout le village. Quant aux *supermercados* in situ, difficile d'en trouver un d'ouvert. José Navero Leira, le mari de Nelda, ancien capitaine du port et aujourd'hui à la tête d'une pêcherie, a répondu aux questions des écoliers dans leur livret sur la mémoire locale : « *En 2004, il y avait 72 maisons ici alors qu'il y a quinze ans en arrière il en restait une centaine.* » Dégradation et dépeuplement avancent vite dans ces confins du monde. C'est pour tenter d'enrayer l'exode que l'Etat vient de construire, fin 2014, des logements sociaux de belle facture. Reste à savoir qui les occuperont et quand ! Nelda, originaire pour sa part de Concepción, à peine

plus optimiste qu'Hector, se montre également inquiète pour le futur du village. Pour le tourisme, c'est vite vu pour elle, pourtant aux premières loges : « *Depuis un an, je n'ai vu passer ici aucun touriste – je dois donc être l'exception qui confirme la règle ! – et les seuls visiteurs venus dans mon établissement sont des gens qui travaillent comme les fonctionnaires, le personnel de la Conaf ou des universitaires, etc.* » Évidemment, on pourrait débattre du statut de visiteur, de touriste, de voyageur... Étrangement, au moment où nous discutons, trois Français et un Espagnol entrent dans l'auberge ! Ah, il ne s'agit pas de touristes, mais de « navigateurs », puisqu'ils ne logent pas ici et n'y mangent pas non plus, mais font une courte pause et cherchent du fuel. Puis ils remontent dans leur bateau, et repartent pour d'autres cieux. La question : un navigateur est-il un touriste, un voyageur, un visiteur ? Bref, une définition commune sera évidemment impossible. J'apprends par Nelda et dans la foulée de la visite impromptue des marins étrangers que « *parfois des aventuriers viennent passer dans le coin avec leurs bateaux.* » Il y aurait donc à Puerto Edén du passage de voyageurs... Comme souvent, le touriste recensé en bonne et due forme est d'abord – souvent exclusivement – un voyageur qui consomme des « produits touristiques » préparés rien qu'à son intention (gîte, couvert et autres !) ... Idem en ce qui concerne la « signalétique » conçue spécialement à des fins touristiques. À Puerto Edén, tout est prêt pour que le touriste qui débarque voie qu'il est sur la dernière terre des Kaweskar. Les panneaux lui rappellent sans arrêt, images à l'appui. Opérateurs et transporteurs font de même et utilisent à outrance l'héritage des ethnies jusque-là oubliées. Le tourisme est pratique et pragmatique surtout.

Pour Nelda, la pêche aussi est au point mort : « *On pêche seulement du poisson pour la consommation locale, et pas tout le temps, pas de business en dehors, à l'exception des coquillages et des moules expédiés dans les villes voisines. Parfois on le congèle pour d'autres périodes de l'année. Le problème ici c'est que les gens ne veulent pas travailler. Les villageois vivent beaucoup des subventions de l'État et par conséquent il est très difficile de trouver des personnes motivées pour travailler.* » Ce sont là des propos que j'ai fréquemment entendus sur tout le trajet de mon périple, reliant Puerto Montt à Puerto Edén – « les

Patagoniens veulent vivre simplement et ne pas trop travailler» – en passant par Puyuhuapi, Coyhaique, Puerto Tranquilo, Cochrane et Tortel... Partout les mêmes critiques et un immense sentiment d'impuissance. Nelda, comme d'autres avant elle, propose : « *Il faut changer les mentalités.* » Certes. Puis d'ajouter, concernant le secteur du tourisme : « *Si le tourisme parvient un jour à se développer ici, ça sera pareil. Les locaux veulent l'argent des visiteurs mais pas faire le travail qui va avec...* » A l'échelle locale, cette impasse ne fait certainement qu'encourager encore plus le départ des jeunes et la déprime générale. Je rappelle ici, en passant, le fort taux de suicides qui accable la jeunesse patagonienne au Chili, celui-ci aussi est à lier à cet état de dégradation et sans doute de désinvestissement pour « la chose publique ». Le souci est précisément, comme quelques-uns le soulignent, le manque de créativité et même de curiosité, ainsi que l'absence de dynamisme et donc d'initiatives... En un mot c'est le déficit de vie. Dans ce cas, Puerto Edén porte mal son nom, c'est le moins qu'on puisse dire.

Pour Rodrigo Poliche, photographe et documentariste basé à Coyhaique, et qui a participé à l'une des réunions avec Nelda, le problème est peut-être ailleurs ou plutôt ancré dans la réalité patagonienne, dans son climat et son quotidien. Pour lui, ce manque criant de « vie » est dû certainement à la trop faible quantité de soleil durant toute l'année. Cela plombe le moral et ne donne pas la pêche ! Par exemple, en Bolivie ou au Pérou, parfois l'économie est nettement moins bonne qu'ici mais les gens respirent davantage la vie, même s'ils sont plus pauvres que les Patagoniens. Intéressant, car le point de vue reflète une réalité régionale évidente : c'est en effet peut-être le manque de soleil qui rend la vie plus sombre par ici. Pour retrouver la lumière, à mon sens, la seule solution réside certainement dans l'éducation. On voit notamment, avec ce qui vient d'être dit et écrit, que l'économie ou la richesse n'est pas la solution miracle pour ces personnes désœuvrées du bout du monde et au bout du rouleau. Le développement et le tourisme ne sont par conséquent pas des priorités pour retrouver le sourire et l'étincelle indispensable à la vie, pour qu'enfin la lumière puisse rentrer dans les foyers et au village. C'est un « sens » à la vie qui doit être la priorité. Seule

Une petite troupe de théâtre itinérante est venue se produire dans l'école du village qui compte en tout et pour tout huit élèves, grâce à la détermination de deux comédiens-nomades qui propagent la culture aux quatre coins du Chili. Hommage !

une autre et meilleure éducation peut espérer remédier à ces maux, sociaux et psychologiques avant tout. Je note toutefois que c'est aussi, pour toutes ces raisons évoquées plus haut – la soi-disant « fainéantise » des autochtones – que d'autres personnes, des étrangers proches ou lointains (de Santiago ou de San Francisco) viennent s'installer dans ces lieux pour eux véritablement paradisiaques et y prospérer. En Patagonie, ils montent des affaires, développent des projets, gèrent des parcs, créent des entreprises touristiques car « *les locaux ne souhaitent pas faire notre type de business* » m'ont lâché quelques-uns d'entre eux. Lucides au risque d'être aussi prédateurs. À l'image de leurs prédécesseurs pionniers, colons, explorateurs et exploitants ? Le débat est ouvert. Mais les Patagoniens actuels ne pourront pas se permettre de faire l'impasse de cette discussion « globale », dont dépendra directement leur avenir, ainsi que les choix de leurs prochains modes de vie. Ou de survie.

De la vie difficile, je passe à la mort certaine, car ici aussi, comme dans un autre genre à Tortel, une île dédiée aux défunts côtoie directement le paradis. En déboursant quelques milliers de pesos – 5 ou 6 au plus – le visiteur potentiel peut trouver un rafiote local pour se rendre à une vingtaine de minutes de là, sur un extraordinaire site funéraire : il y a en effet un îlot à quelques encablures du port où se trouve un vieux cimetière kaweskar (et chilote). Depuis une vingtaine d'années, évolution moderne



et sécurité sanitaire obligent, ce cimetière n'accueille plus de nouveaux pensionnaires, désormais les morts sont envoyés à Puerto Natales. Il va de soi que les Kaweskar ensevelis ici avaient été autrefois convertis au christianisme par les missionnaires car leurs rites funéraires ancestraux, très sommaires puisqu'ils consistaient à laisser leurs chers disparus retourner à la mer plutôt qu'à la terre, n'avaient plus cours depuis belle lurette. Il n'empêche. Ce lieu funèbre – où les croyances kaweskar et chilotes s'entremêlent – paraît voilé de mystères indéchiffrables, s'il n'est pas carrément peuplé de fantômes, de rafiots invisibles qui traversent la brume, de *ayayema*, cet esprit malin qui règne sur le royaume des morts... Tortel à son île des morts, avec ses travailleurs migrants abandonnés. Puerto Edén a son île des morts aussi, avec ses Kaweskar et ses Chilotes, passés puis trépassés en ce lieu paradisiaque.

Il y a ici, indiscutablement, un héritage à entretenir. En 2002, les écoliers de Puerto Edén ont entrepris un voyage d'étude consacré à la mémoire historique de leur région. Un livret sortira de cette belle aventure autour du devoir de mémoire : *Viajeros en busca de un futuro. Relatos de pioneros a los niños de Puerto Edén* (2003). Il a été préfacé par l'historien Mateo Martinic Beros qui loue cette initiative et rappelle l'importance de l'histoire pour la jeune génération. En trois chapitres, c'est l'histoire du port, via les derniers témoins de sa colonisation (dix personnes ont été interrogées) qui est racontée, précisément pour la période allant de 1940 à 1987. Ainsi, Gabriela del Carmen Paterito Caac, une autochtone avec une réelle descendance kaweskar – d'autres membres de sa famille vivent encore sur place aussi, dont l'artisan Francisco Arrollo – se souvient de l'arrivée des premiers avions de l'Armée de l'air chilienne qui ont grandement contribué à désenclaver la zone. Elle se rappelle que « *jadis, les gens de notre communauté étaient plus nombreux, puis sont arrivés des gens de Puerto Montt et de Chiloé ; cela a beaucoup changé, et c'était bien meilleur avant.* » Elle retrace les changements, la modernité qui s'installe – et reconnaît l'importance des *supermercados* – mais regrette, non sans nostalgie, l'ancienne époque. « *Le bon vieux temps* », dirions-nous avec nos propres mots... même s'il n'a sans doute jamais existé. À Puerto Edén ou ailleurs. Elle finit

l'entretien ainsi : « *Dans ces années, on vivait bien* ». Sans doute parce qu'il y avait de la vie. Aujourd'hui, la survie a remplacé la vie. Mais il en était sans doute déjà ainsi, et sur un mode plus violent encore, pour les générations précédentes. Après son témoignage, d'autres personnes s'expriment sur Puerto Edén, son histoire, son peuplement. Notamment des immigrants venus du nord, des Chilotes surtout, car leur présence a transformé le destin de Puerto Edén. On trouve ainsi sur la dizaine de villageois interrogés deux originaires de Puerto Montt, cinq de Chiloé, une de Melinka, une enfin de Puerto Aguirre... Tout le monde se retrouve dans le grand sud hostile, et c'est tout l'espace des archipels patagoniens qui semble être représenté à Puerto Edén ! Intéressant également de noter que pour les locaux natifs de Chiloé, arrivés ici au fil du XX^e siècle et des opportunités d'emplois, on compte quatre personnes de Quellon et une de Quemchi, la ville natale d'un autre grand voyageur amoureux du sud : Francisco Coloane. Il n'y a sans doute pas de hasard. En me promenant dans l'îlot situé derrière la baie du port, où se trouve le vieux cimetière des Kaweskar, on peut voir au moins autant de tombes de Chilotes que de Kaweskar. Celles des premiers sont à l'image de leurs maisons, imposantes et remplies de bibelots très catholiques, tandis que les anciennes tombes des Kaweskar sont simplement entourées d'un modeste enclos de bois et surmontées d'une croix en bois avec le minimum d'informations inscrits dessus... Bâties en bois de cyprès, certaines vieilles « tombes-cabanes » tombent en ruine, faute d'entretiens ou de familles survivantes capables de s'en occuper, comme par exemple ce Chilote mort le 1^{er} septembre 1949 et dont le cyprès a cédé devant le retour de la nature et où l'on peut apercevoir le crâne du défunt partager le parterre avec des fleurs et des herbes sauvages... Ce qui est intéressant, c'est l'arrangement des sépultures, Kaweskar et Chilotes étant enterrés de manière indistincte quant à leur dernier emplacement sur ou plutôt sous terre. C'est, symboliquement, comme si les Chilotes prenaient la suite des Kaweskar disparus, assurant en quelque sorte le relais entre générations, la continuité entre rites et cultures, à défaut d'en revendiquer l'héritage évidemment.

Pour en finir... Puerto Edén est à la fin de l'histoire et de la géographie. C'est le dernier lieu « peuplé » de notre zone d'étude, c'est l'extrémité méridionale de la chaîne montagneuse des Andes, ce fut le dernier poste avancé des Kaweskar et des aviateurs chiliens. On comprend que ça doit être dur d'être toujours au bout de tout. En fin de vie en permanence. Et de préférence à ce « *temps du monde fini* » évoqué par Paul Valéry au tout début de cette chronique, un auteur qui n'a certainement jamais mis les pieds à Puerto Edén, n'est-ce pas plutôt la véritable « fin du monde » qui commence ici ? Drôle de paradis en perspective qui, à d'aucuns, ferait presque regretter le purgatoire ! Pourtant, personne ne regrettera d'y avoir foulé le sol. C'est l'énigme du voyage et la folie des grands espaces sans doute...

Le bout du monde peut être pour certains humains désespérés et en vadrouille un bout de vie. Alors heureusement qu'il y a Puerto Edén car s'il doit bien exister un paradis dans toute cette zone c'est inéluctablement dans ce lieu perdu au cœur de l'univers austral chilien qu'il doit se trouver. Plus au sud encore, c'est l'enfer garanti. Étymologiquement en tout cas. De la Malédiction de Drake au Rocher du Pendu, en passant par Port-Miséricorde et l'île de la Désolation, les morts parlent d'eux-mêmes.

On imagine aisément que pour tout candidat au suicide, inutile sans aucun doute de poursuivre son chemin de croix jusqu'à

Des chiens
omniprésents dans
tout le village
et un cybercafé
plutôt fatigué qui
ne cherche qu'à
rouvrir ses portes
au paradis.



la bien-nommée baie Inutil, il trouvera sans peine – une fois franchi bien plus au nord le Golfe éponyme, dit « des Peines » (même si l'exacte étymologie renvoie davantage à des « rochers » qu'à de la « souffrance ») – dans cette fin du monde les moyens de mettre fin à sa vie. Plus ou moins dignement, avec l'aventure en sus. Pour parvenir à ses bonnes fins, les éléments naturels, en général bien disposés, pourront l'y aider efficacement. Au besoin. Décidément, nos désirs d'ailleurs empruntent quelquefois d'étranges détours au point d'en pousser certains vers des abîmes ultimes où le besoin d'en finir avec tout prime hélas sur l'envie de (re)commencer avec rien. Il vaut pourtant mieux en finir avec un voyage qu'avec soi-même. Même après le fameux « grand voyage », la vie recommence toujours... Pour les Kaweskar peut-être aussi.

Franck Michel est anthropologue.

*« Je voyage non pour aller quelque part,
mais pour marcher. Je voyage pour le plaisir
de voyager. L'important est de bouger, d'éprouver
de plus près les nécessités et les embarras de la vie,
de quitter le lit douillet de la civilisation,
de sentir sous mes pieds le granit terrestre
et les silex épars avec leurs coupants. »*

Robert Louis Stevenson

AVANT DE REPRENDRE LA ROUTE...



Dans le texte, en revue, sur la toile ou sur la route, l'autre voie est toujours possible. Braver les interdits injustifiés, franchir les frontières cadenassées, dépasser les bornes imposées... Partez et osez! Ici, dans les Cévennes, sur le bien nommé Chemin Stevenson ou GR70. Photo FM

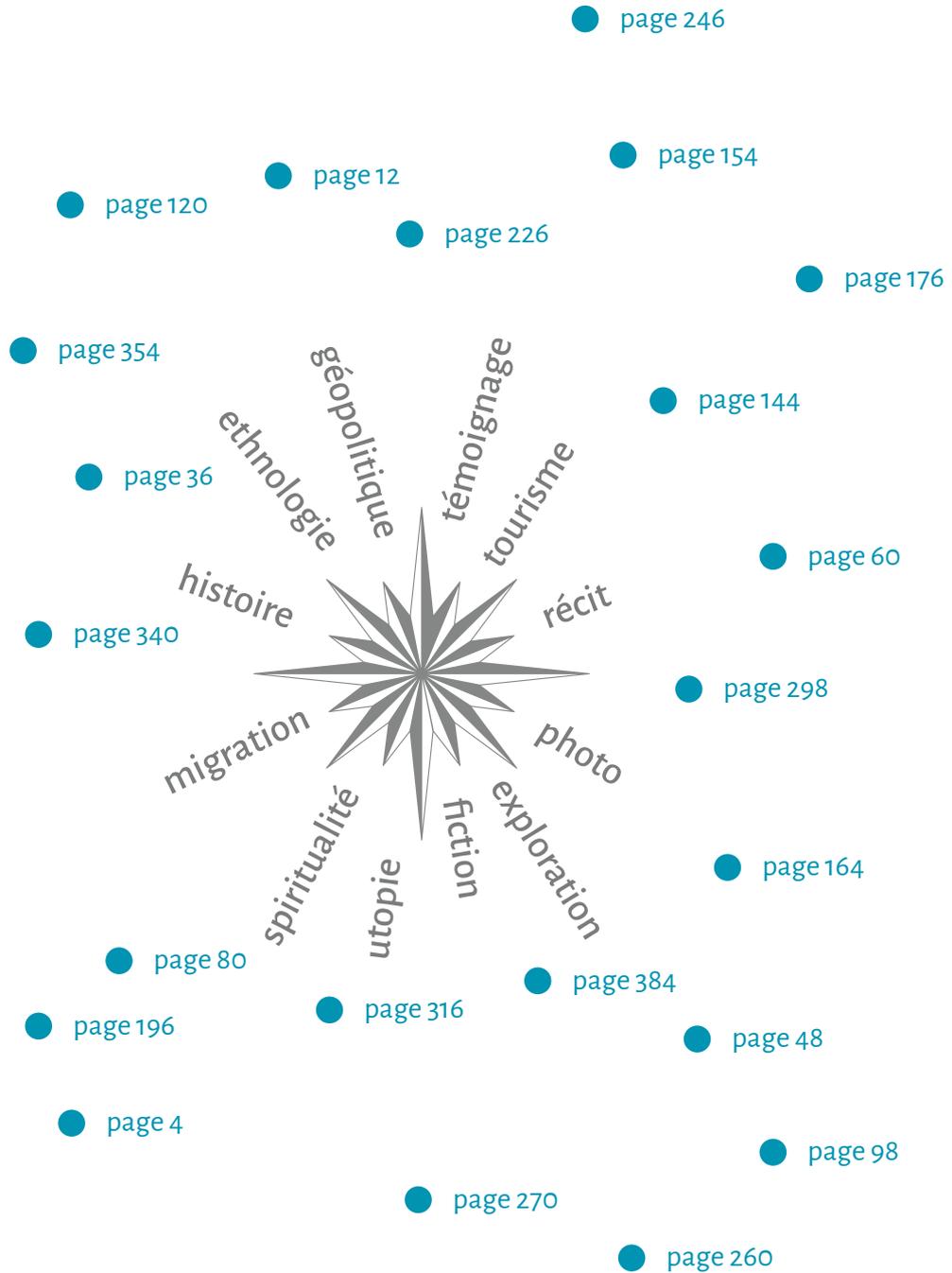


l'autre voie

www.croiseedesroutes.com

RECHERCHE

VOYAGE



SOCIÉTÉ

CULTURE